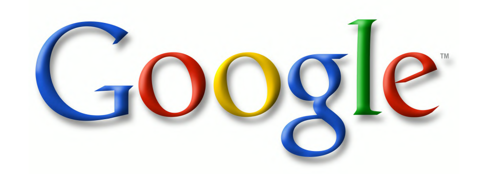
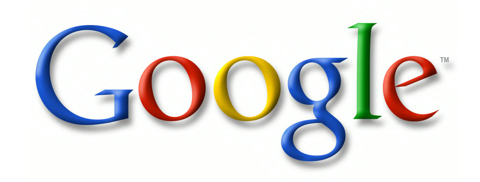
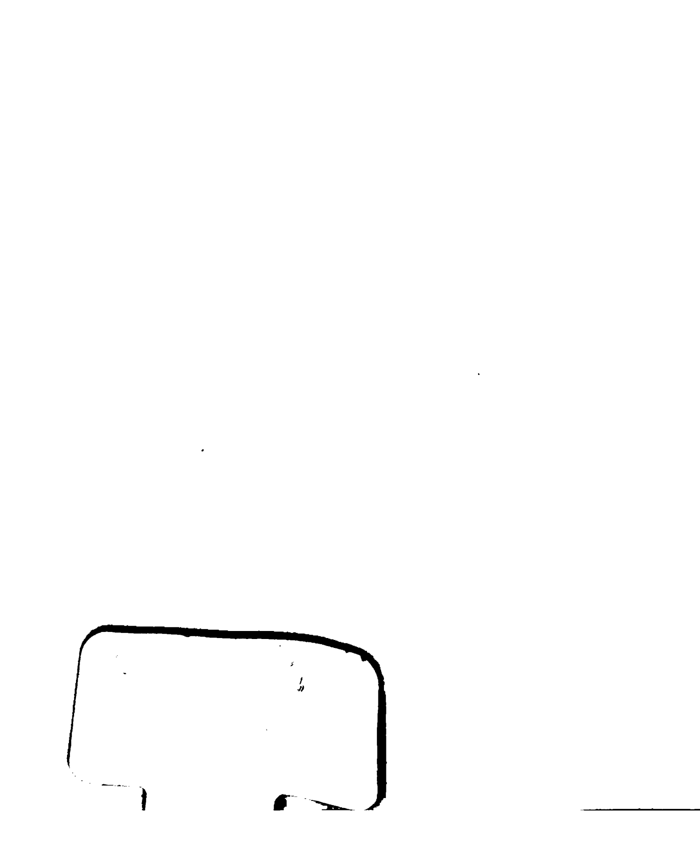






HISTOIRE
D'ANGLETERRE.

T. I.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE FILS,
RUE DU COLOMBIER, N° 30,
A PARIS.

HISTOIRE

D'ANGLETERRE,

DEPUIS LA PREMIÈRE INVASION DES ROMAINS,

PAR LE DOCTEUR JOHN LINGARD,

TRADUITE DE L'ANGLAIS SUR LA DEUXIÈME ÉDITION,

PAR

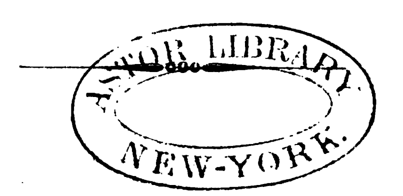
M. LE CHEVALIER DE ROUJOUX,

AUTEUR DE

L'HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS DES SCIENCES ET DES BEAUX-ARTS,

DEPUIS LES SIÈCLES HISTORIQUES JUSQU'A NOS JOURS, ETC.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ CARIÉ DE LA CHARIE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, N° 4.

1825.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

L'Histoire d'Angleterre par le docteur Lingard est à sa seconde édition à Londres. Cet ouvrage fait époque dans la littérature savante de la Grande-Bretagne. Ecrit avec pureté, avec une impartialité réelle; aussi sagement conçu que soigneusement exécuté, il a su se concilier les suffrages des personnes les plus opposées dans leurs systèmes politiques et leurs principes religieux; et, du premier jet, il a élevé son auteur au rang des plus célèbres historiens.

C'est le fruit d'un long et pénible travail, suivi avec une étonnante persévérance. Les sources où l'auteur a puisé sont indiquées avec une exactitude scrupuleuse. Il est facile de voir qu'il a discuté avec soin toutes ses autorités, et qu'il a mûrement pesé les motifs de ses déterminations sur les points douteux; il a même la bonne foi de faire connaître toujours les opinions contraires à la sienne, d'indiquer les faits, les chroniqueurs, les historiens qui les appuient, et de donner ainsi au lecteur le moyen de prononcer lui-même. Cette méthode, conscencieu-

sement appliquée à tout l'ouvrage, laisse peu de prise à la critique. Toutefois aucun historien ne peut être absolument irréprochable. On est homme avant d'être écrivain ; on professe les doctrines de sa croyance ; on a rempli sur la scène du monde des emplois civils ou ecclésiastiques ; enfin, l'on est riche ou pauvre, heureux ou malheureux. L'influence de position peut être inaperçue, mais elle est constante ; et, quelle que soit la saine philosophie que l'on possède, la volonté que l'on a d'être impartial, l'abnégation de soi-même, la source où l'on puise ses vertus, il est bien difficile, peut-être impossible, que le cœur de l'historien ne se fasse pas connaître dans tous ses replis, quand sa plume déroule sous les yeux du lecteur cette longue série d'évènements, de caractères, de crimes et de belles actions, de vices et de hautes qualités qu'elle compare et qu'elle ordonne avec plus ou moins de talent. En peignant les autres, il se peint lui-même. Son style s'anime ou se calme, selon l'énergie des passions qu'il décrit, touchant s'il est ému, terrible comme l'indignation, ou paisible comme la froide sagesse.

Ces qualités ou ces défauts ne dépendent pas du système que se crée un historien. Leur absence exclurait de son ouvrage l'intérêt dramatique, et le rendrait illisible. Tout ce que l'on

peut exiger de la puissance de sa volonté sur ses sentiments, c'est qu'il ne se laisse jamais entraîner à leur séduction dans ses jugements; qu'il soit libre, pour ainsi dire, au milieu des fers; qu'il pèse au même poids ce qui lui semble mal ou bien, laissant le spectateur libre d'incliner à son gré la balance; et que, dans la recherche de ce stoïcisme qu'il ne saurait atteindre, il ne pèche au moins que par excès d'humanité.

Le docteur Lingard a, comme un autre, payé son tribut à la fragilité; mais il y a tant de noblesse dans le but qu'il se propose et de droiture dans ses intentions, tant de pureté, tant de religion dans son caractère, qu'il y aurait plus que de la sévérité à lui en faire un reproche. La tendance de ses opinions est accompagnée du plus grand amour de la vérité, du plus vif désir de la rencontrer et de la faire connaître. Il ne trompe jamais le lecteur : il trace le chemin, il l'éclaire de toutes parts, il en montre l'origine et le but; on peut choisir, mais on ne peut s'égarer sur ses traces.

Les journaux anglais ont fait un bel éloge de l'ouvrage que nous offrons aux Français. Suivant la Revue d'Édimbourg, feuille périodique très sévère, le style du docteur Lingard, nerveux et concis, n'est jamais affaibli par d'oiseuses épithètes, jamais embarrassé de phrases inutiles, il

a toute la clarté de Robertson, avec plus d'images et de liberté; toute la parure de Gibbon, sans son affectation et son obscurité; une nouveauté de caractère, une teinte d'originalité que l'on ne rencontre dans aucun autre historien de l'Angleterre. Ce n'est pas tout: l'étude des anciens auteurs, l'examen soigneux et critique de leurs ouvrages, la comparaison judicieuse des points sur lesquels ils diffèrent, l'explication de leurs passages obscurs, l'immensité du savoir répandu dans tout son livre, le recommandent non seulement comme un objet d'étude, mais comme l'un des plus utiles et intéressants que l'on puisse offrir à la curiosité du lecteur.

Cette justice rendue à l'ouvrage du docteur Lingard est un sujet d'effroi pour son traducteur. Je n'ai point prétendu retracer cette élégance, cette finesse, cette originalité, cette vigueur, qui font le mérite du livre anglais, bien que j'aie cherché à rendre ses formes avec une scrupuleuse exactitude; heureux, si quelquefois la version littérale, en établissant le sens de l'original, en reproduit la couleur sans l'affaiblir. Je ne me suis dissimulé aucune des difficultés de mon entreprise, et elles sont nombreuses. Indépendamment de la longueur de l'ouvrage et de la nécessité de me hâter pour éviter les rivalités, l'érudition profonde de l'historien n'était pas un léger obstacle à la facilité

de la traduction. L'auteur a tout vu, tout comparé; aucune langue ne lui est inconnue, aucun idiome ne lui est étranger; mais il a le tort des hommes vraiment savants, il oublie un peu trop l'ignorance et la faiblesse communes. J'ai eu des recherches nombreuses à faire, j'ai eu quelquefois même à éclaircir par mes propres lumières des passages douteux; et cet aveu n'est pas celui qui me coûterait le moins, si je ne comptais sur un peu d'indulgence, à l'abri des grandes qualités de mon auteur. J'ai osé ajouter des notes aux siennes, j'ai discuté la valeur de quelques mots saxons ou celtiques; mais, surtout, j'ai cherché à rendre intelligible aux lecteurs français, ce qui l'est sans doute pour les Anglais, mais ce qui demande des explications, à raison de la différence des temps, des mœurs et de la législation.

Les traducteurs des historiens anglais qui m'ont précédé dans cette carrière, et dont plusieurs ont obtenu des succès mérités, ont trop généralement rapporté à des expressions françaises des noms de dignités, d'emplois, de coutumes, qui n'ont pas d'équivalents dans notre langue, ou qui sont entendus sous d'autres acceptions. Je n'ai pas dû suivre cet usage, et je crois avoir conservé au texte sa physionomie et sa clarté, en me servant de ces mots eux-mêmes. C'est pour cela que je n'ai point rendu les titres

de thane et d'ealdorman par ceux de baron ou de comte; que je n'ai point appelé Normands les guerriers du Nord qui étaient Danois, me réservant de leur donner cette dénomination après l'établissement de Rollon sur les rives de la Seine ; que j'ai conservé, aussi long-temps qu'il a été nécessaire, aux peuples divers de l'Angleterre, les noms de Northumbres, d'Est-Angles, de West-Saxons, de Welshmen; à leurs tribunaux, ceux de witena-gemot, de hundred-mote, de shire-mote, etc. Tous ces titres, ces noms, ces établissements, doivent être considérés sous les nuances qui leur sont propres. J'en ai donné des définitions exactes, toutes les fois que l'occasion s'en est offerte; d'ailleurs, les notes générales de l'ouvrage les expliquent pour la plupart avec le plus grand détail. Il suffira, je l'espère, d'un peu d'attention de la part du lecteur pour que cette méthode reçoive toute son approbation.

Les livraisons de cet ouvrage doivent se suivre avec rapidité. Le neuvième volume vient de paraître en Angleterre, il commence l'histoire de la maison des Stuart. Cette partie sera d'autant plus intéressante, qu'en se rapprochant de notre époque, elle se trouve liée à notre propre histoire, à celle de l'Europe entière, par des faits importants dont les conséquences se font encore sentir de nos jours. L'influence de

la révolution d'Angleterre sur la nôtre est incontestable ; les rapprochements qu'elle amène, la similitude des évènements, ont frappé tous les esprits. Ils paraîtront plus étonnants encore, et attacheront plus vivement le lecteur, si, comme l'annonce le docteur Lingard lui-même, son livre nous présente des faits inconnus, des explications basées sur des documents authentiques dont on n'a jamais fait usage, des aperçus entièrement nouveaux. On ne perdra pas un moment pour en faire jouir promptement le lecteur.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

SECONDE ÉDITION.

Ces volumes contiennent l'histoire d'Angleterre depuis la première invasion des Romains jusqu'à l'avènement de la maison de Stuart.

Il importe fort peu, sans doute, au lecteur de connaître les motifs qui m'ont engagé à commencer cet ouvrage; on me permettra cependant de dire que je n'ignorais pas les difficultés de l'entreprise, et que je rendais toute justice au mérite et à la réputation des auteurs qui m'ont précédé dans cette carrière. La curiosité m'avait depuis long-temps engagé à consulter les écrivains originaux; l'étude approfondie de ces autorités me convainquit que, si l'on y avait beaucoup puisé, on avait laissé beaucoup plus encore à exa-

miner ; que la meilleure de nos histoires fourmillait d'erreurs qu'il convenait de corriger, présentait des lacunes qu'il était important de remplir, et qu'il serait utile de se livrer à de nouvelles recherches, pour en éclaircir les obscurités, et pour rectifier ce que l'on avait présenté sous de fausses couleurs. Je limitai d'abord mon plan à ces seuls objets; mais c'est une occupation fâcheuse et désagréable que de rechercher des fautes, même pour les réparer. J'abandonnai donc mon projet, et je me hasardai à composer ces volumes, tâche plus difficile et plus laborieuse.

Afin de les rendre plus dignes de l'approbation publique, je n'hésitai point, dès le commencement de mes travaux, à m'imposer l'obligation rigoureuse dont je ne crois m'être essentiellement écarté en aucune occasion, de ne rien admettre de confiance; de limiter mes premières recherches aux documents originaux et aux plus anciens écrivains, et de ne consulter les historiens modernes qu'après avoir formé mon propre jugement et composé

ma narration. J'avais pour objet de me garantir moi-même de copier les erreurs des autres, de ne point me laisser égarer par leurs opinions et leurs préjugés, et d'offrir au lecteur une relation exacte et complète des évènements, puisée dans les sources authentiques. Cette réserve ajoute beaucoup, sans doute, au travail de l'écrivain, mais elle le marque au coin de la vérité et de la nouveauté. C'est au public à juger si j'ai réussi ; mais j'espère qu'on voudra bien reconnaître, quels que soient sous d'autres rapports les défauts de cette histoire, qu'elle peut au moins réclamer le mérite des recherches et de l'authenticité.

Le travail était d'abord assez facile; car l'écrivain est forcé de se contenter, pour décrire l'ancienne Bretagne, des faibles instructions qu'il peut glaner dans les notes jetées çà et là au milieu des ouvrages de l'antiquité classique. Mais dès qu'il arrive à l'époque suivante, il rencontre une race entière d'historiens nationaux qui, ayant reçu quelques éléments

de littérature avec les doctrines du christianisme, se sont empressés d'écrire les évènements de leur temps, ou se sont contentés de copier les mémoires laissés par leurs prédécesseurs. Leur méthode est aride, leur langage grossier; ils choisissent sans jugement: cependant, à l'aide des Lois saxonnes et des Conciles publiés par Spelman et Wilkins, il est possible de former un tableau intéressant, sinon bien satisfaisant, de l'Angleterre avant la conquête des Normands. Après cette période les matériaux pleuvent, en quelque sorte, sur l'historien. A chaque règne, ils croissent en nombre et en importance; et, à mesure que l'on approche des temps modernes, il se présente à lui une masse volumineuse et formidable d'annalistes et d'historiens, de registres et de journaux de parlement, de collections de papiers d'état, de dépêches d'ambassadeurs et de lettres particulières de ministres et de gens de cour. Son devoir est de tout examiner et de tout comparer, afin de fixer les dates, de décider entre des témoigna-

ges qui se contrarient, de développer les intrigues des hommes d'état, et de dépouiller la vérité des voiles grossiers sous lesquels l'ensevelissent l'ignorance, le préjugé ou la passion.

Parmi ces sources d'instructions historiques, il en est une qui mérite son attention particulière, ce sont les correspondances confidentielles des personnes qui ont occupé de hautes fonctions. Elles lui apportent des secours très importants; elles écartent les voiles dont la politique avait auparavant entouré les conseils des princes, révèle les secrets ressorts qui font mouvoir la grande machine du gouvernement, et représentent les rois et les ministres sous leur véritable caractère, non comme ils affectent de paraître aux yeux du peuple, mais comme ils sont réellement dans l'intérieur de leurs maisons et dans le cercle de leurs connaissances familières. Privée de ces documents, l'histoire n'est qu'une masse inerte et sans âme; ils lui communiquent la force et la vie.

L'écrivain ne doit pas non plus omettre de poursuivre ses recherches jusque dans les ouvrages des historiens du continent. En matière de politique étrangère, dans les discussions et négociations entre les souverains de son pays et ceux des autres contrées, il se trompera souvent, s'il s'en rapporte uniquement à la fidélité de ses guides anglais. Il est de son devoir de comparer les rapports des étrangers avec ceux des nationaux ; de tenir entre eux la balance d'une main ferme, et d'oublier qu'il est Anglais pour juger avec impartialité, comme citoyen du monde. Souvent dans les détails mêmes de l'histoire domestique les informations les plus intéressantes et les plus authentiques découlent des rapports faits à leurs souverains par les ambassadeurs étrangers en Angleterre. Le lecteur verra, dans le cours de cet ouvrage, combien je suis redevable, en ce qui concerne le règne de Marie, aux lettres de l'ambassadeur de l'empereur, conservées dans la bibliothèque de Besançon en France ; et, pour le règne

d'Élisabeth, aux extraits des papiers déposés par Philippe II à Simancas en Espagne.

Le docteur Henry, l'un de nos modernes écrivains, s'est hasardé à quitter les chemins battus, et il a composé une histoire d'Angleterre sur un plan totalement neuf. Il classe les temps en petites périodes, et divise son sujet en divers articles, affectant un volume séparé à chaque période et un chapitre à chaque article. Cette méthode lui a donné beaucoup d'admirateurs; et il faut avouer qu'elle possède tous les avantages de la classification et de la clarté. Mais elle me semble susceptible de solides objections : elle interrompt le cours de la narration; elle isole des faits qui, pour être bien compris, doivent nécessairement être unis et comparés à d'autres; elle sépare les effets de leurs causes, qui se trouvent souvent disséminées dans des chapitres divers; et elle prive l'histoire de son charme et de sa naïveté, en lui donnant l'apparence d'une étude et non celle d'un amusement. Par

toutes ces raisons, je n'ai pas hésité à préférer la méthode consacrée par les plus grands écrivains de l'antiquité, et adoptée par la majorité de leurs successeurs. Il est facile à une main savante de mêler à une narration continue tous les détails qui peuvent être nécessaires pour bien dépeindre les mœurs, les opinions, les arts, la littérature et les principes législatifs de chaque âge.

En lisant ces pages, on découvrira promptement que j'ai peu de prétentions à ce que l'on appelle la philosophie de l'histoire, que, dans une dernière circonstance, j'ai eu la témérité de nommer la philosophie du roman. C'est le privilége des gazetiers, ainsi que je l'ai dit alors, d'être toujours instruits des motifs secrets de ceux dont ils décrivent la conduite ou le caractère. Mais l'écrivain de l'histoire ne peut rien savoir de plus que ce que ses autorités lui ont découvert, ou ce que les faits lui ont nécessairement appris. S'il se livre à son imagination, s'il prétend découvrir les ressorts cachés de cha-

que action, l'origine réelle de chaque évènement, cela peut embellir son récit, mais il en impose à ses lecteurs et probablement à lui-même. Beaucoup de recherches et d'expérience m'ont peut-être acquis le droit d'avoir une opinion; et je n'hésiterai pas à dire que peu d'écrivains ont plus contribué à pervertir la vérité de l'histoire que les historiens philosophiques. Ils peuvent déployer une grande sagacité dans l'investigation, une profonde connaissance du cœur humain; mais on doit donner peu de confiance à la fidélité de leurs citations. Dans leur empressement à établir quelque théorie favorite, ils dédaignent les autorités contraires, souvent trop gênantes; ils torturent les faits pour les adapter à leur système, et prennent dans leur imagination tout ce qui manque à sa solidité ou à son agrément. La discussion relative à l'infortunée Marie Stuart fournira un grand exemple de la facilité avec laquelle l'histoire, ainsi traitée, peut se plier aux hypothèses. Les principaux faits de son histoire n'admettent

aucune controverse; mais les ennemis de la reine d'Écosse les ont attribués à de certaines causes, et ses défenseurs à d'autres; d'où résulte naturellement l'explication de sa conduite subséquente. Dans l'un des deux cas, elle nous apparaît comme convaincue d'adultère et de meurtre, dans l'autre, comme une femme innocente et trop outragée.

Lorsque je considère l'étendue de cet ouvrage, qui remplit déjà huit volumes, et qui comprend les évènements de plus de seize siècles, je ne dois nullement me flatter de l'espoir qu'il soit exempt de toute erreur. Les personnes qui ont l'habitude des compositions historiques n'ignorent pas combien il est difficile, dans les longs travaux et les recherches multipliées, de se tenir toujours en garde contre les méprises. En dépit de l'attention la plus vigilante, un nom tronqué ou changé, une fausse date, se glissent, inobservés, sous la plume; quelquefois on néglige, ou l'on oublie, une circonstance importante, une autorité digne de foi; et

l'écrivain est toujours exposé au danger de se laisser entraîner à ses préjugés secrets, ou à faire des citations infidèles des auteurs qu'il doit consulter. Ces erreurs, toutefois, telles qu'elles peuvent exister, ne portent, je le pense, que sur des objets de peu d'importance, et elles ne proviennent ni de négligence ni d'intention. D'une part, je ne me suis épargné aucune peine et n'ai point abrégé mes recherches; de l'autre, je ne me connais aucun sentiment qui puisse me porter à déguiser la vérité. J'ai fait de constants efforts pour me garantir moi-même, autant que possible, de toute partialité; pour ressembler au spectateur désintéressé qui voit, de loin et à l'abri, s'écouler les évènements, et pour les raconter totalement comme ils se sont eux-mêmes successivement présentés devant mes yeux. Je ne puis espérer qu'ils paraîtront toujours aux autres sous le même jour qui les éclaire pour moi; mais je prie le lecteur qui pourrait m'accuser de préjugé, de s'assurer d'abord s'il est lui-

même à l'abri de tout reproche de ce genre.

Avant de conclure, je dois peut-être avertir le lecteur que si, pour ne pas charger les pages d'une multitude de notes, j'ai classé plusieurs citations dans une même ligne, je ne prétends point que chacune d'elles, séparément, soit la preuve complète des points qu'elles concernent: quelques unes ne se rapportent qu'à des circonstances particulières, ou sont en partie contredites par les autres; la vérité du texte résulte de la comparaison de toutes, et l'on ne doit point le taxer d'inexactitude avant de les avoir toutes comparées sous leurs différents rapports, et de s'être assuré soigneusement de leur mérite.

Les volumes suivants, qui me conduiront à la révolution de 1688, contiendront l'histoire, pleine d'évènements, des Stuart, et une revue de l'état de la littérature et des arts, non seulement sous ces princes, mais sous leurs prédécesseurs de la maison de Tudor.

AVIS.

Afin de conserver à l'ouvrage important du docteur Lingard toute sa physionomie, je me suis servi d'un assez grand nombre d'expressions qui n'ont aucun équivalent en français. J'en ai partout donné l'explication ; mais, pour éviter au lecteur la peine d'une recherche, je crois devoir réunir ici dans une espèce d'index ceux qui reviennent le plus fréquemment dans la narration.

Allegiance, ou allégeance, foi et hommage, vassalité : le serment d'allégeance est celui du sujet à son souverain, par lequel il se déclare son homme lige.

Amerciament, châtiment qui consistait à mettre un coupable à la merci du roi, qui lui imposait ou une amende proportionnée au délit, ou une confiscation complète, selon le plus ou le moins d'avidité ou d'équité du prince régnant.

Bretwalda, roi saxon, suzerain des rois ou chefs des provinces anglaises.

Canfinny, prince ou chef de Clan, en Irlande.

Caracute, cent acres de terrain.

Ceorl, vassal laboureur, tenu de suivre son maître à la guerre.

Chiule, sorte de bateau long et plat, propre à remonter les grandes rivières.

Danegelt, impôt danois, établi dans l'origine pour racheter une ou plusieurs provinces anglaises des incursions des pirates.

Domesday, livre terrier de l'Angleterre, ou cadastre de Guillaume-le-Conquérant.

Ealdorman, gouverneur de province, commandant des troupes et grand propriétaire, tenancier de la couronne.

Etheling, premier prince du sang royal.

Gavelkind, système de possessions des terres en Irlande. A la mort de chaque propriétaire ses terres et toutes celles du clan étaient réunies en une masse que le chef du clan divisait entre tous les chefs de famille, selon son équité ou son caprice.

Hide, étendue de terre évaluée par quelques uns à quarante arpents; par d'autres à cent, et même plus. J'ai suivi la première évaluation, parceque la seconde m'a paru quelquefois hors de mesure dans l'application; mais sans aucun autre motif pour me déterminer. Je prierai d'observer que le hide se composait de quatre yards-land, et que le yard-land est évalué selon les lieux à seize, vingt-quatre, et même soixante acres, l'acre étant égal à l'arpent de Paris. Ainsi le hide pourrait même valoir deux cent quarante arpents; mais si l'on veut remarquer que les fiefs de chevaliers, les plus faibles de tous, se composaient de quatre à cinq hides, quelquefois plus et jamais moins; que ces fiefs étaient concédés pour l'entretien des chevaux et des armes par les tenanciers directs de la couronne à leurs propres vassaux,

afin de compléter la cavalerie qu'ils devaient au roi, et que leur nombre s'élevait à plus de soixante mille, on sera peut-être porté à penser comme moi que ces fiefs ne pouvaient guère dépasser deux cents arpents; ce qui porte le hide à quarante ou cinquante, au plus. Il est très souvent question de cette mesure dans l'histoire d'Angleterre, et le lecteur aurait pu s'étonner des difficultés de son évaluation, si je ne lui avais soumis cette remarque.

Hundredmote, cour ou tribunal de canton.

Iarl, comte danois.

Knight, chevalier, tenancier d'un fief de quatre hides de terre.

Mancuse, ancienne monnaie de la valeur d'environ trente sous d'argent.

Scutage, commutation pécuniaire du service féodal militaire. Les grands tenanciers qui devaient fournir au roi un certain nombre d'hommes, lui payaient une somme d'argent par tête, et gardaient leurs vassaux sur lesquels ils levaient à leur tour un scutage pour s'indemniser.

Sea-king, roi de la mer, chef des pirates.

Shiremote, cour ou tribunal d'une province.

Tanistry et *Tanist*, ordre de succession à la couronne en Irlande. La loi de Tanistry excluait l'héritier direct pour faire passer l'héritage à un parent. Tanist était le titre de la personne désignée pour succéder au prince régnant.

Thane, propriétaire noble d'une certaine étendue de terre. Il y en avait deux classes : l'une relevait immédiatement de la couronne, l'autre des grands tenanciers civils et ecclésiastiques.

Thingmanna, garde royale des monarques anglais de race danoise.

Thingman, un de ces gardes.

Welsh, Gallois.

Welshman, habitant du pays de Galles.

Witan, membre du conseil royal ou des états du royaume.

Witena-gemot, états du royaume, assemblée des witans, cour ou tribunal.

HISTOIRE D'ANGLETERRE.

CHAPITRE PREMIER.

BRETAGNE ROMAINE.

César envahit deux fois la Grande-Bretagne. — Tribus britanniques. — Usages. — Religion. — Gouvernement. — Conquête successive de la Bretagne par les Romains. Sa situation sous les empereurs. — Conversion des indigènes au christianisme. — Les Romains abandonnent cette île.

(Av. J. C. 55.) Nous devons à la plume d'un général romain nos premières notions sur l'histoire de la Grande-Bretagne. Jules César, dans le court espace de trois années, avait conduit ses légions victorieuses du pied des Alpes à l'embouchure du Rhin. Des côtes du pays des Morins, il avait aperçu les blanches falaises de l'île voisine, et le conquérant des Gaules aspira bientôt à la

gloire de ranger la Bretagne sous la domination de Rome. Le refus des mariniers gaulois de lui donner connaissance du nombre de ses habitants, de leur manière de faire la guerre, et de leurs institutions politiques; la timidité de Volusène, qui, bien qu'il eût été dépêché pour se procurer ces informations, était revenu sans avoir osé s'approcher de l'île, ne servirent qu'à stimuler sa curiosité et à irriter son ambition. Les Bretons, en portant des secours aux Venètes, ses ennemis, fournirent un prétexte suffisant aux hostilités, et le 26 du mois d'août, dans la cinquante-cinquième année de l'ère chrétienne, César quitta Calais, et mit à la voile avec l'infanterie de deux légions. Le passage du détroit fut l'affaire de peu d'heures; mais, quand il vit les hauteurs opposées couronnées par des multitudes d'hommes armés, il ralentit sa course, et, gouvernant le long du rivage, il jeta l'ancre dans le lieu maintenant occupé par la ville de Déal. Les naturels suivaient attentivement les mouvements de la flotte, poussant leurs chevaux jusque dans les vagues, et, par leurs gestes et leurs cris, défiant les envahisseurs. L'aspect de ces barbares presque nus et la crainte superstitieuse d'offenser les dieux de cette terre inconnue jetèrent parmi les Romains une terreur momentanée; mais elle fut promptement dissipée par l'intrépidité du porte-enseigne de la dixième

légion, qui, appelant à lui ses compagnons, sauta dans la mer avec son aigle. Des détachements s'élancèrent à l'instant des vaisseaux les plus proches: le rivage fut conquis après un combat de peu de durée; et la valeur inexpérimentée des indigènes céda aux armes et à la discipline de leurs ennemis.

Les Romains étaient aussi ignorants dans l'art nautique que savants dans celui de la guerre. La quatrième nuit après leur arrivée, la violence du vent accrut le gonflement des vagues comme dans une marée de printemps. Les vaisseaux qui avaient été tirés sur le rivage se remplirent d'eau; ceux qui étaient à l'ancre furent entraînés à la mer; et un convoi chargé de cavalerie, venant des Gaules, fut entièrement dispersé. Les chefs bretons, qui s'étaient rendus au camp pour solliciter la paix, observèrent la consternation qu'excitaient ces fâcheux évènements, et, se retirant séparément sous divers prétextes, ils se tinrent cachés avec leurs troupes dans les bois voisins. César n'eut connaissance de leur projet que lorsqu'il apprit que la septième légion, qu'il avait envoyée au fourrage, était entourée et écrasée par une multitude hostile. L'arrivée du reste de l'armée, qui se fit à propos, préserva les survivants d'une entière destruction; mais les Bretons, fermes dans leur plan, dépêchèrent des messagers aux tribus voisines, pour leur repré-

senter le petit nombre de leurs ennemis, et leur démontrer la nécessité d'épouvanter tous les aventuriers futurs en exterminant ceux-ci. Un assaut général contre le camp romain fut entrepris à l'instant; et, quoiqu'il ne fût suivi d'aucun succès, il força César à réfléchir sur le danger évident de sa situation, si l'inclémence des airs venait à interrompre ses communications avec la Gaule, et à le confiner durant l'hiver sur un rivage étranger, sans renforts ni provisions. Pour sauver sa réputation, il accepta de grand cœur une promesse illusoire de soumission, qui lui fut faite par un petit nombre d'indigènes, et se hâta de retourner vers la Gaule avec son armée, après une courte absence de trois mois. Il est certain qu'il eut peu de motifs de se vanter du succès de cette expédition, et il affecte de n'en parler dans ses commentaires que comme du résultat d'un projet de découverte. Mais à Rome on en salua la nouvelle comme le prélude des plus brillantes victoires. Une simple invasion dans la Grande-Bretagne fut célébrée comme la conquête d'un nouveau monde; et le sénat vota aux dieux immortels des actions de grâces pendant vingt jours (1).

---

(1) Cæs. *De bello gallico,* IV, 20-36. Dio. XXXIX, 120. César dans ses lettres décrit l'Angleterre comme étant d'une étendue immense, un autre monde : « Alium orbem terra-

(Av. J. C. 54.) L'hiver suivant s'écoula au milieu des dispositions les plus actives de part et d'autre. Au printemps, l'armée romaine, composée de cinq légions et de deux mille chevaux, quitta les côtes de la Gaule sur une flotte de plus de huit cents vaisseaux. A la vue de cet immense armement se déployant à travers le détroit, les Bretons se retirèrent avec précipitation dans les bois, et les envahisseurs descendirent sans opposition, exactement à la même place qu'ils avaient occupée l'année précédente. César marcha immédiatement à la poursuite des naturels ; mais il fut rappelé le jour suivant par la nouvelle d'un désastre qui venait encore d'accabler sa flotte. Une tempête s'était élevée dans la nuit ; elle avait totalement détruit quarante vaisseaux, et en avait jeté un plus grand nombre sur le rivage. Afin de prévenir de semblables accidents, il ordonna que ceux qui restaient fussent tirés sur le sable, hors des atteintes de la marée, et il les fit entourer de fortifications ou levées en terre. Après dix jours employés à ces travaux pénibles, les envahisseurs reprirent leur marche vers l'intérieur de la contrée. Chaque jour était marqué par quelques rencontres partielles, dans

---

rum. » Eumen. *Paneg.*, p. 174. Lucain dit positivement en parlant de ses succès : « Territa quæsitis ostendit terga Britannis. » Lucain, II, 572.

lesquelles il paraît que les naturels obtenaient fréquemment des avantages. Il était de leur politique d'éviter un engagement général. Divisés en petits corps, mais placés à portée les uns des autres, ils surveillaient la marche de l'ennemi, détruisaient ses traîneurs, et saisissaient diligemment chaque occasion de lui porter préjudice. Leurs principaux guerriers, qui combattaient sur des chariots, arrachaient par leur adresse et leur intrépidité les applaudissements des Romains eux-mêmes. Sur le bord d'un précipice ou dans la rapidité d'une descente, ils guidaient leurs voitures avec autant de sûreté que sur la plaine la plus unie. Aucun danger ne les effrayait. Ils parcouraient audacieusement la ligne des Romains, épiant chaque occasion de rompre les rangs ennemis; et, durant la chaleur de l'action, ils s'élançaient le long du timon, sautaient sur la terre, et regagnaient bientôt leurs siéges, ainsi que semblait l'exiger le hasard du moment. S'ils désespéraient du succès, ils se retiraient avec vitesse; et quand ils se voyaient poursuivis, ils abandonnaient leurs chars, et résistaient à pied, armés de piques, aux charges de la cavalerie. Il fallut tout le talent de César pour frapper sérieusement un ennemi si actif. A la fin, trois des légions étant au fourrage avec tous les hommes de cheval, leur désordre apparent engagea les Bretons à les attaquer avec

toutes leurs forces. Ils descendirent des hauteurs, s'élancèrent de toutes parts, et pénétrèrent jusqu'aux enseignes : mais les vétérans les reçurent avec sang-froid; tout retour leur fut coupé, et un petit nombre purent regagner avec peine les montagnes et les bois. Découragées par cet échec, plusieurs des tribus confédérées se retirèrent chez elles ; et Cassibelan, roi de Cassie, le chef des alliés, se trouva forcé de porter seul le poids de la guerre.

Par des victoires répétées sur ses voisins, Cassibelan s'était acquis une haute renommée parmi les Bre ons. Les tribus de la rive droite de la Tamise l'avaient invité d'elles-mêmes à se placer à leur tête, et sa conduite pendant la guerre avait justifié ce choix. Abandonné par ses confédérés, il se retira sur son propre territoire, et tenta de mettre la Tamise entre les assaillants et lui. Il commanda qu'à l'endroit du gué des pieux pointus fussent enfoncés dans le lit du fleuve ; il fit garnir la rive de palissades, et s'arrêta derrière, avec le principal corps de son armée. Mais la marche des Romains ne fut nullement retardée par ces difficultés. La cavalerie entra sans hésiter dans le fleuve, l'infanterie la suivit, quoiqu'elle eût de l'eau jusqu'aux épaules ; et les Bretons, intimidés par l'intrépide aspect de leurs ennemis, s'enfuirent dans les bois. Tel est le compte que César a rendu de cette affaire ;

mais Polyène n'attribue ses succès qu'à la terreur panique causée aux indigènes par la vue d'un éléphant. A l'approche de cet animal inconnu, d'une si énorme grandeur, couvert d'écailles d'acier, et portant sur son dos une tour garnie d'hommes armés, les Bretons abandonnèrent toute défense et cherchèrent leur salut dans une fuite précipitée.

Le roi de Cassie ne fut pas cependant découragé. Afin d'arrêter les progrès de l'ennemi, il ravagea ses propres états. Par ses ordres, les habitations furent incendiées, les bestiaux emmenés au loin, et les provisions détruites; et, tandis que les Romains s'avançaient à travers ce désert, Cassibelan lui-même, suivi de quatre mille chariots, épiait soigneusement tous leurs mouvements; mais cet infortuné capitaine, outre ses ennemis étrangers, avait encore à lutter contre la jalousie et le ressentiment de ses propres concitoyens. Il avait jadis soumis les Trinobantes, nation voisine de la sienne; leur roi, Immanuentius, avait été tué dans le combat, et son fils, Mandrubatius, actuellement exilé, servait dans l'armée des envahisseurs. Les Trinobantes offrirent de se soumettre aux Romains, sous la condition qu'ils seraient gouvernés par le fils d'Immanuentius; et plusieurs tribus, qui supportaient avec impatience le joug de la Cassie, suivirent leur exemple et sollicitèrent la

protection de César. Il fut conduit par elles vers la capitale ou principale forteresse de Cassibelan, située sur le lieu où depuis a été construite la ville de Vérulam, près de la ville actuelle de Saint-Albans. Elle était environnée d'un rempart et d'un fossé, et couverte de tous côtés par des marais immenses et des forêts. César même admira l'esprit judicieux qui avait présidé au choix de sa position, et le talent avec lequel elle était fortifiée; ses retranchements furent néanmoins facilement forcés par les Romains, et les troupeaux de Cassibelan, son principal trésor, devinrent la proie des conquérants.

Le roi breton attendait en silence dans un autre lieu la réussite de ses plans. Il avait engagé quatre capitaines du pays de Kent à réunir leurs forces, à donner un assaut au camp des Romains, et à mettre le feu à leurs vaisseaux: Si cette entreprise eût réussi, les Romains seraient tombés dans des difficultés inextricables; mais les guerriers de Kent furent défaits, et Cassibelan se détermina à solliciter la paix. César, qui redoutait l'approche de l'équinoxe, se contenta de lui prescrire quelques légères conditions, telles que de remettre des otages, de vivre amicalement avec les Trinobantes, et de payer sa portion d'un tribut annuel qu'il imposait à la Bretagne. Les Romains retournèrent immédiatement vers la côte, et comme leur flotte avait été réparée,

ils rentrèrent dans la Gaule vers le mois de septembre (1).

Tel fut le mince résultat de cette haute expédition. Les citoyens de Rome célébrèrent avec ardeur les victoires de leur général favori ; mais le conquérant de la Bretagne ne conservait pas un seul pied de terre sur le sol breton. Les habitants, cependant, et les productions de ce *nouveau monde* fixèrent l'attention des nations les plus civilisées de la Grèce et de l'Italie, et le talent de leurs écrivains fut consacré à satisfaire l'ardente curiosité du public. La plupart de leurs ouvrages ont sans doute péri ; nous avons glané dans ceux qui nous restent la description suivante de l'ancienne Bretagne, telle qu'elle existait vers le commencement de l'ère chrétienne.

On peut penser, en observant les différences radicales des langues des principales nations de l'Europe qu'elles descendent de trois grandes familles : les Celtes, les Goths, et les Sarmates ; il paraît aussi, par les contrées qu'elles ont successivement occupées, que les Celtes furent les premiers qui dépassèrent les limites de l'Asie pour se répandre en Europe ; que le flot de cette population, continuant à se dérouler vers l'ouest, fut poussé plus avant par la marche des nations

(1) Cæs. v, 1-23. Dio. xl, 146.

gothiques, et que celles-ci, à leur tour, cédèrent à la pression des tribus sarmates. Dès le berceau de l'histoire, on voit les Celtes épars sur une grande partie de l'Europe. Du temps de César, ils occupaient presque toute l'Espagne, la Gaule et les îles britanniques (1). Ce conquérant, dans sa description des habitants de la Bretagne, ne parle comme étant de sa connaissance personnelle que des tribus qui habitaient près de l'embouchure de la Tamise, et il nous apprend qu'elles descendaient des Belges. Leurs ancêtres, à une époque qui n'était pas encore éloignée, avaient envahi cette île, chassé des côtes leurs premiers habitants, et, tranquilles dans leurs nouveaux établissements, ils avaient conservé les noms des états qui leur avaient donné naissance (2). Plus loin existaient d'autres tribus moins familiarisées avec les habitudes de la vie civile. Quand on s'enquérait de leur origine, elles répondaient que leurs ancêtres avaient été spontanément produits par la terre. Des découvertes plus récentes prouvèrent qu'elles étaient celtes et qu'elles descendaient des premières colonies qui peuplèrent la Bretagne (3).

---

(1) On ne sait pas bien si l'on doit attribuer aux tribus belges une origine celtique ou gothique.

(2) Cæs. ii, 5. v, 12.

(3) Je ne fais point mention de la fable de Brutus, arrière-

Le nombre des habitants des districts sur lesquels portent ces observations étonna le général romain, et lui donna lieu de croire que les autres districts étaient également bien peuplés (1). La population de toute l'île était divisée en plus de quarante tribus, dont plusieurs, qui conservaient leurs noms primitifs, avaient été privées de leur indépendance, tandis que d'autres, au milieu des révolutions de deux ou trois siècles, s'étaient emparées

petit-fils d'Énée, qui donna son nom à cette île, et dont les descendants ont, dit-on, porté le sceptre pendant plusieurs générations (Nennius prétend l'avoir prise : « Ex veteribus scriptis veterum nostrorum »), ni des rêves d'antiquaires plus modernes qui ont été chercher le patriarche de Cymri dans l'arche de Noé, et l'ont conduit avec ses enfants en Bretagne à travers mille périls. — Les Triades nous ont donné les noms et, en quelques points, l'origine des trois premières tribus qui ont habité la Bretagne, des trois tribus étrangères qui y furent admises à l'amiable, et des trois tribus usurpatrices qui ravirent la possession de la plus grande partie de l'île. Mais quelle que puisse être l'antiquité de ces Triades, leur témoignage est douteux, leur existence n'étant fondée que sur une tradition orale ou sur des fictions fabriquées pour sauver la vraisemblance : Gildas nous avoue que de son temps il n'existait parmi ses compatriotes aucun document historique : « Quippe quæ, si qua fuerint, aut ignibus hostium deleta, aut civium exilii classe longius deportata, non compareant. » Gild., ed. Bert., p. 69.

(1) Hominum est infinita multitudo. Cæs. v, 12. Πολυανθρωπος νησος. Diod. Sic. v, 347. Brigantes, civitas numerosissima. Tac. Agric. c. 17.

du pouvoir et de la prééminence. Le vaste espace de terre qui sépare la Severn de la Tamise était inégalement partagé entre dix nations, parmi lesquelles on remarquait celle des Cantiens, à présent le pays de Kent, les Belges ou les habitants des comtés actuels de Hampshire et de Wilts, et les Damnoniens, qui, de la rivière d'Ex, s'étaient graduellement étendus jusqu'au promontoire de l'ouest. Des deux côtés du bras de mer que l'on nomme aujourd'hui le canal de Bristol était placée la puissante tribu des Silures. Des rives de la Wye, leur position originaire, ils avaient porté leurs armes vers la Dee et l'Océan, et leur suprématie était reconnue par les Ordovices et les Dimètes, habitants des montagnes du nord et de l'ouest du pays de Galles. Sur la côte orientale de l'île, entre la Tamise et le Stour, se trouvaient les Trinobantes, dont la ville de Londres était la capitale; et du Stour à l'Humber s'étendaient les deux nations alliées des Icènes, nommées les Cenimagnes et les Coitannes. Les Dobunes et les Cassiens, tribus confédérées sous les ordres de Cassibelan, se prolongeaient sur la rive gauche de la Tamise, de la Severn aux Trinobantes, et au-delà résidaient les Carnabiens et plusieurs clans de peu de conséquence. Les Brigantes passaient pour les plus puissants entre toutes les nations bretonnes; ils étaient limités au sud par l'Humber, et au nord par la Tyne, et ils avaient

subjugué les Volances et les Sistunces de la côte de l'ouest. Au nord des Brigantes, on comptait cinq tribus, connues sous la dénomination générale de Maœtes, et plus loin erraient, au milieu des lacs et des montagnes, divers clans, parmi lesquels les Calédoniens se targuaient d'un courage supérieur et d'une férocité sans égale (1).

Tous les habitants de la Bretagne sont indistinctement appelés *barbares* par les auteurs romains : c'est un terme dont la valeur est indéterminée et dont la signification doit varier selon l'objet auquel on l'applique. Quoique éloignées de posséder l'élégance et tout le raffinement des envahisseurs, les tribus belges du sud pouvaient être considérées comme grandement civilisées en comparaison de leurs frères du nord. Leurs vêtements étaient tissus dans leurs propres fabriques; un manteau carré recouvrait un habit et des pantalons, ou une tunique de lin plissée avec un soin extrême; ils portaient une ceinture; des anneaux ornaient le second doigt de chaque main, et une chaîne de fer ou de cuivre était suspendue à leur cou (2). Leurs cabanes ressem-

(1) Ptol. VIII, 2. Ricard. Corin. I, 6. Whitaker's Manchester, I, 91 ; II, 201.

(2) Plin. VIII, 48; XXXIII, 1. Dio. Nic. *in Nerone*, p. 169. Whitaker's Manchester, VII, 5.

blaient à celles de leurs voisins Gaulois. Des fondations en pierre soutenaient une muraille circulaire en bois de charpente et en roseaux, sur laquelle était posé un toit conique, dans la double vue d'admettre le passage de la lumière et de faciliter la sortie de la fumée (1). Ils étaient fort habiles en agriculture. Ils avaient découvert l'utilité des fumiers et l'usage de la marne. Ils recueillaient plus de blés qu'il ne leur en fallait pour leur consommation ; et, afin de les conserver jusqu'à la moisson suivante, ils les déposaient, en général, dans des cavités creusées dans le roc (2). Mais au-delà des frontières des tribus méridionales, ces faibles traces de civilisation disparaissaient graduellement. Les nations du centre ou de l'ouest n'avaient aucune connaissance d'agriculture ou de manufacture. Leurs richesses consistaient dans l'étendue de leurs pâturages et le nombre de leurs troupeaux. Ils satisfaisaient leurs appétits les plus exigeants avec du lait et de la viande, et, sous des vêtements de peau, ils bravaient l'inclémence des saisons (3). Les brebis étaient même à peine connues dans la plus grande partie du nord, et les hordes sauvages qui erraient à travers les déserts de la Calédonie

(1) Cæs. v, 12. Diod. Sic. v, p. 347. Strabo, IV, 197.
(2) Plin. *Hist. nat.*, XVII, 68. Diod. Sic. v, p. 347.
(3) Cæs. v, 14.

n'avaient souvent pour toute nourriture que les produits incertains de la chasse. Ils allaient presque nus, et ne se mettaient à l'abri des intempéries que sous la voûte des bois ou des cavernes de leurs montagnes. Cette situation endurcissait à la fois leurs caractères et leurs corps ; mais, en leur apprenant à supporter la fatigue et les privations, elle les rendait en même temps rapaces, sanguinaires et vindicatifs. Quand Sévère s'empara de cette contrée, les légions romaines s'étonnèrent de la force, de l'activité, de l'opiniâtreté hardie et de la férocité de ces Bretons du nord (1).

Les historiens attribuent la civilisation supérieure des tribus méridionales à leurs relations avec les étrangers que les avantages du commerce attiraient sur leurs côtes (2). Quand les mines d'étain de l'Espagne commencèrent à s'épuiser, on y suppléa principalement par celles de la Bretagne. Ce furent des Phéniciens aventureux, venus de Cadix, qui les premiers exportèrent ce métal de l'île, et le débitèrent dans les différents ports de la Méditerranée. Afin de conserver le monopole de cette branche lucrative de commerce, ils en dérobèrent soigneusement l'origine

---

(1) Mela, III, p. 264. Dio. Nic. *in Severo*, p. 340. Herodian. III, 47.
(2) Cæs. v, 14. Diod. Sic. v, 347.

à la connaissance de leurs rivaux, et environ cinq siècles avant la naissance du Christ, Hérodote, le père de l'histoire profane, avouait franchement qu'il lui avait été impossible de découvrir la position réelle des Cassitérides ou îles d'étain (1). Les Phéniciens de Carthage furent plus heureux. Jaloux de partager ces avantages commerciaux avec leurs frères de Cadix, Hannon et Himilcon entreprirent plusieurs voyages de découvertes. Hannon, ayant franchi le détroit, prit vers la gauche, et explora les côtes de l'Afrique. Himilcon, se dirigeant vers le nord, suivit d'abord le rivage de l'Espagne; mais, soit hasard ou projet, il s'élança dans le Grand-Océan, et, après quatre mois environ, il découvrit l'objet qui avait motivé son voyage. Les Œstrymnides, c'est ainsi qu'il nomme les îles d'Étain dans son journal qui paraît dater de la fin du cinquième siècle, étaient éloignées de deux journées de voile de l'*Ile Sacrée* des *Hiberniens*, et celle-ci était située près de l'île d'Albion(2). Le

(1) Strab. III. 175. Plin. VII. 56. Herod. III. 203. Lug. Bat. 1715.

(2) Fest. Avien. *Ora marit.* v. 117. 410.

> Ast hinc duobus in *sacram* (sic insulam
> Dixêre prisci), solibus cursus rati est,
> Eamque latè gens Hibernorum colit.

Pourquoi *sacrée*? Diodore dit qu'elle était appelée *Irin*,

succès des Carthaginois réveilla la cupidité des Grecs de la colonie de Marseille, et Pythéas, leur plus célèbre navigateur, eut aussi la bonne fortune, durant son voyage dans les mers du nord, de découvrir les Cassitérides(1). On en comptait dix, toutes abondantes en étain et en plomb, et séparées des côtes des Damnoniens par un canal étroit, mais dangereux. La plus étendue était nommée Silure ou Sigdelis, et l'on peut retrouver dans ces noms l'origine de celui des îles Scilly, qu'elles portent actuellement. Neuf d'entre elles étaient peuplées, et l'on a décrit leurs habitants comme une race d'hommes paisible et industrieuse, adonnée aux pratiques d'un culte religieux et à la divination. Ils portaient de longues tuniques de couleur foncée, n'avaient nulle connaissance de l'usage des monnaies, ni habitations fixes, et passaient successivement d'île en île sur

---

le même nom sous lequel elle est encore connue des indigènes : τὴν ὀνομαζομένην Ιριν. Diod. Sic. 355. Serait-ce la ressemblance qui existe entre ιριν et ιεραν qui lui a fait donner l'épithète de *sacrée* ?

(1) Plin. II. 75. Voss. *de Hist. græc.* IV. Les Romains enfin, après divers essais infructueux, découvrirent les Cassitérides. On raconte qu'un marchand phénicien, étant exactement suivi et surveillé par un général romain, aima mieux faire échouer son vaisseau que de découvrir ce secret à un rival. Il fut récompensé de ses pertes par le trésor public. Strab. III. 175.

des bateaux fabriqués avec de l'osier et recouverts en peau (1).

Par suite de ces découvertes successives, leur commerce fut enfin ouvert aux nations et partagé entre elles. Le Romain Lucius Crassus employa les insulaires au travail des mines et en obtint de grands avantages. L'exportation annuelle devint si abondante, que l'excédant de l'étain fut bientôt acheté par des facteurs sur les côtes de la Méditerranée, et envoyé par terre dans les provinces indiennes les plus reculées (2); car la navigation au-delà des colonnes d'Hercule était alors abandonnée comme trop coûteuse et trop dangereuse. Les mineurs bretons, ayant converti leur étain en blocs cubiques, l'apportaient dans l'île de Wight, où était leur dépôt général. De là, il était exporté par des commerçants gaulois jusqu'aux embouchures de la Seine, de la Loire et de la Garonne. Il remontait ces fleuves; puis, chargé sur des chevaux, il traversait les terres jusqu'à ce qu'on pût de nouveau le faire arriver par eau dans les grandes et commerçantes cités de Marseille et de Narbonne (3). En échange de ce mé-

(1). Sol. XXII. 42. Fest. Avien. v. 95. Strab. III. 175. Les envahissements de la mer, qui inondait graduellement les terres basses, avaient multiplié le nombre de ces petites îles.

(2) Strabon. *Ibid.* Plin. XXXIV. 17.

(3) Tous ces voyages étaient achevés dans une trentaine

tal, si étonnamment recherché des nations antiques, les Bretons recevaient des articles d'une valeur bien inférieure à celle des objets exportés, mais très estimés d'un peuple peu civilisé; tels que du sel pour conserver leurs provisions, de la poterie pour l'usage domestique, et du cuivre pour leurs fabriques d'armes et d'ornements (1).

Les tentatives et les recherches des étrangers éveillèrent l'industrie des indigènes. L'étain, dans l'origine, avait été l'unique branche de leur commerce ; à l'exportation de ce métal on joignit celle des peaux, fournies en immense quantité par les tribus de l'intérieur. Le plomb ne tarda pas à être extrait du sein de la terre, et l'on fit bientôt une acquisition plus précieuse encore, celle de la découverte et de l'emploi du fer (2). Mais des rapports exagérés avaient élevé les productions de ce pays bien au-delà de leur valeur réelle ; et, au temps de l'invasion, les Romains se flattaient de l'espérance de conquérir une île dont les côtes abondaient en perles et dont le sol recelait les métaux les plus précieux. Leur avarice fut déçue ; ils ne trouvèrent pas la plus légère trace d'or ou d'argent(3); et les perles

---

de jours. *Voy.* Diod. Sic. v. 346, 347, 361. Strab. III. 147.

(1) Strab. III. 175.

(2) Plin. IV. 22. XXXIV. 17. Cæs. V. 12.

(3) Illud cognitum est, neque auri, neque argenti scru-

de la Bretagne n'étaient ni d'une grosseur ni d'une couleur qui pussent compenser la peine de la recherche(1). L'invasion cependant produisit cet avantage pour les indigènes, qu'eux-mêmes, enfin, découvrirent des mines de ces métaux que l'avarice romaine avait si vivement et si inutilement convoités. Les exportations britanniques, au commencement de l'ère chrétienne, comprenaient, si nous en croyons un auteur contemporain et bien informé, des grains et du bétail, de l'or et de l'argent, de l'étain, du plomb et du fer, des peaux, des esclaves et des chiens (2).

On n'a transmis à la postérité, sur les habitudes particulières des Bretons, que des notions imparfaites et en petit nombre. Une étrange et dégoûtante coutume, celle de se peindre le corps, paraît avoir été adoptée dans quelques parties de l'île. Les tribus du midi employaient à cet usage une teinture bleue extraite du pastel, qui leur donnait, aux yeux des étrangers, l'apparence d'Éthiopiens. Les deux sexes s'en servaient

---

pulum esse ullum in illâ insulâ. Cic. Ep. ad fam. VII. 7, ad Att. IV. 16.

(1) Parvos atque decolores. Plin. IX. 35. Origène dit : Elles étaient ternes, et moins brillantes que celles de l'Inde. Com. in Matth. 211. Toutefois César offrit à Vénus un pectoral orné de perles, qu'il prétendait avoir trouvé dans la Grande-Bretagne.

(2) Tacit. *Vit. Agric.* XII. Strab. IV. 199.

également, et cette pratique était consacrée dans leur estime par des cérémonies religieuses (1). Ils y joignaient la coutume plus barbare encore de se tatouer; et cette extravagance a été long-temps de mode parmi les Bretons de la partie du nord. Dans leur enfance, on leur imprimait sur la peau, à l'aide d'instruments pointus, des figures d'animaux; on appliquait une forte infusion de pastel dans les piqûres, et ces images, prenant de l'accroissement avec le corps, conservaient toute la vie leur apparence première. Le Breton était fier de ce hideux ornement; et dans un jour de bataille, pour le montrer à ses ennemis, il avait toujours soin de se dépouiller de ses vêtements(2).

La religion des indigènes était celle des druides; soit qu'elle leur eût été apportée par eux-mêmes de la Gaule, ainsi qu'il est plus naturel de le supposer, soit, comme le prétend César, qu'elle eût été inventée dans l'île. Les

---

(1) Plin. xxii. 1. Mela, iii. 6. César (v. 14) dit : « Omnes vero se Britanni vitro inficiunt. » Comme cependant il n'avait vu aucune de ces tribus reculées, il est douteux que son observation leur soit applicable.

(2) Solin. xxii. 43. Herod. iii. 47. Cet usage fut conservé par les Pictes jusqu'à la fin du cinquième siècle.

Perlegit exangues Picto moriente figuras.

Claud. *de Bel. get.* v. 165.

druides adoraient, sous des noms différents, les mêmes dieux que les Grecs et les Romains. Ils regardaient Pluton comme leur créateur; Apollon, Mars, Jupiter et Minerve étaient diversement adorés; mais ils accordaient à Mercure, comme inventeur des arts utiles, une vénération toute particulière (1). A ces principaux dieux, ils adjoignaient, comme les autres polythéistes, une multitude de divinités locales, telles que les génies des bois, des fleuves et des montagnes (2). Quelques écrivains enthousiastes ont prétendu qu'une notion sublime, quoique imparfaite, de la grandeur divine, les avait portés à proscrire l'usage des temples; mais l'absence totale de ces monuments doit être, avec beaucoup plus de probabilité, attribuée à l'ignorance de ces peuples dans l'architecture. Ils avaient pour le chêne un respect spécial: ce monarque des forêts, dont la durée semble fatiguer le temps, était considéré comme le plus digne emblème de la divinité (3). L'arbre et ses productions étaient sacrés; ils attachaient à son tronc la victime dévouée à la mort, et de ses feuilles ils formaient des guir-

---

(1) Cæs. VI. 15. 16.

(2) Gild. II. Plusieurs de ces divinités locales sont nommées dans des inscriptions qui existent encore.

(3) Ἄγαλμα δε Διὸς Κελτιχον ὑψηλὴ δρῦς. Tyr.. *Dissert.* XXXVIII. p. 87.

landes dont ils se décoraient pendant le sacrifice. S'il arrivait que le gui vînt à croître sur un chêne, toute la tribu était convoquée ; on immolait deux génisses blanches sous ses rameaux ; le chef des druides coupait la plante sacrée avec une serpette d'or, et une fête religieuse terminait les cérémonies de ce jour (1).

Les druides avaient coutume de se retirer, loin des profanes, dans des huttes ou des cavernes, au milieu du silence et de l'obscurité des bois : là, à l'heure de midi, à celle de minuit, quand ils supposaient que la divinité honorait ce lieu saint de sa présence, le dévot tremblant était admis dans une enceinte de chênes majestueux afin d'y proférer sa prière, et d'entendre les réponses du ministre sacré (2). Pendant la paix, ils offraient les fruits de la terre ; pendant la guerre, ils vouaient au dieu des combats les dépouilles de l'ennemi. Ils immolaient des troupeaux en son honneur ; et un trophée, formé des restes du butin, lui était consacré comme un

(1) Plin. xvi. 44.

(2) Mela, iii. 343. Luc. i. v. 454. v. 299. 423. Tac. *Ann.* xx. 30. Je n'ai pas parlé des cercles de pierres inconnues, dont les restes existent toujours à Stonehenge, Abury, etc., parceque je ne trouve pas d'auteurs anciens qui aient parlé de ces sortes de pierres comme dépendantes des lieux sacrés chez les Celtes.

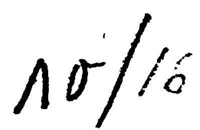
monument de sa puissante protection (1). Mais à l'heure du danger ou de la détresse, les sacrifices humains étaient regardés comme les plus efficaces. Excité par cette superstition qui efface tout sentiment d'humanité, le sacrificateur plongeait le couteau dans le sein de sa victime, qui était ordinairement un captif ou un malfaiteur; et, de la rapidité avec laquelle le sang jaillissait de la blessure, des convulsions dans lesquelles expirait le mourant, il présageait le bonheur ou les calamités futures de son pays (2).

A la vénération qu'attirait aux druides bretons le caractère sacerdotal, on doit ajouter le respect que la réputation d'un grand savoir ne manque jamais d'arracher à l'ignorant. Ils se disaient dépositaires d'une science mystérieuse bien au-dessus des conceptions du vulgaire, et leurs écoles n'étaient ouvertes qu'aux fils des familles les plus illustres. Telle était leur renommée, que les druides de la Gaule, pour atteindre la perfection de leur institution, ne dédaignaient pas de venir étudier sous leurs frères de Bretagne (3). Par eux, comme dans les congrégations de même nature chez les anciens, un long cours de discipline

(1) Cæs. IV. 16.

(2) Diod. Sic. V. 354. Tac. *Ann.* XIV. 30. Cæs. VI. 15. Plin. XXX. 1. Strab. IV. 198.

(3) Cæs. VI. 12.



préparatoire était exigé; et l'on rapporte que plusieurs aspirants avaient la patience de consacrer jusqu'à vingt ans à ce noviciat. Ils enjoignaient aux initiés le secret le plus inviolable; et, pour que les profanes ne pussent acquérir aucune connaissance certaine de leurs doctrines, ils proscrivaient l'usage des lettres ; chaque précepte était énoncé en vers par le maître, et confié à la mémoire du disciple (1).

On ne doit pas s'attendre qu'après tant de soin pour les cacher, un grand nombre de ces dogmes nous soient parfaitement connus : les particularités suivantes ont été tirées du petit nombre de notes que contiennent les historiens anciens, comparées avec les doctrines particulières aux bardes. Les druides prétendaient connaître la nature, le pouvoir et les desseins de la divinité ; la figure, la grandeur, la formation et la destruction finale de la terre ; les astres, leur position, leur mouvement, et leur influence supposée sur les choses humaines (2). Ils pratiquaient l'art de la divination. Trois de leurs anciens astrologues étaient, dit-on, capables de prédire tout ce qui peut arriver avant le jour du jugement; et leur savoir en magie était si grand,

(1) *Ibid.* VI. 13. Αἰνιγματωδῶς. Diog. Laert. *in proem.* p. 5. Amstel. apud West.

(2) Cæs. VI. 13. Mela, III. 243. Amm. Mar. XV. 427.

que, suivant Pline, les Persans eux-mêmes pouvaient être regardés comme leurs inférieurs (1). Ils avaient aussi des prétentions en médecine ; mais leurs connaissances se bornaient à l'usage du gui, de la verveine, de la sabine et du trèfle ; et même la vertu de ces simples n'était pas attribuée à la nature des plantes, mais à l'influence des prières et des incantations (2). Le grand but de leur ordre était, suivant eux, « de » réformer les mœurs, d'assurer la paix et d'en» courager la vertu » ; et la leçon suivante, qu'ils essayaient de graver dans l'esprit du peuple, pouvait sans doute conduire à ce résultat : « Les » trois premiers principes de la sagesse sont, d'o» béir aux lois de Dieu, de concourir au bonheur » de l'homme, et de s'armer de courage contre les » accidents de la vie (3). » Ils croyaient aussi à l'immortalité de l'âme, mais ils ajoutaient à cette grande vérité la fiction absurde de la métempsychose (4). L'homme, suivant leur doctrine, est

(1) Mela, III. 243. Plin. XXX. 1. Solin. XXII. 42. Diod. Sic. V. 354. Cic. *de Div.* I. 41. Triad. 89.

(2) Plin. XVI 44. XXIV. 11. XXV. 9. XXX. 1.

(3) Ces deux maximes se trouvent dans Davis (Celt. Researches, 171. 182). Il est assez remarquable que la dernière ait été traduite par Diogène Laërte il y a plusieurs siècles. Σέβειν θεούς, καὶ μηδὲν κακὸν δρᾷν, καὶ ἀνδρείαν ἀσκεῖν. (Diog. Laert. *in proem.* p. 5.)

(4) Cæs. VI. 13. Mel. III. 243. Diod. Sic. V. 352. Strab. IV. 197. Je donne ici une explication de la métempsychose

placé dans un *cercle de hasard;* le *bien* et le *mal* se présentent devant lui pour qu'il fasse un choix. S'il préfère le premier, la mort le transporte de la terre dans un cercle de *félicité;* mais s'il choisit le second, la mort le ramène dans le cercle des *hasards;* il doit, durant certain temps, faire pénitence dans le corps d'une bête ou d'un reptile, et il lui est ensuite permis de reprendre la forme humaine. Quant au choix qui lui est offert entre le vice et la vertu, il peut le renouveler plusieurs fois; mais après un certain nombre de transmigrations, ses fautes doivent être expiées,

---

tirée des écrits des bardes. Il est si peu vraisemblable qu'un tel système ait été inventé après l'introduction du christianisme, que, selon moi, on doit le regarder comme un reste des doctrines druidiques. Par la même raison, j'attribuerais à ces anciens prêtres le *rhyn*, ou langage mystérieux, dont les bardes parlent si souvent. Ils semblent avoir attaché une signification bizarre et symbolique à chaque arbre ou arbrisseau, à leurs fleurs, à leurs feuilles, à leurs rameaux; et ces substitutions allégoriques faites aux noms réels des choses et de leurs propriétés, ont dû former, dans leurs nombreuses combinaisons, une espèce de jargon entièrement inintelligible pour tout autre que pour les initiés. Cette science prétendue paraît avoir été prisée, pendant plusieurs siècles, en raison de sa difficulté et de sa bizarrerie. Taliessin se vante complaisamment d'avoir fait connaissance avec chaque *broutille* de la grotte du devin, d'être instruit des significations des arbres dans les monuments qui les rassemblent, enfin de connaître le bien et le mal. Davis, *Celtic researches*, 245-253.

ses passions vaincues, et le cercle de *félicité* le reçoit parmi ses habitants (1). C'était à cette doctrine que les Romains attribuaient le mépris de la mort, si remarquable chez les nations celtiques (2).

On ne sera pas étonné que des hommes tellement élevés au-dessus du vulgaire, par leur ministère et leurs prétendues connaissances, aient acquis et exercé l'influence la plus absolue sur l'esprit de leurs compatriotes. Dans les délibérations publiques et privées de quelque importance, on demandait toujours et l'on adoptait généralement leur opinion. Leur autorité maintenait la paix; en leur présence, la haine et la vengeance se taisaient; à leur commandement, les armées ennemies remettaient le glaive dans le fourreau. Les procès étaient soumis à leur décision, et la punition des crimes réservée à leur justice. La religion suppléait à la puissance pour forcer à la soumission. L'exclusion des mystères était la peine de la désobéissance; et, dès ce moment, l'accusé,

---

(1) Voyez les triades du poëme de William, II. 227; leur abrégé dans Davis, p. 185,

(2) Cæs. VI. 13. Mela, III. 243.

Indè ruendi
In ferrum mens prona viris, animæque capaces
Mortis, et ignavum *rediturœ* parcere vitæ.

LUCAIN, I. 460.

banni de leurs sacrifices, privé de la protection des lois, était flétri, comme la honte de sa famille et de son pays (1).

Comme les druides donnaient leurs instructions en vers, ils devaient avoir quelque connaissance de la poésie; et nous trouvons parmi eux une classe particulière, distinguée par le nom de bardes. D'après les Triades, leur origine est attribuée à certains personnages dont les noms semblent rappeler des caractères symboliques plutôt que réels (2). Le barde était à la fois musicien et poëte, et toujours sa voix accompagnait les accords de sa harpe. Chaque capitaine en conservait un ou plusieurs à son service; ils le suivaient dans son palais, vantaient sa générosité et sa valeur, et chantaient les louanges et l'histoire de leur pays. Dans les repas joyeux, aux heures de gaieté et d'enthousiasme, le barde saisissait son luth; tous les esprits se passionnaient d'admiration pour le héros qu'il célébrait, et se pénétraient des sentiments qu'il s'efforçait d'inspirer. Il accompagnait le chef et son clan au champ de bataille; aux accords de sa harpe on marchait à l'ennemi. Dans le fort du combat, les guerriers s'enivraient de

(1) Cæs. VI. 12. Diod. Sic. V. 354. Strabon, IV. 197. Dio. Chrys. *Orat.* XLIX. p. 538.

(2) Triad. 58.

l'espoir que leurs actions revivraient dans des chants glorieux et seraient transmises à l'admiration de la postérité (1).

Les historiens ont à peine parlé de la forme de gouvernement adoptée par les tribus bretonnes. Dans quelques unes, l'autorité suprême paraît avoir été partagée entre plusieurs chefs; dans la plupart, elle était confiée à un seul; mais dans toutes, le peuple conservait une grande influence. Quant au mode de succession, tantôt le père distribuait ses domaines à ses enfants, tantôt le prince régnant laissait la couronne à sa veuve, qu'on voyait à la fois remplir les devoirs les plus pacifiques de la royauté, et, les armes à la main, conduire ses sujets sur le champ de bataille (2). Mais aucune loi n'ayant fixé l'ordre des successions, il est probable que la force l'emportait souvent sur le droit, et qu'un état faible devenait la proie de l'ambition d'un voisin belliqueux. On

(1) Diod. Sic. v. p. 354. Athenæus, vi. p. 246. Ammien Mar. xv. 24. Strabon, iv. 197.

> Vos quoque, qui fortes animas, belloque peremptas
> Laudibus in longum vates dimittitis ævum,
> Plurima securi fudistis carmina Bardi.
>
> Luc. i. v. 447.

(2) Cæs. v. ii. 20. 22. Diod. Sic. v. p. 347. Mela, iii. p. 264. Tac. Agric. xvi. Dio. Cass. lx. p. 779. Dio. *in Sever*. p. 339.

rapporte que les Bretons étaient querelleurs, avides, enclins à la vengeance; des dissensions intestines tourmentaient chaque nation, et les prétextes ne manquaient jamais pour justifier l'oppression, quand elle pouvait être commise avec impunité(1). Ces querelles invétérées, qui se perpétuaient entre les tribus, amenèrent leur assujettissement à la puissance romaine. « Il n'est pas, » dit Tacite, de circonstance plus heureuse que » celle où ces nations redoutables négligent d'em» brasser la même cause; elles combattent divi» sées et sans appui, et chacune à son tour est » forcée de subir le joug de Rome (2). »

Tels étaient les Bretons, dont la bravoure et la persévérance firent échouer les desseins du premier et du plus belliqueux des Césars. Depuis cette époque jusqu'au règne de Claude, durant l'espace de quatre-vingt-dix-sept ans, ils conservèrent leur indépendance originaire : les guerres civiles fixaient trop puissamment l'attention des Romains sur leurs propres foyers pour qu'ils songeassent à une invasion étrangère. Auguste manifesta trois fois l'intention de réunir la Bretagne à l'empire; mais le danger fut détourné, d'abord par une ambassade qui annonçait la sou-

(1) Maximè imperitandi cupidine, et studio prolatandi ea quæ possident. Mela, III. 265. Tac. Agric. XII.

(2) Mela, III. 265. Tac. Agric. XII.

mission des insulaires, et dans la suite par l'existence d'intérêts plus importants(1). Au lieu d'exiger le tribut imposé par César, Auguste se contenta des taxes levées sur le commerce établi entre la Gaule et la Bretagne; cette mesure fit rentrer de grandes sommes dans le trésor impérial, et les Bretons la supportèrent sans murmurer (2). Aussi la flatterie d'un courtisan a-t-elle attribué à cette opération fiscale la conquête de l'île entière (3).

(A. D. 21.) Tibère prétendait que l'empire était déjà trop étendu, et il s'efforça de justifier son indolence en alléguant la prudence d'Auguste (4). (A. D. 40.) Pour contraster avec ce système, Caligula, son neveu et son successeur, donna au monde un spectacle grotesque, vraiment digne du prince sans raison qui le fit représenter. Cunobeline, le plus puissant des successeurs de Cassibelan, avait banni son fils Adminius. L'exilé se retira chez l'empereur, et,

---

(1) Dio. XLIX. p. 472. LIII. 586. Hor. l. I. ode 29. IV. 12.
(2) Strab. IV. p 200.

(3) Præsens divus habebitur
Augustus, adjectis Britannis
Imperio.

Hor. III. 5.

(4) Tac. Agric. XIII.

regardant apparemment la Bretagne comme son patrimoine, déposa un acte de résignation de ses droits sur cette île entre les mains de Caligula. Ce glorieux accord fut immédiatement transmis au sénat, et une armée de deux cent mille hommes reçut l'ordre de se réunir sur les côtes de Gesorianum (1). Dès que l'empereur y fut arrivé, il rangea ses légions sur le bord de la mer, s'élança dans la galère impériale, revint précipitamment à terre, et donna le signal du combat. Les soldats, immobiles, stupéfaits, s'enquièrent de l'ennemi; mais Caligula leur annonce qu'ils viennent en ce jour de conquérir l'Océan, et leur ordonne de ramasser ses dépouilles, c'est-à-dire les coquilles du rivage, comme des preuves de leur victoire. Pour perpétuer la mémoire de cet acte de démence, il fit élever un phare en ce lieu, et revint à Rome pour se décerner lui-même les honneurs du triomphe (2).

(A. D. 45.) La vaine démonstration de Caligula fut bientôt suivie des horreurs d'une véritable invasion. Excité par Béric, chef breton, que des querelles domestiques avaient forcé de s'expatrier,

---

(1) Boulogne.

(2) Suet. *in Calig.* 46, 47. Diod. LIX. 754. Les ruines de Britenhuis, sur la côte de Hollande, ont été regardées comme les ruines de cette tour. Camd. p. LIV. Gibson's version; mais selon toutes les probabilités elle subsistait à Boulogne.

l'empereur Claude ordonna à Aulus Plautius de conduire quatre légions et leurs auxiliaires dans la Bretagne. Ce ne fut pas sans difficulté que l'on parvint à engager les troupes dans cette expédition; mais, comme elles traversaient le détroit, elles aperçurent un météore qui suivait la direction de la flotte, et le regardèrent comme un présage certain de la victoire. Les Bretons, sous les ordres de Caractacus et de Togidumnus, tous deux fils de Cunobeline, imitèrent la prudence de leurs ancêtres, et s'efforcèrent de fatiguer plutôt que de repousser les assaillants. Les auxiliaires Germains, plus propres à ce genre de guerre que les soldats des légions, poursuivirent les insulaires à travers les rivières et les marais; et, malgré leur vigoureuse résistance, les repoussèrent, après avoir tué Togidumnus, sur la rive septentrionale de la Tamise. L'empereur prit alors lui-même le commandement de l'armée, s'avança jusqu'à Camalodunum (1), et reçut la soumission de tous les Bretons des contrées voisines. A son départ, il divisa les forces romaines entre le légat Plautius, et Vespasien, officier que son mérite investit dans un autre temps de la pourpre impériale. La rive gauche de la Tamise fut confiée aux soins de Plautius, la droite à ceux de Vespasien. Tous deux éprouvèrent de la part des

(1) Malden ou Colchester.

habitants la résistance la plus opiniâtre. Vespasien livra au moins trente batailles avant de parvenir à soumettre les Belges et les naturels de l'île de Wight. Plautius, durant les cinq dernières années de son gouvernement, eut à lutter contre Caractacus, à la tête des Cassiens et des Silures, qui, malgré de fréquentes défaites, revenaient sans cesse au combat. Claude était entré à Rome en triomphe ; Plautius, en récompense de ses services, n'obtint que le faible honneur de l'ovation(1).

(A. D. 50.) Ostorius Scapula fut le successeur de Plautius. Pour réprimer les incursions des Bretons insoumis, il éleva deux chaînes de forteresses; l'une au nord, le long de la rivière de l'Avon, l'autre à l'ouest, sur la rive gauche de la Severn. Les tribus subjuguées furent peu à peu gouvernées comme des provinces romaines. Lorsque les Icènes se refusèrent à recevoir le joug, leur rébellion fut sévèrement punie ; et une colonie de vétérans fut établie à Camalodunum pour les maintenir dans l'obéissance.

---

(1) Dio. LX. 779-781. Suet. *in Claud.* XVII. XXIV. Tac. Agric. XIII. Plusieurs éléphants suivaient l'armée romaine, sans doute pour effrayer les Bretons. Dio. *Ibid.* Les exploits de Plautius sont rapportés dans une inscription à sa gloire, qui existe encore sur le mausolée de la famille Plautienne, près Ponte Lucano, sur la route de Rome à Tivoli.

L'indépendance de la Bretagne se réfugia chez les Silures. L'amour enthousiaste de ces peuples pour la liberté les avait fait comparer aux anciens Sicambres ; et leur haine pour le nom romain s'était encore enflammée par un mot imprudent d'Ostorius, qui avait dit que leur existence, comme peuple, était incompatible avec ses projets. Dans le Shrospshire, au confluent du Coln et du Tème, s'élève une haute montagne appelée Caër-Caradoc, sur laquelle on retrouve encore des vestiges d'anciennes fortifications. C'est là que Caractacus et les Silures résolurent de défendre la liberté de leur patrie. Le bord de la rivière fut garni de troupes, et le penchant de la montagne fortifié par des remparts de pierres non cimentées. A l'approche des Romains, les Bretons se lièrent par le serment de vaincre ou de mourir, et leurs bruyantes clameurs défièrent l'ennemi. Ostorius lui-même hésita; mais, cédant au cri de ses légions, il donna le signal du combat. Le passage de la rivière est forcé ; les Romains, sous une grêle de traits, gravissent la montagne, renversent ses remparts, et chassent les Silures de son sommet. La femme et la fille de Caractacus tombent au pouvoir des vainqueurs; ses frères se rendent peu après; et lui-même, couvert de chaînes, est livré à Ostorius par sa belle-mère Cartismandua, reine des Brigantes, sous la protection de laquelle

il avait espéré se dérober à la vigilante poursuite de l'ennemi.

(A. D. 52.) La renommée de Caractacus avait depuis long-temps passé les mers, et les habitants de l'Italie étaient impatients de connaître le guerrier qui, pendant neuf années, avait bravé la puissance romaine. En traversant la cité impériale, il s'étonna que des hommes qui possédaient chez eux des palais si superbes, les quittassent pour enlever aux Bretons leurs misérables cabanes. Claude et l'impératrice Agrippine siégeaient sur deux trônes élevés; de chaque côté se tenaient les gardes prétoriennes ; le sénat et le peuple, invités, assistaient à ce spectacle. On portait d'abord les armes et les insignes du prince breton ; venaient ensuite, baignés de pleurs, sa femme, sa fille et ses frères; le dernier de tous, enfin, paraissait Caractacus lui-même; son infortune n'avait point abattu son courage, et il ne semblait aucunement étonné de ce spectacle imposant et nouveau. Claude, il faut le dire à sa louange, lui fit un accueil bienveillant, lui rendit la liberté, et, si nous en croyons de certains rapports, l'investit de l'autorité de prince sur une portion de la Bretagne conquise(1). Cet

(1) Quædam civitates Cogiduno regi donatæ (is ad nostram usque memoriam fidissimus mansit). Tac. Agric. XIV. Quoique de grandes autorités prétendent que Cogidunus est

évènement fut célébré à Rome par des réjouissances extraordinaires. La captivité de Caractacus fut comparée par le sénat à celle des Perses et de Syphax ; les poëtes dirent que Claude avait réuni les deux mondes, et placé l'Océan dans les limites de l'empire(1).

Les Silures ne s'abandonnèrent point au désespoir; instruits par l'expérience que la valeur ignorante était sans force contre la discipline et l'armure défensive des légions, ils adoptèrent une méthode plus irrégulière encore, mais plus sanglante de faire la guerre ; ils se contentèrent de harceler les Romains dans leurs quartiers, de rompre leurs communications, et de surprendre leurs détachements. S'ils éprouvèrent plus d'une défaite, plus d'une victoire aussi les rendit redoutables; et Ostorius, épuisé de travaux, fatigué de leurs importunes attaques, succomba, dit-on, à ses chagrins. (A. D. 52.) Son successeur, Aulus Didius, se trouva engagé dans une nouvelle guerre. Venusius, chef des Jugan-

---

la même personne que Caractacus, j'ai quelques soupçons que c'était plutôt Togidumnus que Dion supposait avoir péri les armes à la main.

(1) Tacit. *Ann.* XII. 31-38.

> At nunc Oceanus geminos interluit orbes :
> Pars est imperii; terminus ante fuit.
>
> *Ecatalect. Scalig. apud Camd.* LIX.

tes, avait épousé Cartismandua: tous deux étaient fidèles alliés des Romains; mais la reine, peu de temps après son mariage, se sépara de Venusius pour suivre un Breton nommé Vellocatus. Des hostilités en furent la conséquence. Cartismandua, au nom de ses anciens services, réclama l'appui des Romains; les Brigantes, en haine de l'adultère, embrassèrent le parti de Venusius. Après plusieurs combats, la reine fut contrainte d'abandonner le trône à son époux, et de traîner dans l'humiliation le reste de sa vie sous la protection de ses alliés (1).

A Didius succéda Veranius, dont la mort prématurée fraya le chemin du commandement à Suetonius Paulinus, général d'une habileté consommée et de grande réputation. L'île d'Anglesey, berceau et séjour principal des druides, avait offert jusqu'ici une retraite sûre à ces prêtres, dont l'influence et les déclamations causaient la résistance obstinée des Bretons. (A. D. 61.) Pour la réduire, Suétone donna l'ordre à sa cavalerie de traverser le détroit à la nage,

---

(1) Tac. *Ann.* XII. 40. Hist. III. 45. Ce fait est suffisant pour douter de l'exactitude de César (V. 14) et de Dion de Nicée (*in Sev.* p. 339), qui représentent la communauté des femmes comme une institution nationale chez les Bretons. Peut-être cette opinion est-elle venue de ce que plusieurs familles habitaient les mêmes cabanes.

tandis que l'infanterie le passerait dans des bateaux. En approchant de l'île sacrée, les Romains virent rangés sur le rivage non seulement des guerriers, mais des bandes de druides des deux sexes. Les premiers, élevant leurs armes vers le ciel, vouaient les usurpateurs au dieu de la guerre; les autres, en habits de deuil, les cheveux flottant au gré des vents, tenant des torches allumées, couraient dans toutes les directions le long du rivage. Les Romains furent saisis d'une horreur superstitieuse. Au premier moment, ils refusèrent d'avancer; mais la honte et les reproches de leur chef les provoquèrent à l'attaque, et leur facile victoire ne fut point sanglante. En ce jour la puissance des druides reçut une atteinte dont elle ne se releva jamais; leurs autels furent renversés; leurs bois sacrés tombèrent sous la hache des légions; et les prêtres et les prêtresses furent consumés dans les flammes qu'ils avaient allumées pour le supplice de leurs captifs (1).

Le séjour de Suétone dans l'île d'Anglesey devint le signal d'une plus formidable insurrection. Prasutagus, roi des Icènes, qui avait été long-temps fidèle allié de Rome, voulant assurer la disposition de ses propriétés, nomma l'empereur son héritier conjointement avec ses filles. Mais l'avarice romaine ne se rassasiait pas facile-

(1) Tac. *Ann.* XIV. 29, 30.

ment. La succession entière fut immédiatement saisie par Catus, procurateur impérial. Boadicée, veuve du dernier roi, qui se hasarda à faire quelques remontrances, fut châtiée comme une esclave, et des officiers romains firent violence à ses filles. La malheureuse princesse saisit la première occasion de se venger. Le récit des outrages qu'elle avait essuyés rappela à chacun ses propres souffrances ; et en peu de jours la plupart des tribus conquises se trouvèrent sous les armes. Pour expliquer ce mécontentement général, on assure que les insultes et l'oppression des conquérants étaient intolérables. La jeunesse bretonne avait été entraînée forcément aux contrées étrangères pour servir dans les cohortes des auxiliaires ; afin de payer les taxes, leurs capitaines s'étaient vu obligés d'emprunter dix millions de drachmes (1) au philosophe Sénèque, qui les accablait des plus odieuses persécutions. Leurs biens venaient d'être enregistrés et chargés d'impôts ; beaucoup de familles nobles avaient été réduites à l'indigence et l'esclavage (2). Toutes ces causes contribuèrent à grossir le torrent qui fondit alors sur les établissements romains.

---

(1) Environ 480,000 liv. sterl. ou 11,520,000 fr.

(2) Comparer Tac. *Ann.* XIV. 31. avec Dion de Nicée *apud Xiphil. in Ner.* p. 169.

Camalodunum fit la première expérience de sa furie. Dans les murs de cette colonie, on avait érigé un temple à la divinité de Claude, le conquérant de la Bretagne, et les indigènes aspiraient ardemment à démolir ce monument de leur servitude. Au premiér assaut, la ville fut réduite en cendres; les murs du temple protégèrent pour deux jours seulement le sort de la garnison. Pétilius vint à son secours avec la neuvième légion; elle fut écrasée par la multitude des insurgés.

Suétone était alors retourné à Londres, ville déjà considérable et florissante par son commerce (1); incapable de protéger la ville, il se retira, emmenant avec lui ceux des habitants qui voulaient s'attacher à sa fortune. Londres fut consumée par les flammes, et bientôt après la ville municipale de Verulam éprouva le même sort. La rage des Bretons traita en ennemis tous ceux qui ne s'étaient pas joints à l'insurrection, et s'ils ne périssaient par le fer, ils étaient immolés d'une manière bien plus cruelle, en l'honneur d'Andraste, la déesse de la victoire. Le massacre de soixante-dix mille victimes, sans distinction de sexe ou d'âge, de rang ou de pays, atteste à la fois l'horreur de leur vengeance,

(1) Copiâ negociatorum et commeatuum maxime celebre. Tac. 33.

et l'étendue de la contrée à travers laquelle ils poursuivaient les Romains (1).

Suétone fut contraint de faire face à l'ennemi. Quoique l'épouvante eût empêché la seconde légion de se joindre à sa petite armée, il avait rassemblé de différentes garnisons dix mille hommes et choisi une position où il ne pouvait être attaqué que de front. Les Bretons étaient réunis en masses autour de leurs différents chefs : les femmes, les enfants, placés à l'arrière-garde sur une longue file de chariots, frappaient l'air de leurs cris et de leurs imprécations. Les Romains, immobiles et silencieux, les laissèrent approcher; mais, s'élançant tout-à-coup en bataillon triangulaire, ils renversèrent tout ce qui s'opposait à leur passage. La bataille cependant fut longue et courageusement soutenue. Le nombre des Bretons suppléait au défaut de discipline, et des attaques successives épuisèrent la patience des légionnaires. Victorieux à la fin, les Romains prirent une vengeance terrible ; ils ne firent aucun quartier, et enveloppèrent dans le même carnage les femmes, les enfants, et les

(1) Tac. *ibid.* Dio. Nic. *ibid.* Leurs réjouissances étaient célébrées dans les bois consacrés à Andraste. Plusieurs des victimes étaient crucifiées, d'autres brûlées. Ils attachaient les femmes captives à des branches d'arbres, leur tranchaient le sein, et leur enfonçaient des pieux au travers du corps. *Ibid.*

combattants. Si le succès doit être estimé en raison du nombre des morts, il faut justifier Tacite de l'avoir comparé aux victoires les plus glorieuses de l'ancienne Rome : il évalue à quatre-vingt mille hommes la perte des Bretons. Cependant ceux qui échappèrent voulaient tenter de nouveau le sort des armes ; mais Boadicée, qui les avait conduits au combat, et qui avait couru avec eux les dangers de cette terrible journée, refusant de survivre à cette défaite, termina ses infortunes par une mort volontaire (1).

(A. D. 62.) Si cette brillante action rendit aux armes romaines tout leur ascendant, elle ne mit pas fin à la guerre. L'opinion que l'entêtement des Bretons provenait de la crainte qu'inspirait la sévérité de Suétone, prévalut à la cour impériale. Il fut rappelé, et, sous l'administration plus douce de ses trois successeurs, Turpilianus, Trebellius et Bolanus, les indigènes furent amenés peu à peu à se soumettre au joug ; mais la tâche difficile de calmer la province, l'esprit turbulent de l'armée, et les rivalités des compétiteurs à l'em-

---

(1) Tac. 34-37. Dio. Nic. *apud Xiphil. in Ner.* pag. 176. Dion a dépeint cette héroïne comme une femme d'une haute stature et d'un grave maintien. Ses cheveux blonds tombaient jusqu'à terre ; elle portait une tunique plissée et de diverses couleurs ; sa ceinture était une chaîne d'or, et un long manteau la couvrait en entier. P. 173.

pire, empêchèrent ces gouverneurs de faire aucune tentative contre la partie indépendante de la Bretagne. (A. D. 70.) Dès que Vespasien eut revêtu la pourpre, une nouvelle ère commença. Petilius Cerealis reçut l'ordre de soumettre les Brigantes, et, dans l'espace de cinq ans, il ajouta cette puissante tribu aux autres sujets de l'empire. (A. D. 75.) Julius Frontinus lui succéda, et, dans le cours des trois années de son gouvernement, subjugua presque en entier la nation guerrière des Silures (1).

(A. D. 78.) Cependant la réputation de ces gouverneurs fut éclipsée par la renommée plus éclatante et plus durable de Cneius Julius Agricola. Quand ce chef arriva, l'armée était disséminée dans ses quartiers d'hiver. Il la rappela immédiatement dans les camps, marcha vers le territoire des Ordovices, qui avaient surpris un détachement de cavalerie romaine, et passa au fil de l'épée la plus grande partie de cette nation. Précédé par la terreur de son nom, il se rendit à Anglesey; les habitants ne firent point de résistance, et l'île Sacrée fut une seconde fois réunie à l'empire. Dans les deux campagnes suivantes, il porta progressivement les limites de son gouvernement jusqu'au Tay. Toutes les tribus furent

---

(1) Tac. *Ann.* XIV. 37-39. Hist. I. 9. 60. II. 97. *Vit. Agric.* 8. 16, 17.

l'une après l'autre forcées de se soumettre ; il établit des garnisons dans tous les lieux importants, et ses succès continuels éteignirent les feux de la révolte. Le quatrième été fut employé à assurer une puissante frontière aux conquêtes romaines, et la ligne de forteresses qui s'étendit du détroit de Forth à celui de la Clyde commanda la crainte aux insurgés les plus reculés vers le nord de la Bretagne (1).

Mais Agricola aspirait à une gloire plus solide qu'à celle d'une conquête, et il consacra ses hivers aux arts moins éclatants, mais plus utiles de la paix. Convaincu des erreurs de ses prédécesseurs, il réforma l'administration civile dans toutes ses branches, établit un système d'impôts plus équitable, écouta avec bonté les plaintes des habitants, et punit sévèrement la tyrannie des officiers inférieurs. Les Bretons, charmés de la douceur et de la justice de son gouvernement, le proclamaient leur bienfaiteur. A sa voix, les chefs abandonnaient le séjour des forêts pour s'établir dans le voisinage des Romains. C'est là qu'ils commencèrent à goûter les bienfaits de la civilisation, et qu'ils éprouvèrent le besoin de

(1) Agricola semble avoir traversé la Dee, parcouru le Lancashire, le Westmoreland, le Cumberland, l'Annandale, jusqu'à l'isthme étroit qui se trouve entre les détroits du Forth et de la Clyde. Gordon's itiner. septent.

meilleures habitudes. L'usage de la toge l'emporta bientôt sur celui des manteaux bretons, et dans leurs maisons, leurs bains et leurs temples, on reconnut l'architecture romaine. La langue latine fut enseignée aux enfants; mais avec les mœurs des vainqueurs, ils en adoptèrent aussi les vices. L'esprit d'innovation fit perdre le besoin de l'indépendance, et ces guerriers, qui si long-temps avaient bravé la puissance des empereurs, devinrent peu à peu des sujets mous et efféminés (1).

L'ambition et la curiosité engagèrent alors Agricola à porter sa conquête au-delà des bornes qu'il s'était prescrites. Un chef irlandais, chassé de son pays, avait cherché protection dans le camp des Romains. On sut par lui que l'île voisine possédait un climat et un sol semblables à ceux de la Bretagne et qu'elle était habitée par des tribus de mêmes mœurs et de même esprit. Agricola ne fut pas insensible à la gloire d'ajouter cette contrée inconnue aux provinces de l'empire; mais la prudence l'empêcha de s'engager dans les périls d'une nouvelle conquête avant d'avoir terminé la première; et, maître des côtes occidentales, il se contenta de se tenir prêt à saisir la première occasion que lui offrirait le cours des évènements.

---

(1) Tac. Agric. 18-24.

L'année suivante, ayant reçu la soumission des tribus établies sur les bords du Forth, il s'avança le long de la côte orientale. Les opérations de l'armée de terre étaient combinées avec celles d'une flotte nombreuse. Si la vue de ces forces navales alarmait les naturels, les Romains n'étaient pas moins effrayés des récits qu'on leur faisait de la multitude et de la férocité de leurs ennemis. Dans l'obscurité de la nuit, les Bretons attaquèrent les quartiers de la neuvième légion, pénétrèrent dans le camp, et soutinrent un combat douteux dans les retranchements, jusqu'à ce que l'aurore leur permit de découvrir les aigles des autres légions qui venaient au secours de leurs compagnons d'armes. Cette campagne fut loin d'ajouter à la gloire de l'empire.

Décidé à illustrer la huitième et dernière année de son gouvernement, Agricola réunit toutes ses forces, et leur adjoignit plusieurs cohortes de Bretons, levées dans les tribus méridionales. A la nouvelle de leur danger, trente mille Calédoniens, sous les ordres de Galganis, entreprirent de défendre le passage des monts Grampians. On les voyait, divisés en clans, postés les uns derrière les autres sur le penchant de la montagne, dont le pied était protégé par la cavalerie et les chariots armés. Agricola rangea ses soldats sur deux lignes ; la première comprenait les auxiliaires, la seconde les légions. Tant

que les Bretons combattirent avec le javelot et la flèche, leur nombre leur procura l'avantage; mais, dans la mêlée, des épées lourdes et sans pointe leur offrant une faible ressource, ils furent peu à peu chassés de la montagne par l'attaque vigoureuse des auxiliaires (1). Le projet qu'ils avaient formé de surprendre l'arrière-garde des Romains fut déjoué par la vigilance du général, qui prit en flanc les Bretons et les mit en désordre. Le courage et le désespoir de quelques détachements prolongèrent le combat jusqu'à la nuit. Le jour suivant présenta un spectacle bien différent. Une vaste et affreuse solitude avait succédé au bruit et au tumulte de la veille, et les colonnes de fumée qui s'élevaient à l'horizon prouvaient que les Bretons avaient, en fuyant, brûlé leurs chaumières. Dix mille Calédoniens et environ quatre cents Romains restèrent, dit-on, sur le champ de bataille (2).

Après cette victoire, l'armée retourna dans ses quartiers d'hiver : la flotte poursuivit sa course, et, longeant les côtes orientales, arriva au port de Sandwich, d'où elle avait commencé l'expé-

---

(1) Ils étaient armés de boucliers d'osier couverts de peau, et de longues et lourdes épées, avec lesquelles ils avaient coutume de trancher et non de pointer. Tac. *Agric.* xxxvi.

(2) Tac. *Agric.* 24-38.

dition. La jalousie de Domitius n'accorda que les ornements et non la pompe du triomphe à Agricola, qui, ayant résigné le commandement à son successeur Lucullus, revint à Rome, se présenta devant l'empereur son maître, et se perdit dans l'obscurité de la vie privée (1).

La puissance romaine fut alors solidement établie dans l'île. Les tribus qui s'étaient soumises ne firent aucune tentative pour recouvrer leur indépendance ; et les Calédoniens, abattus par leur dernière défaite, se trouvèrent heureux de parcourir en liberté leurs forêts natales. Les successeurs d'Agricola, au lieu de conduire les légions au combat, s'occupèrent à protéger la tranquillité publique, à fixer les règles du gouvernement des provinces, en assimilant l'état de la Bretagne à celui des autres contrées déjà incorporées à l'empire. Une rapide esquisse de ce système plaira sans doute au lecteur.

Le gouverneur portait le titre de préfet ou de propréteur de Bretagne ; il exerçait sur toute l'île un pouvoir suprême, mais précaire quant à sa durée, et dépendant de la volonté de l'empereur ; il réunissait en lui tous les degrés d'autorité que possédaient à Rome les différents magistrats ; il commandait l'armée, il était investi de l'administration de la justice, et pouvait substi-

(1) Tac. *Agric.* 40.

tuer son propre jugement au sens strict de la loi. Une autorité si étendue et si irrésistible devait souvent donner lieu à des actes d'injustice ; et quoique la voie du recours à l'empereur et au sénat fût ouverte aux indigènes, l'éloignement de la capitale et l'influence des amis promettaient ou plutôt assuraient l'impunité à l'oppresseur. Peu d'années après, cependant, l'immense pouvoir des préfets fut limité par l'empereur Adrien, qui, dans ses édits perpétuels, fonda un système de lois qui régla leur conduite, et créa une administration uniforme de justice pour toutes les provinces de l'empire (1).

Le procurateur ou questeur était subordonné au préfet, mais nommé par l'empereur ; son devoir était de lever les taxes et d'administrer les revenus de la province. Ces revenus provenaient de différents impôts ; d'une capitation qui ne finissait point avec la vie et s'étendait encore sur les funérailles du mort ; d'une taxe sur les legs, sur l'achat des esclaves et les ventes à l'enchère ; du dixième du produit des mines, et d'une certaine quantité de blé, de foin et de bétail, payable en nature ou en argent, au choix du procurateur (2). Il remplissait aussi quelquefois le hon-

(1) Tillem. Emp. II, 51.

(2) Dans les provinces qui se soumettaient volontairement, on exigeait un dixième du blé (frumentum decumanum) ;

teux office d'espion, et ses rapports renfermaient souvent des détails exagérés sur la richesse, le pouvoir et l'ambition du préfet. Car la distance qui séparait ce préfet du siége du gouvernement, et la force naturelle de l'île, étaient des sources continuelles de soupçons pour les empereurs; et dans le cours de cette histoire nous verrons ces soupçons justifiés par la conduite des usurpateurs, qui, à la tête des légions bretonnes, s'empareront de la pourpre et se disputeront l'empire de Rome.

Le nombre des troupes fixées en Bretagne a dû varier selon les circonstances. Quand Plantius entreprit la réduction de l'île, il était à la tête de quatre légions avec leurs auxiliaires; force qui, suivant un calcul modéré, dépasserait cinquante mille hommes(1). Si les différentes stations

---

dans les provinces conquises, une quantité arbitraire (frumentum stipendiarium). En outre, les naturels fournissaient le blé nécessaire aux troupes à un prix fixé (frumentum emptum), et une certaine quantité pour l'usage du gouverneur, dont l'estimation était ordinairement payée en argent. Voyez le *Tacite de Murphy*, traduit par la Bletterie, vol. IV, p. 402.

(1) A cette époque, une légion consistait en six mille cent fantassins, sept cent vingt-six cavaliers, et à peu près le même nombre d'auxiliaires. (Veget. II, 6. Tac. *Ann.* IV, 5.) Sous les successeurs de Constantin, le nombre des légions avait été porté de vingt-cinq à cent trente-deux : mais leur masse avait été réduite de sept mille à douze cents hommes. (Pancir. ad notit. imp. f. 23.)

militaires, en général très rapprochées dans ce pays, avaient reçu garnison en même temps, elles auraient nécessité des troupes encore plus nombreuses; mais il est probable qu'à mesure que le pouvoir romain s'affermissait plusieurs de ces postes étaient abandonnés, et que, dans la décadence de l'empire, on ne dut pas priver la défense des autres provinces d'une force dont elles avaient besoin. Les citoyens romains pouvaient seuls prétendre au privilége d'être admis dans les *légions;* mais les *auxiliaires* comptaient dans leurs rangs les habitants des provinces qui n'avaient pas obtenu le droit de cité, et les barbares que le sort de la guerre ou l'espérance de s'enrichir avait attachés au service impérial. Ces auxiliaires égalaient presque en nombre les légionnaires; les notices des anciens écrivains et les inscriptions des monuments antiques nous ont donné les noms de trente-trois cohortes d'infanterie et de onze escadrons de cavalerie auxiliaires stationnés en Bretagne (1). Toutes ces troupes étaient composées d'étrangers; car, bien que par une loi de conscription les naturels fussent forcés d'entrer au service, il ne leur était pas permis de rester dans l'île. Près de leurs foyers, ils auraient

(1) Il n'est cependant pas improbable que la même cohorte ou le même escadron ait pu être désigné sous deux noms différents.

pu consacrer leurs armes à reconquérir l'indépendance de leur patrie ; mais, sur le continent, ils étaient mêlés avec les habitants : leur subsistance dépendait de la générosité de l'empereur ; et, loin de méditer des insurrections, ils étaient toujours prêts à défendre et à maintenir le trône de leur bienfaiteur. Leur nombre est incertain ; mais la preuve existe qu'ils formaient au moins vingt-six cohortes, qu'elles étaient dispersées jusqu'en Égypte et en Arménie, et que quelques unes d'entre elles avaient acquis par leur valeur le surnom d'invincibles (1).

Lorsque les conquêtes des Romains, dans la Bretagne, eurent atteint leurs limites les plus étendues, elles furent divisées en six provinces irrégulières, sous le gouvernement de préteurs choisis par le préfet. Le vaste espace contenu entre l'extrémité occidentale de Corn-Wall et la partie méridionale du Foreland, dans le comté de Kent, est presque séparé du reste de l'île par le bras de mer appelé maintenant canal de Bristol et par le cours de la Tamise. Ce pays formait la plus riche des provinces britanniques; et, soit parcequ'il avait été conquis le premier, soit à cause de la proximité de sa position, on le distingua par le titre de Bretagne première. La Bretagne seconde comprenait la principauté

(1) Apud Camd. *Introd.* p. CVII.

actuelle de Galles, en y joignant la partie qu'enveloppe la Severn dans les sinuosités de son cours, vers le canal de Saint-Georges. Flavia Cesariensis était la troisième province, quoique la première en étendue; de deux côtés elle était bornée par les précédentes, et de deux autres par l'Humber, le Don, et l'Océan germanique. Au nord de l'Humber se trouvait la province Maxima; elle touchait aux deux rivières d'Eden et de Tyne; les mers de l'est et de l'ouest baignaient ses deux bords opposés, et elle renfermait les terres inférieures d'Écosse jusqu'aux détroits de la Clyde et du Forth. Les tribus placées au-delà de ces détroits formaient le sixième gouvernement de Vespasien; elles étaient séparées des Calédoniens indépendants par une longue chaîne de montagnes, qui commence près de Dumbarton, traverse les deux comtés d'Athol et de Badenoch, et s'étend au-delà du détroit de Murray; mais la plus grande partie de cette province a été enlevée si promptement à la domination romaine, qu'il est rare que les écrivains en fassent mention : et la *pretentura* (1) d'Agricola a généralement été considérée comme la limite septentrionale de l'empire dans la Bretagne (2). A

(1) Cordon de frontières.

(2) Ric. Corin. 1, p. 15 not. imp. occid. f. 155. Les capitales de ces provinces étaient Richborough, Caerleon,

chacune de ces divisions était assigné un gouvernement particulier, sous l'inspection générale du préfet ; mais les gouverneurs, jaloux de leurs propres intérêts, avaient soin de les séparer entièrement de ceux des provinciaux. Tout Breton de naissance était exclu, dans son pays natal, des emplois de confiance et d'autorité ; et quiconque se trouvait pourvu de semblables fonctions perdait, selon la loi, la faculté d'épouser une indigène, ou d'acquérir des propriétés dans l'île(1).

Au milieu de ces provinces était disséminée une foule de villes inhabitées et de stations militaires ; dont les noms sont encore conservés dans les itinéraires de Richard et d'Antonin. Les unes devaient leur origine aux Bretons, les autres aux Romains ; elles étaient divisées en quatre classes, occupant chacune le rang plus ou moins élevé que leur assignait le privilége ou l'importance. Le premier rang était réclamé par les colonies. Long-temps il entra dans la

---

Londres, York, Whithern et Inverness. On a mis en doute l'existence de la dernière province de Vespasien; mais l'autorité de Richard est fortifiée par le témoignage de Ptolémée, qui rend compte de la position militaire de Pterotone ou Inverness. Ptol. VIII, 2. *Apud Gale.* Whit. Manch. I, 8 ; III, 2 ; XI, 2.

(1) *Voyez* les Pandectes XXIII, tit. II, n. 38, 57, 63. Cod. Theod. VIII, tit. XV, leg. I.

politique de Rome de récompenser ses vétérans en leur accordant des portions de terre dans les pays conquis; dans ce but, on faisait toujours choix des contrées qui réunissaient le double avantage d'un sol fertile et d'une position militaire. Chaque colonie était en petit la représentation de la mère-patrie; elle en adoptait les coutumes, était gouvernée par les mêmes lois, et conférait à ses magistrats des titres semblables avec une même autorité: il existait dans la Bretagne neuf de ces établissements, deux sous le gouvernement civil, et sept sous le gouvernement militaire(1). Nous découvrons dans la constitution des dernières des similitudes frappantes avec les institutions féodales des temps modernes. Le vétéran recevait sa terre de la munificence de l'empereur, et s'astreignait à enrôler ses fils dans l'armée aussitôt qu'ils avaient atteint l'âge convenable. La disgrâce, la prison, et quelquefois la mort, étaient les châtiments que s'attiraient les jeunes gens en refusant de servir le bienfaiteur de leurs pères et de leurs familles. Les priviléges des villes municipales égalaient presque, et surpassaient même quelquefois, les avantages dont jouissaient les colonies;

(1) Richborough, Londres, Colchester, Bath, Gloucester, Caerleon; Chester, Lincoln, et Chesterfield. Ric. Corin. 1, p. 36.

leurs habitants pouvaient se soustraire à l'action des statuts impériaux; revêtus du titre de citoyens romains, ils possédaient le droit d'élire leurs décurions ou magistrats, et de suivre leurs propres lois. De si grands priviléges étaient la récompense de services éclatants; et la Bretagne ne comptait à sa gloire que deux villes municipales, Vérulam et York(1). Quant au *jus Latii* ou droit latin, qui conférait des avantages particuliers, il était accordé avec une plus grande libéralité. Dix des villes britanniques l'avaient obtenu de la faveur de différents empereurs, et jouissaient de la faculté d'élire leurs magistrats, qui, à l'expiration de l'année, abdiquaient leurs emplois et réclamaient le droit de bourgeoisie romaine (2). Ce droit était un grand objet d'ambition dans les provinces; et, par le moyen des élections annuelles, il était successivement conféré à presque tous les membres de chaque corporation latine. Les autres villes étaient stipendiaires, obligées, comme le terme l'indique, de payer tribut, et gouvernées par des officiers romains, qui recevaient leur commission du préteur. Ces distinctions cependant furent succes-

(1) Ric. Corin. 1, p. 36.

(2) Inverness, Perth, Dumbarton, Carlisle, Catterick, Blackrode, Cirencester, Salisbury, Caister en Lincolnshire, et Slack en Longwood. Ric. *ibid.*

sivement abolies. Antonin accorda le droit de bourgeoisie à tout habitant des provinces qui avait un rang et de l'opulence. Caracalla étendit ce privilége à tout le corps de la nation (1).

Quoique Agricola eût défait les Calédoniens, il n'avait pu les subjuguer. Après son départ, ils continuèrent d'insulter à la puissance romaine; ils dépassèrent fréquemment la ligne de forts établis entre les deux détroits; et, par l'éclat de leurs succès, ils ranimèrent l'ardeur de l'indépendance dans les cœurs de beaucoup de leurs compatriotes. En moins de trente ans, la situation de la Bretagne était devenue assez précaire pour exiger la présence de l'empereur Adrien. (A. D. 120.) L'histoire garde le silence sur ses exploits; mais, d'après le témoignage des médailles et des inscriptions, nous pouvons croire qu'il chassa les barbares et recouvra les provinces perdues (2). Si cependant ses conquêtes ont été oubliées, sa mémoire s'est conservée par un monument militaire, qui, construit sous sa direction, a bravé jusqu'ici les ravages du temps. Convaincu par l'expérience que le cordon de

(1) Tillem. Emp. II, 103. C'est ce qui fit que Rutullus lui adressa ce vers :

Urbem fecisti quod prius orbis erat.

RUTIL. *Itin.* v. 66.

(2) Voyez Speed, 96. Camd. *introd.* LXXIX.

frontières établi par Agricola ne pouvait retenir les tribus du nord, il résolut d'opposer une seconde barrière à leurs incursions, en creusant des fossés et en élevant un rempart au travers de l'île, à partir de la baie de Solway, sur la côte occidentale, jusqu'à l'embouchure de la Tyne, sur la côte orientale. Cette puissante fortification avait en longueur plus de soixante de nos milles; et des corps de troupes considérables, fort rapprochés les uns des autres, restaient en permanence sur toute l'étendue de la ligne (1).

(A. D. 146.) Mais la tranquillité, qu'Adrien avait rétablie, fut souvent troublée sous le règne de son successeur Antonin. Au nord du rempart,

(1) Spartian. *in Hadrian.* p. 290. On peut suivre la muraille à commencer de Burgh dans les sables, jusqu'à la ville de Newcastle, en évitant les montagnes et faisant des détours le long des vallées. Le fossé semble avoir eu onze pieds de largeur et neuf de profondeur. Aujourd'hui le rempart s'élève en quelques endroits à six pieds au-dessus de sa surface originaire. En outre, deux levées de terre, l'une au nord, l'autre au midi, parcourent toute la longueur en ligne parallèle au fossé, à la distance de près de douze pieds. Il est probable que la levée de terre au midi était une voie militaire, et que, dans l'origine, l'ouvrage d'Adrien, comme celui d'Antonin entre les détroits, ne consistait que dans le fossé, le rempart et le chemin. La chaussée du nord dut être ajoutée dans la suite comme passage militaire pour la muraille de Sévère, lorsque le rempart ne put être regardé plus long-temps comme une bonne défense.

les six tribus des Maœtes recouvrèrent leur indépendance; au midi, les Brigantes prirent les armes et envahirent le territoire des Ordovices. Lollius Urbicus fut nommé propréteur de la Bretagne. Il réprima les Brigantes, subjugua les Maœtes, et, à l'imitation d'Adrien, éleva dans l'isthme une fortification de même nature que la sienne, depuis Caer-riden, sur le Forth, jusqu'à Alchuid, sur la Clyde, distance de plus de trente-six milles. En l'honneur de l'empereur, ce boulevart fut nommé le rempart d'Antonin : de nombreuses inscriptions, qu'on a conservées, nous apprennent les noms des différents corps qui l'élevèrent, et les différentes portions d'ouvrage assignées respectivement à chacun d'eux(1).

(A. D. 180.) Les hostilités étaient alors devenues habituelles entre les Calédoniens et les Romains. Excités par l'animosité nationale et l'amour du butin, ces intraitables barbares attaquaient, tous les ans, la muraille d'Antonin, éludaient souvent la vigilance des gardes ou forçaient leur résistance, et répandaient la dévastation sur la province. Mais, sous le règne de Commode, leurs incursions prirent un caractère plus formidable, et le mécontentement des légions

---

(1) Pausan. *in Arcad.* l. VIII. p. 698. Capitol. *in Anton.* p. 297. Horsley, Brit. Rom. p. 160. Henry II. App. IX, 476.

alarma l'empereur sur la sûreté de la Bretagne.

Ulpius Marcellus, soldat d'une valeur éprouvée et d'une intégrité irréprochable, fut fait propréteur. Il rétablit la discipline dans l'armée et repoussa les Calédoniens jusque sur les montagnes; mais ses services furent payés d'ingratitude. Par sa sévérité, il encourait la haine de soldats séditieux, tandis que sa gloire excitait la jalousie d'un prince dissolu. Il échappa difficilement aux glaives des premiers; Commode lui ôta son commandement, et se fit violence en lui laissant la vie (1).

Cependant les légions britanniques mirent bientôt à l'épreuve l'énergie ou la faiblesse de l'empereur. Elles firent partir une députation de quinze cents hommes pour demander la tête du ministre Perennis. Ces dangereux pétitionnaires traversèrent sans obstacle la Gaule et l'Italie, et furent rencontrés, aux portes de Rome, par Commode lui-même. Pour ce prince, plongé dans les plaisirs, et qui se faisait un jeu de verser le sang, c'était peu de chose que la vie d'un favori. Aussi abandonna-t-il Perennis à leur rage; après avoir fustigé la malheureuse victime, ils lui tranchèrent la tête; et sa femme et ses filles furent immolées sur son cadavre (2).

---

(1) Dio apud Xiphil. *in Commodo*, p. 286, 287.

(2) Ibid. p. 287. Lamprid. *in Com.* p. 311. Zonar. p. 209

(A. D. 190 — 197.) Clodius Albinus reçut ensuite le gouvernement de la Bretagne. Sa naissance et ses talents excitèrent la jalousie de son maître impérial, qui, pour s'assurer de sa fidélité, ou, comme il est plus probable, pour éprouver son ambition, lui offrit le rang et l'autorité de César. Albin eut la prudence de repousser cet insidieux présent; mais après la mort de Commode, et les règnes éphémères de Pertinax et de Julianus, il accepta de l'empereur Sévère cette même dignité. Cependant on ne tarda pas à découvrir que, sous ce semblant d'amitié, Sévère était son secret et mortel ennemi; et Albin, sur l'avis de ses partisans, revêtit la pourpre impériale, et conduisit dans la Gaule les légions britanniques. Les deux armées, composées de cent mille hommes, combattirent dans la plaine de Trévoux, près de Lyon. D'abord la cause d'Albin sembla triompher. Sévère disparut du champ de bataille; mais il revint bientôt avec des troupes fraîches, rengagea le combat, et obtint la victoire. Le César britannique paya de sa tête le crime de son ambition (1).

(A. D. 198.) Sévère fut dès lors le maître d'un empire non contesté. Résolu d'abolir le pouvoir immense du préfet de la Bretagne, il divisa l'île

(1) Hérodian. III, 16-23. Dio apud Xiphil. *in Sever.* p. 322-324.

en deux gouvernements(1), confia l'un à Héraclianus, et l'autre à Varius Lupus. Ce dernier, avec une armée de nouvelles levées, incapable de résister aux efforts réunis des Macetes et des Calédoniens, se vit obligé de solliciter, à prix d'argent, une trève précaire. Cet expédient, qui lui procurait un repos temporaire, engagea ses ennemis à renouveler leurs entreprises, et Lupus, fatigué de leurs continuelles hostilités, sollicita la présence de l'empereur et le secours d'une nombreuse armée (2).

(A. D. 207 — 211.) Sévère, malgré son âge avancé et sa santé défaillante, s'empressa de céder aux instances de son lieutenant. Il se fit accompagner de ses deux fils, Caracalla et Géta : il confia au plus jeune le gouvernement civil de la province, et donna un commandement à Caracalla dans l'expédition projetée. Quand l'armée s'éloigna d'York, le choix des chefs, le nombre des légions et des cohortes auxiliaires, et une longue suite de chariots chargés de provisions et de machines de guerre, annoncèrent la détermination de l'empereur de subjuguer, sinon d'exterminer, toutes les tribus rebelles du Nord. Les Bretons ne s'étaient pas suffisamment prépa-

(1) Εἰς δύο ἡγεμονίας, Herod. III, 24. Spartan. *in Sever.* p. 320. *Inscriptions in Speed*, p. 139 par erreur, pour III.

(2) Herod. III, 46.

rés à une si formidable invasion. Ils n'avaient d'autre arme défensive qu'un étroit bouclier. Ils portaient un poignard à la ceinture, une lourde épée suspendue par une chaîne de fer, et une courte lance à l'extrémité de laquelle se balançait une cloche. Ils furent favorisés par la nature même du pays, hérissé de montagnes, et couvert de forêts et de lacs; par leur tempérament endurci à la fatigue, bravant la faim et toutes les privations; par l'habitude de courir, de nager, de passer à gué les rivières et les marais; et surtout par le mépris du danger, et un amour impérissable de la liberté. La marche des Romains fut constamment interrompue par la nécessité d'ouvrir des chemins au travers des bois, de jeter des ponts sur les rivières, et d'élever des digues dans les marais. Ce fut en vain que Sévère voulut attaquer l'ennemi de front. Les insulaires s'étaient sagement divisés en détachements, qui, manœuvrant sur les flancs de l'armée romaine, saisissaient le moindre avantage et portaient des coups soudains et terribles aux lignes de leurs ennemis trop étendues et encombrées. L'empereur, sans s'arrêter à ses pertes ni s'effrayer des difficultés, s'avança toujours jusqu'à ce qu'il eût atteint le détroit de Cromarty; là, il condescendit à recevoir les offres de soumission qu'il avait d'abord formellement refusées, et pour se donner l'air de punir l'opiniâtreté des insulaires, il en exigea l'a-

bandon nominal d'une partie de leur territoire. Mais ce faible avantage fut chèrement acheté; et le nombre des Romains qui périrent de fatigues, de maladies ou par le fer, a été porté à cinquante mille hommes (1).

Sévère, de retour à York, eut le loisir de combiner les mesures nécessaires à la tranquillité future des provinces méridionales. D'après ce qu'il avait vu, il acquit la conviction que des remparts de gazon ne pouvaient résister aux assauts de ces barbares, actifs et persévérants; et il résolut d'arrêter leurs incursions en élevant une solide muraille de pierres, à quelque distance au nord de la fortification d'Adrien. Dans le voisinage de la mer, cette muraille prenait une direction parallèle; mais, à mesure qu'elle approchait d'un terrain plus élevé, elle s'éloignait des remparts d'Adrien pour envelopper les vallées dans ses circuits, s'élevait hardiment sur de hautes éminences, et se prolongeait sur le bord des précipices les plus escarpés. Elle était haute de douze pieds (2), et ses fondations variaient de deux à trois verges. En avant était creusé un fossé de la même dimension que celui d'Adrien, et l'on destina à sa défense

(1) Dio apud Xiphil. *in Severo*. p. 340. Herod. III, 46, 49.

(2) Bede, *Hist.* I, 12.

quatre escadrons de cavalerie et quatorze cohortes, composant une armée de dix mille hommes, qui occupaient dix-huit postes sur la ligne du mur. Cette étonnante construction est regardée par les historiens de Sévère comme le plus glorieux monument de son règne; les voyageurs contemplent encore aujourd'hui ses débris avec admiration (1).

A peine les Romains eurent-ils évacué le territoire des Maœtes, que Sévère fut informé de la reprise des hostilités par les barbares. La fatigue de la dernière campagne avait tellement accru ses infirmités, qu'il ne put rejoindre l'armée. Il en donna le commandement à Caracalla, avec l'ordre d'exterminer sans merci toute la race des rebelles. Mais ce prince avait en vue un dessein bien différent, c'était d'exclure de la succession son frère Géta. Au lieu de marcher contre les Bretons, il s'efforça de gagner l'affection des troupes par l'indulgence et les largesses; et dès que son père eut expiré à York, il licencia l'armée et retourna à Rome (2).

(A. D. 211 — 284.) L'histoire n'est guère que le tableau des misères infligées à la multitude par les passions de quelques hommes. Si donc, du-

---

(1) Notit. imp. Pancirol. f. 176, 177. Maximum decus, spart. *in Severo*. p. 321.

(2) Dio, p. 342. Herod. *ibid.*

rant l'espace de soixante-dix ans écoulés après la mort de Sévère, il n'est point parlé de la Bretagne dans les annales anciennes, nous devons en conclure que ces années s'écoulèrent dans une tranquillité et un bonheur relatifs. Les tribus du nord respectèrent la puissance des nouveaux remparts et la valeur de l'armée qui les gardait: les habitans du midi, accoutumés dès l'enfance à la soumission, supportaient patiemment le joug qui avait pesé si fortement sur leurs ancêtres, nés libres. L'empire était agité par les prétentions des nombreux compétiteurs connus sous le nom des trente tyrans; et d'après les monnaies, qui depuis ont été découvertes dans l'île, on suppose que Posthumus, Lollianus, Victorinus, Tetricus, Bonosus, et Ælianus, furent successivement reconnus en Bretagne. Si la conséquence est juste, le silence de l'histoire montre que leur autorité fut admise sans opposition et non établie à la pointe de l'épée, comme dans les autres provinces. Il est probable que la Bretagne suivit constamment le sort de la Gaule. L'état de désordre de l'empire inspira de nouveaux projets aux barbares, qui, sous les noms de Francs et de Saxons, possédaient toutes les côtes depuis l'embouchure du Rhin jusqu'à l'extrémité de la Chersonèse cimbrique. Ils balayèrent de leurs ports tout le commerce des détroits, et insultèrent par leurs pirateries le lit-

total de la Gaule et de la Bretagne. (A. D. 284.) Pour châtier ou réprimer leur insolence, les empereurs Dioclétien et Maximien donnèrent à Carausius, capitaine expérimenté, et Ménapien de naissance, le commandement d'une flotte puissante, avec le titre de comte ou gouverneur des rives saxonnes. Sa conduite bientôt fit naître des soupçons. Les pirates continuaient impunément leurs déprédations; une portion de leurs dépouilles était régulièrement livrée à Carausius; et l'argent était employé à corrompre la fidélité des marins. Maximien résolut de punir la perfidie du Ménapien. Mais celui-ci fortifia inopinément Boulogne, conclut une alliance avec les barbares, fit voile pour la Bretagne, décida l'armée et la flotte à épouser sa cause, et, prenant avec la pourpre impériale le titre d'Auguste, porta un défi à toute la puissance de Rome.

(A. D. 293.) Le règne de cet aventurier fut heureux et plein de gloire. Les Calédoniens prirent la fuite devant ses armes. La côte occidentale de la Gaule reconnut son autorité; et de nombreux vaisseaux portèrent la terreur de son nom à l'entrée de la Méditerranée. On ne devait point s'attendre cependant à ce que les empereurs prêtassent lâchement la main à son usurpation. Ils crurent prudent, en premier lieu, de le reconnaître comme leur collègue; mais

quand ils eurent adopté les deux Césars Galérius et Constance, ils assignèrent au dernier la tâche d'arracher la Bretagne à sa domination. Constance commença l'entreprise par le siége de Boulogne. Par ses ordres une levée de pierre ferma l'entrée du port; et la garnison, se trouvant par là privée de toute communication avec la Bretagne, fut, après une résistance obstinée, forcée de se rendre. Cette perte affligea Carausius, sans toutefois le décourager. Il était toujours maître de la mer, et à la tête d'une nombreuse armée; mais, tandis qu'il combinait les moyens de se prémunir contre un péril éloigné, il périt victime d'une trahison domestique: Allectus, ministre, qui avait trompé sa confiance et qui redoutait son ressentiment, l'assassina dans la huitième année de son règne.

Allectus jouit durant trois ans du fruit de sa perfidie. Constance mit ce temps à profit, en disposant une flotte qui devait transporter, avec toute sûreté, ses troupes dans l'île. Pour distraire l'attention de l'ennemi, il la divisa en deux escadres, dont l'une, commandée par lui-même, fut stationnée devant Boulogne; et l'autre, sous les ordres du préfet Asclépiodote, à l'embouchure de la Seine. Ce général, cédant à l'impatience des marins, mit en mer le premier: protégé par le brouillard, il passa sans être aperçu de la flotte bretonne, près de l'île de Whight, et

aborda sans opposition la côte voisine. Constance, avec des forces plus redoutables, dirigea sa course vers la côte de Kent, et reçut, en prenant terre, l'agréable nouvelle de la mort d'Allectus. Au premier bruit de l'arrivée d'Asclépiodote, l'usurpateur s'était hâté de courir à sa rencontre; mais la plus grande partie de ses troupes ne put le suivre dans sa marche rapide; et à la tête de sa garde, composée d'une bande de Francs, il fut promptement accablé par les Romains. (A. D. 269.) Ce ne fut pas le seul évènement où la fortune favorisa le César. Une division de sa flotte, qui s'était écartée dans l'obscurité, entra dans la Tamise, et s'avança sans rencontrer d'ennemi jusqu'aux environs de Londres. En ce moment un corps d'auxiliaires à la solde d'Allectus, apprenant sa mort, se mit à piller la ville, qui fut sauvée d'une destruction complète par l'arrivée accidentelle des Romains: les habitants proclamèrent bientôt Constance lui-même comme leur souverain et leur libérateur. Il rétablit immédiatement l'autorité impériale; la Bretagne devint sa résidence favorite, et les insulaires jouirent du bienfait d'une administration douce et équitable, jusqu'à ce qu'une persécution religieuse vint troubler leur bonheur (1).

---

(1) *Paneg. vet.* p. 177, 180. Eutrop. IX, p. 659. Aurel. Vict. *in Constan.*

Après tant de siècles, il est impossible de découvrir par qui le christianisme fut enseigné dans l'île pour la première fois. Quelques écrivains ont attribué son établissement à saint Pierre; d'autres lui ont donné saint Paul pour rival; mais ces deux opinions, si peu probables en elles-mêmes, n'ont aucun fondement solide, et ne reposent que sur des témoignages pour la plupart insignifiants, et tous ambigus et contestables. Il est cependant certain que, dès les premiers siècles, il existait des chrétiens dans la Bretagne, et il n'est point difficile de justifier cette assertion par les relations qui subsistaient depuis long-temps entre cette île et Rome. Peu d'années après l'ascension du Christ, l'église de Rome avait atteint une haute célébrité; bientôt elle attira l'attention et s'honora de l'inimitié de Claude et de Néron. La plupart des Romains que leur choix ou la nécessité conduisait en Bretagne, ou des Bretons que la curiosité engageait à visiter la ville de Rome, recherchaient ardemment la société des interprètes de l'Évangile, et cédaient aux efforts de leur zèle. Pomponia Gracina, femme du proconsul Plautius, le premier qui eût fait dans l'île quelques conquêtes durables; et Claudia, dame illustre de Bretagne, qui avait épousé le sénateur Pudens, sont avec quelque raison considérées comme ayant été chré-

tiennes (1); mais que ce soit la piété de ces femmes ou celle de tout autre (2) qui ait introduit chez les Bretons la doctrine du christianisme, elle ne tarda pas à se porter d'un pas paisible, mais ferme, jusqu'aux extrémités de l'île. L'attention des officiers romains était tout entière absorbée par les devoirs civils et militaires de leurs postes; et tandis que le sang des chrétiens coulait dans les autres provinces de l'empire, on laissait les Bretons pratiquer tranquillement la nouvelle religion. Il est même évident que la connaissance de l'Évangile n'appartenait pas aux seuls sujets de Rome; avant la fin du deuxième siècle, elle avait pénétré jusqu'au fond des tribus indépendantes du Nord (3).

On aurait dû s'attendre que les écrivains bre-

---

(1) Pour Pomponia, voyez Tacite, *Ann.* XIII, 32. Pour Claudia comparez saint Paul, 2. Tim. IV, 21, avec Martial, Épig. II, 54. IV, 13.

(2) Rien n'est en soi-même moins probable, ni moins appuyé par d'anciens témoignages, que l'opinion qui attribue la conversion de la Bretagne à des missionnaires orientaux. La seule base sur laquelle elle repose est qu'au septième siècle les Bretons n'observaient pas la pâque le même jour que l'église de Rome; ce qu'ils faisaient cependant dès le commencement du quatrième siècle, comme le dit Eusèbe (*Vit. Cons.* III. 19), Socrates (*Hist.* V, 22), et le concile d'Arles (Spelman, p. 40-42).

(3) « Britannorum inaccessa Romanis loca, Christo vero subdita. » Tertul. *adver. Jud.* c. VII, p. 189. ed. Rigalt.

tons eussent conservé la mémoire d'un évènement aussi important à leurs yeux que celui de la conversion de leurs pères; mais leurs traditions ont été si embellies ou si défigurées par les fictions des bardes, que s'il n'existait pas d'autres preuves, il serait difficile de distinguer en elles ce qui est vrai de ce qui est imaginaire. Après avoir retranché du récit de Nennius et de ses frères toutes les circonstances qui paraissent peu probables, il est permis de croire que l'autorité conférée par l'empereur Claude à Cogidunus, fut transmise à sa famille; que Lucius, surnommé *Levermaur* ou *la grande lumière*, l'un de ses premiers descendants, connaissait l'Évangile; qu'il envoya à Rome Fagan et Dervan pour se faire instruire plus parfaitement dans la foi chrétienne; et que ces envoyés, ayant reçu les ordres sacrés du pape Evariste ou Eleuthère, accrurent à leur retour, sous l'influence de leur protecteur, le nombre des prosélytes, et fondèrent, par leurs prédications, l'église bretonne sur le modèle des églises continentales. Mais indépendamment de ces autorités, nous avons des preuves indubitables que ces prosélytes étaient nombreux, et qu'une hiérarchie régulière avait été instituée avant la fin du troisième siècle. En effet, les écrivains contemporains placent l'église bretonne au même rang que les églises de l'Espagne et de la Gaule; et dans un des pre-

miers conciles occidentaux, celui d'Arles, en 314, nous trouvons les noms de trois évêques bretons, Eborius d'York pour la province Maxima, Restitutus de Londres pour la province Flavia, et Adelphius de Richborough pour celle de Britannia prima (1).

(A. D. 303—305.) On a observé que les chrétiens bretons avaient d'abord évité les persécutions auxquelles étaient souvent exposés leurs frères du continent; mais au commencement du quatrième siècle, Dioclétien et Maximien résolurent de venger les désastres de l'empire sur les prédicateurs de l'Évangile; ils publièrent donc des édits qui prescrivaient de détruire les églises dans chaque province; et le refus d'adorer les dieux du paganisme devint un crime punissable de mort. Quoique Constance pût modifier les ordres impériaux, il n'osa pas en empêcher l'exécution; mais en même temps il eut soin de montrer, par sa conduite, quelle était son opinion sur les persécutions religieuses. Ayant rassemblé près de lui les officiers chrétiens de sa maison; il leur fit part de la volonté de l'empereur, et il ajouta qu'il fallait se déterminer à résigner son emploi ou à abjurer le culte du Christ. Si quelques uns préférèrent leur intérêt à leur religion, ils reçurent promptement le prix de leur

(1) Spelm. *Conc.* 42, 45. Labbe, *Conc.* I, 1430. Euseb. V, 23. Socrates, V, 21.

apostasie. Constance les chassa de son service, en faisant observer qu'il ne pouvait jamais compter sur la fidélité de gens devenus traîtres à leur Dieu (1). Mais la modération de ce César ne restreignit pas le zèle des magistrats inférieurs. Les églises furent rasées dans plusieurs districts; beaucoup de chrétiens cherchèrent un asile dans les forêts et les montagnes, d'autres souffrirent avec courage la torture et la mort. Gildas nous a conservé les noms de Julius et Aaron, citoyens de Caerleon sur l'Usk; et la mémoire d'Alban, le premier martyr de la Bretagne, fut long-temps honorée dans sa patrie et parmi les nations voisines; mais en moins de deux années, Dioclétien et Maximien quittèrent la pourpre, Constance et Galère prirent le titre d'empereurs, et la liberté des cultes ramena au christianisme les habitants de l'île (2).

(A. D. 306.) Constance, avant son élévation, avait épousé Hélène, née en Bithynie, selon quelques écrivains, et fille d'un prince breton, s'il faut en croire nos historiens nationaux. Parvenu à la dignité de César, on le contraignit de répudier Hélène pour épouser Théodora, belle-fille de Maximien; mais déjà Hélène lui avait

(1) Euséb. *Vit. Const.* I, 16. Zosim. I, 6. Lact. *de mort. Persec.* 15, 16.

(2) Gild. VII, VIII. Bed. I, VII.

donné, en Bretagne, un fils (1), le célèbre Constantin, à qui la postérité a confirmé le surnom de *Grand*. Le jeune prince fut élevé comme un noble otage, d'abord à la cour de Dioclétien, ensuite à celle de Galère; mais, apprenant que la santé de son père déclinait rapidement, il saisit un moment favorable pour s'échapper, et coupant à chaque relai les jarrets des chevaux qui n'étaient pas nécessaires à sa fuite, il embarrassa et retarda la course des gens qui le poursuivaient. Il atteignit York peu de jours avant la mort de Constance, qui le recommanda à l'affection de ses soldats; et il prit, avec leur approbation, le titre de César et d'Auguste. La suite de son règne, et le long cours de victoires qui rangea tout l'empire sous ses lois, sont des sujets étrangers à cet ouvrage; mais il est nécessaire de faire remarquer le changement important qui s'opéra dans le gouvernement de la Bretagne (2).

Dioclétien avait divisé tout l'empire en quatre parties gouvernées par lui, par Maximien et par les deux Césars. Lorsque Constantin devint seul empereur, il adopta la même division sous quatre préfets prétoriens. Vers le même temps,

---

(1) « Tu nobiles *illic oriendo* fecisti. » *Paneg. vet.* p. 192; item, p. 207.

(2) Zosim. II, 78, 79. Philostorg. I, p. 477.

il créa de nouveaux titres et de nouveaux emplois. Mais dans la gradation des rangs et des charges, l'administration militaire fut soigneusement séparée de l'administration civile. Par cet arrangement, la Bretagne se trouva placée sous la juridiction du préfet des Gaules, dont l'autorité s'étendait depuis la muraille d'Antonin jusqu'aux limites méridionales de la Mauritanie Tingitane. Son envoyé, revêtu du titre de vicaire de la Bretagne, résidait à York: le gouvernement inférieur des provinces était partagé entre deux consulaires à Valentia et à Maxima, et trois présidents à Flavia, dans la Bretagne première et dans la Bretagne seconde. On laissa l'administration de la justice et des finances dans les mains des mêmes ministres; mais le commandement de l'armée fut divisé entre trois officiers, qui reconnaissaient pour supérieur le maître de la cavalerie ou de l'infanterie stationnée sur les bords du Rhin. On les distinguait sous les titres, 1° de duc de Bretagne, dont le commandement s'étendait depuis la limite septentrionale jusqu'à l'Humber; 2° de comte du rivage saxon, chargé de garder la côte depuis l'Humber jusqu'à l'extrémité du pays de Cornwall; 3° de comte de Bretagne, de qui dépendaient toutes les autres garnisons de l'île (1).

(2) Zosim. II, 109, 110. Tillem. IV, 117. Not. imp. f. 155, 161, 162, 176, 177.

Sous Constantin et ses fils, la Bretagne fut paisible pendant plus de cinquante ans; les attaques des barbares étaient réprimées, l'industrie et le commerce encouragés. La cruauté et l'avarice de Paulus, notaire espagnol, portèrent la première atteinte à la prospérité publique. (A. D. 354.) Il avait été envoyé dans l'île par l'empereur Constantin, avec la commission d'examiner la conduite des officiers qui, pendant la défection générale des troupes occidentales, avaient reconnu l'usurpateur Magnence. Paulus était expert dans l'art de la rapine et de la chicane. On était coupable, avec lui, dès qu'on possédait des richesses; et jamais celui dont les trésors pouvaient remplir les coffres du tabellion et de son maître impérial, ne trouvait grâce à son tribunal. Martin, le vicaire de la Bretagne, s'était plaint de ces iniquités, et avait quelquefois interposé pour les prévenir; mais il fut informé qu'un plan bien concerté se préparait pour l'envelopper dans un complot; et, poussé par le désespoir, il résolut d'attenter à la vie du notaire. Le coup fut détourné, et Martin plongea immédiatement son épée dans son propre sein. Ses complices, réels ou prétendus, furent punis par la torture et la confiscation, l'exil ou la mort; et Paulus poursuivit sa carrière, s'inquiétant peu de la haine et des imprécations des insulaires. Constance loua sa fidélité; mais

Julien en arrivant au trône, ordonna qu'il fût brûlé vif (1).

Tandis que Julien, revêtu du titre de César, administrait la préfecture des Gaules, un évènement vint prouver combien étaient grandes les ressources de la Bretagne à cette époque. Les Francs, les Saxons et les Allemands s'étaient d'abord répandus sur la rive gauche du Rhin, avaient dévasté une immense étendue de pays, réduit en cendre quarante cités, et jeté les habitants dans les fers ; le César, par de nombreuses victoires, contraignit les barbares à relâcher leurs prisonniers. Son premier soin fut ensuite de procurer des aliments aux peuples de cette contrée malheureuse, ravagée pendant plusieurs années. Les greniers de la Bretagne offrirent un secours immédiat et puissant. Une flotte de huit cents petits vaisseaux, rassemblée dans les bouches du Rhin, fit plusieurs voyages aux côtes de la Bretagne: leurs chargements remontèrent le fleuve dans des gabares. Les habitants presque affamés reçurent une ample provision de blé, suffisante à la fois pour leurs semailles et pour se nourrir jusqu'à la prochaine récolte(2). Un secours temporaire n'était pas seulement tout ce que pouvait fournir l'île, elle exportait

(1) Amm. Marcel. XIV, 12; XX, 2.
(2) Zosim. III, 345.

annuellement de grandes quantités de blé dans le continent (1).

Il est remarquable qu'à dater de cette époque les Calédoniens et les Maœtes, tribus qui, pendant deux siècles, avaient été la terreur des Bretons civilisés, disparaissent sans cause ostensible du tableau de l'histoire. A leur place on trouve les Pictes et les Écossais, qui, ne différant des premiers que par le nom, sont dépeints comme des barbares d'un caractère aussi sauvage et aussi porté à l'invasion et à la rapine(2). L'origine de ces deux nations, dont l'existence se dévoile tout-à-coup dans le cours du quatrième siècle, a donc été l'occasion de plusieurs théories savantes, mais bizarres. Il me semble d'abord manifeste que les Pictes ont été, sous une nouvelle dénomination, le même peuple que nous avons auparavant appelé du nom de Maœtes et de Calédoniens (3). Le nom de Calédonien appartenait proprement aux habitants de cette petite langue de terre qui s'é-

(1) Amm. Marcel. XVIII, 2, p. 209, édit. Gronov. Liban. *Orat.* x, tom. II, p. 181.

(2) *Voyez* Gild. c. 25.

(3) Cela résulte, 1° de ce que nous n'avons pas de preuve de l'extirpation ou de l'émigration des anciennes tribus; 2° de ce que le caractère des Pictes est le même que celui qui est attribué aux Calédoniens par Hérodian Dion et Solinus. Ils vivaient de rapines, étaient presque nus (Gild. 15), et s'imprimaient sur le corps des figures

tend depuis Loch-Finn, sur la côte occidentale, jusqu'au détroit de Tayne, sur la côte orientale : mais les Romains l'ont étendu à tous les clans alliés et indépendants qui se trouvent entre eux et l'extrémité septentrionale de l'île. Au quatrième siècle, la méprise fut reconnue et rectifiée, et depuis ce temps, non seulement les Calédoniens, mais leurs voisins du midi, les cinq tribus des Macetes, commencèrent à être connus sous le nom générique de Pictes; mot dérivé peut-être de la coutume nationale de se peindre le corps(1), plutôt que du nom sous lequel ils se désignaient dans leur propre langage.

2° Les Écossais viennent indubitablement de l'Irlande, qui, ainsi que l'Angleterre, paraît avoir été peuplée par des colonies d'aventuriers de différents pays. Nous y trouvons aussi les tri-

d'animaux (Claud. *De bello get.* 165); 3° de ce que Eumène, le premier qui en parle, compte les Calédoniens parmi les autres Pictes (Eum. *Paneg. Constan.* p. 235); 4° de ce que Ammien Marcellin (lib. XXVII, p. 520), environ dix-huit ans après Eumène, divise les Pictes en Dicalédones, sans contredit les Calédoniens, et en Vecturiens, qui habitaient dans le voisinage du Tay. (Ptol. VIII, 3. Ric. Cor. I, 6.) Le territoire des Pictes s'étendait depuis l'Océan du nord jusqu'au sud de Galloway. (Bed. III, 4.)

(1) Nec falso nomine Pictos
Edomuit.
CLAUD. *in consul. III Honor.* 54.

bus des Damniens, des Volances, des Brigantes et des Canges, noms qui sont loin d'annoncer une origine bretonne; des Ménapiens et des Cauces, descendus de tribus originaires de la Belgique et de la Germanie; des Iberniens et des Concans, qui semblent avoir émigré d'Espagne (1). Ces derniers étaient établis sur différents points de la côte, tandis que des clans nombreux d'Écossais (2) occupaient l'intérieur des terres.

---

(1) Ptol. VIII, 2. Ric. Corin. I, 8. Dyonisius place aussi une colonie espagnole dans les îles Scilly.

Τόθι κασσίτεροιο γενέθλη,
Ἀφνειοι ναίουσιν ἀγαυοι παῖδες Ἰϐηρων.

Comme les armes romaines ne pénétrèrent jamais en Irlande, les anciens ont dû laisser des notions très fausses sur ses habitants. Diodore (V, 355), Strabon (IV, 201), Mela (III, 266), et Solinus (XXII, 42), les traitent de cannibales, et des plus barbares des hommes. Mais Tacite nous apprend que les ports de l'Irlande étaient fréquentés par des commerçants, et que les mœurs et le caractère des naturels ressemblaient à ceux des Bretons. (*Vit. Agric.* XXIV.)

(2) Dans le quatrième siècle, ils étaient universellement connus sous le nom de Scots (Scoticæ gentes. Porphyr. apud S. Hieron. ad Ctesiph. IV, 481). Aussi Claudius, parlant de leurs déprédations, s'exprime ainsi :

Me juvit Stilicho, totam cum *Scotus Iernen*
Movit, et infesto spumavit remige Tethys.
De Laud. Stil. II, v. 249.

Scotorum cumulos flevit glacialis *Ierne*.
In consul. IV *Honor.* v. 33.

L'île elle-même était appelée *Scotia*. « Scotia eadem et

Dans le quatrième siècle plusieurs d'entre eux s'unirent aux Attacottiens, clan des environs de Loch-Lomond, pour dévaster les riches provinces des Bretons romains. Mais les Écossais aspirèrent bientôt à quelque chose de plus permanent que le pillage: favorisés par le court trajet que présentait le nord de l'Irlande, des hordes d'aventuriers se succédaient continuellement : elles obtenaient de l'amitié des Pictes ou arrachaient à leur faiblesse le droit de former des établissements; et les étrangers acquirent à la fin une supériorité si marquée sur les tribus indigènes, qu'ils donnèrent le nom d'Écosse à la partie septentrionale de la Bretagne (1). Un long espace de temps s'écoula toutefois avant que les

Hibernia; cujus partes priores Iberiam intendunt, undè et Hibernia dicta: Scotia, autem quod ab Scotorum gentibus colitur, appellata. » Isid. *Orig.* XIX, 123. Voyez aussi Orosius (12), OEthicus (Cosmog. 507), Ravennas geographus (Gale. I, 748), et Bède (Hæc autem propriè patria Scotorum est. *Hist.* I. I.). Il n'est pas impossible que les Scots aient été les tribus les plus nombreuses de l'intérieur de l'île, et une branche de la grande famille celtique des Cottiens. Le langage des Waldenses, habitants de la vallée située dans les Alpes Cottiennes, offre de nos jours une grande ressemblance avec les langues d'Irlande et d'Écosse. Voir Chamberlayne, *Oratio domin.*, et Pinkerton, *Dissert.* p. 84.

(1) Loarn, Fergus et Angus, fils de Erc, chef de Dalraida, sur l'Ulster, s'établirent dans l'isthme de Cantire en 503. Les rois d'Écosse prétendaient en descendre. Voir le docteur O'Conor, *Proleg.* I, 126; II, 83.

deux nations ne fissent qu'un seul et même peuple. Jusqu'au douzième siècle, nous trouvons les Pictes distingués des Écossais (1).

(A. D. 360.) Sous le règne de Constance, les Pictes et les Écossais pénétrèrent en grand nombre dans la province romaine. Le César Julien ne pouvait s'éloigner de la Gaule ; et Lupicinus, qu'il avait envoyé comme son représentant, n'osa marcher à la rencontre des envahisseurs. Une telle preuve de faiblesse les excita à renouveler leurs courses ; chaque invasion les conduisait plus avant dans la contrée. Ils entretenaient des espions dans l'armée romaine ; ils tentaient la fidélité des garnisons, et ils séduisirent par leurs offres plusieurs auxiliaires étrangers, qui se liguèrent avec eux dans l'espoir du pillage. A la fin, l'empereur Valentinien s'alarma pour la sûreté de l'île. Le général romain Fallofaudes avait péri par trahison, Nectarides, comte de la côte saxonne, avait succombé dans une bataille, et toutes les horreurs de la dévastation se répandaient sur la rive droite de la Tamise. L'intendant du palais impérial, d'abord Jovinus et ensuite Théodose, reçurent le commandement. Ce dernier, officier distingué, descendit à Richborough à la tête de l'élite de l'armée gauloise ; et, après avoir divisé ses

(1) Ric. Hagul. 291-316.

troupes en plusieurs corps, attaqua et défit les partis de barbares qui se livraient au pillage. Il entra à Londres en triomphe, et employa quelques semaines à se préparer à de nouvelles victoires. Un décret d'amnistie engagea les déserteurs à rejoindre leurs étendards; on vit renaître l'ancienne discipline de l'armée; des secours et des renforts arrivèrent; et au renouvellement des hostilités, les assaillants apprirent, en plusieurs rencontres sanglantes, à connaître la bravoure des soldats et à respecter les talents du général. Désespérés, ils se retirèrent au-delà des anciennes limites de l'empire; et Théodose s'appliqua à reconstruire l'ancien mécanisme du gouvernement. Il confia l'administration politique et celle des finances au vicaire Civilis, et lui-même, comme chef de l'armée, présida aux réparations des fortifications, plaça des garnisons dans les postes militaires, et rétablit la province de Valentia depuis long-temps abandonnée. A son départ, les actions de grâces des citoyens, qui le suivirent en foule jusqu'au bord de la mer, attestèrent autant ses services que la reconnaissance de son souverain qui le combla d'honneurs (1).

Gratien monta sur le trône après son père

(1) Amm. Mar. XXVII, c. 8; XXVIII, c. 3. Claud. *in* IV *Hon. cons.* v. 26.

Valentinien, et revêtit de la pourpre Théodose le jeune, fils du libérateur de la Bretagne. Il y avait alors dans l'île un officier d'une grande habileté, mais d'une ambition plus grande, nommé Maxime(1). Jaloux de l'élévation d'un homme qui avait été son égal, il se mit à intriguer parmi les soldats ; et il arracha artificieusement de leur gratitude ou de leur crédulité l'offre du titre d'Auguste. Ce ne fut pas sans une répugnance apparente qu'il céda à leurs instances ; mais sa conduite postérieure trahit ses sentiments réels. Non content de posséder la Bretagne, il désira l'entière possession de l'empire d'Occident ; et, à la tête de l'armée bretonne, il fit voile vers les bouches du Rhin : le meurtrier de Gratien remit la Gaule dans ses mains, et la fuite précipitée de Valentinien força la plus grande partie de l'Italie à se soumettre à son autorité. (A. D. 382.) Il régna avec dignité, et châtia sévèrement les Pictes et les Écossais, qui tentaient de recommencer leurs incursions. Théodose reçut son image et reconnut son titre ; mais enfin réveillé par la honte et la crainte, il prit les armes contre l'usurpateur.

(1) Maxime est regardé comme Espagnol par Zosime (IV, 247), comme Breton par Socrates (V, 11) et Gildas (c. X), et nommé le brigand de Richborough par Ausonius (Latro Rhutupinus, *De clar. urb.* VII, p. 1021, apud *Poet. vet.*).

La puissance de Maxime reçut un premier échec sur les bords de la Save en Pannonie. La ville d'Aquilée le vit bientôt après dépouillé des ornements impériaux, et décapité par les ordres de son rival victorieux. (A. D. 388.) Les Bretons qui avaient suivi ses drapeaux ne revirent jamais leur patrie ; et les écrivains nationaux peignent avec douleur l'état de détresse auquel elle fut réduite, abandonnée aux insultes de ses ennemis invétérés (1).

La vigilance des Pictes et des Écossais ne laissa pas échapper cette occasion favorable. (A. D. 388-400.) Ils n'éprouvèrent qu'une faible résistance de la part du peu de soldats laissés dans l'île, et s'en retournèrent chargés des dépouilles des provinces. Leurs fréquentes invasions engagèrent les Bretons à mettre sous les yeux de l'empereur le tableau de leurs désastres; et sans doute ce soin fut rempli par le vicaire Chrysantus, dont l'histoire loue l'administration. Stilicho, le maître de la cavalerie et de l'infanterie, envoya à leur secours un corps de troupes qui répoussa les assaillants et les confina sur leur propre territoire (2).

Mais alors le grand édifice de la puissance

(1) Prosper. *in Chron.* an. 387. Sozom. *Hist.* VII, p. 721. Gild. c. II. Nenn. XXIII.

(2) Comparer Gildas (c. 12) et Bède, (1, 12) avec Claudien (*De laud. Stilic.* II, v. 247).

romaine était ébranlé dans ses fondements. Des hordes de barbares, sous différentes dénominations, sorties des régions inconnues de l'est et du nord, avaient dépeuplé les plus belles provinces; et un torrent de Goths, de Vandales et d'Alains, commandés par le célèbre Alaric, s'était précipité du haut des Alpes Juliennes sur les plaines florissantes de l'Italie. Il devint nécessaire de rappeler les troupes des lieux éloignés pour défendre le centre de l'empire; et les cohortes qui avaient été stationnées le long des murailles de la Bretagne combattirent et triomphèrent, sous les ordres de Stilicho, à la sanglante bataille de Pollentia (1). (A. D. 403.) Il paraît qu'après la retraite d'Alaric les troupes bretonnes retournèrent dans l'île, et chassèrent les Pictes, qui avaient profité de leur absence pour piller la province voisine. Mais deux ou trois ans s'étaient à peine écoulés, que les nations de la Germanie, s'élançant dans la Gaule, portèrent la désolation d'une extrémité à l'autre. Et les légions de la Bretagne, privées de toute communication avec l'empereur Honorius, résolurent de se choisir un empereur. (A. D. 406.) Marcus, l'un de leurs officiers, revêtu de la pourpre, perdit bientôt la vie dans une sédition des soldats. Le nouvel objet de leur choix fut Gratien,

(1) Claud. *De bello get.* v, 416.

habitant de l'une des villes municipales, qui, au bout de quatre mois, éprouva le sort de son prédécesseur. Cette dangereuse autorité était cependant encore un sujet d'ambition. Constantin, simple soldat, sans autre droit que son nom, s'offrit lui-même aux suffrages de ses camarades, fut proclamé Auguste, les laissa à Boulogne, et, soutenu par quelques corps de troupes romaines dispersées dans les environs, délivra la province des barbares. Son fils, Constant, qui porta, dit-on, l'habit monastique à Winchester, fut nommé César, et se hâta de prendre possession de l'Espagne. (A. D. 411.) Mais leur prospérité n'eut qu'une bien courte durée. Le fils périt à Vienne, de la main de Gérontius, un de ses officiers; et le père fut décapité à Arles, par l'ordre de Constance, qui commandait les armées d'Honorius (1).

Tandis que Constantin marchait à grands pas vers sa ruine, la Bretagne était le théâtre d'une révolution importante. Ses habitants, laissés sans force militaire et exposés aux invasions de leurs ennemis, se déterminèrent à rejeter une autorité incapable de les protéger; ils déposèrent les magistrats romains, proclamèrent leur indépendance, prirent les armes avec toute l'ardeur des hommes libres, et chassèrent les

(1) Zosim. VI, p. 371-375.

barbares de leur territoire (1). Quand cette nouvelle parvint à Ravenne, Honorius, l'empereur légitime, écrivit aux états de la Bretagne: « qu'ils eussent à pourvoir à leur propre défense. » On a pensé que, par cette expression ambiguë, il les relevait de leur serment; mais son but, en autorisant leurs efforts actuels, était peut-être de se réserver le droit de réclamer dans d'autres temps leur obéissance.

Il serait intéressant de retracer ici la conduite des insulaires dans cette mémorable circonstance, et d'exposer avec précision les causes qui firent passer la plus grande partie de l'état de la domination paisible des Romains sous l'épée exterminatrice des Saxons. Mais la Bretagne après sa séparation de l'empire cessa de fixer l'attention des historiens étrangers, et les écrivains nationaux vécurent à une telle distance de cette époque, et ont mêlé tant de fables à leurs narrations, qu'ils n'ont aucun droit à notre confiance. Zosime nous apprend qu'après l'abolition de l'autorité impériale dans cette contrée, les *états* bretons se constituèrent un gouvernement particulier selon les circonstances. Ces états étaient indubitablement les villes dont nous avons parlé plus haut, et auxquelles Honorius avait adressé ses lettres.

(1) Zosim. vi, 376.

Comme les colonies, les municipes et les villes latines avaient toujours formé autant de communautés ou républiques séparées, sous la surveillance des présidents provinciaux, elles voulurent probablement conserver la forme de gouvernement auquel elles étaient depuis si long-temps accoutumées. Il est cependant à présumer que des chefs heureux surent mettre à profit la confusion produite par les incursions répétées des Pictes et des Écossais, et l'anarchie qui dut être le résultat du changement subit des magistrats romains; et qu'ils abusèrent de leur pouvoir et de la confiance de leurs concitoyens pour s'emparer de l'autorité souveraine. Toute espèce de trace de gouvernement populaire s'évanouit en peu d'années, et les provinces qui avaient fait partie de l'empire devinrent la propriété d'une foule de petits souverains bretons, ou d'origine romaine. Ils s'arrogèrent le titre de roi, quoique les domaines de la plupart d'entre eux fussent resserrés dans des limites plus étroites que celles de nos comtés actuels; et leur ambition, leurs guerres, leurs vices, amenèrent certainement plus de maux réels qu'on n'en avait souffert durant les incursions des ennemis étrangers (1).

(1) Gild. c. XIX, XXIII, XXV. Epist. p. 10, 12. Nen. c. LXI. Procop. *Hist. Vand.* l. 1, p. 8, 9.

Peu de temps après que les Bretons eurent proclamé leur indépendance, la plus grande partie de l'Europe fut dévastée par deux fléaux terribles, la peste et la famine : la Bretagne ne put échapper à cette calamité générale : les Écossais et les Pictes profitèrent de cette favorable circonstance pour renouveler leurs incursions. Les dissensions des chefs indigènes favorisèrent leurs desseins, et bientôt tous ces petits états n'offrirent l'un après l'autre que des scènes de désolation. Cependant l'approche du danger rappela aux Bretons de la partie méridionale le soin de leur propre sûreté Quelques uns sollicitèrent, mais en vain, la protection d'Ætius, général romain dans la Gaule (1); d'autres, sous la conduite de Vortigern, le plus puissant des rois bretons, recoururent à un expédient qui, tout en promettant beaucoup en apparence, eut en effet le plus funeste résultat pour la liberté du pays. Les empereurs s'étaient depuis long-temps décidés à payer les services des barbares; et les Armoricains, qui, à l'exemple des Bretons, avaient brisé le joug des Romains, conservaient tranquillement leur indépendance avec le secours des Saxons (2). Vortigern résolut de se servir de la même politique. Une escadre saxonne,

---

(1) Gild. c. XVI, XVII, XXI.
(2) Sid. Apol. *Paneg. avit.* v, 369.

composée de trois chiules (1) ou longs vaisseaux, croisait dans le canal en cherchant aventure; les deux frères qui commandaient, Hengist et Horsa, reçurent avec empressement les ouvertures du prince breton; ils consentirent à courir avec lui les chances de la guerre et à dépendre de sa générosité pour leur récompense. Ils abordèrent à Ebbsfleet et furent cantonnés dans l'île de Thanet (2).

Au milieu de ces calamités, les Bretons trouvèrent le loisir de se livrer à des disputes théologiques. Vers le commencement du cinquième siècle, le Breton Pélage et l'Écossais Célestin avaient avancé diverses opinions nouvelles et hétérodoxes sur la nature du péché originel et la grâce divine. Agricola, l'un de leurs disciples, entreprit de répandre la nouvelle doctrine parmi ses compatriotes; mais les prélats bretons, peu faits aux subtilités de la controverse, sollicitèrent l'assistance de leurs voisins, les évêques des Gaules. Germain d'Auxerre, avec l'approbation du pape Célestin, entreprit deux fois le voyage de Bretagne : la première en 429, accompagné de Lupus de Troyes; et la seconde en 446, avec Sévère de Trèves.

Par son autorité, la doctrine de Pélage fut

(1) Chiule, long vaisseau. Ce mot est en usage sur la Tamise.
(2) Gild. c. XXIII. Nen. XXVIII.

condamnée et rejetée; et l'on établit dans plusieurs diocèses des écoles pour l'éducation du clergé. Le prélat gaulois, qui s'était distingué dans sa jeunesse par la fermeté de son caractère, en donna une preuve nouvelle pendant son séjour en Bretagne. Un parti de Pictes et de Saxons avait dévasté les côtes : Germain se mit lui-même à la tête des Bretons, et les plaça en embuscade dans un défilé où ils attendirent l'arrivée des envahisseurs. A un signal donné, ils poussèrent tous ensemble le cri d'*alleluia*, qui fut répété par les nombreux échos des collines environnantes ; les ennemis effrayés prirent la fuite, et un grand nombre périrent dans une rivière voisine. Les anciens auteurs ont célébré cette action sous le nom de la victoire de l'*alleluia* (1).

(1) Prop. *in Chron.* p. 630. ad ann. 429. Constan. vit. S. Ger. c. l. 18. Bed. 1, 17. Hunt. 178.

CHAPITRE II.

ANGLO-SAXONS.

Origine et caractère des Anglo-Saxons. — Leurs descentes en Bretagne. — Ils y trouvent huit royaumes distincts. — Les indigènes se retirent vers les côtes de l'ouest. — Règne des Bretwaldas Saxons. — Ælla. — Ceawlin. — Éthelbert. — Redwald. — Edwin. — Oswald. — Oswio.

Vers le milieu du deuxième siècle, les Saxons, obscure tribu de barbares, occupaient le territoire situé entre l'Elbe et l'Eyder, sur l'isthme de la Chersonèse cimbrique (1). Pendant plus de deux cents ans, on a compris sous la même dénomination toutes les nations placées entre l'extrémité de la péninsule et le Rhin, et sur les bords du Veser et de l'Ems (2). Elles formaient une sorte d'association libre qui les unissait assez faiblement, pour des intérêts similaires, et des entreprises de même nature. Le pillage sur terre, et la piraterie sur mer, étaient leur unique

(1) Ptol. in-4° Europæ tab.
(2) Eutrop. IX, p. 659.

profession ; et quoique la flotte impériale les eût souvent tenus en échec, elle n'avait jamais pu dompter leur caractère courageux et entreprenant. Mais l'audace des Saxons s'accrut quand la puissance de Rome commença à décliner ; leurs expéditions devinrent plus fréquentes, leurs incursions plus destructives. Du pillage cependant ils en vinrent à la colonisation ; et les mêmes hommes qui avaient dépeuplé la Bretagne, furent ceux qui la repeuplèrent par la suite dans la plus grande partie. Les colonies étaient presque toutes composées d'aventuriers tirés de toutes les tribus alliées, mais principalement de Jutes, d'Angles et de Saxons proprement dits (1).

Nous avons déjà désigné le pays habité originairement par les Saxons : les Angles étaient leurs voisins du côté du nord, à peu près jusqu'au territoire occupé par la ville actuelle de Flensburgh ; au-delà des Angles résidait la nation des Jutes, dont la contrée n'avait d'autres bornes que l'Océan(2).

(1) Bed. I, 15. Ethelwerd, *Chron.* I, p. 476.

(2) Bede parle aussi des Frisiens, des Boruetuaris, ou peuples de Berg, des Rugins, des Danois et des Huns. v, 9. Alfred, dans son Orosius, distingue l'Angle-Land, le Scaland et le Danemarck ; mais il observe ensuite que le Jutland, le Scaland et les autres îles étaient originairement habités par les Angles. « On thæm landum cardodon Engle ær hi hider on land comon. » Barrington's Orosius, p. 20.

D'après le langage des Saxons, leurs institutions nationales, et leur stature gigantesque, il est évident qu'ils descendent des Goths. Leur temps était alternativement consacré au vol ou à la paresse; ils regardaient comme indigne d'un homme libre d'acquérir par le travail ce qu'il pouvait se procurer par la force: aussi la culture des terres et le soin des troupeaux étaient chez eux l'occupation des femmes et des esclaves. Chaque guerrier s'attachait, de son propre choix, à la fortune de quelque chef favori, et le suivait dans ses expéditions déprédatrices. Ces chefs présidaient les conseils de la tribu; et dans les temps de danger, on choisissait parmi eux un général, qui exerçait la souveraine puissance, et que l'on honorait du titre de Conyng ou de King (roi). Son autorité n'était que temporaire; elle expirait avec l'événement qui l'avait créée (1).

Les efforts guerriers de ces tribus étaient bornés, dans les premiers temps, par le défaut d'armes; mais, durant les trois siècles de leurs hostilités contre les Romains, ils apprirent à suppléer à ce qui leur manquait. Ils portaient un bouclier au bras gauche, et employaient, pour l'attaque, le dard, l'épée et la hache de bataille. Elles étaient longues et très pesantes; on attri-

(1) Bed. v, 10. Wittich, 1, p. 7.

bue à leurs effets destructifs les ravages terribles que les Saxons faisaient toujours dans les rangs ennemis (1). Comme leurs vaisseaux n'étaient point propres à transporter la cavalerie, ils combattaient ordinairement à pied, en une seule colonne serrée; mais, après leur établissement en Bretagne, les capitaines, ainsi que les plus riches de leurs partisans, parurent dans les camps montés sur des chevaux. Leur estime pour ces animaux belliqueux allait presque jusqu'à la vénération; mais, avant de la leur accorder, ils leur fendaient les naseaux, leur coupaient les oreilles, et détruisaient en eux le sens de l'ouïe. Dès lors l'animal était consacré au dieu de la guerre; et l'on pensait que dans les occasions importantes, il annonçait la volonté de la divinité (2).

Dans l'enfance de la puissance navale des Saxons, leurs vaisseaux ressemblaient à ceux des tribus septentrionales. C'était sur quelques planches surmontées d'ouvrages d'osier, et recouvertes de peaux, que ces intrépides barbares affrontaient l'Océan pour chercher des hasards et recueillir des dépouilles (3).

(1) Huntingd. 178, 181.
(2) Wilk. Con. 1, 150.

(3) Cui pelle salum sulcare Britannum
Ludus, et assuto glaucum mare findere lembo.
Apol. Pan. Avit. v, 370.

Mais au cinquième siècle, leurs vaisseaux de guerre (chiules) (1) avaient déjà la plus formidable apparence; et par le nombre des guerriers qu'ils portaient et par la longueur des voyages qu'ils entreprenaient, on doit présumer qu'on les construisait en effet avec de plus solides et durables matériaux. C'est dans ces navires que les Saxons sortaient fréquemment de leurs ports, tantôt se dirigeant vers un point déterminé, tantôt s'abandonnant entièrement au gré des vents; mais soit qu'ils fussent conduits par le hasard ou qu'ils eussent un projet, leur but était invariablement le même; il s'agissait toujours de surprendre et de piller les habitants inoffensifs de quelques parties des côtes de la Bretagne ou de la Gaule. Sidoine, l'éloquent évêque de Clermont, a décrit d'un style animé la terreur des provinciaux et les ravages des barbares. « Nous n'avons pas, dit-il, de plus cruels et de plus dangereux ennemis que les Saxons. Ils triomphent de tous ceux qui ont le courage de s'opposer à eux. Ils surprennent tous les imprudents qui n'ont pas su se préparer à leur attaque. Poursuivent-ils, ils atteignent infailliblement. Sont-ils poursui-

(1) Ce mot est encore employé sur la Tyne et sur la Were. Les anciens écrivains l'ont traduit par *vaisseaux longs ou larges*. Voy. Bed. I, 15. Trad. d'Alfred, *Ibid.* Chron. Sax. 12. Gildas, c. XXIII.

vis, ils échappent avec facilité. Ils méprisent le danger; ils sont accoutumés aux naufrages; ils poursuivent leur proie avec ardeur, même au péril de leur vie. Les tempêtes qui nous remplissent de terreur, sont pour eux des sujets de réjouissance. La tempête est leur protection quand ils sont pressés par l'ennemi, et le voile qui les couvre quand ils méditent une attaque. Avant de quitter leurs rivages, ils vouent à leurs dieux la dixième partie de leurs principaux captifs; quand ils sont sur le point du retour, ils se partagent les lots avec une affectation d'équité, et ils accomplissent leurs vœux impies (1). »

Le caractère que Sidoine donne à ces hommes féroces est confirmé par toutes les anciennes autorités. Marcellin a dépeint l'effroi qu'occasionnaient leurs agressions imprévues; Zosime leur accorde la supériorité du courage, une grande force de corps, et une extrême patience dans les fatigues; et l'empereur Julien les déclare les plus formidables des nations d'outre-Rhin et des côtes de l'Océan occidental (2).

(A. D. 449.) Telle était la terreur qu'inspirait

---

(1) Sidon. VIII, 6.

(2) Saxones præ cæteris hostibus timentur. Amm. Mar. XXVIII, p. 526. Καρτερωτατοι θυμῳ καὶ ρωμῃ και καρτερίᾳ τῃ περι τας μαχας. Zos. III, p. 147. Των υπερ την Ρηνου καὶ την εσπεριαν θαλατ͂ην εθνων τα μαχιμωτατα. Jul. orat. I. in laud. Const. p. 34. Angli, homines omnium quos novimus barbarorum ad bella acer-

le nom saxon, quand Hengist et Horsa, en 449, furent invités par Vortigern à partager les périls de ses combats. Ils le servirent durant six ans avec fidélité. Les Pictes furent forcés au respect, et les Bretons désirèrent vivement récompenser la valeur de leurs alliés. Hengist, soit qu'il eût déjà quelque projet de conquête, soit qu'il désirât rendre de plus grands services encore à ceux qui l'employaient, obtint la permission de demander des renforts dans son propre pays.

Ses messagers furent reçus avec bienveillance ; les capitaines conduisirent successivement leurs troupes à Thanet, et l'île fut bientôt couverte d'étrangers ; leur nombre s'accrut au point de devenir pour les Bretons un sujet de crainte et de jalousie. Un surcroît de provisions leur fut demandé, et le refus donna de part et d'autre le signal de la guerre. Les Saxons marchèrent vers la Medway, et les indigènes se placèrent à Aylesford.

(A. D. 445.) Le passage de la rivière fut vigoureusement disputé ; cependant l'issue de ce combat, dans lequel Vortigern perdit son fils et Hengist son frère, paraît avoir été favorable aux étrangers. Après la mort de Horsa, Æsca, fils d'Hengist, fut associé au commandement par son

---

rimi. Procop. *Hist. Got.* IV, p. 469. Gentem virtute, atque agilitate terribilem. *Oros.* VII, p. 549.

père, et une seconde bataille fut livrée, plus à l'est, sur les rives de la Cray; mais elle fut encore plus désastreuse pour les Bretons. Quatre de leurs généraux restèrent sur le champ de bataille; leurs troupes s'enfuirent avec précipitation vers Londres, et le comté de Kent, abandonné, tomba au pouvoir des envahisseurs. Ce fut dans ce temps qu'Hengist s'aventura hors des limites de ce comté, si jamais en effet il s'y est aventuré. Nous apprenons de Gildas que les Saxons traversèrent l'île sans opposition et qu'ils portèrent de tout côté la flamme et la dévastation; mais qu'à leur retour, les Bretons, s'étant réunis en nombre considérable, obtinrent une vengeance signalée de leurs oppresseurs. Quelques évènements semblables eurent sans doute lieu; mais les écrivains saxons gardent le silence à cet égard, et les déclamations hyperboliques de Gildas ne peuvent pas être prises à la lettre.

(A. D. 463.) Huit ans plus tard, ces deux peuples se livrèrent une bataille des plus sanglantes, dans laquelle les Bretons perdirent douze chefs, et les Saxons un général fameux nommé Wypped, d'où le lieu du combat fut appelé Wyppedsfleet. La dernière victoire remportée par Hengist porte la date de 473. On dit que les Bretons prirent la fuite devant leurs ennemis « comme devant un dévorant incendie, » et qu'ils laissèrent derrière eux des dépouilles d'une valeur incalculable. Le

conquérant vécut encore quinze ans, et mourut en 488, laissant à son fils Æsca la paisible possession du comté de Kent (1).

Les écrivains bretons racontent ces faits tout différemment; leur vanité attribue la perte de Kent aux passions de Vortigern et à la perfide politique d'Hengist. Ce chef, si l'on en croit leur récit, avait une fille, nommée Rowena, d'une beauté remarquable. On convint que dans un banquet, offert aux nobles bretons, elle serait placée près de Vortigern. Ce dernier, captivé par ses charmes, l'épousa, et fit présent du royaume de Kent à son beau-père. Mais cette alliance avec les Saxons diminua beaucoup son attachement pour les Bretons. Son fils Vortemir, s'étant placé sur le trône, livra trois batailles aux étrangers et les expulsa de Kent. Pendant cinq ans, Hengist parcourut l'Océan comme un aventurier; mais, à la mort de Vortemir, il reprit sa couronne, et son gendre demanda qu'on lui rendît toutes les possessions dont il avait été privé Trois cents députés des diverses nations s'assemblèrent en conseil pour prononcer sur cette question. Mais pendant la conférence, chaque Saxon se choisit une victime, et lorsque Hengist crut le moment favorable, il s'écria : *Nemeth yure seax,* tirez vos glaives ! et la terre fut à l'instant

(1) Chron. Sax. 13, 14. Bed. 1, 15.

couverte des cadavres de deux cent quatre-vingt-dix-neuf Bretons. Le seul qui eût été épargné était Vortigern lui-même ; et, pour racheter de l'esclavage un prince qu'ils haïssaient, les indigènes cédèrent à Hengist le territoire qui a formé depuis les comtés de Kent, d'Essex, de Sussex et de Middlesex. Est-il nécessaire de faire remarquer que plusieurs de ces prétendus évènements sont contredits par l'évidence elle-même, et qu'ils ont tous échappé à l'investigation de Gildas, bien qu'écrivain breton et, pour ainsi dire, contemporain? Le tout ne paraît être qu'une fable inventée par les nationaux pour expliquer le premier établissement des Saxons sans admettre le principe de la conquête (1). Hengist et ses successeurs se contentèrent de la possession de Kent. Leur petit état était protégé au nord, à l'est et au sud, par la Tamise et la mer; du côté de l'ouest, ils étaient défendus contre les attaques des indigènes par l'interposition

(1) Nen. c. 36, 44, 47. Je n'aurais pas mentionné ces fictions, si l'expulsion d'Hengist ne se trouvait accréditée par un passage de Gildas (Aliquantò cum recessissent *domum*, c. 25); mais il est évident que par *domum* il a entendu parler de son établissement dans le Kent, puisqu'il ajoute que les Bretons l'attaquèrent et le défirent *en ce lieu*. Peut-être fait-il allusion à la bataille de Wyppedsfleet. Il y a dans l'île de Thanet un lieu de ce nom, mais il est incertain qu'il ait été la scène du combat.

d'une nouvelle troupe d'aventuriers commandés par Ælla et ses trois fils. En 477, ces pillards avaient pris terre à Cymensore, près de Withering, dans l'île de Selsey. Les Bretons leur avaient opposé une vigoureuse résistance; mais ils avaient été défaits avec une perte considérable et forcés de se réfugier dans la forêt d'Andredswold, qui s'étendait sur une longueur d'environ cent vingt milles et une largeur de plus de trente. Les progrès d'Ælla furent lents. En 485, il livra une grande bataille dont on ignore le résultat, et ce ne fut qu'en 490 qu'il pénétra jusqu'à la ville d'Anderid, qui donna son nom à un district, et que l'on regardait comme une forteresse imprenable. Sa destinée est célèbre dans nos annales. Lorsque les Saxons en formaient le siége, ils furent assaillis à leur tour par une nombreuse armée de Bretons, qui ne leur laissa de repos ni jour ni nuit. Chaque fois qu'ils recommençaient l'assaut, les nationaux les attaquaient par derrière; et s'ils marchaient contre les assaillants, ceux-ci trouvaient immédiatement un asile dans les forêts, d'où ils sortaient de nouveau dès que les Saxons reprenaient leur première position. Ces manœuvres fatigantes suggérèrent aux barbares l'idée de partager leurs forces en deux armées, dont l'une continuerait le siége, tandis que l'autre suivrait les mouvements de l'ennemi hors des murailles. Les Saxons enfin pénétrèrent dans la

place; Anderid fut réduite en cendres et tous les habitants passés au fil de l'épée (1). Cette victoire assura à Ælla la possession de ses conquêtes antérieures, et il devint ainsi le fondateur du royaume de Sussex.

(A. D. 465.) Cinq ans après la destruction d'Anderid, une flotte plus puissante, composée de cinq chiules ou longs vaisseaux, parut dans le détroit. Cerdic, qui la commandait, la conduisit au-delà des premières conquêtes de ses compatriotes, et débarqua plus à l'ouest dans un lieu qui, à raison de cette circonstance, recut le nom de Cerdic-sora (2). Natanleod, roi de ce district, s'opposa à l'invasion des étrangers avec courage et persévérance ; et Cerdic fut plusieurs fois obligé de solliciter le secours des autres aventuriers. En 501, Porta arriva à Portsmouth avec deux chiules, et tua un prince breton qui s'opposait à son débarquement. Cependant Natanleod parvint à retarder les progrès de Cerdic ; en 508, il défit ce général ; mais, tandis qu'il le poursuivait, il fut attaqué lui-même par Kenric, et périt sur le champ de bataille avec cinq mille Bretons. Malgré cette importante victoire, Cerdic ne de-

---

(1) Chron. sax. 14, 15. Hunt. 179. On évaluait la superficie de Sussex à sept mille *hides* de terre. Bed. IV, 13.

(2) Higden dit que ce *shore of Cerdic*, ou *rivage de Cerdic*, est actuellement Yarmouth (Gale, p. 224). Il a sans doute voulu parler de Yarmouth dans l'île de Wight.

meura pas encore paisible possesseur de la contrée. En 514, il reçut un renfort considérable par l'arrivée de ses neveux Stuffa et Whitgar, qui débarquèrent à Cerdicsora avec trois chiules. Il étendit ses conquêtes par de nouvelles victoires, et, en 519, la grande bataille de Charford, livrée sur l'Avon, le rendit définitivement maître du royaume de Wessex ou des Saxons de l'ouest. Cerdic associa son fils Kenric au pouvoir royal, et donna à ses neveux la souveraineté de l'île de Wight, dont il resta le suzerain : il mourut en 534 (1).

Les succès de ces aventuriers donnèrent une nouvelle direction aux vues des Saxons. Leur but n'avait été que le pillage ; mais bientôt ils s'occupèrent de former de nouvelles colonies. Les chefs les plus entreprenants, voulant s'établir dans un pays plus riche et sous un climat plus généreux, abandonnèrent leurs premières habitations, et furent suivis de tous ceux qui s'étaient attachés à leur fortune. (A. D. 530.) Il n'y eut aucune partie de la côte orientale, depuis le détroit de Forth jusqu'à l'embouchure de la Tamise, qui ne fût visitée par des hordes de barbares. Tandis que Cerdic en venait aux mains avec les Bretons du midi, plusieurs chefs indépendants avaient

---

(1) Chron. Sax. 15-19. Hunt. 179. Whitgar et Stuffa passèrent au fil de l'épée tous les habitants de l'île. Asser, p. 5.

poussé leurs conquêtes sur la rive gauche de la Tamise ; et en 530, Erkenwin s'était approprié la souveraineté de l'Essex, ou des Saxons de l'est(1). L'esprit entreprenant des Angles les avait portés à déserter entièrement leur patrie (2). Plusieurs divisions de ces peuples débarquèrent vers le nord des Saxons de l'est : elles se choisirent pour monarque Uffa, dont les successeurs furent appelés Uffingas ; et leur puissance fut si grande, qu'alors même qu'elles poursuivaient leurs conquêtes sur les Bretons, elles fournissaient des hommes à une expédition étrangère (3). La fille d'un de leurs chefs avait été accordée à Radigis, prince des Varniens, qui habitaient la rive septentrionale du Rhin. Mais, à la mort de son père, Radigis épousa sa belle-mère, fille du Franc Théodobert, et les Est-Angles résolurent de venger cet affront. Une flotte fut envoyée sur le Rhin ; les Varniens furent défaits, et leur pays saccagé. Quand les vainqueurs reparurent devant leur princesse délaissée, à laquelle ils avaient laissé des forces suffisantes, elle se répandit en reproches pour n'avoir pas mis obstacle à la fuite de Radigis : ils retournèrent donc à sa poursuite, découvrirent le fugitif dans

(1) Mat. West. ad an. 586.
(2) Bed. I, 15. Chron. Sax. 12.
(3) Hunting, 313. Bed. II, 15.

un bois et l'amenèrent à ses pieds, chargé de chaînes. Son châtiment fut probablement moins sévère que ne l'a pensé le lecteur. Il fut forcé de répudier la sœur de Théodobert, et de s'unir à la dame d'Est-Anglie. Les conquérants revinrent en triomphe dans la Bretagne (1).

(A. D. 547.)Mais le nombre toujours croissant des Angles les poussait d'eux-mêmes vers le nord. Ida, qui commandait une flotte de quarante chiules, réussit, après de rudes combats, à éloigner du voisinage de la côte les Bretons de Bernicie, et fixa son séjour à Bebbanburgh, château qu'il fit construire sur un promontoire élevé, et auquel il donna ce nom en mémoire de Bebba, son épouse (2). Il obtint le titre de roi en 547, et régna douze ans. Ses états s'appelaient le royaume de Bernicie ; ils étaient bornés au midi par la Tees.

Les Bretons qui occupaient la rive droite de la Tees portaient le nom de Deiriens. Seomil fut le premier des capitaines angles qui les assaillit et les mit en déroute. Sella, l'un de ses descendants, parvint, en 560, à posséder cette contrée sans compétiteurs, et forma un nouveau royaume, qui conserva son nom breton (3).

(1) Procop. *Hist. Goth.* IV, 468.
(2) Chron. Sax. p. 19. Bed. III, 6. Nen. 63, 64.
(3) Nen. 64. Lorsque la Bernicie fut réunie ensuite à Deira sous un seul souverain, ces provinces reçurent le nom de

(A. D. 586.) Les Saxons de Deira s'étendirent jusqu'à l'Humber. En 586 une colonie commandée par Cridda passa la rivière, et, après avoir expulsé les Bretons de la côte, portèrent leurs conquêtes au-delà de l'Anglie orientale, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le centre de l'île. Ils furent généralement appelés Merciens, ce qui provenait peut-être de ce qu'ils s'établirent d'abord dans un canton marécageux (*Marshy*). Plusieurs d'entre eux prirent le nom de Middle-Angles, Angles du milieu, à cause de leur position centrale (1).

Il s'écoula une période de plus de cent cinquante années entre l'arrivée d'Hengist et les derniers succès de Cridda. Les naturels avaient graduellement laissé le champ libre à leurs ennemis depuis la côte jusqu'aux montagnes, en abandonnant aux conquérants plus de la moitié de la division méridionale de l'île. Huit royaumes nouveaux s'étaient formés; Kent et Sussex se renfermèrent dans la petite étendue des comtés encore connus sous ces noms. Les Saxons de l'est possédaient Essex, Middlesex et le midi de

---

royaume de Northumbrie, parcequ'elles comprenaient les conquêtes des Saxons au nord de l'Humber.

(1) La rivière de Trent divisait la Mercie en septentrionale et méridionale; la première pouvait contenir environ deux cent quatre-vingt mille arpents de terre, l'autre deux cent mille. Bed. III, 24.

Hertfordshire. L'Est-Anglie comprenait Norfolk, Suffolk, Cambridge et l'île d'Ely. Ces états ne purent étendre leur territoire à raison de leur position sur la côte, et du voisinage des autres aventuriers saxons. Mais les autres royaumes, qui n'étaient limités que par les Bretons, s'agrandirent successivement par les conquêtes. Lorsqu'ils eurent atteint tout leur accroissement, la Bernicie au nord, et le Deira au midi de la Tees, s'étendaient du Forth à l'Humber, et de la mer orientale à la mer occidentale. Le Wessex était borné par la Tamise et par la Severn au nord, et se rattachait aux limites de Kent et de Sussex pour aboutir à l'extrémité de la Cornouaille ou Cornwall. Le royaume de Mercie comprenait tout l'intérieur de l'île, jusqu'aux montagnes de Galles ou de Wales. Il est facile de marquer l'origine continentale de ces différents peuples. Les nations saxonnes se reconnaissent à leurs propres noms. Les conquérants de Kent, de l'île de Wight, et de la côte de Hampshire opposée à cette île, étaient des Jutes; et tous les autres royaumes furent fondés par les Angles(1).

Durant cette longue période féconde en événements, les Bretons, malgré leurs continuels désastres, avaient donné de grandes preuves de

(1) Bède, I, 15. Chron. sax. XII.

courage et de résolution. Dans les autres provinces de l'empire, les indigènes étaient restés tranquilles spectateurs de la lutte établie entre les forces impériales et les barbares; et toutes les fois que le sort de la guerre avait favorisé ces derniers, ils s'étaient soumis patiemment aux lois des conquérants. Les Bretons seuls, à l'exception des habitants de l'Armorique (1), avaient osé lever le glaive pour la défense de leur liberté. Si, pendant la guerre, ils perdirent la plus belle partie de l'île, la cause réelle de leurs malheurs doit être attribuée au défaut d'union entre les chefs. Comme leurs ancêtres, ils furent vaincus partiellement. Leurs écrivains nationaux parlent de rois qui, à cette époque, ont étendu leur pouvoir sur toute la Bretagne; mais aucune trace d'une semblable autorité ne se retrouve dans une histoire digne de foi. La population du pays était partagée entre une multitude de chefs, que leurs crimes et leurs

(1) On observera que les Armoricains étaient altiers, ne reconnaissaient nullement la suprématie des Bretons de la Grande-Bretagne, se gouvernaient par leurs propres lois, sous des princes de leur nation, et formèrent long-temps des royaumes séparés, qui combattirent les Romains avec vigueur. L'horreur qu'ils avaient pour les Saxons s'est conservée dans une expression du langage actuel : un homme capable de tous les crimes est encore pour eux *ar Saozon*, un Saxon. (*Note du traducteur*.)

dissensions avaient trop attachés à des sujets personnels de jalousie ou à des vues d'agrandissement, pour qu'ils pussent combiner leurs efforts contre l'ennemi commun. La résistance que l'on opposa aux Saxons provint des habitants mêmes des lieux qu'ils abordèrent successivement : et les autres tribus parurent s'inquiéter si peu du danger qui menaçait ceux-ci, ou se montrèrent si indifférentes au sort de leurs compatriotes plus éloignés, qu'au moment même où les barbares fondaient des royaumes au sud-ouest de l'île, une armée de douze mille Bretons, sous les ordres de Riothamus, faisait voile de la côte de Cornouaille, ou Cornwall, vers l'embouchure de la Loire, et remontait cette rivière pour combattre les Visigoths dans le voisinage de Bourges (1).

Nous ne possédons qu'une liste imparfaite des chefs qui se signalèrent par leur valeur contre les Saxons. Le premier est Aurélius Ambrosius, qu'on nous donne comme Romain d'origine, fils de parents qui avaient porté la pourpre, et comme brave; modeste et fidèle guerrier; il paraît avoir combattu contre Hengist, et succombé dans une querelle personnelle avec Guitolin (2). Les chroniques saxonnes nous

(1) Jornand. CXLV, p. 678. Sid. Apoll., III, ep. 9.
(2) Gild. c. 25. Nen. c 1.

ont transmis le nom et la gloire de Natanleod : il fut l'antagoniste de Cerdic, et, succombant dans un combat, il laissa son nom à un district considérable du Hampshire (1). Le nord montre encore le territoire d'Urien et le théâtre de ses exploits. Ida et ses Angles rencontrèrent dans Urien un adversaire formidable ; mais le Breton, après de longs débats souvent suivis de succès, perdit la vie par la jalousie d'un chef allié, nommé Morcant (2). La renommée d'Arthur a éclipsé celle de tous ses contemporains. Si cependant nous dépouillons sa mémoire de toute la gloire chimérique dont l'a entourée l'imagination des bardes, il retombera dans la même obscurité que ses compagnons. Nous ne savons ni dans quel temps il a vécu, ni sur quelle province il régnait. On dit qu'il livra et gagna douze batailles : il paraît, d'après le nom des lieux, qu'il remporta la plupart d'entre elles sur les Angles dans le Lincolnshire, et qu'à son dernier combat, près du mont Badon, il avait en tête les Saxons commandés par Cerdic ou Kenric (3) ; mais que ces victoires aient été ou non obtenues par la valeur d'Arthur, toujours est-il qu'elles produisirent d'utiles avan-

(1) Chron. sax. p. 17.
(2) Nenn. c. 64.
(3) *Id.* c. 61, 62, *cum not.* Gale, p. 131.

tages, en arrêtant pendant quarante années les progrès des étrangers (1). Tout ce que le lecteur sait aujourd'hui de plus certain sur Arthur, c'est que ce guerrier célèbre fut un capitaine breton, qu'il gagna plusieurs batailles, que son neveu l'assassina, et qu'on l'enterra à Glastonbury, où ses restes furent découverts sous le règne de Henri II (2).

Les conquêtes des Saxons replongèrent l'île dans l'état de barbarie d'où les Romains l'avaient tirée. Les vainqueurs s'étaient long-temps enivrés de sang et de rapine; en plusieurs occasions les villes et les villages avaient été enveloppés avec tous leurs habitants dans le même désastre. Selon Gildas, les barbares allumèrent sur la côte orientale de l'île un vaste incendie qui en dévora graduellement la surface entière(3). Dès que la résistance leur semblait inutile, les naturels, pour échapper au fer exterminateur de leurs ennemis, se réfugiaient, avec leurs effets les plus précieux, dans les forêts et les montagnes; ces dernières, qui s'élèvent dans la partie occidentale de l'île, procurèrent un refuge assuré à une multitude de fugitifs. C'est là que, luttant contre la pauvreté, engagés dans

(1) Gild. c. 26.
(2) Girald. apud *Langhorn*, p. 91. Lel. Coll. v, 8, 9.
(3) Gild. c. 24. Chron. sax. p. 15.

des combats continuels, ils oublièrent promptement le peu de politesse et de civilisation qui s'étaient introduites dans les provinces, et retombèrent dans plusieurs habitudes de la vie sauvage. D'autres, sous la conduite de leurs prélats et de leurs chefs, abandonnèrent ensemble leur patrie. Traversant l'Océan, ils débarquèrent sur les terres désertes de l'extrémité occidentale de l'Armorique, enchaînèrent l'indépendance des villes voisines, et donnèrent à l'étendue de pays qu'ils avaient subjuguée, le nom de leur mère patrie. Elle est encore appelée la Bretagne (1).

Mais l'œuvre de la dévastation fut enfin compromise par des vues d'intérêt personnel. Les conquérants exigèrent, pour leur usage, les habitations des Bretons; et le travail des captifs fut regardé comme nécessaire à la culture du sol. De là vint que les Saxons, étendant leurs conquêtes, respectèrent les édifices et épargnèrent la vie des Bretons toutes les fois que la soif de la vengeance ne fut pas excitée par une résistance trop opiniâtre. Les captifs, sans distinction de rang ou de profession, de sexe ou d'âge, furent, ainsi

---

(1) Gild. c. 25. Les témoignages d'Usher, *Antiq.* p. 225, 227. Bouquet's *Rerum gallic.* tom. v, p. 149; vii, 298, et dans le tom. vi. Eginhard *Annal.* ad an. 786, et Ermold. Nigel. *De reb. Ludov.* l. iii.

que les terres, partagés entre les conquérants. Ils devinrent la propriété, les biens, les troupeaux d'un seigneur, sujets à son caprice, et vendables à sa volonté. Pendant plusieurs générations, le même sort fut réservé à leurs descendants; et, d'après les archives authentiques de Doomsday, il paraît que, jusqu'au onzième siècle, la majeure partie de la population de l'Angleterre resta dans l'esclavage.

Les conquérants avaient créé dans l'île huit royaumes indépendants, quoique l'on n'en compte ordinairement que sept, attendu la fréquente réunion des couronnes de Bernicie et de Deira sur une même tête. L'histoire de ces diverses dynasties, en ligne directe ou collatérale, ne ferait qu'embarrasser et fatiguer le lecteur aussi bien que l'écrivain. On peut acquérir une connaissance exacte de l'époque qui précède la domination des rois saxons de l'est, en considérant les règnes des monarques les plus puissants. Car, dans le nombre, il s'en trouvait fréquemment dont l'autorité était reconnue par tous ou par la majeure partie de ses contemporains; le titre sous lequel on le désignait était celui de bretwalda, gouverneur ou souverain de la Bretagne. Mais obtenait-il ce titre en raison de son propre pouvoir, ou le recevait-il du suffrage spontané de ses égaux? c'est ce que l'on ne saurait décider; nous n'ignorons pas moins si quel-

ques devoirs ou prérogatives se rattachaient à sa dignité. Bède donne ce titre à sept des princes saxons; d'autres historiens l'étendent à un huitième. On peut sans trop d'erreur rapporter à leurs règnes les principaux évènements arrivés dans les royaumes qui ne relevaient pas immédiatement de leur autorité (1).

ÆLLA, 1er BRETWALDA.

(A. D. 480.) On a déjà parlé de l'irruption d'Ælla sur la côte méridionale, et des succès qui l'accompagnèrent. Il est difficile de dire par quels moyens il acquit la préséance sur les chefs alliés. Le royaume de Sussex, qu'il fonda, était la plus petite et la moins puissante de toutes les nouvelles principautés. Il est possible que quelque prérogative dont il jouissait dans sa patrie, ou quelques exploits dont on a perdu la mémoire, lui aient valu cette distinction: nos anciens chroniqueurs en font à peine mention (2).

CEAWLIN, 2e BRETWALDA.

(A. D. 568.) Éthelbert, le quatrième roi de Kent,

(1) Voyez Bède, II, 5, et les Chron. sax. p. 71. Des expressions énergiques de Bède, on pourrait conclure avec assurance que les rois inférieurs se reconnaissaient eux-mêmes comme vassaux du bretwalda.

(2) Bède, et Chron. sax. ibid.

troubla, le premier, l'harmonie qui régnait entre les princes saxons. Dès l'âge de seize ans, on l'entretenait dans l'idée que, comme représentant d'Hengist, il avait droit à la dignité de bretwalda (1). Dans cette persuasion, il fit marcher une armée contre Ceawlin, roi de Wessex, et petit-fils de Cerdic. Sa témérité fut cruellement punie à Wimbleton : Oslac et Cnebba, ses deux ealdormen (2), périrent dans le combat, et Éthelbert lui-même échappa avec peine à la poursuite de l'ennemi. Ceawlin, satisfait de l'humiliation du roi de Kent, dirigea ses armes contre les Bretons. La bataille de Bedford, qui fut donnée sous les ordres de son frère Cuthwin, réunit à ses états les villes de Leighton, Ailesbury, Bensington et Eynsham. (A. D. 571.) Six ans après, la victoire de Derham, en Glocestershire (A. D. 577.), fut marquée par la chute de trois rois bretons, Conmail, Condidan et Farinmail, et suivie de la reddition des importantes cités de Glocester, de Cirencester et Bath. Quand Ceawlin eut affermi ses nouvelles conquêtes, il reprit l'offensive contre les Bretons. Il perdit à Frithern, sur la rive gauche de la Severn, son fils Cutha (A. D. 584) : mais la victoire se déclara pour les Saxons. Les villes voi-

(1) Bède, et Chron. sax. ibid.
(2) Généraux, ou gouverneurs militaires, titre féodal.

sines furent pillées, et l'armée retourna dans ses foyers chargée de dépouilles. Peu de temps après, à la mort de Cissa, fils d'Ælla, Ceawlin joignit le Sussex à ses autres domaines. Mais la fortune l'abandonna au faîte de sa puissance. (A. D. 591.) Ses sujets rebelles le déposèrent à Wodensburg en Wiltshire; et Ceolric, son neveu, monta sur le trône. Ceawlin mourut en 593 (1).

ETHELBERT, 3e BRETWALDA.

La disgrâce qui avait obscurci les premières années d'Éthelbert, roi de Kent, fut bientôt effacée par la gloire d'un règne long et prospère. A la mort de Ceawlin, il avait obtenu, par des moyens que nous ignorons, la dignité de bretwalda, et son autorité était reconnue par tous les princes saxons du midi de l'Humber. (A. D. 596.) Comme il était en possession de cette dignité, il reçut l'avis que quarante étrangers avaient pris terre dans l'île de Thanet. C'étaient Augustin et ses collègues, les uns Gaulois, les autres Italiens, que le pape Grégoire-le-Grand envoyait dans le dessein charitable de convertir les païens.

---

(1) Chron. sax. 20-23. Ethelwerd, 834. Hunt. 315. En écrivant le nom de ce roi, Bède (II, 5) observe que les Angles et les Saxons parlaient différents dialectes. Cœlin, *qui linguâ eorum* Ceaulin vocabatur.

Éthelbert avait déjà quelque notion de la religion chrétienne; c'était probablement la croyance d'une grande partie des esclaves bretons de ses domaines, et il est hors de doute qu'elle ne fût professée par la reine Berthe, fille de Charibert, roi de Paris. Le prince saxon reçut les missionnaires sous un chêne, en pleine campagne, à la sollicitation de ses prêtres, qui lui avaient dit que, dans un tel lieu, les enchantements des magiciens étrangers perdraient leur influence. Au jour marqué, Augustin fut conduit vers le roi : on portait devant lui une croix d'argent et une bannière représentant le Rédempteur; ses compagnons le suivaient en procession, et l'air retentissait des antiennes qu'ils chantaient en chœur et tour à tour. Dès que l'interprète eut expliqué l'objet et les motifs de leur mission, Éthelbert répondit qu'il ne voulait point abandonner les dieux de ses pères pour une adoration nouvelle et douteuse ; mais que l'intention des étrangers lui paraissant bienveillante, et leurs promesses engageantes, ils pouvaient prêcher sans crainte d'être inquiétés, et qu'ils seraient défrayés à ses dépens. Cette réponse favorable les combla de joie ; et ils poursuivirent jusqu'à Canterbury, entonnant en chemin la prière suivante : « Seigneur, dans ta haute » miséricorde, détourne, nous t'en supplions, » détourne ta colère de cette cité et de ton saint

»temple, car nous sommes pécheurs. Alle-»luia(1).»

La reine avait déjà pris soin de préparer une résidence aux nouveaux apôtres. Ils furent reçus dans l'ancienne église de Saint-Martin, qui avait appartenu originairement aux Bretons, et avait été nouvellement réparée pour l'usage de Liudhard, prélat chrétien venu des Gaules avec Berthe. La curiosité porta les Saxons à visiter les étrangers ; ils admirèrent les cérémonies de leur culte, comparèrent leur vie à celle des prêtres païens, et apprirent à aimer une religion qui inspirait tant de piété, d'austérité et de désintéressement. Ce fut avec un plaisir secret qu'Éthelbert entrevit un changement dans les opinions de ses sujets : à la fête de la Pentecôte, en l'année 597, il se déclara chrétien, et reçut le sacrement du baptême ; au jour de Noël suivant, dix mille de ses sujets suivirent l'exemple de leur souverain (2).

Les dispositions favorables du royal prosélyte furent encore entretenues par les lettres et les présents du pontife. Éthelbert employa toute son influence à seconder les efforts des missionnaires, non par la violence, qu'il savait incompatible avec l'esprit tolérant de l'Évangile, mais par

(1) Bède, I, 25.
(2) *Id.* I, 26. Greg. *Epist.* VII, 50.

ses exhortations particulières, et en honorant les convertis des marques de sa faveur. Dès qu'Augustin eut reçu la consécration épiscopale de l'archevêque d'Arles, le roi se retira dans la ville de Reculver, et donna aux missionnaires Canterbury et ses environs. Par sa munificence, l'église de Saint-Sauveur, construite autrefois par les Bretons, fut réparée et destinée à la résidence de l'évêque et de son clergé, tandis qu'on élevait hors des murs un nouveau monastère pour l'usage des religieux, sous la dédicace des apôtres Pierre et Paul. En même temps, le nombre des missionnaires fut augmenté par la sollicitude de Grégoire; et leurs succès s'étendirent rapidement jusqu'aux frontières du royaume. A mesure que chaque canton adoptait la nouvelle doctrine, les temples païens étaient convertis en églises chrétiennes; et pour arracher les prosélytes à leurs coutumes idolâtres, on leur permit, au lieu des fêtes qu'ils célébraient auparavant près des autels de leurs dieux, de s'assembler aux jours les plus solennels dans le voisinage de l'église, et d'y prendre part à un frugal repas. Afin de surveiller les néophytes plus éloignés, Augustin conféra la dignité épiscopale à son disciple Justus. Le nouveau prélat fixa sa résidence à Rochester, où la piété d'Éthelbert érigea l'église de Saint-André.

(A. D. 604.) Le royaume d'Essex était à

cette époque gouverné par Saberct, fils de son fondateur, et neveu d'Éthelbert. L'oncle usa de son influence pour introduire un missionnaire, l'abbé Mellitus, dans le conseil de Saberct, qui consentit bientôt à recevoir le baptême. La consécration épiscopale fut conférée à Mellitus; et Londres, qu'on représente comme une ville populeuse et commerciale, devint le siége de ce nouvel évêque. La cathédrale fut construite et dotée aux frais communs d'Éthelbert et de Saberct(1).

Les Saxons étant convertis, le zèle d'Augustin se porta sur la réformation des Bretons. Pendant cent cinquante ans d'une guerre infructueuse, l'ancienne discipline de leur église avait été presque détruite, et les membres de leur clergé s'étaient déshonorés par les vices les plus honteux dans leur profession (2). On ignore aujourd'hui à quel siége de la Bretagne avait été primitivement attribuée la juridiction archiépiscopale; mais Grégoire écrivit à Augustin qu'il lui conférait tout pouvoir sur les évêques bretons. Le missionnaire, avec l'aide d'Éthelbert, engagea les prélats bretons à venir le joindre dans un

---

(1) Bède, I, 26, 30; III, 3.

(2) Gildas, compatriote et contemporain, a tracé leur caractère sous des couleurs odieuses, mais vraies. Gild. *ep.* p. 23.

lieu que l'on a nommé depuis le Chêne d'Augustin, en Worcestershire. Après de longs et inutiles débats, la conférence fut renvoyée à un autre jour. Dans l'intervalle, les Bretons consultèrent un ermite voisin, qui leur conseilla d'observer la conduite d'Augustin : s'il se levait pour aller à leur rencontre, ils devaient le considérer comme un homme sans arrogance et écouter ses demandes ; mais s'il gardait sa place, ils pouvaient le taxer d'orgueil et repousser son autorité. Sur ce prudent conseil, qui remettait à un hasard la décision de la controverse, sept évêques et Dinoth, abbé de Bangor, retournèrent au lieu de la conférence. Il arriva qu'Augustin resta assis et ne se leva point à leur arrivée : en conséquence ses raisons et son autorité furent méprisées.

Il existait peu de différence entre eux sur les points de doctrine, et pour amener leur soumission sur les autres objets, il réduisit ses demandes à trois chefs : 1° d'observer le comput catholique pour la fête de Pâques ; 2° d'adopter le rit romain dans l'administration du baptême; 3° de se joindre aux missionnaires pour prêcher les Saxons (1). Toutes ces demandes furent obstinément rejetées par déférence à l'avis de

(1) Il est surprenant qu'un si grand nombre d'historiens modernes aient représenté les Bretons comme ayant reçu des doctrines différentes de celles que professaient les mis-

l'ermite. « Sachez donc, s'écria le missionnaire d'un ton prophétique, que si vous ne m'aidez pas à pousser les Saxons dans le chemin de la vie, ils deviendront pour vous, par le juste jugement de Dieu, des ministres de mort! » Il ne vécut pas assez pour voir l'accomplissement de sa prédiction (1).

Le règne d'Éthelbert dura cinquante-six ans. Avant sa mort il publia un code de lois qui régularisait l'administration de la justice. On dut cette amélioration aux conseils des missionnaires, qui, bien qu'accoutumés aux formes et aux décisions de la jurisprudence romaine, ne cherchèrent pas, en donnant des lois aux Saxons, à blesser leurs notions d'équité nationale, mais qui conservèrent sagement le principe de la compensation pécuniaire, principe adopté par toutes les nations du nord. Les crimes qui paraissaient les plus opposés à la stabilité de la société étaient scrupuleusement énumérés. Le vol dans ses

sionnaires romains, quoique ces écrivains n'en aient jamais rapporté un seul exemple. Quand Augustin vint requérir le clergé breton de se joindre à lui pour convertir les Saxons, n'eût-il pas condamné leurs doctrines s'il les eût jugées fausses? Bède a rapporté minutieusement toutes les discussions qui s'élevèrent entre les deux partis; elles ne concernent que des points de discipline. Il ne laisse échapper aucune insinuation, même détournée, sur quelque diversité dans la doctrine.

(1) Bède, II, 2.

divers degrés, le meurtre, le sacrilége, l'attentat à la chasteté des femmes, les infractions à *la paix du roi* et à celle de *l'église;* chacun de ces crimes était puni d'une amende qui croissait en proportion de l'importance du personnage offensé. Il paraît que, par ces lois, tous les hommes libres étaient classés suivant leur condition et les emplois qu'ils occupaient. A chaque classe étaient attribués les *mund* et *were* particuliers. Le *mund* était une amende pécuniaire qui rendait toute sécurité à l'individu inculpé et à ceux qui habitaient sous le même toit. Ainsi, le *mund* d'une veuve, quand elle était du plus haut rang, était de cinquante schillings; de vingt, si elle occupait le second; de douze pour le troisième; de six pour le quatrième. Le *were* était la somme à laquelle on évaluait la vie de chaque personne. Si elle avait été assassinée, le meurtrier payait le were comme une compensation à sa famille; s'il avait transgressé la loi ou forfait au roi, il le payait pour racheter sa tête. Mais le meurtre n'était pas seulement un crime envers des individus, on le regardait aussi comme une injure à la communauté, et le coupable était obligé de payer une indemnité pour avoir violé les lois de son pays, et une autre à la famille du mort. Il payait donc, outre le were (1), une amende

(1) *Were*. Rachat du sang.

additionnelle nommée le *wite* (1), que recevait le roi ou le principal magistrat du canton. Les mêmes distinctions et les mêmes punitions ; si l'on en excepte quelques changements amenés par le temps et les circonstances, se retrouvent dans toutes les ordonnances de législation qui suivirent (2).

(A. D. 616.) Éthelbert mourut en 616. La couronne fut dévolue à son fils Éadbald, dont les violentes passions replongèrent bientôt la nation dans l'idolâtrie dont elle sortait à peine. Séduit par la beauté et la jeunesse de sa belle-mère, la veuve d'Éthelbert, il la prit pour femme, et lorsque les missionnaires l'exhortèrent à rompre cette union illégale, il abandonna une religion qui s'opposait à l'assouvissement de ses désirs. Vers la même époque, les trois fils de Saberct (leur père était mort) relevèrent les autels des dieux et chassèrent de leurs états l'évêque Mellitus. Il se retira dans la Gaule avec Justus de Rochester, et Laurentius, successeur d'Augustin au siége épiscopal de Canterbury, se résolut à suivre leurs traces. Le matin même du jour fixé pour son départ, il tenta un dernier effort sur l'esprit d'Éadbald ; ses représentations obtinrent un succès complet : le roi répudia sa belle-mère

(1) *Wite*. Rachat de justice.
(2) Leg. sax. p. 1.

et rappela les prélats fugitifs. Sa conduite subséquente prouva la sincérité de sa conversion, et le christianisme, soutenu par son influence, prit un ascendant qu'il conserva désormais (1).

REDWALD, 4e BRETWALDA.

Les princes saxons refusèrent d'obéir à Éadbald comme ils avaient obéi à son père, et la dignité de bretwalda passa des Pictes aux nations plus puissantes des Angles. Redwald, le second Uffinga, occupait alors le trône West-Anglie; il avait autrefois visité Éthelbert, et à sa persuasion il avait embrassé le christianisme. Mais à son retour, le nouveau converti fut assailli des importunités de sa femme, et tourmenté de l'opposition de son peuple : sa résolution première fut bientôt vaincue; mais, pour apaiser le cri de sa conscience, il voulut réunir les deux cultes, et, dans le même temple, près de la statue de Woden, il consacra un autel au Dieu des chrétiens (2).

Nous ne pouvons juger de la suite de sa conduite, sans revenir à l'histoire de Northumbrie. Édilfrid, petit-fils d'Ida, était un prince entreprenant et sanguinaire, qui, pendant plusieurs années, avait dirigé tous ses efforts contre les

(1) Bède, II, 5.
(2) *Id.* II, 15.

Bretons ses voisins. Dans plusieurs districts, il les avait entièrement exterminés; dans d'autres, ils s'étaient trouvés heureux d'acheter sa tolérance au prix d'un tribut annuel. Aidan, roi des Écossais, jaloux d'un si formidable voisin, réunit toutes ses forces et s'avança jusqu'à la pierre de Degsa, lieu long-temps célèbre dans les annales du pays. (A. D. 603.) Quoique Théodbald, frère d'Édilfrid, eût péri avec sa suite, la victoire se déclara pour les Northumbres. La plus grande partie des Écossais furent immolés à leur vengeance, et la fuite difficile d'Aidan, qui échappa à peine avec une poignée des siens, fut une forte leçon pour lui et ses successeurs. Pendant plus d'un siècle aucun roi des Écossais n'osa présenter la bataille aux Northumbres (1).

A la mort d'Ælla, fondateur du royaume de Deira, Édilfrid, qui avait épousé sa fille, prit possession de ses domaines. Ælla avait laissé un enfant mâle nommé Edwin, âgé d'environ trois ans, qu'on parvint à soustraire aux recherches du tyran, et qui fut confié aux soins de Cadran, roi de Nord-Galles. L'hospitalité du prince breton appela sur lui la vengeance du Northumbre;

---

(1) Bède, I, 34. On croit que la pierre de Degsa était à Dalston, près Carlisle, ou à Dawston, près Jedburg. Aidan était le septième des rois écossais, en considérant Loarn comme le premier. O'Conor proleg. I, p. CXXVI; II, p. LXXXIII.

et les deux armées se rencontrèrent dans les environs de Chester. Au sommet d'une montagne voisine, Édilfrid aperçut une foule de gens sans armes ; c'était les moines de Bangor, qui, à l'exemple de Moïse dans le désert, espéraient décider par leurs prières du sort de la bataille. « S'ils prient, s'écria le païen, ils combattent » contre nous ; » et il ordonna à un détachement de les passer au fil de l'épée. La victoire fut, comme de coutume, fidèle à ses drapeaux. Il prit Chester et rasa Bangor. Ses ruines éparses ont appris aux générations suivantes quelle avait été l'étendue de ce célèbre monastère (1).

Le fils d'Ælla, constamment inquiété par la jalousie d'Édilfrid, quitta le palais hospitalier de Cadran, pour errer dans les diverses principautés des Bretons et des Saxons. Il trouva enfin un asile à la cour de Redwald. Par des menaces et des promesses, Édilfrid tenta aussitôt de corrompre la foi de ce prince, qui, après une longue résistance, préféra l'amitié d'un monarque puissant, au danger de protéger un exilé sans appui. Le soir même où le conseil délibérait sur son sort, Edwin était seul, assis dans l'obs-

---

(1) Le nombre des moines tués sur la montagne est généralement porté à 1200 ; mais Bède observe que d'autres personnes s'étaient réunies à eux pour prier. Il pense que la victoire d'Edilfrid accomplit la prédiction d'Augustin.

curité à la porte du palais, quand une voix amie fit doucement vibrer ces mots à son oreille: « Il est temps de fuir, car le roi vient de con-»sentir à la demande de votre ennemi. » « J'ai » trop long-temps connu l'infortune, répondit » le prince, pour être attaché à la vie; et si je » dois mourir, il n'est pas de mort préférable » à celle qui me sera donnée par la trahison d'un » roi. » Il resta à la même place, songeant à sa triste situation, quand un rêve favorable, qui exerça une grande influence sur sa conduite ultérieure, lui offrit un faible rayon d'espérance; et son ami, revenant à lui une seconde fois, l'informa qu'il était sauvé. Les sollicitations de la reine avaient détourné le perfide dessein de son époux(1).

(A. D. 616.) Au moment où Redwald se fut déterminé à rejeter les propositions d'Édilfrid, il sentit la nécessité de prévenir son ressentiment. Le Northumbre accourait avec une légère escorte afin de surprendre son ennemi, lorsqu'il rencontra toutes les forces de l'Est-Angle sur la rive gauche de l'Idel, dans le Nottinghamshire. Elles étaient (à ce qu'on raconte) habilement divisées en trois corps: leurs casques, leurs lances, leurs bannières, leur donnaient un aspect martial et formidable. Édilfrid,

(1) Bède, II, 12.

quoique déconcerté, ne songea point à se retirer, et se précipitant sur la première division, la détruisit et tua son chef, Rœgenheri ou Rainer, fils de Redwald. Mais les Northumbres furent promptement écrasés par la multitude des Est-Angles ; et le roi, cherchant à s'ouvrir un passage avec son épée au travers de ses ennemis, tomba sur les corps de ceux qu'il avait tués. Les vainqueurs se hâtèrent de profiter de leur avantage. Edwin fut reçu avec des cris de joie par les habitants de Deira. Les enfants d'Édilfrid se sauvèrent dans le nord de l'île, et les Berniciens se trouvèrent heureux de se soumettre au fils d'Ælla. Redwald, après avoir placé son ami sur le trône de deux royaumes, rentra en triomphe dans ses états(1).

EDWIN, 5ᵉ BRETWALDA.

(A. D. 616.) L'esprit martial d'Édilfrid avait égalé la Northumbrie aux états les plus puissants des Anglo-Saxons ; elle acquit une supériorité marquée sous le gouvernement d'Edwin, et lui valut le titre de bretwalda, ainsi qu'à ses successeurs immédiats. On ignore par quels degrés il s'éleva à cette prééminence, mais la

(1) Bède, II, 12. Chron. sax. p. 27. Hunt. 181.

plume du vénérable Bède nous a conservé l'histoire de sa conversion au christianisme.

(A. D. 625.) Dans la neuvième année de son règne, Edwin avait épousé la fille d'Éthelbert, roi de Kent, depuis long-temps décédé. Le zèle d'Éadbald avait fait stipuler soigneusement que sa sœur jouirait du libre exercice de sa religion, et obtenu d'Edwin la promesse d'approfondir lui-même les vérités de la foi chrétienne. Paulinus, missionnaire romain, qui venait de recevoir la consécration épiscopale, accompagnait la reine. Le roi tint fidèlement sa parole ; mais quoiqu'il ne fît aucun effort pour altérer la foi d'Édilberge, il ne montrait lui-même aucun penchant à embrasser sa religion. Ce fut en vain que Paulinus l'y exhorta, qu'il en fut prié par la reine, que le pape Boniface lui écrivit et lui envoya des présents. Edwin paraissait invariablement attaché au culte de ses pères.

(A. D. 626.) Le royaume de Wessex était alors gouverné par deux princes, Cuichelm et Cynegils, successeurs de Ceolwulf. Ils supportaient impatiemment la supériorité d'Edwin; et, incapables de se mesurer avec lui sur un champ de bataille, ils tentèrent de s'en défaire par un assassinat. Eumer, en qualité d'ambassadeur de Cuichelm, demanda une audience à Edwin. Il avait caché sous ses vêtements un poignard à deux tranchants, trempé dans du poison ; et au

moment où le roi prêtait la plus grande attention à son discours, l'assassin lui porta au cœur un coup désespéré : mais ce dessein n'avait pas échappé aux yeux du fidèle Lilla, qui se précipita entre Edwin et le poignard, et tomba sans vie aux pieds de son maître. La force du coup fut si grande, que le poignard blessa le roi après avoir traversé le corps de son serviteur. Tous les glaives furent à l'instant levés; mais Eumer se défendit avec un tel courage, qu'il tua Frodheri, un autre thane (seigneur), avant d'être accablé par le nombre.

La nuit précédente, Édilberge avait mis au jour une fille, et Edwin adressa publiquement des actions de grâces à ses dieux pour l'avoir ainsi préservé et pour la santé de sa femme. Paulinus ne laissa pas échapper cette occasion d'attribuer les deux évènements à la protection du Christ, dont la reine avait ce jour même célébré la résurrection. Son discours fit impression sur l'esprit du roi, qui lui permit de baptiser sa fille, et promit de se faire chrétien s'il revenait vainqueur de l'expédition qu'il méditait contre le perfide roi de Wessex (1).

Edwin marcha contre ses ennemis à la tête d'une puissante armée. Les deux frères furent battus ; cinq chefs west-saxons périrent pen-

(1) Bède, II, 9. Chron. sax. 27.

dant la bataille, et les vainqueurs saccagèrent la contrée. Dès que le roi eut satisfait à son ressentiment, il revint dans la Northumbrie, et Paulinus lui rappela sa promesse. De ce moment il renonça au culte de ses dieux; mais il hésitait encore à embrasser le christianisme: il consultait alternativement les prêtres et les missionnaires, et examinait dans la solitude leurs arguments opposés. Son esprit était tellement influencé par le souvenir de son rêve en Est-Anglie, actuellement réalisé dans presque tous ses points, qu'il crut de son devoir de l'accomplir en devenant chrétien. Ayant pris sa résolution, il convoqua une assemblée de ses *witan* ou conseillers, et enjoignit à chacun d'exposer son opinion à ce sujet. Le premier qui osa parler, fut le grand prêtre Coiffi, qui, loin de s'y opposer, conseilla l'adoption du culte étranger. Son motif était singulier: il disait que personne n'avait servi les dieux avec plus de zèle, et que cependant personne n'avait été moins heureux que lui; que, las de déités si indifférentes ou si ingrates, il chercherait volontiers un meilleur sort dans le sein d'une nouvelle religion. A ce profond théologien succéda un thane, dont le discours, qui prouve le bon sens de l'orateur, offre en même temps une peinture frappante des mœurs nationales: il cherchait à connaître l'origine et la destinée de l'homme.

« Souvent, disait-il, ô roi, dans le cœur de » l'hiver, lorsque vous vous réjouissez avec vos » thanes, que le feu brille dans le foyer au mi- » lieu du palais, vous avez aperçu un oiseau, » pressé par l'orage, entrer par une porte et s'é- » chapper par l'autre. Tandis qu'il passait, on » pouvait le voir : mais d'où venait-il, où allait- » il?.... Vous l'ignorez. Telle est, ce me semble, » la vie de l'homme : il réside sur la terre pendant » quelques années; mais nous ne pouvons dire » ce qui précède sa naissance, ni ce qui suit sa » mort. Sans doute si la nouvelle religion peut » expliquer ces importants secrets, elle doit » être digne de toute notre attention. » A la demande générale, Paulinus fut introduit, et il expliqua les principales doctrines du christianisme. Coiffi se déclara converti; et, pour prouver sa sincérité, il offrit de mettre le feu au temple voisin de Godmundham(1). Avec la permission d'Edwin, il demanda un cheval et des armes, deux choses défendues aux prêtres des Angles. En le voyant ainsi courir, la foule le suivit et attribua d'abord sa conduite à un accès de folie. Mais, au grand étonnement de tous, portant un défi aux dieux de ses pères, il enfonça sa lance dans le mur du temple. Le peuple s'attendait à voir les feux du ciel venger le

(1) Le soutien de l'univers. (*Note du traducteur.*)

sacrilège. L'impunité de l'apostat dissipa ses alarmes; entraîné par son exemple et ses discours, il alluma des flammes qui dévorèrent avec le temple la déité si long-temps l'objet de sa terreur et de sa vénération (1).

Quand Grégoire-le-Grand régla l'ordre futur de l'église anglo-saxonne, il ordonna que le métropolitain du nord fixât sa résidence à York. Edwin donna à Paulinus une maison et des possessions dans cette cité, et fut baptisé dans une église élevée à la hâte pour sa cérémonie. Le pape Honorius, immédiatement informé de cet évènement, accorda, sur la demande du roi, l'usage du pallium aux archevêques de Canterbury et d'York, avec cette faculté, qu'à la mort d'un de ces prélats, le survivant pourrait consacrer son successeur, sans consulter le pontife romain. Edwin continua de donner à Paulinus de nouvelles preuves de protection et d'amitié; et ses habitations à Yeverin dans le Glendale, et à Catterick dans l'Yorkshire, furent long-temps réputées par la postérité comme des lieux où leurs pères avaient été instruits dans la doctrine de l'Évangile et avaient reçu le sacrement du baptême. Son zèle ne se contentait pas de la conversion de ses propres sujets. A la mort de Redwald, les thanes de l'Est-Anglie, témoins

(1) Bède, II. 13.

de ses vertus et de ses talents, lui offrirent la dignité royale. (A. D. 627.) Sa reconnaissance la lui fit refuser en faveur d'Éorpwald, fils de son bienfaiteur, et sa piété le porta à expliquer au jeune roi les principes du christianisme; mais Éorpwald fut tué après un règne de trois ans. (A. D. 631.) La conversion des Est-Angles était réservée aux efforts réunis de Sigebert, son frère et son successeur, et de Félix, prélat bourguignon, qui reçut sa mission d'Honorius, archevêque de Canterbury (1).

L'empire d'Edwin fut plus étendu que celui des bretwalda précédents. Les îles d'Anglesey et de Man étaient soumises à son autorité (2); tous les princes bretons lui payaient tribut; et si, parmi les rois saxons, Éadbald de Kent conserva seul une apparente indépendance, il ne dut pas cette faveur à sa propre puissance, mais à l'influence de sa sœur Édilberge. Comme symbole de sa prééminence, le Northumbre s'arrogea une distinction inconnue aux Saxons; et le tufa, insigne militaire d'origine romaine, était toujours porté devant lui lorsqu'il paraissait en public. Jaloux de maintenir l'obéissance à ses lois, il

(1) Bède, II, 14-15.

(2) Anglesey était évaluée à 960 hides; Man à un peu plus de 300. Bède, II, 9.

Le hide est une mesure de terre d'environ quarante arpents.

punissait sévèrement tout vol et toute rapine; et les avantages qui résultèrent de l'inflexible administration de la justice se sont long-temps conservés dans le souvenir de la postérité par une phrase proverbiale, dont Bède garantit la vérité: « Aux jours d'Edwin, une femme, portant un »enfant sur son sein, eût traversé l'île entière »sans recevoir une insulte. » Sur les grands chemins, à des distances convenables, il fit placer des citernes de pierre pour recueillir l'eau des fontaines les plus voisines, et y fit attacher des coupes de cuivre afin que les voyageurs pussent s'y rafraîchir; bienfait qui lui attira la louange et la reconnaissance du siècle (1).

Après la mort de Céorl de Mercie, Penda, fils de son prédécesseur, sans prendre le titre de roi, en posséda l'autorité (2). C'était un homme d'un âge avancé, guerrier, brave, expérimenté, mais d'une insatiable ambition. Pendant sept années, il supporta impatiemment la supériorité du Northumbre, et trouva enfin dans Céadwalla, roi de Gwynez ou de Nord-Walles, un allié qui

(1) Bède, II, 5, 9, 16. Les uns pensent que le tufa était un globe; d'autres, une touffe de plumes fixée sur une pique.

(2) Les Chroniques sax. (p. 28), et la plupart des autres autorités, rapportent qu'il monta sur le trône en 606, et qu'il régna 30 ans; mais Bède dit expressément qu'il ne régna que vingt-deux ans, ce qui place la première année de son règne à l'époque de la bataille d'Hatfield.

l'égalait en audace et qui formait les mêmes vœux. Ils réunirent leurs armes, levèrent l'étendard de la révolte, et traversèrent le Yorkshire. La bataille se donna près d'Hatfield, entre le Don et le Torre. L'armée des Northumbres fut mise en déroute; Edwin périt avec la plus grande partie de sa suite. Des deux fils qu'il avait eus de sa première femme Quoenburge, fille de Céorl, l'un, nommé Osfrid, périt avec son père, l'autre, Éadfrid, implora la protection de son parent Penda, et fut ensuite assassiné par lui, au mépris de ses serments. Édilberge, avec ses enfants et Paulinus, s'échappa par mer et se rendit à la cour de son frère, dans le royaume de Kent (1).

Les confédérés s'abandonnèrent sans frein à la licence de la victoire. Ils différaient de religion; les Bretons étaient chrétiens, les Merciens idolâtres : mais les deux nations se montraient également avides de faire éprouver aux vaincus leur ressentiment; l'une pour venger l'injure reçue naguère par son pays, l'autre afin de punir les apostats du culte de ses pères. Des deux peuples, les Bretons étaient le plus féroce. Ils n'épargnaient ni le sexe ni l'âge; et leur cruauté, loin d'être assouvie par la mort, se repaissait avec joie de la torture des captifs. Ils se séparèrent après avoir répandu la désolation d'une

(1) Bède, II, 20.

extrémité à l'autre de la contrée. Céadwalla resta pour ajouter à ses titres de gloire le massacre de tous les Northumbres ; Penda, à la tête des Merciens, marcha contre les Est-Angles. (A. D. 634.) Sigebert, leur roi, s'était dernièrement retiré dans un monastère, en résignant les honneurs et les soins de la royauté à son cousin Égeric : mais les Est-Angles, alarmés de l'approche du danger, rappelèrent à grands cris le vieux monarque, qui les avait si souvent conduits à la victoire. Il abandonna à regret la tranquillité du cloître pour le tumulte des combats. Mais ce moine royal refusa des armes, comme incompatibles avec sa profession, et dirigea avec un simple bâton les opérations de l'armée. La fortune des Merciens l'emporta ; Sigebert et Égeric périrent ensemble en combattant pour leur pays (1).

OSWAD, 6e BRETWALDA.

La mort malheureuse d'Edwin rompit pour quelque temps l'union des royaumes northumbres. La famille d'Ælla conserva la suprématie chez les Deiriens, et le sceptre fut confié, non pas à la vérité aux enfants d'Edwin, mais à leur cousin Osric, prince d'un âge mûr, et guerrier

(1) Bède, II, 20 ; III, 18.

expérimenté. A la mort d'Osric et d'Éanfrid, ce fut à Oswald, le plus jeune des fils d'Édilfrid, qu'échut le devoir de venger sa famille et son pays. Poussé par le désespoir et accompagné de guerriers peu nombreux, mais déterminés, il se mit à la poursuite des Bretons, et les découvrit, au déclin du jour, négligemment campés dans le voisinage d'Hexham. Oswald n'avait pas imité l'apostasie de son frère: par ses ordres on forma promptement une croix de bois que l'on fixa en terre; et se retournant vers son armée, il s'écria: « Soldats, fléchissons les genoux, et demandons au Dieu vivant et véritable de nous » protéger contre l'insolence et la férocité de nos » ennemis; car il sait que notre cause est juste, » et que nous combattons pour le salut de notre » patrie. » A ce commandement ils tombèrent à genoux et prièrent: ils se levèrent ensuite pour combattre, et la victoire devint la récompense de leur valeur et de leur piété. Céadwalla fut tué, et son invincible armée anéantie. Oswald, du consentement unanime des Berniciens et des Deiriens, prit le gouvernement des deux nations. Il avait des droits sur chacune d'elles; car, si par son père il descendait d'Ida, il comptait Ælla au nombre de ses aïeux, par Acha sa mère(1).

(1) Bède, III, 2, 6.

La piété d'Oswald, qui n'attribuait ses succès qu'à l'intervention de la divinité, l'engagea à solliciter près de ses anciens instituteurs le secours de quelques missionnaires, afin d'instruire son peuple dans la doctrine de l'Évangile. Corman, le premier qui lui fut envoyé, moine d'un caractère sévère et mélancolique, se dégoûta bientôt, et retourna dans son monastère; mais, lorsqu'en présence de la communauté, il accusa d'ignorance et de barbarie les habitants de la Northumbrie, il reçut une réprimande vive et judicieuse: « Mon frère, dit une voix, » la faute vient de vous. Vous exigez des païens » plus que leur faiblesse ne peut accorder; vous » deviez d'abord descendre jusqu'à eux, et » graduellement élever leurs esprits aux subli- » mes vérités de l'Évangile. » En entendant cette voix, tous les yeux se fixèrent sur l'orateur, simple moine, nommé Aidan, que ses frères, d'un suffrage unanime, donnèrent pour successeur à Corman. Après avoir reçu la consécration épiscopale, il parut à la cour d'Oswald, qui condescendit à expliquer en anglais les instructions que l'évêque donnait dans son propre langage. Aidan reçut du roi la donation de l'île de Lindisfarne, appelée depuis l'île Sainte, dans laquelle il bâtit un monastère qui fut longtemps l'objet de la vénération des Northumbres. Il parcourut toutes les parties du royaume

avec une persévérance infatigable; et ses efforts furent secondés par le courage de quelques moines zélés, qui abandonnèrent leur pays natal pour partager ses travaux. L'austérité de sa vie, son mépris pour les richesses, sa charité envers les pauvres, son attachement aux devoirs de sa profession, lui gagnèrent tous les cœurs, tandis que son éloquence éclairait l'intelligence de ses prosélytes. Le christianisme devint bientôt la religion dominante de la Northumbrie(1).

Non seulement Oswald revendiqua sur les Saxons la prééminence dont avaient joui ses prédécesseurs, mais il contraignit les princes pictes et écossais à se ranger au nombre de ses vassaux (2). Il parvint aussi, comme Edwin, à faire compter un prosélyte du sang royal parmi les Saxons chrétiens. A l'époque où Birinus, évêque étranger, envoyé par le pape Honorius, débarquait sur les côtes de Wessex, Oswald visitait le même royaume, dans l'intention d'obtenir la main de la fille de Cynégils. Leurs efforts réunis portèrent le monarque, sa famille et ses principaux thanes, à recevoir le sacrement de

(1) Bède, III, 3, 5.
(2) Bède, III, 6. Cuminius, moine écossais contemporain, l'appelle totius Britanniæ imperator. Cum. *Vit. st. Colum.* p. 44.

baptême. On parvint même à vaincre l'obstination de Cuichelm, et ce prince se proclama chrétien sur son lit de mort. Cynégils fit présent à l'apôtre, de la ville de Dorchester, au confluent de la Tame et de l'Isis. Oswald, en qualité de bretwalda, confirma la donation (1).

Mais le destin d'Edwin attendait aussi Oswald, et le même prince était destiné à devenir l'auteur de sa mort. (A. D. 642.) Dans la huitième année de son règne et la trente-huitième de son âge, le roi de Northumbrie livra bataille à Penda et à ses Merciens, dans les champs de Maser (2). Les païens furent victorieux; Oswald, enveloppé d'ennemis, fut tué. La reconnaissance des Northumbres recueillit ses dernières paroles, qu'une phrase proverbiale a transmises à la postérité : « Que » Dieu, dit Oswald en tombant, ait pitié des âmes » de mon peuple. » La férocité de Penda n'épargna même pas le cadavre de son ennemi : il lui coupa la tête et les bras, et les suspendit à un poteau élevé et fixé dans la terre. Le corps d'Oswald fut inhumé à Bardney, et son étendard de pourpre et d'or flotta sur sa tombe. Sa tête et ses bras furent détachés, l'année qui suivit sa mort, par Oswio, son successeur, qui déposa la tête dans le mo-

(1) Bède, III, 7.

(2) La plupart pensent que Maser est Oswestre, en Shropshire; d'autres, Winwich, en Lancashire.

nastère de Lindisfarne, et les bras dans la ville royale de Bamborough (1).

Bamborough fut la première place qui hasarda d'arrêter les progrès destructeurs des Merciens après la bataille de Maserfield. Située sur un rocher, défendue d'un côté par un précipice et de l'autre par l'Océan, elle défia long-temps leurs efforts. Mais le génie de Penda était fertile en expédients, et celui qu'il adopta montra toute la férocité de son caractère. On démolit, par son ordre, les villages voisins; tous les matériaux combustibles furent choisis dans les ruines et entassés contre les murailles, et dès qu'un vent violent se mit à souffler vers la ville, on porta le feu dans cet amas de matières. Déjà la fumée et les flammes se déroulaient sur les têtes des habitants épouvantés, quand le vent changea soudainement; le feu porta sa furie dans une direction opposée. Mécontent et confus, Penda leva le siége, et se retira avec son armée (2).

OSWIO, 7e BRETWALDA.

La retraite de Penda donna aux thanes northumbres le loisir d'élire le successeur d'Oswald.

---

(1) Bède, III, 9; II, 12. Chron. sax. p. 52.
(2) Bède, III, 16.

Leur choix se porta sur Oswio, son frère, qui hérita aussi de ses talents, et qui, pour affermir son trône, épousa Eanfled, fille d'Edwin (1); mais la puissance de la nation était alors affaiblie, et ce prince, durant un long règne de vingt-huit ans, qui fut souvent marqué par de brillants succès, eut à lutter contre les invasions des Merciens, les hostilités de son neveu Oidilwald, et l'ambition d'Alchfrid, son propre fils.

(A. D. 644.) Dès la seconde année de son règne, il fut effrayé des prétentions d'un compétiteur dangereux, de la maison d'Ælla, Oswin, fils d'Osric. La prudence et la nécessité l'amenèrent à consentir un compromis, par lequel il céda Deira à son rival, en se réservant la Bernicie et les pays conquis dans le nord. Le pinceau du vénérable Bède nous a tracé en couleurs aimables le caractère d'Oswin: il était affable, juste, religieux, et plein de générosité. Ses sujets adoraient ses vertus; sa cour était remplie de Saxons étrangers qui sollicitaient d'être employés à son service. (A. D. 651.) Les deux princes vécurent six années dans une apparente amitié, mais à la septième leur secrète jalousie éclata par des hostilités ouvertes. Oswin, renonçant à tout espoir de succès, licencia son armée et se retira, avec un seul serviteur, à Gilling, habitation de

(1) Bède, III, 15. Nen. c. 44.

l'ealdorman Hunwald. Ce perfide thane le livra à son ennemi, et sa mort seule put satisfaire la politique d'Oswio. L'évêque Aidan, qui l'aimait et le révérait à cause de ses vertus, déplora amèrement son sort, et le suivit au tombeau douze jours après (1). Le Northumbre toutefois ne recueillit aucun fruit de sa cruauté. Le fils d'Oswald, Oidilwald, se plaça sur le trône de Deira, probablement soutenu par l'influence supérieure de Penda (2).

L'infatigable monarque parut déterminé à obtenir la dignité de bretwalda. Il avait naguère chassé Coinwalch du trône de Wessex, parceque ce prince avait répudié sa fille Sexburge; il dirigea maintenant ses armes contre la Northumbrie, pénétra jusqu'à Bamborough, et brûla toutes les habitations qui se trouvèrent sur sa route (3). (A. D. 652.) Oswio, instruit par le sort de ses prédécesseurs immédiats, Edwin et Oswald, fit tous ses efforts pour calmer la colère de son formidable ennemi : il lui envoya des présents du plus grand prix; son second fils, Egfrid, fut envoyé comme otage à la reine Cynwise, épouse de Penda, et Alchfrid, son fils aîné, fut marié à Cyneburge, fille du Mercien. L'alliance des

---

(1) Bède, III, 14.
(2) *Id. ibid.* etc. 23, 24.
(3) *Id.* III, 17.

deux familles engagea Péada, fils de Penda, à se rendre à la cour de Northumbrie pour visiter sa sœur; il y vit et admira Alchflède, fille d'Oswio; mais la différence de religion eût opposé un insurmontable obstacle à leur union, si Alchfrid n'eût obtenu de son ami qu'il écoutât les missionnaires, et qu'il embrassât la doctrine des chrétiens. Quand on l'interrogea sur sa sincérité, il répondit avec chaleur que nulle considération, pas même la volonté d'Alchflède, ne le forcerait à retourner au culte de Woden. A son départ, il se fit accompagner de quatre prêtres, afin d'instruire ses sujets les Merciens du sud ou Middle-Angles, qu'il gouverna sous le titre de roi durant la vie de son père. On devait craindre que la conversion de Péada n'irritât le fanatisme de Penda; mais le vieux roi, quoiqu'il persévérât dans son attachement pour le culte de ses ancêtres, témoigna son admiration pour la morale de l'Évangile, et permit de l'enseigner à ses sujets; il fit observer finement aux convertis que, puisqu'ils avaient préféré une nouvelle religion, il était indispensable qu'ils en pratiquassent tous les préceptes, et qu'on encourrait sa disgrâce en portant les mœurs du paganisme qu'on devait abjurer, dans la profession du christianisme que l'on embrassait (1).

(1) Bède, c. 21.

(A. D. 653.) Vers la même époque, on versa les eaux du baptême sur un autre prosélyte royal. La reconnaissance attachait Sigeberct, roi d'Essex, à Oswio, et il rendait de fréquentes visites à la cour de Northumbrie. Oswio voulut arracher son ami aux erreurs de l'idolâtrie : il lui répéta souvent que des images taillées par le ciseau d'un ouvrier ne possédaient aucune des qualités de la divinité, et que le Dieu qui mérite l'adoration de l'homme doit être tout-puissant, éternel, créateur, régulateur, et dispensateur de l'univers (1). Sigeberct écouta attentivement son royal instituteur, consulta les thanes qui le servaient, et fut baptisé par Finan, successeur d'Aidan, à Wanbottle, en Northumbrie. Le prêtre Cedd fut sacré évêque des Saxons de l'est, et fixa sa résidence à Londres.

(A. D. 654.) Mais Penda avait encore rappelé ses Merciens aux armes. La première victime de son ressentiment fut Anna, roi des Est-Angles, qui, pendant trois ans, avait accordé un asile à Coinwalch, roi de Wessex. Il périt dans la bataille, et fut remplacé par son frère Édilhère, qui parvint à rejeter adroitement les hostilités du conquérant sur les Northumbres. Vainement Oswio essaya de se soustraire au danger, en lui offrant le sacrifice de son indépendance et un

(1) Bède, III, 22.

tribut : le Mercien lui déclara que son dessein était d'exterminer toute sa nation ; il distribua les présents qu'on lui avait envoyés aux auxiliaires, et trente chefs ses vassaux, saxons et bretons, grossirent avec leur suite le nombre de ses soldats. Le désespoir ranima le courage d'Oswio : accompagné de son fils Alchfrid et d'une poignée de gens résolus, il s'avança sans crainte contre la multitude de ses ennemis. La nuit qui précéda ce combat aventureux, il implora avec ferveur l'assistance du ciel, et, pour obtenir la victoire, il voua Ælflède, la plus jeune de ses filles, à la profession monastique. Vers le matin, Oidilwald, honteux peut-être de combattre ses compatriotes, se sépara des Merciens, se retira à quelque distance, et resta tranquille spectateur de la bataille. La valeur et le désespoir des Northumbres l'emportèrent : des trente capitaines qui servaient sous la bannière des Merciens, Oidilwald et Catgubail, roi breton de Gwynez, furent les seuls qui s'échappèrent. Penda ne survécut point à la destruction de son armée. Ce vétéran blanchi dans les combats, qui avait atteint sa quatre-vingtième année, qui avait trempé son épée dans le sang de trois rois des Est-Angles et de deux rois des Northumbres, avait été entraîné hors du champ de bataille par une troupe de fuyards ; mais il fut repris et mis à mort par ceux qui le poursuivaient. La bataille se donna à Winwidfield, près de Leeds ; et l'Are,

qui était alors débordée, engloutit plus de Merciens dans leur fuite, qu'il n'en était tombé sous le fer de l'ennemi. Les Anglo-Saxons avaient la coutume de consacrer par des adages ou dictons populaires les évènements les plus remarquables, et quand on parlait de cette victoire, on disait: « La mort d'Anna, l'assassinat d'Edwin et d'Oswald, le trépas de Sigeberct et d'Égeric, furent lavés dans le ruisseau de Windwid (1). »

La mort de Penda et la destruction complète de son armée ouvrirent à l'ambition d'Oswio une carrière inattendue. Il parcourut rapidement la Mercie et l'Est-Anglie, subjugua les habitants stupéfaits, et leur rendit les maux qu'ils avaient si souvent fait éprouver aux autres. Il partagea la Mercie en deux portions : il réunit les provinces du nord de la Trent à ses domaines, et par égard pour sa fille il laissa celles du midi sous le gouvernement de son mari Péada. Mais ce prince infortuné ne jouit pas long-temps de cette donation : aux fêtes de Pâques suivantes, il périt par trahison, et l'on assure que le coup fut dirigé par son épouse. Les Northumbres occupèrent immédiatement son territoire.

Tous les soins d'Oswio se portèrent sur l'accomplissement de son vœu. Ælflède, à peine âgée d'un an, fut confiée à l'abbesse Hilda ; son

(1) Bède, III, 24. Nenn. c. 64. Alc. de Pont. apud. Gale, p. 172.

douaire fut fixé à vingt hides de terre (800 arpents) dans la Bernicie, et à un égal nombre dans le Deira. Cette magnifique dotation donna à la communauté la faculté de quitter Harslepool et de se fixer à Whitby, dans un lieu plus convenable, où la none royale vécut dans la pratique de tous les devoirs religieux cinquante-neuf années, pendant la moitié desquelles elle exerça les fonctions d'abbesse. Le roi, bientôt après, dota un autre monastère à Gilling. Sa conscience lui reprochait le sang d'Oswin, et, à la sollicitation de la reine Eanfled, il fonda, au lieu même où le prince avait été tué, une communauté de moines, chargés d'offrir chaque jour au ciel des prières pour l'âme du prince assassiné, et pour celle de son royal meurtrier (1).

Oswio était alors bretwalda dans le sens le plus étendu de ce mot. La réunion de la Mercie à la Northumbrie avait mis sous sa domination beaucoup plus de terres qu'aucun de ses prédécesseurs n'en avait possédé. Les princes bretons et saxons se soumirent unanimement à son autorité, et la plus grande partie des Pictes et des Écossais évitèrent d'encourir son inimitié, en payant un tribut annuel. Cependant, long-temps avant sa mort, la puissance d'Oswio éprouva une

(1) Bède, III, 24.

altération notable (1). Trois ealdormans merciens, Immin, Eafha et Eadbert, reprirent les armes pour recouvrer l'indépendance de leur pays ; ils expulsèrent les magistrats northumbres, et conférèrent le sceptre à un prince qu'ils avaient soigneusement soustrait aux recherches du bretwalda, Wulphère, le plus jeune des fils de Penda. Il conserva son autorité malgré les Northumbres, et réunit sous son gouvernement les Merciens, les Middle-Angles et les Lindiswaras, ou habitants du pays de Lincoln. Pour ajouter à la mortification d'Oswio, il arriva qu'Alchfrid, son fils aîné, lui demanda une part de la Northumbrie avec le titre de roi ; une insinuation de Bède nous porterait même à supposer qu'il tira l'épée contre son père. Comme Oidilwald était mort, l'ambition d'Alchfrid fut satisfaite, et on lui assigna un royaume dans le pays des Deiriens (2).

Au déclin de ses années, Oswio quitta la politique et s'occupa de ce qui concernait la religion. Le christianisme avait été prêché dans tous les royaumes saxons, excepté dans le Sussex ; mais comme les missionnaires étaient venus de différents pays, quoiqu'ils enseignassent la même doctrine, ils différaient sur plusieurs

---

(1) Bède, II, 5 ; III, 24. C'est de là que le pape Vitalien appelle la Bretagne l'île d'Oswio : *Suam insulam*. Id. III, 29.

(2) Bède, III, 14 ; III, 21.

points de la discipline ecclésiastique. Le plus important se rapportait à l'époque canonique de la célébration de la pâque ; sujet qui, pendant plusieurs siècles, avait troublé la paix de l'église. On croyait universellement qu'elle dépendait du commencement de la lunaison équinoxiale ; mais, d'après les astronomes romains, cette lunaison devait commencer dès le 5 de mars, et selon ceux d'Alexandrie le 8 seulement du même mois. La conséquence de cette différence d'opinions fut que, lorsque la nouvelle lune tombait le 5, le 6, ou le 7 de mars, les Latins célébraient la fête de Pâques, une lunaison complète avant les chrétiens grecs (1). Au milieu du sixième siècle, l'église de Rome, fatiguée des querelles suscitées par ces différentes causes, avait adopté un nouveau cycle, qui s'accordait dans les points principaux avec le calcul d'Alexandrie. Mais cette amélioration était ignorée des chrétiens bretons, qui, à cette époque, s'occupaient entièrement à repousser les ennemis de leurs pays : et ils avaient coutume de suivre l'ancien cycle de Sulpice Sévère, qui leur était alors devenu per-

(1) Il y eut quelques autres variations dans les canons pascaux, qui ne contribuèrent qu'à obscurcir le sujet. On peut les voir dans le Bède de Smith, app. IX, p. 698, et le docteur O'Conor, *Proleg.* II, 119.

sonnel. Il vint de là que souvent Pâques, et conséquemment les autres fêtes de l'année qui dépendaient de cette solennité, étaient célébrées à des époques différentes par les Saxons chrétiens, selon qu'ils avaient été instruits par des missionnaires écossais, romains ou gaulois.

Un autre sujet de dispute moins sérieux fut la forme de la tonsure ecclésiastique. Par une coutume qui datait de loin, les membres du clergé se distinguaient par la manière dont ils portaient leurs cheveux; et les missionnaires, peu instruits des modes qui avaient été adoptées dans diverses contrées, furent, à leur première rencontre, mutuellement surpris et choqués de l'aspect non canonique de leurs confrères. Les Romains se rasaient une couronne sur la tête, et regardaient le cercle arrondi des cheveux comme une image de la couronne d'épines enfoncée sur les tempes du Christ par la cruauté de ses persécuteurs. Les Écossais laissaient tomber leurs cheveux sur leurs épaules, mais ils les rasaient en forme de croissant sur le devant de la tête. Les premiers alléguaient en défense de leur tonsure, qu'elle leur avait été transmise par saint Pierre, et accusaient leurs adversaires de porter la marque distinctive de Simon le magicien et de ses sectateurs: les derniers ne purent détruire les assertions du parti contraire, mais ils prétendirent que la

méthode de raser le devant de la tête, bien qu'elle pût avoir une origine impie, avait été sanctifiée par les vertus de ceux qui l'avaient pratiquée. Chaque parti s'obstina à suivre sa coutume, et condamna sévèrement toutes les autres.

(A. D. 664.) Si de semblables questions ont pu diviser les missionnaires, il n'est pas étonnant qu'elles aient jeté leurs disciples dans de grandes incertitudes. Il était réservé au zèle et à l'autorité d'Oswio de rétablir la concorde. Ainsi que le plus grand nombre de ses sujets, il tirait des Écossais la connaissance du christianisme; la reine Eanfled et son fils Alchfrid, avaient été élevés par des disciples des Romains. Ainsi Oswio vit sa propre famille partagée en factions, et les mêmes solennités célébrées à différentes époques dans son propre palais. Désirant amener partout l'uniformité, il somma les champions des deux partis de se réunir à Whitby et d'y discuter le mérite de leurs usages respectifs. Wilfrid, depuis évêque d'York, appuya la cause des Romains de l'autorité de saint Pierre et de l'usage de l'église universelle, qui ne devait pas céder aux prétentions de quelques obscures réunions de chrétiens sur les rivages occidentaux de la Bretagne. Colman argumenta de la sainteté de saint Colomban, l'apôtre du nord, et prétendit qu'on ne devait rien changer à un usage que ce saint et ses successeurs avaient

sanctionné. Oswio termina le débat en déclarant qu'il préférait les institutions de saint Pierre à celles de saint Colomban. La décision fut applaudie par la majorité de l'assemblée; et plusieurs des moines écossais se conformèrent sur-le-champ à l'usage de leurs adversaires; les autres se retirèrent, mécontents et en silence, à leur principal monastère, dans l'île d'Hii (1).

Dans la même année, la vingt-deuxième du règne d'Oswio, le commencement du mois de mai fut remarquable par une éclipse totale de soleil. L'ignorance des observateurs ne manqua pas de prédire les désastres les plus alarmants, et l'évènement sembla justifier leurs prédictions. L'été fut d'une extrême sécheresse; les cieux, pour me servir de l'expression d'un ancien chroniqueur, paraissaient embrasés; et une peste des plus calamiteuses (elle fut appelée la peste jaune) dépeupla l'île (2): elle fit sa première apparition sur les côtes méridionales, et, avançant graduellement vers le nord, elle avait, avant l'hiver, désolé les cantons de Deira et de Bernicie: elle atteignit l'Irlande au commencement d'août. Les symptômes de ce fléau dévastateur n'ont point été décrits par les historiens; mais il dé-

(1) Bède, III, 25, 26.

(2) Comparez Bède (III, 27) avec les *Annales d'Ulster*. (Usher, *Ant. Brit.* p. 948.)

concerta la science médicale des habitants, et beaucoup de Saxons de l'est, incapables de s'en rendre compte par des causes naturelles, l'attribuèrent à la colère des dieux, et retournèrent à leur ancienne idolâtrie. Au rapport de Bède, il paraît que la plupart étaient frappés et mouraient dans le cours d'une seule journée, et que, de tous ceux qu'atteignait la contagion, il s'en trouvait à peine un sur trente qui échappât à sa malignité. Durant vingt années, elle parut et reparut successivement dans les différentes provinces de la Bretagne et de l'Irlande. Bède n'essaie point de calculer l'étendue de ses ravages; il se contente des termes vagues de districts dépeuplés et de multitudes de morts. En Irlande, un ancien écrivain élève le nombre des victimes aux deux tiers des habitants (1). Les pays montagneux de la Calédonie échappèrent seuls à cette horrible dévastation: les naturels crurent pieusement qu'ils devaient cette faveur à l'intercession de leur patron saint Colomban, et que, même dans les contrées infectées, ils eussent été à l'abri de tout danger. Adamnan, abbé d'Icolmkille, rapporte, avec la partialité ordinaire à l'orgueil national, que deux fois à cette époque il alla voir le roi de Northumbrie; et que, quoiqu'il se trouvât au milieu de la contagion, quoi-

(1) Vit. Geral. sax. apud *Ant. Brit.* p. 1164.

que chaque jour il mourût autour de lui un grand nombre de pestiférés, ni lui ni personne de sa suite ne furent atteints (1).

La peste ne se fut pas plus tôt déclarée, qu'elle devint fatale aux personnages les plus distingués de l'île. Catgualet roi de Gwynez, Ercombert roi de Kent, Ethelwald roi de Sussex, Deusdedit archevêque de Canterbury, les évêques de Londres et de Lindisfarne, Boisil le célèbre abbé de Mailros, et Ethelburge la royale abbesse de Berking, en furent les premières victimes. La mort de l'archevêque fournit à Oswio l'occasion de reproduire son système favori d'uniformité religieuse. Il s'entendit avec Egbert, le nouveau roi de Kent; et par leur coopération, le prêtre Wighard, dont on avait fait choix pour succéder à la dignité archiépiscopale, fut envoyé à Rome afin de prendre l'avis du siége apostolique. Mais le nouveau prélat périt dans cette ville, victime de la peste à laquelle il avait échappé dans son propre pays; et sa mort fut annoncée à Oswio par une lettre du pape Vitalien. Le pontife, toutefois, assura le roi qu'il satisferait à ses vœux, en choisissant pour l'église de Canterbury une personne digne d'un poste aussi élevé; et peu de temps après, Théodore, moine de Tarsus, qui, par sa vertu et son éru-

(1) Adamn. *Vit. S. Columb.* II, c. XLVII, p. 153.

dition, avait conquis l'estime générale, arriva à Kent avec le titre d'archevêque de la Bretagne. Son autorité fut immédiatement reconnue par tous les prélats saxons; on créa de nouveaux évêchés, on convoqua des synodes, et l'uniformité de discipline fut partout établie et observée.

Oswio mourut en 670. Avec lui disparurent le titre et l'autorité de bretwalda. La puissance de la Northumbrie déclinait depuis quelques années, tandis que l'état voisin, celui de Mercie, créé par le génie de Penda, grandissait en forces, et que le royaume méridional de Wessex réussissait par des progrès lents, mais sûrs, à préparer la sujétion des Bretons. Ces trois nations rivales solliciteront l'attention du lecteur dans le chapitre suivant : les faibles royaumes d'Essex, de Kent, d'Est-Anglie et de Sussex, quelquefois alliés, mais généralement tributaires ou vassaux de leurs voisins plus puissants, ne présentent point assez d'intérêt pour mériter une mention particulière et plus détaillée.

CHAPITRE III.

Rois de Northumbrie. — de Mercie. — Ethelbald. — Offa. — Cenulf. — de Wessex. — Cæadwalla. — Ina. — Cynewulf. — Egbert. — Ethelwulf. — Ethelbald. — Ethelbert. — Ethelred.

NORTHUMBRIE.

Des mains d'Oswio, le sceptre de la Northumbrie passa dans celles d'Egfrid, l'aîné des fils qui lui avaient survécu (1). Les Pictes, méprisant la jeunesse du nouveau monarque, se réunirent sous leur prince Bernherth, et ressaisirent leur indépendance; mais Egfrid, avec une vigueur qui les surprit et les consterna, se mit à la tête

(1) Malmsbury (20, 21) et quelques autres écrivains postérieurs disent qu'Alchfrid, son fils aîné, vivait encore, mais qu'il avait été repoussé comme bâtard, et qu'il monta sur le trône après la mort d'Egfrid. D'après l'examen attentif de Bède, il me paraît qu'ils ont confondu Alchfrid et Aldfrid, et n'ont fait des deux qu'une seule personne. Aldfrid était illégitime et se croyait fils d'Oswio. Il vivait en exil volontaire chez les Écossais, où il s'occupait d'acquérir des connaissances; il fut appelé au trône après la mort de l'héritier légitime d'Oswio. Voyez Bède, p. 129, 132, 178, 206, 207, 234, 247, 293, et le poëme *De Abbat. Lindis*, in *Act. SS. Bened.* p. 305.

d'un corps de cavalerie, pénétra sur leur territoire, les défit dans une sanglante bataille, et les força de reconnaître encore la suprématie des Northumbres. Avec un succès pareil, il prévint et déjoua les desseins de Wulphère, roi de Mercie, qui comptait au nombre de ses vassaux la plupart des chefs du midi. La victoire renversa pour quelque temps la puissance des Merciens. Wulphère mourut bientôt après, et son royaume, occupé d'abord par le Northumbre, fut ensuite rétabli par Ethelred, qui avait épousé Osthryde, sœur d'Egfrid (1).

Une prévention religieuse a donné au règne d'Egfrid un intérêt accidentel; et ses querelles avec Wilfrid, célèbre évêque d'York, occupent dans nos histoires modernes une place remarquable, mais trop étendue. Wilfrid était un noble northumbre, qui avait voyagé pour s'instruire; à son retour d'Italie, il avait été placé près d'Alchfrid, fils d'Oswio, comme son précepteur et son confident. Lorsque Tuda mourut, Wilfrid fut appelé à lui succéder dans l'évêché d'York, et les deux princes l'envoyèrent dans la Gaule afin qu'il fût consacré par son ami Agilberet, évêque de Paris. Soit que, pendant son absence, il se fût élevé des contestations entre Oswio et son fils, soit que le parti des missionnaires écossais

(1) Edd. *Vit. Wilf.* XIX, XX, 61, 62. Bède. IV, 12.

eût acquis de l'ascendant, comme Eddius le donne à entendre, Wilfrid, à son retour, trouva Ceadda en possession de la dignité épiscopale, et se retira paisiblement dans son monastère à Rippon. Mais Théodore de Canterbury rétablit Wilfrid, et transféra Ceadda à Lichfield. Oswio acquiesça à la décision du métropolitain, et l'évêque posséda pendant plusieurs années son amitié et celle de son successeur Egfrid (1).

La première femme d'Egfrid se nommait Édilthryde; elle était fille d'Anna, roi des Est-Angles, et veuve de Tondberct, ealdorman des Girviens. Dans sa première jeunesse, elle s'était liée elle-même par un vœu de virginité, qui fut respecté par la piété ou par l'indifférence de son mari. A la mort de celui-ci, Oswio la demanda pour son fils Egfrid, âgé seulement de quatorze ans : et, en dépit de ses objections, elle fut conduite par ses parents à la cour de Northumbrie. Elle persista dans sa première résolution; et Egfrid, lorsqu'il monta sur le trône, en référa au jugement de Wilfrid, lui offrant par avance des présents de grand prix, s'il pouvait déterminer Édilthryde à renoncer à son vœu. Le prélat, toutefois, trompa ses espérances : la princesse prit le voile à Coldingham; et l'amitié qui existait entre Wilfrid et Egfrid s'affaiblit considérablement. Le roi

(1) Edd. I-XV. Bède, III, 28; IV, 3, 5, 19.

épousa alors Ermenburge, princesse dont le caractère violent excita le mécontentement du peuple et les remontrances de l'évêque. La liberté de ses avertissements mortifia l'orgueil de la reine, qui trouva dans son mari le ministre complaisant de sa vengeance (1).

Dans l'exercice de son autorité, l'archevêque Théodore était toujours sévère, et parfois despotique; il avait déjà déposé trois prélats saxons, et Wilfrid devait éprouver le même sort. A la sollicitation d'Egfrid et d'Ermenburge, il se rendit en Northumbrie, partagea le vaste diocèse d'York en trois parties, et consacra trois nouveaux prélats, l'un pour la Bernicie, l'autre pour Deira, et le troisième pour le Lindiswaras; mais Wilfrid ne se soumit point avec résignation. Il se plaignit d'avoir été déposé sans jugement, ou même sans accusation; et, fort de l'avis de ses collègues épiscopaux, il en appela à l'équité du souverain pontife. L'appel fut admis. Le prélat outragé se défendit en personne; le moine Cœnwald se présenta comme avocat de Théodore. Après avoir entendu patiemment ces débats, le pape Agathon décida que Wilfrid serait rétabli dans son ancien siége, mais qu'il choisirait trois personnes convenables, hors de son propre clergé, les nommerait évêques, et leur

(1) Bède, IV, 19. Edd. XXIV.

confierait les parties les plus éloignées de son diocèse (1). Egfrid et Ermenburge avaient fait plusieurs tentatives infructueuses pour arrêter le prélat dans son voyage; à son retour, ils le firent mettre en prison, et, durant neuf mois, ils s'efforcèrent, en employant alternativement la douceur et la sévérité, les promesses et les menaces, d'extorquer l'aveu qu'il n'avait obtenu le rescrit du pape qu'à force de présents, ou qu'il l'avait adroitement falsifié. Fatigués enfin de sa constance et des importunités de l'abbesse Ebba, ils consentirent à son élargissement, mais à la condition qu'il s'engagerait par serment à ne plus mettre les pieds dans les états d'Egfrid. Wilfrid se retira dans la Mercie; les intrigues de ses persécuteurs l'obligèrent de quitter ce royaume pour se rendre dans le Wessex, et du Wessex il fut contraint de chercher un asile chez les païens de Sussex. Édilwalch, leur roi, le prit sous sa protection, et l'exilé reconnut ce bienfait en répandant parmi ses sujets les doctrines de l'Évangile. Les Saxons méridionaux furent les derniers de l'octarchie qui embrassèrent le christianisme (2).

Quoique les familles royales de Northumbrie et de Mercie fussent alliées par mariage, cette

(1) Edd. xxiv-xxxi. Bède, iv, 12; v, 19.
(2) Edd. xxxiii-xl. Bède, iv, 13; v, 19.

union fut brisée par l'ambition d'Egfrid. Les armées ennemies se rencontrèrent sur la Trent : elles signalèrent leur courage dans un combat douteux; et la paix se rétablit par les paternelles exhortations de Théodore. Ælfwin, frère d'Egfrid, avait péri dans la mêlée; et, comme l'honneur du roi le forçait à demander compensation, on lui persuada d'accepter le *Were* (1) légal, au lieu de prolonger les hostilités dans l'espoir d'une vengeance incertaine (2). Cela fait, et dans l'année qui précéda celle de sa mort, il envoya Beorht, chef belliqueux et sanguinaire, pour ravager la côte de l'Irlande. Nous ne connaissons pas les motifs qui l'engagèrent à cette expédition. Bède nous assure que les Irlandais étaient un peuple doux et bienveillant. Un grand nombre d'Angles, accoutumés à aller puiser chez eux des connaissances, en étaient reçus avec bonté en toute occasion, et gratuitement défrayés. Beorht récompensa leur hospitalité en ravageant leur pays, et en brûlant leurs villes, leurs églises et leurs monastères. Les habitants, incapables de repousser l'assaillant par la force, appelèrent la vengeance du ciel sur l'auteur de leurs maux, et leurs imprécations parurent exaucées l'année suivante par la mort

(1) Le rachat du sang. (*Note du traducteur.*)
(2) Edd. XXIII. IV, 21.

malheureuse d'Egfrid. Contre l'avis de son conseil, le roi conduisait une armée sur le territoire des Pictes. Brude, leur roi, se retira prudemment devant un ennemi supérieur en force, et se laissa poursuivre jusqu'à ce que ses adversaires se fussent embarrassés dans les défilés des montagnes; mais, à Drumnechtan, il livra un combat fatal aux Northumbres; bien peu échappèrent au carnage : Egfrid lui-même fut trouvé sur le champ de bataille par les vainqueurs, et enterré avec pompe dans le cimetière royal de l'île d'Hii. Les Pictes, les Écossais, et quelques tribus des Bretons profitèrent de cet évènement pour recouvrer leur indépendance. Trumwin, qu'Egfrid avait nommé évêque d'Abercorn, s'enfuit dans le midi avec son clergé; et tous les colons saxons qui ne purent s'échapper promptement furent passés au fil de l'épée, ou destinés à un esclavage perpétuel (1).

Egfrid n'avait pas eu d'enfants d'Ermenburge; et les thanes northumbres offrirent la couronne à Aldfrid, qui passait pour fils illégitime d'Oswio. Durant le dernier règne, il s'était retiré aux îles de l'ouest, et avait consacré les loisirs de son exil à s'instruire sous la direction des moines écossais. Ses progrès lui firent donner

(1) Bède, III, 27; IV, 26. Edd. XLIII. Chron. sax. 45. Sim. Dun. *Hist. ecc. Dun.* p. 48.

par ses contemporains le titre de roi lettré. Quoique la disposition pacifique et le pouvoir affaibli de l'état ne lui permissent point de recouvrer la suprématie dont plusieurs de ses prédécesseurs avaient joui, il régna respecté par ses voisins, aimé de ses sujets, et vanté par les savants qu'il protégeait. Les historiens ne disent point s'il dirigea en personne quelque expédition militaire ; mais le fameux Beorht, par son ordre et avec sa permission, essaya d'effacer la honte que la dernière défaite avait attirée sur les armes des Northumbres ; et, comme le malheureux Egfrid, il perdit à la fois, dans cette tentative, la vie et son armée(1).

(A. D. 687.) La seconde année de son règne, Aldfrid avait, à la recommandation de l'archevêque Théodore, rétabli Wilfrid dans son évêché et dans ses domaines. La réconciliation ne dura pas long-temps. Les prélats déposés par la restauration de Wilfrid gagnèrent la confiance du roi; Brihtwald, successeur de Théodore, fut amené à favoriser leur cause; et l'évêque persécuté fut forcé une seconde fois d'en appeler à la justice de Rome. Il revint avec une attestation du pape constatant son innocence; mais Aldfrid refusa de le voir, et il se réfugia sous la protection de Cœnred de Mercie.

(1) Bède, v, 24.

(A. D. 705.) Aldfrid mourut en 705 ; il regretta dans ses derniers moments sa conduite envers Wilfrid, et légua à son successeur le soin de rendre justice au prélat outragé. On passa dans la même année un compromis satisfaisant pour toutes les parties.

Jusqu'ici les actions et les talents des rois northumbres ont exigé d'assez grands détails. Quelques pages suffiront à l'histoire de leurs successeurs; elle ne présente au lecteur qu'un spectacle continuel de perfidies, de trahisons et de meurtres. A la mort d'Aldfrid, son fils Osred avait huit ans. L'ealdorman Eadulf usurpa la couronne, et assiégea l'enfant royal dans Bamborough; mais le peuple épousa la cause d'Osred, et l'usurpateur, après un règne de deux mois passés dans le tumulte, paya de sa tête sa trahison. (A. D. 711.) Berctfrid prit le roi sous sa tutelle, et arrêta les incursions des Pictes, dans une sanglante bataille livrée près de la muraille. Osred s'émancipa bientôt lui-même, se délivra de la contrainte où le retenait son tuteur, et ce jeune homme indomptable fut tué dans sa dix-neuvième année, sur les rives du Winandermere (A. D. 716), en s'efforçant de réprimer une dangereuse insurrection conduite par ses parents, les deux frères Cœnred et Os-

(1) Bède, V, 19. Edd. XLII, LIII.

ric. Cœnred occupa le trône deux ans, Osric onze, et à la mort de celui-ci, le sceptre passa à Ceolwulf, frère de leur prédécesseur. (A. D. 729.) La science et la piété de Ceolwulf sont attestées par le vénérable Bède; mais il ne possédait ni la vigueur ni l'autorité qu'exigeait son rang. (A. D. 731.) Dans la seconde année de son règne, il fut pris, tonsuré, et renfermé dans un monastère. Il s'échappa de cette prison, remonta sur le trône, et apprit, au milieu des soins éclatants de la royauté, à regretter la tranquillité du cloître. Après un règne de huit ans, il renonça volontairement au sceptre, et embrassa la profession monastique, à Lindisfarne (1). Il eut pour successeur son cousin Eadbert, qui régna vingt-un ans, agrandit le territoire, et fit revivre pour un temps l'ancienne gloire des Northumbres. Les Pictes et les Merciens reconnurent la supériorité de ses armes; et, avec le secours d'Ouengus, roi des Pictes, il prit Dunbarton sur les Bretons et réunit Cyil à ses états. Dans sa vieillesse, il suivit l'exemple de son prédécesseur et reçut la tonsure au sein du clergé de l'église d'York, dont son frère Egbert était archevêque. (A. D. 758.) Sa retraite est attribuée par quelques auteurs à la violence; d'autres la rapportent à l'impression que fit sur son esprit la

(1) Mailros, 136. Sim. Dun. 100.

comparaison de la mort sanglante de deux princes contemporains avec la fin toute paisible de Ceolwulf (1). (A. D. 759.) Oswulf, fils d'Eadbert, fut tué dans une conspiration de ses thanes, peu après son avènement. Les suffrages du peuple donnèrent le sceptre à Edilwold, noble de Northumbrie; mais les descendants d'Ida, qui le réclamaient comme le droit de leur famille, voulurent traiter Edilwold en usurpateur. La mort d'Oswin, son principal antagoniste, qui périt dans un combat de trois jours au voisinage de Melrose, sembla le confirmer sur le trône; mais, après six ans d'un règne toujours troublé, il abdiqua dans une àssemblée des *witan* (2) à Finchley, en faveur d'Alchred, prince de la ligne d'Ida (3). L'inconstance des thanes (4) de la Northumbrie était fatale à l'ambition de leurs monarques. Alchred, abandonné de ceux qui l'avaient placé sur le trône, implora la protection de Kennet, roi des Pictes, et fut remplacé par Ethelred, fils d'Edilwold; tout ce que nous savons de ce dernier, c'est que, dans la cinquième année de son

---

(1) Auct. Bed. p. 224. Sim. Dun. p. 105. Hunt. 196.

(2) Conseillers royaux, membres du Wittena-gemote.

(3) Sim. Dun. p. 106. Auct. Bed. 224.

(4) Seigneurs, barons, propriétaires; il n'y a point dans la langue de véritable équivalent au mot thane. C'était le possesseur libre de deux cents arpents de terre.

(*Note du traducteur.*)

règne (A. D. 778), il fut deux fois défait par deux ealdormen (1) rebelles, Ethelwald et Heardbert, et que la perte de ses trois principaux capitaines le força à la fuite, en laissant le sceptre à Alfwold, fils d'Oswulf (2). Le règne d'Alfwold fut aussi tumultueux que ceux de ses devanciers. Beorn, son premier ministre, fut brûlé vif à Silton, par une réunion de thanes, dont la sagesse de son administration lui avait attiré l'inimitié; et le roi, dont la vertu ne put prévaloir contre la férocité de ses sujets, fut tué par l'ealdorman Sigan. (A. D. 788.) L'assassin s'arracha lui-même la vie, cinq ans plus tard (3). Osred, fils d'Alchred, essaya de ressaisir la couronne; mais les thanes rappelèrent Ethelred de l'exil; et le dernier prétendant, pour sauver sa vie, se fit moine dans l'abbaye d'York, et se sauva ensuite pour plus grande sûreté dans l'île de Man. (A. D. 790.) Ethelred revint avec la soif de la vengeance; il ordonna qu'Eardulf, l'un de ses plus puissants adversaires, fût mis à mort à la porte de l'église de Rippon. Les moines portèrent le cadavre dans le chœur. Durant le service funèbre, on s'aperçut qu'il respirait encore; aussitôt on appliqua à ses blessures les remèdes convenables; l'on cacha

(1) Comtes, chefs militaires, gouverneurs de provinces.
(2) Chron. sax. 62. Sim. Dun. 107, 108. Mailros, 138.
(3) Chron. sax. 62, 64. Mailros, 139.

soigneusement dans le monastère le futur roi de Northumbrie. Le sort d'Elf et d'Elwin, les deux fils d'Alfwold, fut plus déplorable. Ils s'étaient réfugiés dans le sanctuaire d'York ; tirés de leur asile par de trompeuses promesses, ils payèrent de leur vie leur crédulité. Osred revint alors de l'île de Man, et provoqua son rival au combat; mais, abandonné de sa suite, il succomba, nouvelle victime de l'ambition d'Ethelred. Ce prince, toutefois, marchait à grands pas vers la fin de sa carrière sanglante. La troisième année de son règne, une disette totale réduisit les habitants à la plus profonde détresse. Bientôt à la famine vinrent se joindre les ravages de la peste; et, pour mettre le comble à leurs infortunes, une armée de Danois fit une descente sur les côtes, dévasta le pays, et détruisit l'église révérée de Lindisfarne, première résidence de l'apôtre de Northumbrie. Cette réunion des fléaux de la nature et des fureurs d'un ennemi inconnu fut attribuée à l'imprudence ou à la mauvaise fortune d'Ethelred, et il périt dans une tentative infructueuse pour réprimer le mécontentement croissant de ses sujets (1). (A. D. 794.) Le sceptre, teint du sang de tant de princes, fut aussitôt saisi par Osbald : il tomba de ses mains au bout de vingt-sept jours, et Eardulf, qui de-

(1) Chron. sax. 64, 65. Mailros, 139. Sim. Dun. 110-113.

vait la vie aux moines de Rippon, monta sur le trône. Osbald se retira prudemment au fond d'un cloître, où il jouit d'une tranquillité inconnue à son heureux compétiteur. Eardulf fut contraint de combattre les assassins d'Ethelred, et les défit dans une sanglante bataille (A. D. 798.), à Billinghow, près Whalley. Ils trouvèrent un puissant protecteur en Cenulf, roi de Mercie. Les deux rois marchèrent l'un contre l'autre à la tête de leurs armées ; mais les prélats s'interposèrent, et amenèrent une réconciliation ; les deux princes se jurèrent une amitié éternelle (A. D. 801.). Cependant Eardulf fut, quelque temps après, surpris par ses ennemis, et renfermé dans une étroite prison. (A. D. 806.) Ces nombreuses et sanglantes révolutions provoquèrent l'attention des peuples étrangers. Charlemagne déclara les Northumbres plus perfides que les vrais païens (1) ; et, par un message spécial, il demanda et obtint la délivrance du captif. Il paraît que les ennemis d'Eardulf consentirent à soumettre leur querelle à la décision du pontife Léon III. Le roi lui-même, après s'être présenté devant l'empereur à Noyon, partit pour Rome, où l'envoyé d'Eanbald, archevêque d'York, était déjà rendu. Ce prélat,

(1) Gentem perfidam et perversam, pejorem paganis. Malms. 26.

l'ealdorman Wado, et Cenulf de Mercie, furent soupçonnés par Léon d'être les auteurs secrets de la rébellion. Au commencement de l'an 809, Eardulf quitta Rome, accompagné d'Aldulf, légat du pape, et de l'envoyé d'Eanbald, auxquels Charlemagne adjoignit Rotfrid, abbé de Saint-Amand, et Nanther, abbé de Saint-Omer, dans le dessein de manifester l'intérêt qu'il prenait à cette affaire. (A. D. 809.) Eardulf arriva en Northumbrie avec cette honorable escorte : tout obstacle disparut devant les ministres du pape et de l'empereur ; et le roi déposé fut unanimement rétabli sur le trône(1). La durée de son règne est incertaine.

Il est inutile de poursuivre l'histoire de ces princes. Dans le siècle écoulé, la Northumbrie avait donné de tels et de si nombreux exemples de trahison et de meurtre, qu'aucun autre peuple n'en fournirait de semblables. Dans une période de cent ans, quarante rois avaient pris le sceptre ; et de ce nombre à peine en compte-t-on un seul qui mourut en paisible possession de la royauté. Sept avaient été tués, six détrônés par leurs sujets rebelles. Après Eardulf, la même anarchie et la même perfidie prévalurent, jusqu'au moment où les Danois éteignirent com-

(1) Le Cointe, *Ann. eccl. franc.* p. 102. Ann. Bened. t. II, p. 383. Bouquet, *Rer. Gallic.* t. V, p. 72, 255, 333, 355, 602.

plètement la dynastie northumbre par le massacre d'Ella et d'Osbriht, en 867.

De ces princes sans dignité, victimes dévouées à l'ambition, l'âme se repose avec plaisir sur le caractère de deux personnages bien différents, qui, dans une position moins élevée, devinrent les bienfaiteurs de leur siècle et de leur pays. Tels furent Bède et Alcuin, savants northumbres, dont la supériorité littéraire a été reconnue par leurs contemporains; c'est à leurs écrits, c'est à leurs efforts, que l'Europe dut principalement le peu de savoir qu'elle posséda du huitième au onzième siècle. Bède naquit à Sunderland, et l'instruction de son enfance fut confiée aux moines du couvent de Jarrow, sur la rive droite de la Tyne. Il passa soixante-deux ans dans ce séminaire, employant, d'après son aveu, tous ses moments à ses progrès personnels[1] et à faciliter ceux des autres. Il avait étudié toutes les sciences qui échappèrent à la destruction de Rome; et si le lecteur parcourt ses écrits, il sera étonné de la profondeur et de la variété de ses connaissances. Le plus estimé de ses ouvrages est l'*Histoire ecclésiastique de la nation des Angles*, histoire qui traite spécialement de l'établissement du christianisme dans les différents royaumes saxons, mais qui renferme incidemment presque tout ce que nous connaissons sur les princes d'une épo-

que plus reculée. Ce savant moine mourut à Jarow en 733. Ses ouvrages furent promptement copiés et repandus parmi les peuples de l'Europe : l'accueil favorable qu'ils reçurent apprit aux Anglo-Saxons à le considérer comme l'ornement et l'orgueil de leur nation(1).

Alcuin est né à York ou dans ses environs. L'archevêque Egbert le nomma maître des grandes écoles de la ville archiépiscopale. Sa renommée attira à ses leçons une foule de disciples de la Gaule et de la Germanie, et lui mérita l'attention de l'empereur Charlemagne. Il accepta l'invitation que lui fit ce prince de résider à sa cour; il répandit le goût de la science dans toutes les provinces de l'empire, et compta au nombre de ses élèves les prélats et les ministres les plus distingués. Quand il fut atteint par l'âge, il s'éloigna du bruit et des distractions de la cour; et plusieurs personnes le suivirent dans sa retraite, à Tours, où il continua de se livrer à son goût pour l'instruction, jusqu'au moment de sa mort, qui arriva au commencement du neuvième siècle. Ses ouvrages sont nombreux; ils consistent principalement en

(1) Et rectum quidem mihi videtur, dit l'abbé Cuthbert, ut tota gens Anglorum in omnibus provinciis, ubiçumque reperti sunt, gratias Deo referant, quia tam mirabilem virum illis in suâ natione donavit. Ep. st. Bonif. p. 124.

poëmes, introductions élémentaires à diverses sciences, traités sur différents sujets théologiques, et une correspondance intéressante avec les personnages les plus célèbres du siècle (1).

MERCIE.

Le lecteur a vu dans les pages précédentes l'avènement de Wulphere au trône de Mercie, et les débats fréquents et souvent glorieux qu'il eut à soutenir contre la puissance des Northumbres. Avec un courage pareil, et parfois avec de plus grands succès, il s'opposa à ses rivaux du midi, les rois de Wessex. Dès le premier combat, le sort de la guerre rendit Wulphere pri-

(1) Les Anglo-Saxons, convertis, durent à leurs missionnaires le peu de savoir qu'ils acquirent; à une certaine époque, ceux du nord allèrent chercher l'instruction en Irlande, et ceux du midi chez les instituteurs romains, à Canterbury, ce qui produisit entre les deux îles une espèce de rivalité littéraire, dont Aldhelm, qui avait étudié d'abord sous des maîtres irlandais, et ensuite sous des maîtres romains, fait un récit très amusant. Dans sa lettre à Eadfrid, qui revenait alors d'Irlande, il donne un éloge mérité aux savants irlandais; mais il observe aussi que l'Angleterre doit en avoir sa part; que Théodore et Adrien brillent comme le soleil et la lune à Canterbury, et que souvent même le premier n'est environné que d'étudiants irlandais. Theodorus, summi sacerdotii gubernacula regens, Hibernensium globo discipulorum stipatur. Usser, Syllog. ep. p. 38. Voyez aussi O'Conor, prol. LXIX.

sonnier de Coinwalch; mais aussitôt qu'il eut recouvré sa liberté, il effaça la honte de sa défaite (A. D. 661.). A la bataille de Pontisbury, les forces du Wessex furent dispersées; les vainqueurs ravagèrent le territoire de leurs ennemis, et les Wightwaras, habitants de l'île de Wight, se soumirent à la domination de Wulphere (1). Ce prince était devenu le plus puissant de ceux qui régnaient au sud de l'Humber; et il employa son autorité à faciliter la propagation du christianisme parmi ses sujets. L'idolâtrie disparut en Mercie : les habitants de l'Essex, qui pendant la peste étaient retournés au culte de Woden, furent rendus à celui du Christ par les prédications de l'évêque Jarumnan; et Edilwalch, roi de Sussex, persuadé par Wulphere, se déclara chrétien. Le jour de son baptême, il reçut de la munificence de son royal parrain la souveraineté de l'île de Wight et du territoire de Meanwaras, district comprenant environ la moitié de l'est du Hampshire. Wilfrid, que le ressentiment d'Ermenburge avait forcé de s'exiler, profita de la circonstance pour établir la croyance de l'évangile dans le royaume de Sussex, et Edilwalch récompensa son zèle par la

(1) Ceci me paraît la manière la plus plausible d'accorder Ethelwerd (p. 476) avec les Chron. sax. (p. 39) et Bède (IV, 13).

donation de l'île de Selsey, qui contenait quatre-vingt-sept hides de terres (1), et deux cent cinquante esclaves. Ceux-ci furent baptisés, et reçurent immédiatement leur liberté de la piété de l'évêque (2).

Le pouvoir de Wulphere déclina aussi rapidement qu'il s'était élevé. Sur la fin de son règne, il fut défait par les Northumbres, et perdit la province de Lindiswaras. Les habitants de Wessex, qui avaient souffert impatiemment sa suprématie, furent encouragés par la victoire des Northumbres à tenter de nouveau le sort de la guerre. Quoique la bataille ne fut pas décisive, elle contribua à détruire la puissance de Wulphere; et, après sa mort, Egfrid, roi de Northumbrie, envahit et soumit le royaume (3).

(A. D. 675.) Ethelred, frère de Wulphere, avait épousé Osthride, sœur d'Egfrid. Il dut sans doute à cette alliance la couronne de Mercie. (A. D. 676.) Il leva une armée contre Lothaire, roi de Kent, brûla les villages et les églises, et détruisit la ville de Rochester, après en avoir chassé les habitants. Il demanda bientôt à Egfrid la province de Lindiswaras; une guerre s'ensuivit: Ælfwin, frère du Northumbre, pé-

---

(1) Environ trois mille quatre cent quatre-vingts arpents.
(2) Bède, III, 30; IV, 13. Edd. Vit. Wilf. XL.
(3) Chron. sax. p. 41. Edd. XX.

rit ; et Ethelred, quoiqu'il eût payé le *were* (1) pour la mort d'Ælfwin, rentra en possession du territoire disputé (A. D. 679.). Il régna plusieurs années honorablement ; mais le meurtre de la reine Osthryde (A. D. 697.) par les Suthenhymbres, peuple situé entre la Trent et l'Humber, affecta sensiblement son esprit. Il donna le gouvernement du district mécontent à son neveu Cœnred, fils de Wulphere, et abdiqua enfin le sceptre en sa faveur (A. D. 704.). Il avait lui-même des enfants, mais ils étaient encore trop jeunes, et la nation préférait un successeur d'un jugement reconnu, et dans toute l'énergie de la virilité. Ethelred prononça alors ses vœux dans le monastère de Bardeney, fut élevé à la dignité d'abbé, et mourut très avancé en âge, en 716 (2).

Les anciennes chroniques font un grand éloge de Cœnred, prince pieux et ami de la paix ; mais son règne, qui ne dura que cinq ans, n'offre qu'un sujet stérile à l'historien. Dès que Ceolred, fils du monarque précédent, fut d'âge à porter le sceptre, Cœnred résigna la couronne, et, se rendant à Rome, reçut l'habit monastique des mains du pontife (A. D. 709.). Offa,

---

(1) Rachat du sang.

(2) Bède, IV, 12, 21 ; V, 19. Chron. sax. 44, 49. Flor. ad an. 716. Chron. Pet. de Burg. p. 6.

fils de Sighère, roi d'Essex, le suivit dans son pèlerinage, et devint l'imitateur de ses vertus(1).

Le règne de Ceolred fut presque aussi tranquille que celui de son prédécesseur. Une seule fois il eut recours à la fortune des armes contre Ina, roi de Wessex (A. D. 715.). La bataille fut livrée à Wodensbury, et la victoire réclamée par les deux nations. Mais Ceolred dégénéra de la piété de ses ancêtres, et s'attira, par la licence de ses mœurs, la haine des Merciens. La huitième année de son règne, comme il se mettait à table avec ses thanes, il perdit tout-à-coup la raison, et expira peu après dans les souffrances les plus cruelles (2) (A. D. 716.).

Ethelbald, descendant d'Alwin, frère de Penda, était contemporain de Ceolred. Dans la force de la jeunesse, plein de grâce en sa personne, il était avide de pouvoir, et immodéré dans ses plaisirs. Pour échapper à la jalousie de Ceolred, qui le regardait comme un rival, Ethelbald s'était caché dans les marais de Croyland, où les soins de l'hospitalité lui furent prodigués par Guthlake, célèbre ermite. Dès qu'il eut appris la mort de son persécuteur, il sortit de sa retraite, se saisit du sceptre sans opposi-

(1) Bède, v, 19.

(2) Chron. sax. p. 50, 51. Ep. st. Bonif. apud Spelm. p. 225.

tion, et, dans la suite, pour marquer sa reconnaissance à son ancien bienfaiteur, il fit élever une église et un monastère magnifiques sur la tombe de Guthlake(1). Le caractère d'Ethelbald fut un mélange de vices et de vertus. Il se montrait libéral envers le pauvre et envers ses serviteurs; il veillait avec sollicitude à l'administration de la justice, et réprimait sévèrement les haines héréditaires qui divisaient les thanes de Mercie, et diminuaient la force de la nation. Cependant il ne se fit jamais scrupule d'envahir les droits de ses sujets, et dans la crainte de s'imposer des chaînes qui limitassent ses plaisirs, il refusa de s'engager dans les liens du mariage. Les plus nobles familles furent disgraciées, et la sainteté du cloître profanée par ses amours. Le bruit de son immoralité parvint aux oreilles du saint missionnaire Boniface, qui, du fond de la Germanie, lui écrivit une lettre pleine des reproches les plus véhéments (2). On ne dit pas quelle influence elle eut sur sa conduite; mais bientôt après il assista à un synode tenu par l'archevêque Cuthbert pour la réformation des

(1) Ingul. p. 2. Pour la construction de ce bâtiment, Ethelbald donna trois cents livres d'argent la première année, et cent livres, régulièrement, pendant les dix années suivantes. P. 3.

(2) Ep. st. Bonif. apud Spelm. p. 225.

mœurs, et long-temps avant de mourir il renonça aux folies et aux vices de sa jeunesse.

Des rois qui jusqu'alors avaient porté le sceptre de Mercie, Ethelbald était le plus puissant. Depuis l'Humber jusqu'au canal du midi, il força chaque tribu à reconnaître son autorité; mais il paraît avoir respecté le pouvoir ou l'habileté des monarques northumbres. S'il tenta deux fois d'envahir leur territoire, ce fut lorsque ces rois combattaient dans le nord contre les Pictes (A. D. 737.), et les dépouilles qu'il en tira furent chèrement payées par l'infamie de l'agression (1) (A. D. 740.). Dans le midi, les rois de Wessex se révoltèrent contre sa domination; mais chaque nouvelle tentative ne servait qu'à river leurs fers. Ils furent contraints de le servir comme vassaux et de combattre pour lui comme pour leur seigneur. Enfin, en 752, Cuthred entreprit de se délivrer ainsi que son pays, et combattit vigoureusement les Merciens dans les plaines de Burford en Oxfordshire. Dans l'espace ouvert entre les deux armées, Edilhun, qui portait le dragon d'or, bannière de Wessex, tua de sa main

(1) Bède, v 23. Dans ses écrits, il se nomme roi de Bretagne, et rex non solum Merciorum, sed et omnium provinciarum quæ generali nomine Sutangli dicuntur. Smith's Bed. app. p. 786. Hunt. 195. Chron. sax. 54.

le porte-étendard d'Ethelbald : et ses concitoyens regardèrent comme un présage de victoire la valeur de leur champion. Un poëte ancien a décrit avec éloquence le choc des deux armées, les cris et les efforts des combattants, leurs armes meurtrières, la lance, la longue épée, la hache de bataille, et les soldats de deux partis prodiguant leur vie pour la défense de leurs drapeaux. Le hasard conduisit à la fin Ethelbald devant Edilhun ; mais le roi de Mercie, reculant à la vue de la taille gigantesque et du fer ensanglanté de son adversaire, donna à ses compagnons l'exemple d'une fuite précipitée. Cette défaite renversa pour quelque temps la suprématie de la Mercie (1).

(A. D. 757.) Ethelbald ne survécut pas longtemps à cette disgrâce. Beornred, noble Mercien, aspirait au trône, et lui livra bataille sur le mont Seggeswold, dans le Warkwickshire. Le roi périt dans la mêlée, ou fut tué par ses propres gardes la nuit suivante : on porta son corps dans le monastère de Repandune(2).

La mort d'Ethelbald transféra momentanément la couronne sur la tête de Beornred ; mais les thanes épousèrent les intérêts d'Offa, prince

(1) Hunt. 193. West. *ad ann.* 755.

(2) Ingul. p. 5. Auct. Bed. p. 224. Sim. Dun. p. 105. Malm. f. 14.

du sang royal ; et au bout de quelques mois l'usurpateur fut défait dans une bataille et chassé de Mercie. Le nouveau monarque employa les quatorze premières années de son règne à soumettre ses ennemis domestiques, et à consolider sa puissance ; ce qu'il ne put effectuer sans répandre beaucoup de sang (1). En 771, il montra pour la première fois le caractère d'un conquérant, en subjuguant les Hestinges, peuplade qui habitait la côte de Sussex (2)(A. D. 774.). Trois ans après, il envahit Kent, il en défit les habitants à Otford, et teignit les eaux du Darent du sang des fuyards(3). Après avoir combattu les plus faibles états, il tourna ses armes contre les plus puissants (A. D. 777.). Il entra dans l'Oxfordshire, qui appartenait alors au Wessex, vit fuir devant lui Cynewulf, monarque des West-Saxons, s'empara de Bensington, résidence royale ; et le territoire de la rive gauche de la Tamise devint la récompense du conquérant(4).

---

(1) Ep. Alcuini apud Malm. p. 33. Lel. Collect. 1, 402.

(2) Mail. p. 138. Sim. Dun. p. 107. On a placé les Hestinges dans toutes les parties de l'île. Une charte de Dublet les fixe dans le Sussex. Offa, par cette charte, confirme une donation de terres, dans les environs d'Hastings, à l'abbaye de Saint-Denis, et nomme Bertwald, propriétaire d'Hastings et de Pevensey, son *fidelis*. Apud Alford, *ad ann.* 790.

(3) Chron. sax. 61. Mail. 138.

(4) Chron. sax. 61. Mail. 138. Ethel. 477.

Les Bretons furent les dernières victimes de son ambition. Il repoussa les rois de Powis, de Shrewsbury au-delà de la Wye. Le pays entre cette rivière et la Sévern se couvrit de colonies saxonnes; et une tranchée avec un rempart qui se prolongeaient pendant cent milles, depuis l'embouchure de la Wye jusqu'à celle de la Dee, mit les sujets d'Offa à l'abri des incursions de leurs vindicatifs voisins (1). Les Northumbres aussi, mais on ignore en quelle année, avaient été forcés de reconnaître la suprématie des Merciens (2).

(A. D. 785.) La chaire de saint Pierre était à cette époque occupée par Adrien, l'ami et le favori de Charlemagne. En 785, deux légats du pape, les évêques d'Ostie et de Tudertum, suivis d'un envoyé du monarque français, débarquèrent en Angleterre, et convoquèrent deux synodes, l'un dans la Northumbrie, et l'autre en Mercie. Dans ce dernier, auquel assistaient Offa et tous les princes et prélats du midi de l'Humber, les légats lurent un code de lois ecclésiastiques, composé par le pontife pour la réformation de l'église anglo-saxonne. On l'écouta avec respect, et tous

(1) Wise's Asser. p. 10. Sim. Dun. p. 118. Caradoc. p. 20. Langhorn, p. 292.

(2) West. 142. Offa, dans une charte datée de 780, se dit: Rex Merciorum simulque aliarum circumquaque nationum. Smith Bed. app. p. 767.

les membres l'adoptèrent (1). L'ambition d'Offa ne perdit pas l'occasion d'accomplir un projet qu'il avait long-temps médité. Jaenbercht, archevêque de Canterbury, avait autrefois offensé le roi, qui l'avait dépouillé de tous les fiefs appartenant à son siége sur le territoire de Mercie. L'inimitié qu'Offa portait au prélat retomba sur l'église à laquelle il présidait. Le roi demanda pourquoi les prélats merciens étaient soumis à la juridiction d'un évêque de Kent; pourquoi le plus puissant royaume saxon n'avait pas un archevêque national. Selon son désir, on proposa dans le synode que la juridiction du siège de Canterbury fût bornée aux trois royaumes de Kent, Sussex et Wessex; que l'un des évêques merciens fût élevé à la dignité archiépiscopale; et que tous les prélats, entre la Tamise et l'Humber, dépendissent de son autorité. Jaenbercht ne consentit pas sans de vifs débats à l'abaissement de son église; mais il ne put résister à l'influence d'Offa, et l'on choisit pour nouvel archevêque Higebert de Lichfield (2). Il fallait

(1) Chron. sax. 64. Wilk. Con. I, 151.
(2) Malm. f. 15; Wilk. Con. p. 152, 164. Ce fut, dit la Chronique saxonne, un *geflitfullic synod*, bruyant synode. P. 63. On n'est pas d'accord sur la position de Calcuith, ou Calcythe, où il fut tenu; je crois que ce peut être Chelsey, qui conserva le nom de Chelcethe jusqu'à la fin du XVe siècle. Lel. Col. IV, 250.

encore obtenir l'approbation du pape. Les envoyés d'Offa vantèrent la grande étendue de la province de Canterbury, et représentèrent qu'il serait convenable d'y fixer un archevêque du pays, pour présider les églises d'un royaume aussi puissant que la Mercie : les avocats de Jaenbercht alléguèrent les lettres des pontifes précédents, la prescription de deux siècles, et l'injustice commise en privant un prélat innocent de plus de la moitié de sa juridiction. Adrien se rendit aux vœux du roi : le pallium et la dignité archiépiscopale furent conférés à Adulph, successeur d'Higebert au siége de Lichfield ; et Jaenbercht fut forcé de se contenter de l'obédience des évêques de Rochester, Londres, Selsey, Winchester et Sherburne (1).

Avant la fin du concile, Egferth, fils d'Offa, fut solennellement couronné ; il régna conjointement avec son père. A la même époque, le roi remit entre les mains des légats une charte par laquelle il faisait le serment, et promettait pour ses successeurs, d'envoyer chaque année la somme de trois cent soixante-cinq mancuses à l'église de Saint-Pierre de Rome, somme destinée à couvrir les dépenses du culte public, et particulièrement à secourir les pélerins indigents (2).

(1) Angl. sac. 1, 460. Malms. f. 15. Spel. Con. 302.

(2) Angl. sac. 1, 461. Chron. sax. p. 64. Huntingdon

Alcuin, le précepteur anglo-saxon de Charlemagne, servit d'intermédiaire pour établir une correspondance épistolaire entre son royal pupille et le roi de Mercie (1). D'après des lettres qui existent encore, il paraît que plusieurs des thanes qui s'étaient opposés à ce que le trône échût à Offa, ne trouvant pas prudent de rester en Angleterre, avaient cherché un asile sur le continent. L'humanité de Charlemagne refusa de les livrer au ressentiment de leur ennemi. Il envoyait à Rome ceux qui affirmaient leur innocence, pour se justifier devant le pape; et il gardait les autres sous sa protection, non pas, disait-il, pour les encourager dans leur rébellion, mais dans l'espoir que le temps adoucirait le ressentiment d'Offa, et que les fugitifs pourraient rentrer en grâce. Un jour il en remit quelques uns à la foi d'Ethelheard, successeur de Jaenbercht au siége de Canterbury, mais sous la condition expresse de les renvoyer en France en toute sûreté, si le roi ne faisait la promesse la plus solen-

---

(f. 197) dit qu'Egferth fut couronné roi de Kent; mais, en cela, il diffère de tous les autres historiens. — Le mancuse valait trente sous.

(1) Dans ses lettres, Charles prend le titre pompeux du plus puissant des rois chrétiens de l'est; et, en même temps, pour flatter la vanité d'Offa, il l'appelle le plus puissant des rois chrétiens de l'ouest. Ep. Car. Mag. apud Bouquet. tom. v, p. 620.

nelle de pardonner leurs offenses (1). Il s'éleva une autre discussion sur les intérêts commerciaux des deux nations. On se plaignait de ce que l'avarice de quelques manufacturiers anglais les avait portés à rétrécir les dimensions des robes de laine qu'ils vendaient sur le continent; et la vigilance des Français avait découvert plusieurs aventuriers qui, sous le déguisement de pèlerins, avaient tenté d'en imposer aux officiers de la douane (2). Ces difficultés s'arrangèrent à l'amiable; mais il s'en présenta une nouvelle qui détruisit toute harmonie pour plusieurs années. Charlemagne, en témoignage d'amitié, proposa un mariage entre la fille d'Offa et Charles, son fils illégitime. Le roi de Mercie, comme prix de son consentement, demanda une princesse fran-

(1) La lettre adressée à Ethelheard est si honorable pour Charlemagne, que ce ne sera pas prétendre à une apologie d'en transcrire une partie. « Hos miseros patriæ suæ exules vestræ direximus pietati, deprecantes, ut pro ipsis intercedere dignemini apud fratrem meum carissimum Offanum regem.—His, si pacem precari valeatis, remaneant in patriâ. Sin verò durius de illis frater meus respondeat, illos ad nos remittite illæsos. Melius est enim perigrenare quam perire, in alienâ servire patriâ quam in suâ mori. Confido de bonitate fratris mei, si obnixè pro illis intercedatis, ut benignè suscipiat eos, pro nostro amore, vel magis pro Christi charitate, qui dixit : Remittite, et remittetur vobis.» Int. Epist. Alcuini. Ep. 61.

(2) Malms. f. 17. Lel. Col. 1, 402. Wilk. Con. 1, 158. Bouquet, v, 627.

çaise pour son fils Egferth. Si l'on réfléchit que les deux monarques avaient jusqu'alors traité sur le pied d'une parfaite égalité, on n'apercevra aucune offense dans cette proposition; toutefois, elle blessa l'orgueil de Charlemagne. Il rompit toute communication avec la cour de Mercie; et le commerce avec les marchands anglais subit les plus rigoureuses prohibitions. Mais Gerwold, le receveur des douanes, dont les intérêts souffraient probablement de cette interruption, contribua à apaiser son souverain; et Alcuin, qui était chargé de négocier avec le roi de Mercie, parvint à rétablir des relations d'amitié entre les deux cours (1).

Les plus puissants des princes saxons ambitionnaient l'alliance de la famille d'Offa. Brihtric et Ethelred, rois de Wessex et de Northumbrie, avaient déjà épousé ses filles, Eadburge et Elflède; et Ethelbert, jeune roi d'Est Anglie, prétendait à la main de leur sœur, Etheldride. Ce prince aimable et accompli (tel est le portrait qu'on en fait) se rendit en Mercie, d'après l'avis de son conseil, accompagné d'un nombreux cortége. Il s'arrêta sur la frontière, et envoya devant lui un messager chargé de présents, et d'une lettre pour annoncer au roi l'objet de sa visite. Celui-ci répondit par une invitation polie, en promettant toute sûreté. A son arrivée, le prince fut reçu avec

(1) Chron. Fontanellen. c. xv, apud Bouquet, v. 315. Epist. Alc. ad Colc. Ibid. p. 607.

les égards dus à son rang, et des expressions d'affection qui flattèrent beaucoup ses espérances. Le jour se passa dans les fêtes et dans l'allégresse. Sur le soir, Ethelbert se retira dans son appartement; mais, après quelques instants, il fut invité par Wimbert, l'un des officiers du palais, à se rendre près d'Offa, qui désirait conférer avec lui sur des matières importantes. Ce prince, incapable de soupçons, suivait son guide à travers un passage obscur, lorsqu'il fut entouré de scélérats et massacré. A cette nouvelle, sa suite monta à cheval et prit la fuite. Etheldride, trompée dans ses espérances de bonheur terrestre, quitta la cour, et s'enferma dans l'abbaye de Croyland; et Offa, retiré dans ses appartements, s'efforça, par des démonstrations extérieures, de prouver son innocence. Trop de reconnaissance pour le fondateur de son abbaye, a porté le moine de Saint-Albans à rejeter le crime du roi sur la reine Cynedride; d'autres anciens écrivains disent seulement qu'il y fut poussé par elle; et, s'il est vrai qu'il annexa immédiatement l'Est-Anglie à ses possessions, on ne peut douter que l'homme qui se hâta de saisir cet avantage n'eût ordonné l'exécution du meurtre (1).

(1) Westminster ne fait que copier le moine de Saint-Albans; celui-ci rejette le crime sur la reine, et, en outre, fait tomber Ethelbert, par une trappe, dans une cave, où il fut tué. Vit. Off. II, 980. Wallingford (p. 530), sur quelque ancienne

Offa honora la mémoire du prince dont il avait répandu le sang, en lui érigeant un tombeau, et en faisant de riches donations à l'église d'Hereford, où reposaient ses restes. Vers le même temps, il fonda l'abbaye magnifique de Saint-Albans : mais son cœur était rongé de remords, et son corps ruiné par le chagrin. (A. D. 794) Au bout de deux ans, il suivit Ethelbert dans la tombe, et on l'enterra près de Bedfort, dans une chapelle, sur les bords de l'Ouse. C'est une tradition du voisinage, que, peu d'années après, la rivière déborda, et que ses ossements furent enlevés par l'inondation (1).

Egferth, qui avait été couronné neuf ans auparavant, succéda à son père. Les anciens écrivains abondent en réflexions sur les malheurs d'une famille dont l'établissement avait coûté tant de crimes à son fondateur. Egferth mourut sans postérité, après avoir régné cent quarante-un jours. Sa sœur Elflède devint veuve, peu

---

autorité, le fait mourir sur un champ de bataille. Occidit in campestri indicto bello. Voyez Chron. sax. 65. Malm. 15. Ethelw. 477. Asser. Ann. 154. Brompt. 749-752.

(1) Je n'ai pas parlé du prétendu voyage d'Offa à Rome, car il n'aurait pas été oublié dans tous les écrits des historiens antérieurs au moine peu véridique de Saint-Albans. L'institution du Remescot, tribut payé à la cour de Rome, lui est attribuée par Huntingdon ; je crois que cet auteur l'a confondue avec la donation des trois cent soixante-cinq mancuses déjà mentionnées.

après son mariage ; Eadburge mourut, en Italie, pauvre et exilée; et Ethelthride finit ses jours dans sa retraite de Croyland. Ainsi, peu de temps après le meurtre d'Ethelbert, Offa et sa race avaient disparu pour toujours (1).

Le trône de la Mercie fut ensuite occupé par Cenulf, descendant d'un autre frère de Penda. Au commencement de son règne, une singulière révolution dans le Kent attira son attention sur ce royaume. Par la mort d'Aluric, la race d'Hengist se trouvait éteinte ; et la perspective d'un trône réveilla l'ambition de plusieurs compétiteurs. L'heureux candidat fut un ecclésiastique allié aux descendants de Cerdic, nommé Eadbert Pren, qui préféra la couronne à la tonsure (2). Ethelheard, archevêque de Canterbury, vit avec peine son élévation : mais s'il traita Eadbert d'apostat, Eadbert le regardait comme un rebelle. Le métropolitain, sans force pour maintenir la discipline des canons, consulta le pontife romain Léon III, qui, après mûre délibération, excommunia le roi, et le menaça, s'il ne retournait à la profession ecclésiastique, d'exhorter tous les habitants de la Bretagne à se réunir afin de punir sa désobéissance (3). (A. D. 796.) Cenulf se

(1) Ing. p. 6.

(2) Hunting. f. 197. Wallingford dit qu'il était frère d'Ethelred, l'aîné des fils de Withred, p. 530.

(3) Anglia sacra, 1, 460. Il n'est pas fait mention du nom

chargea de cet office ; et Eadbert, convaincu que toute résistance serait vaine, essaya d'échapper à la vigilance et au ressentiment de ses ennemis. Il fut pris néanmoins; on lui creva les yeux, et on lui coupa les mains. Cuthred, créature du parti vainqueur, reçut le trône, avec le titre mais non l'autorité de roi ; et Eadbert fut réservé par le Mercien pour la satisfaction de sa vanité. On avait désigné un jour pour la dédicace de l'église de Winchelcomb, qu'il avait bâtie avec une magnificence royale; deux rois assistaient à la cérémonie, ainsi que treize évêques, dix ealdormen, et un immense concours de peuple. En leur présence, Cenulf conduisit son captif mutilé jusqu'à l'autel, et, par une grâce et une clémence spéciale, lui rendit sa liberté de la manière la plus solennelle. La cérémonie de ce jour fut terminée, selon la coutume nationale, par une distribution de présents. Cenulf donna aux rois, aux prélats et aux ealdormen, des chevaux, des vêtements de soie, et des vases de métaux précieux; à chaque assistant de noble naissance, mais sans possession territoriale, une livre d'argent ; et à chaque ecclésiastique ou moine, une somme proportionnée, mais moins considérable (1).

---

du roi dans la lettre du pape ; mais toutes les circonstances se rapportent à Eadbert.

(1) Monast. Angl. 1, 189. Chron. sax. 67. Sim. Dun. 114. Malms. 13. Walling. 530.

(A. D. 803.) La seconde entreprise de Cenulf fut un acte de justice; elle eut pour objet de rendre aux successeurs de saint Augustin les prérogatives dont ils avaient été privés à la demande impérieuse d'Offa. L'autorité du nouveau métropolitain avait été impatiemment endurée par les prélats anglais, naguère ses égaux ; lès archevêques de Canterbury et d'York saisirent la première occasion favorable de faire connaître au roi les sentiments du corps épiscopal. Il se rendit à leurs désirs ; on écrivit au pape une lettre, au nom du prince, de la noblesse et du clergé; et Ethelheard partit pour Rome afin d'y défendre en personne les droits de son église. On obtint du pape une réponse favorable; mais Ethelheard, à son retour, assembla un concile de douze évêques, dans lequel il fit déclarer que le décret du pape Adrien avait été obtenu par surprise, et que le métropolitain de Lichfield serait réduit à reprendre son rang parmi les suffragants de Canterbury (1).

(A. D. 813.) L'archevêque Wulfrid, comme son prédécesseur, fut pour quelque temps le favori de Cenulf (2). Nous ne connaissons pas l'origine de leurs divisions; mais nous voyons bientôt le roi déployer la plus violente inimitié contre le primat, et lui interdire, pendant six ans,

(1) Wilk. Con. 163, 167. Bède, de Smith. App. p. 787. Malm. f. 15. Evid. eccl. Christ. 2212.

(2) Ing. p. 6.

l'exercice de l'autorité archiépiscopale. Tous deux en appelèrent au saint-siége, et Wulfrid se rendit à Rome pour venger son caractère des accusations de son royal persécuteur. (A. D. 816.) A son retour, Cenulf lui ordonna de comparaître devant un grand conseil, à Londres. « Je » requiers, dit le roi, que vous m'abandonniez » pour moi et mes hoirs, le manoir de douze mille » arpents que vous possédez à Yongesham, et que » vous me payiez cent vingt livres d'argent. Si » vous refusez, je vous chasserai de la Bretagne, » et ni les sollicitations de l'empereur, ni l'ordre » du pape, ne pourront jamais procurer votre re- » tour. » Wulfrid entendit cette menace avec fermeté ; et Cenulf se montra inflexible. Après plusieurs altercations et remontrances, on passa un compromis, par l'interposition de la noblesse et du clergé. Wulfrid acquiesça aux demandes du roi ; Cenulf consentit à ce que la cession devînt de nulle valeur, s'il n'écrivait pas au pape en faveur de l'archevêque, et s'il ne lui rendait pas tous les priviléges dont ses prédécesseurs avaient joui. Mais il n'eut pas plus tôt obtenu l'argent et pris possession du manoir, qu'il se moqua de la crédulité de Wulfrid, qui, forcé de se soumettre en silence, n'attendit de dédommagement que de l'équité du successeur de Cenulf (1).

---

(1) Wilk. Con. 172, 173. Spel. Con. 332. Chron. sax. 69.

Après un règne prospère de vingt-six ans, le roi fut tué dans une expédition contre les Est-Angles. Malgré les persécutions dont il accabla l'archevêque, nos anciens écrivains ne vantent pas moins sa piété que son courage et sa bonne fortune. (A. D. 819) Il eut pour successeur son fils unique Kenelm, enfant de sept ans. Quelques mois après, le jeune prince suivit son tuteur Ascebert dans une forêt où il fut assassiné d'une manière barbare. Sa mort fut attribuée à sa sœur aînée Quendride, dont l'ambition, disait-on, aurait volontiers acheté la couronne au prix du sang d'un frère. Si telles étaient ses vues, elles furent déconcertées, car Ceolwulf, son oncle, monta sur le trône; mais Quendride hérita du patrimoine de son père, et l'on fait souvent mention d'elle dans les conseils anglais, sous le titre d'abbesse et d'héritière de Cenulf (1).

(A. D. 821) Le règne de Ceolwulf fut court: à sa seconde année, il fut détrôné par le mercien Beornwulf, qui n'avait d'autres titres que son pouvoir et sa richesse. Il força Quendride à composer avec Wulfrid pour une terre que son père avait arrachée à l'archevêque. On dit que

---

(1) Ing. p. 7. Wilk et Spel. ibid. Elle fut probablement appelée abbesse, parceque Cenulf lui avait laissé l'abbaye de Winchelcomb.

son habileté n'était point au niveau de son rang (A. D. 824) ; et il fut bientôt obligé de céder au génie supérieur d'Egbert, roi de Wessex (1).

WESSEX.

Il est temps de retourner des rois de Mercie aux descendants de Cerdic, dont la fortune ou l'habileté, après trois cents ans de débats, triompha de tous leurs adversaires, et réunit toutes les nations anglo-saxonnes en une seule grande et puissante monarchie. On a déjà rapporté la mort du bretwalda Ceawlin et l'avènement de son neveu Céolric(A. D. 597.); à Céolric, après cinq ans de règne, succéda son frère Céolwulf, dont le génie entreprenant s'engagea dans des hostilités continuelles contre les Saxons, les Bretons, les Écossais et les Pictes (2). Les habitants de Sussex firent inutilement des efforts énergiques pour recouvrer leur indépendance. La guerre se poursuivit avec l'ardeur la plus opiniâtre, et Céolwulf ne put écraser ses adversaires qu'en perdant ses plus braves guerriers (3). Il conduisit ensuite une armée nombreuse contre les Bretons, chassa Mouric, leur

(1) Ing. p. 7.
(2) Chron. sax. p. 23. Hunt. 181.
(3) Chron. sax. p. 25. Hunt. 181.

roi, au-delà de la Severn et s'avança jusqu'aux rives de la Wye. Loin de reconnaître la supériorité réelle des vainqueurs, l'orgueil des naturels n'attribua les revers qu'ils éprouvaient qu'à l'incapacité de leur chef. Son père Tewdric, disait-on, n'avait jamais reculé devant l'ennemi; et s'il se fût trouvé à la tête de ses troupes, les Saxons n'auraient jamais osé soutenir sa présence. Tewdric avait résigné la couronne, et il menait la vie d'un ermite au milieu des rochers de Dindyrn. Les prières de ses concitoyens l'arrachèrent à sa cellule, et il prit avec répugnance le commandement de l'armée. Dans la bataille qui suivit, l'ermite remporta la victoire, mais il perdit la vie. Il reçut à la tête une blessure dont il mourut, non loin du confluent de la Wye et de la Severn. Céolwulf ne lui survécut que d'une année (1).

(A. D. 611.) Céolwulf eut pour successeur Cynegils, fils de Céolric, qui partagea son royaume avec Cuichelm, son frère. Cet arrangement ne diminua point les forces de la nation. Les deux frères parurent animés du même es-

---

(1) Usher de prim. p. 292. Langhorn, p. 148. Comme Tewdric fut tué par des païens, les Bretons l'appelèrent martyr. Mathern, où il fut inhumé, tire son nom des mots Merthir Tewdric. Quand l'évêque Godwin ouvrit sa tombe, il y trouva les ossements entiers; la fracture du crâne paraissait récente. God. de Præsul. p. 593.

prit, et réunirent leurs efforts pour assurer la prospérité publique. Ils conduisirent une puissante armée à Bampton dans le Sommersetshire. (A. D. 614.) Les Bretons s'enfuirent à l'aspect de leur formidable ennemi ; et les Saxons, las de les poursuivre, en comptèrent deux mille quarante-six parmi les morts (1). Les trois fils de Saberct, qui avaient hérité du royaume d'Essex, s'aventurèrent à provoquer la colère des deux frères; mais ils périrent sur le champ de bataille, et un petit nombre de leurs partisans échappa au carnage pour en porter la nouvelle à leurs compatriotes (A. D. 623.) (2).

Le caractère de Cuichelm est flétri par le crime d'Eomer, qu'il charga d'assassiner Edwin, roi de Northumbrie. On ne peut que former des conjectures sur le genre de la provocation qu'il en avait reçue ; selon Malmsbury, il avait été dépouillé d'une partie de ses états. (A. D. 626.) Le silence des historiens acquitte Cynegils de toute participation au crime de son frère; mais, comme il ne voulait pas qu'il tombât victime du ressentiment du Northumbre, il l'aida de tous ses moyens dans le projet infructueux de détrôner Edwin. Heureusement le conquérant

(1) Hunt. 181. Malm. 6. Chron, sax. p. 25.
(2) Hunt. 181.

s'apaisa, et les laissa en possession de leurs domaines (1).

(A. D. 628) Deux ans après, Penda, qui commençait alors sa sanglante carrière, résolut de mesurer ses forces avec celles des Saxons de l'ouest. L'acharnement des deux armées prolongea le combat jusqu'à ce que l'obscurité de la nuit vînt l'interrompre. La bataille allait recommencer, le matin du jour suivant, quand les deux partis, effrayés de leurs pertes, furent amenés, par leurs craintes mutuelles, à s'envoyer des paroles de réconciliation. La bataille s'était donnée à Circencester (2). Cynegils et Cuichelm reçurent tous les deux le baptême des mains de l'évêque Birinus. Cynegils survécut à son frère environ sept années, et mourut en 642.

(A. D. 642.) Le trône fut ensuite occupé par Coinwalch, fils du dernier monarque; il avait refusé d'embrasser le christianisme avec son père et son oncle, et s'était donné pour compagne une sœur de Penda; mais dès qu'il eut obtenu la couronne, il la répudia ignominieusement, et donna sa main à une princesse qu'il préférait. Le roi de Mercie, outré et ne respirant que la vengeance, entra dans le Wessex, défit Coinwalch, et le chassa de ses états. Ce dernier trouva

(1) Bède, II, 9. Chron. sax. 27, 28.
(2) Chron. sax. p. 29. Ethelward, 476. Hunt. 181.

un asile sur les terres d'Anna, le vertueux monarque des Est-Angles, qui l'engagea à abjurer le paganisme et ses divinités. Dans la troisième année de son exil, il remonta sur le trône à l'aide de son neveu Cuthred; et, par reconnaissance, il fit don à son bienfaiteur de trois cents hides de terre (environ douze mille arpents), à Aslon, dans le Berkshire. Il mit ensuite tous ses soins à l'exécution des legs pieux de son père, et à l'érection d'une église et d'un monastère dans la ville de Winchester. Il étonna ses sujets par la grandeur et la magnificence de cet édifice (1).

(A. D. 652.) Coinwalch obtint des succès signalés contre les Bretons. (A. D. 658.) Il les défit à Bradford, et ensuite à Pen. Le district de Parret devint la frontière occidentale de son royaume; mais il fut forcé de céder à la puissance supérieure de Wulphère, roi de Mercie. Si le sort des armes fit tomber ce prince dans les fers de Coinwalch, le lecteur a vu qu'il recouvra sa liberté (A. D. 661), défit les Saxons de l'ouest, et donna la souveraineté de l'île de Wight et d'une partie du Hampshire à son ami Edilwalch, roi de Sussex (2).

Coinwalch étant mort sans enfants, une perspective séduisante s'ouvrit à l'ambition des der-

---

(1) Bède, III, 7. Chron. sax. 31, 32, 33, 39. Malms. f. 6.
(2) Chron. sax. 33, 39. Bède, III, 7; IV, 13. Hunt. 182.

niers descendants de Cerdic. Mais sa veuve, Sexburge, princesse dont l'esprit et l'habileté étaient dignes de la couronne, se hâta de saisir les rênes du gouvernement. Sa promptitude et sa détermination prévinrent ou détruisirent les projets de ses antagonistes. A la tête de son armée, elle se fit redouter des princes voisins, jaloux d'humilier la puissance du Wessex; et, par la douceur de son gouvernement, elle réconcilia d'abord ses sujets avec la nouveauté d'un règne féminin. Cependant le mécontentement général l'emporta; les principaux capitaines crurent s'avilir en se soumettant au sceptre d'une femme; et elle eût probablement été chassée du trône, si sa mort n'avait prévenu cet attentat, vers la fin de la première année de son règne (1).

Le gouvernement du Wessex prit alors une forme aristocratique. Les thanes les plus puissants se liguèrent pour leur commune défense; et quand une guerre étrangère éclatait, ils conféraient à l'un d'entre eux le titre de roi (A. D. 674.)(1). Le premier de ces rois fut Æscuin, descendant de Ceolwulf, qui livra une bataille sanglante, mais peu décisive, à Wulphère, près de Bed-

(1) Chron. sax. 41. Westminster dit qu'elle fut détrônée (ad ann. 672); mais je préfère le témoignage de Malmsbury, f. 6.

(2) Ceci me paraît la seule manière de concilier les anciens chroniqueurs avec Bède. III, 12.

win, en Wiltshire. Il mourut ou fut expulsé l'année suivante (A. D. 676). Centwin, frère de Coinwalch, lui succéda ; et, sous sa conduite, les Saxons de l'ouest repoussèrent les Bretons jusqu'aux bords de l'Océan. Afin d'échapper à sa poursuite, beaucoup de Bretons allèrent rejoindre leurs frères, dans l'Armorique (1).

Au nombre des princes de la famille de Cerdic, on comptait Cæadwalla, de la maison de Ceawlin. Sa jeunesse, son activité, son courage, l'avaient distingué de tous ses égaux; mais ces vertus, qui lui attiraient l'admiration du peuple, excitèrent la jalousie de Centwin; et Cœadwalla, avec un certain nombre de partisans dévoués, n'échappa au danger qu'en se retirant sur le territoire de Sussex. Cependant le noble caractère du prince fugitif l'empêcha de solliciter le secours des ennemis de son pays; il conserva son indépendance dans les vastes forêts d'Andredswald et de Chiltène (2). A la même époque, Wilfrid, l'évêque d'York exilé, résidait à Selsey, qui lui avait été donnée par Edilwalch. La similitude de leurs destinées créa un lien d'ami-

(1) Chron. sax. 44. Malm. 6. Hunt. 183. Ethel. 476.

(2) De desertis Chiltene et Ondred. Edd. c. XLI. On a déjà parlé de la forêt d'Andredswald; Chiltene était sans doute dans la partie Est du Hampshire, et dans le district de Meanwari, dernièrement réuni au Sussex. Des traces de ce nom existent encore dans Chilton, Chalton, etc.

tié entre les deux exilés. Cæadwalla visitait souvent le prélat, et en recevait des secours considérables en chevaux et en argent. Le nombre de ses partisans s'accrut insensiblement. Les aventuriers et les mécontents accoururent sous son étendard; et il fit une irruption soudaine et imprévue dans les terres cultivées de Sussex. Edilwalch, qui avec un petit nombre de soldats voulut s'opposer à ses efforts, fut tué. Les flammes de la guerre embrasaient toute la contrée, quand les ealdormens, Bercthune et Andhune, revinrent de Kent, avec l'armée de Sussex, et repoussèrent cette troupe de bannis jusque dans la forêt qui avait été leur premier asile. Cæadwalla y reçut l'heureuse nouvelle de la mort de son persécuteur Centwin, qui, sur son lit de mort, avait eu la générosité de le nommer son successeur. Il s'avança immédiatement vers le Wessex; sa réputation avait déjà intéressé le peuple en sa faveur; ses rivaux furent intimidés par la tournure martiale de ses partisans, et Cæadwalla monta sans opposition sur le trône de Cerdic (1).

Le premier soin du nouveau roi fut d'effacer la disgrâce qu'il avait si récemment éprouvée dans le Sussex. (A. D. 686.) Il pénétra dans ce

(1) Edd. c. XLI. Bed. IV, 15. Chron. sax. 45. Malms. 151.

malheureux pays avec une puissante armée, tua Bercthune dans le combat, et fit rentrer les habitants dans leur ancienne dépendance de la couronne de Wessex. Il poursuivit le cours de ses victoires jusques à Kent. Les habitants s'enfuirent à son approche; et les richesses de cette contrée ouverte devinrent la proie des envahisseurs (1).

L'île de Wight avait été autrefois subjuguée par un corps de Jutes, qui en avaient fait une colonie. Wulphère l'avait enlevée au Wessex; Cæadwalla résolut de la réunir à ses domaines. Quoique païen, il implora, pour cette difficile entreprise, l'assistance du Dieu des chrétiens et fit vœu, s'il était victorieux, de consacrer un quart de sa conquête au service de la religion. Arvald, qui gouvernait l'île pour la couronne de Sussex, se défendit avec courage, et Cæadwalla reçut plusieurs blessures avant de pouvoir réduire son antagoniste. Dans sa rage, il résolut d'exterminer les habitants, et de les remplacer par une colonie de Saxons; mais il céda aux prières et aux exhortations de Wilfrid; et donna à l'évêque, en exécution de son vœu, trois cents hides ou douze mille arpents de terre qui faisaient le quart de l'île. Le prélat transféra cette donation à l'ecclésiastique Bernwine, son neveu, qui, avec l'assis-

(1) Bed. IV, 15. Chron. sax. p. 46. Hunt. 192.

tance d'Hiddela, établit la religion chrétienne dans l'île de Wight. (1).

Pendant cette invasion, deux jeunes princes, frères d'Arvald, s'étaient échappés de l'île, et avaient cherché un asile parmi les Jutes de la côte opposée. Ils étaient cachés à Stoneham; mais on enseigna le lieu de leur retraite à Cædwalla, qui expédia l'ordre de les faire mettre à mort immédiatement. Cynibert, abbé de Redbrigde, se hâta de solliciter, et obtint avec difficulté un délai, afin de pouvoir baptiser les deux jeunes infortunés. Il alla sur-le-champ à Stoneham, leur apprit leur fin prochaine, les consola par l'espoir d'un bonheur futur, et leur expliqua les principales doctrines du christianisme. Ils l'écoutèrent avec reconnaissance; on accomplit la cérémonie de leur baptême, et les deux frères présentèrent sans regret leurs têtes à la hache du bourreau, « dans la ferme espérance, » dit Bède, d'échanger une vie temporelle contre » une existence heureuse et immortelle (2). »

Le royaume de Kent devint ensuite le théâtre de la vengeance ou de l'ambition de Cæadwalla. Son frère, Mollo, commandait l'armée des Saxons de l'ouest, et les habitants, revenant au plan qu'ils avaient adopté l'année précédente, se re-

---

(1) Bède, IV, 16.
(2) Idem. ibid.

tirèrent à l'approche des assaillants. Mollo, que l'absence de l'ennemi rendait négligent, se sépara imprudemment de l'armée avec douze guerriers. Il fut découvert par des paysans, attaqué, poursuivi dans une cabane où l'on mit le feu et où il perdit la vie. Cæadwalla se hâta de venger la mort de son frère, et dévoua tout le pays de Kent aux flammes et à l'épée (1).

Dès ses premières relations avec Wilfrid, le roi avait pris une favorable idée du culte des chrétiens. En montant sur le trône, il fit venir l'évêque dans le Wessex, l'honora comme son père et son bienfaiteur, et il se résolut à embrasser la foi de l'Évangile. Un autre prince se serait contenté de recevoir le baptême de son propre évêque, ou de celui qui l'avait instruit (A. D. 688.). Cæadwalla prit la détermination de le recevoir des mains du souverain pontife; il passa la mer, visita dans son voyage les églises les plus célèbres, marqua sa piété par des présents considérables, fut honorablement reçu par Cunibert, roi des Lombards, et entra dans Rome, au printemps de l'année 688. La veille de Pâques, le pape Sergius le baptisa, et lui donna le nouveau nom de Pierre, en l'honneur du prince des apôtres. Mais avant qu'il eût déposé la robe blanche, distinction ordinaire des personnes qui

(1) Chron. sax. p. 48.

venaient d'être baptisées, il fut atteint d'une maladie mortelle, et mourut le 20 avril, dans la trentième année de son âge. On l'inhuma, par ordre de Sergius, dans l'église de Saint-Pierre; une inscription, placée sur sa tombe, a célébré ses vertus et préservé de l'oubli la mémoire de ce roi des West-Saxons (1).

Ina fut le successeur de Cæadvalla; il tirait son origine du bretwalda Ceawlin. Comme guerrier, il égala les plus illustres de ses prédécesseurs, et comme législateur il leur fut supérieur. Dans la cinquième année de son règne, il assembla le Witena-gemot (2), et de l'avis de son frère Cenred, de ses évêques Hedda et Erconwald, de tous ses ealdormen, des savants et du clergé, il publia soixante-dix-neuf lois, qui réglèrent l'administration de la justice, établirent des indemnités ou compensations légales pour les crimes, posèrent quelques bornes à l'hérédité des querelles entre les grandes familles,

---

(1) Chron. sax. ibid. Bed. v. 7. Voici les dernières lignes de son épitaphe :

Candidus inter oves Christi sociabilis ibit :
Corpore nam tumulum, mente superna tenet.
Commutasse magis sceptrorum insignia credas,
Quem regnum Christi promeruisse vides.
Ibid.

(2) Sorte de parlement, assemblée des Witans, ou conseillers d'état. (*Note du traducteur.*)

placèrent les Bretons conquis sous la protection de l'état, spécifièrent et punirent les fraudes qui se commettaient dans l'échange des marchandises et dans la culture des terres (1). L'Essex avait été déjà réuni à sa couronne, on ne sait par quels moyens (2); et le pays de Kent fut encore destiné à pleurer le jour qui vit périr Mollo. A la tête d'une armée à laquelle rien ne résistait, Ina demanda le were pour la mort de son cousin (A. D. 694.); et Withred, roi de Kent, pour apaiser le ressentiment du vainqueur, paya, comme pleine compensation, trente mille livres d'argent (3). Le monarque west-saxon poursuivit constamment les plans de ses pères pour effectuer la soumission graduelle des Bretons. Il annexa successivement plusieurs districts aux provinces occidentales de son empire; il chassa, après de longs débats, Géraint, roi de Cornwall ou Cornouailles. Sa discussion avec Ceolred, roi de Mercie, fut plus sanglante et moins glorieuse. La bataille se donna à Wodnesbury : (A. D. 715.) tous deux s'attribuèrent la victoire,

---

(1) Leges sax. p. 14, 27.

(2) Malm. 7. Ina appelle l'évêque de Londres, mon évêque. Leges sax. p. 14.

(3) Chron. sax. p. 48. Polychron. p. 243. Malmsbury (7) porte une somme trop considérable, trente mille marcs d'or; Florence de Worcester la fait monter à 3700 livres. Flor. ad ann. 694.

mais aucun n'osa recommencer le combat (1).

Si l'habileté d'Ina accrut la prospérité du Wessex, la durée de son règne fatigua la patience des prétendants de la ligne de Cerdic. Il avait porté le sceptre trente-deux ans quand l'etheling (2) Cenulf se hasarda à réclamer l'autorité royale (A. D. 721.), mais il expia promptement le crime de son ambition (3). L'année suivante, son exemple fut imité par un autre prétendant nommé Eadbyrht, qui s'empara de la forteresse de Taunton qu'Ina avait dernièrement fait élever dans le Sommersetshire. Il saisit le moment où une insurrection avait appelé le roi dans le Sussex; mais la reine Ethelburge rassembla une armée, prit la forteresse d'assaut, et la rasa de fond en comble. Eadbyrht eut le bonheur d'échapper aux gens qui le poursuivaient, et fut porté par les ennemis d'Ina au trône de Sussex. Pendant deux ans, les habitants firent de grands efforts pour maintenir leur indépendance, mais la troisième année ils furent défaits (A. D. 725), et la mort d'Eadbyrht consomma l'assujettissement du pays (4).

---

(1) Chron. sax. p. 50, 51. Hunt. 193, 194.

(2) L'etheling était le descendant d'un souverain en ligne directe, celui qui avait le plus de droit au trône, l'héritier du titre par le sang. (*Note du traducteur.*)

(3) Chron. sax. p. 52. Flor. Wig. ad ann. 721.

(4) Chron. sax. p. 52. Hunt. 194.

Ina fut l'ami et le bienfaiteur des ecclésiastiques ; tous les monastères célèbres du royaume connurent sa générosité, et il fonda l'abbaye de Glastonbury avec une magnificence vraiment royale(1). Les sentiments religieux, dont il était pénétré depuis son jeune âge, se gravèrent plus profondément dans son cœur en raison du nombre de ses années; et leur influence se maintint par les exhortations de la reine, qui soupirait ardemment pour une retraite claustrale. S'il faut ajouter foi au récit de Malmsbury, elle inventa et exécuta dans cette vue un très singulier stratagème. Le roi et la reine avaient donné un festin splendide à la noblesse et au clergé du royaume : le lendemain matin ils quittèrent tous le château; mais, après une absence de quelques heures, Ina, à la pressante sollicitation d'Ethelburge, consentit à y revenir. Il fut surpris du silence et de la solitude qui paraissaient régner dans le château ; son étonnement s'accroissait à chaque pas ; les meubles avaient disparu, la salle était couverte de débris, et une portée de pourceaux occupait le lit dans lequel

(1) Malm. *de Ant. Glast. edit. Gale*, p. 310. Ses donations montèrent à deux mille neuf cents livres d'argent, et trois cent cinquante livres d'or. *Ibid.* Je croirais qu'il tira cet argent du were payé pour la mort de Mollo, puisque Ina bâtit le monastère, *pro animâ propinqui sui Mollonis.* Gale, 309. Monast. Ang. I. 13.

il avait passé la nuit. Il interrogea des yeux la reine, qui saisit ce moment pour lire à son mari des réflexions sur la vanité des grandeurs humaines, et sur le bonheur serein d'une vie obscure et religieuse (1). On ne doit pas, je pense, donner beaucoup de crédit à cette histoire. Il existe d'autres points sur lesquels on peut baser la détermination d'Ina, sans l'attribuer à un artifice aussi grossier. Il avait déjà régné trente-sept ans ; la paix de ses vieux jours était troublée par la rebellion ; son corps était usé par les infirmités, et son esprit se trouvait en proie aux soucis. L'expérience lui avait appris combien il était difficile à une main affaiblie de tenir les rênes du gouvernement, au milieu d'une noblesse turbulente et passionnée pour la guerre. Il résolut d'abandonner spontanément cette situation, qu'il ne pouvait plus soutenir avec dignité ; et la religion offrit à ses cheveux blancs une retraite sainte et assurée. Dans un Witena-gemot, il abdiqua la couronne, dégagea ses sujets de leur serment d'allégeance ou de fidélité, et exprima le désir qu'il avait de passer le reste de sa vie à gémir sur les erreurs de sa jeunesse. Quelques semaines s'étaient écoulées, lorsque ce royal pénitent, accompagné d'Ethelburge, quitta le Wessex. Le premier objet de leurs

(1) Malm. 7.

vœux était de veiller et de prier sur les tombeaux des apôtres Pierre et Paul : et après un voyage fatigant, ils arrivèrent à Rome et visitèrent les lieux saints. Il se peut, comme quelques écrivains l'ont avancé, qu'Ina ait établi une école anglaise dans cette ville(1) ; mais cette circonstance est ignorée des anciens historiens, et ne peut guère se concilier avec l'humilité du roi, dont le caractère était d'éviter les regards du public, et de vivre confondu dans la classe la plus commune du peuple. Il porta l'abnégation de lui-même jusqu'à refuser, comme indigne, de raser sa tête et de prendre l'habit monastique, et continua de s'entretenir du travail de ses mains, et d'accomplir ses dévotions sous les vêtements d'un pèlerin pauvre et inconnu. (A. D. 728.) Il mourut avant l'expiration de l'année, et fut bientôt suivi dans le tombeau par Ethelburge, fidèle compagne de sa grandeur, de sa pauvreté et de son repentir (2).

En résignant le sceptre, Ina avait désigné pour ses successeurs Ethelheard, le frère de la reine, et Oswald, qui, par Ethelbald, Cynebald et Cuthwin, descendait de Ceawlin (3). Les

(1) West. ad ann. 727. Il attribue aussi à Ina l'établissement du denier de saint Pierre, ce qui est également improbable.

(2) Bède, v. 7. Chron. sax. p. 52. Malm. 7. Gale, 313.

(3) Bède, v. 7. Chron. sax. p. 53.

deux princes devinrent aussitôt ennemis: Oswald, quoique vaincu, ne renonça pas à ses prétentions; et Ethelheard, jusqu'à sa mort qui arriva en 730, ne régna que dans l'inquiétude et les soucis. Cette dissension domestique affaiblit la puissance du Wessex et rendit le courage à ses ennemis. Les écrivains bretons réclament en faveur de leurs compatriotes la gloire de trois victoires remportées dans le nord et le sud du pays de Galles et le Cornwall ou Cornouailles (1); mais la supériorité des Merciens est mieux établie. Ethelheard fut forcé de reconnaître l'autorité d'Ethelbald, roi de Mercie: une tentative infructueuse pour recouvrer son indépendance (A. D. 733.) fut punie par la perte de Somerton, capitale du Somersetshire. (A. D. 741.) Après un règne sans gloire de treize ans, il laissa sa couronne à son frère Cuthred (2).

(A. D. 748.) La première action de Cuthred fut de prendre les armes pour venger la mort de son fils, l'etheling Cenric, qui avait été tué dans une sédition populaire. Les agents du crime, craignant la punition, prirent les armes, et placèrent à leur tête l'ealdorman Edlhiune. Leur armée était inférieure à celle du roi; mais la bravoure

(1) Caradoc. p. 16.
(2) Chron. sax. p. 54. Hunt. 195.

de leur chef suppléa au nombre, et la victoire fut indécise jusqu'à ce qu'une dangereuse blessure éloignât l'ealdorman du champ de bataille. Le vainqueur fut généreux envers ses sujets abattus, et rendit son amitié à Edlihune. On a déjà parlé des belles actions de ce noble guerrier dans la grande victoire de Burford. Ce fut par son secours que le roi défit les Merciens, et assura l'indépendance du Wessex. (A. D. 752.) Une expédition contre les Bretons, qui ajouta un district considérable à ses domaines, termina la carrière de ce monarque guerrier, qui mourut en 754 (1).

Sigebyrcht hérita de la couronne. Avant la fin de l'année, la majorité des thanes méconnut son autorité, et choisit un descendant de Cerdic, du nom de Cynewulf. Le Hampshire seul, par l'influence de l'ealdorman Cumbra, demeura fidèle à Sigebyrcht; mais ce noble personnage, ayant voulu lui faire quelques remontrances sur sa conduite, fut mis à mort par son maître avec une ingratitude sans exemple. La perte de ce chef rompit les liens qui attachaient au roi les habitants du Hampshire; ils s'unirent à leurs compatriotes pour soutenir les réclamations de Cynewulf, et Sigebyrcht s'enfuit avec précipitation dans la forêt d'Andredswald. Il erra

(1) Chron. sax. 56. Hunt. 196. Carad. 17.

dans ce bois pendant près d'une année, et fut enfin découvert par hasard, à Prevet, par un des vassaux de Cumbra, qui, pour venger la mort de son seigneur, passa sa lance au travers du corps du prince fugitif. On dit qu'il fut inhumé à Winchester avec les honneurs de la royauté (1).

Le long règne de Cynewulf ne nous serait pas connu, s'il n'eût été marqué par plusieurs victoires remportées sur les Bretons, et par la honte de la cession de Bensington aux Merciens (A. D. 784). Mais l'histoire de sa mort mérite d'être relatée pour faire connaître les deux traits distinctifs du caractère des Anglo-Saxons, le dévouement dans l'amitié et la férocité dans la vengeance. Sigebyrcht avait laissé un frère nommé Cyneheard, qui, pour échapper aux craintes jalouses du nouveau roi, avait abandonné son pays natal, et consolait les heures de son exil par l'espoir de la vengeance. Trente-un ans s'étaient écoulés depuis la mort de Sigebyrcht, quand Cyneheard revint avec quatre-vingt-quatre de ses partisans, et se tint caché dans les bois. Il advint un soir que le roi quitta Winchester avec un cortége peu nombreux pour visiter à Merton une dame à laquelle il était vivement attaché. Cyneheard sortit en silence de sa retraite, suivit avec précaution les

(1) Chron. sax. 56. Ethelw. 477. Hunt. 196.

traces du monarque, et, dans le calme de la nuit, entoura la demeure de sa maîtresse. Cynewulf était endormi, et sa suite dispersée dans les maisons voisines. A la première alarme, il se leva, saisit son épée, descendit à la porte, où il découvrit son ennemi, et, s'élançant en avant, il porta un coup furieux sur la tête de Cyneheard. La blessure, qui était légère, fut vengée sur-le-champ par les poignards des conspirateurs. Éveillés par le bruit des combattants et par des cris de femme, les gens du roi arrivèrent à son secours; mais ils le trouvèrent sans vie, et baigné dans son sang. Ce fut en vain que Cyneheard leur offrit de leur laisser la vie et leurs possessions, ils repoussèrent ses avances; et, après de longs efforts, ils furent tous tués, à l'exception d'un Breton qui, en qualité d'otage, avait été détenu à la cour de Cynewulf; mais il était lui-même grièvement blessé.

Le lendemain, sur le matin, la nouvelle en arriva à Winchester. L'ealdorman Osric et le thane Wiverth montèrent aussitôt à cheval et se rendirent à Merton, suivis de leurs partisans. Cyneheard s'avança vers eux à la barrière, pour justifier sa conduite, et leur demander leur amitié. Il allégua l'obligation de venger les injures faites à sa famille; affirma ses droits au trône; leur offrit des biens considérables, et les pria de se rappeler que plusieurs de ses amis étaient leurs

parents. « Nos parents, dirent-ils, ne nous sont »pas plus chers que nótre seigneur (lord); nous »ne nous soumettrons jamais à ses meurtriers. »Si, parmi ceux qui se sont joints à nous, il en »est qui veulent sauver leur vie, ils sont libres »de partir. » La même proposition fut faite aux amis de Cyneheard par les partisans du roi. Ils la rejetèrent. « Nous prouverons aujourd'hui, »dirent-ils, que notre caractère ne le cède pas »au leur. » Impatient de tout délai, Osric força la barrière; on lui résista avec l'intrépidité du désespoir, et le combat ne cessa qu'à défaut de combattants. Des quatre-vingt-quatre compagnons de Cyneheard, un seul fut sauvé. On le trouva parmi les morts, couvert de blessures, mais respirant encore : il dut sa conservation au hasard heureux d'être le filleul d'Osric. Le corps de Cynewulf fut placé, avec les cendres de ses aïeux, à Winchester; celui de Cyneheard fut transporté à l'église d'Exeter (1).

Le trône était vacant; Brihtric s'en empara. Les thanes west-saxons avaient conservé l'ancien privilége d'élire leurs rois. Quoiqu'ils bornassent

(1) Chron. sax. 57, 63. Hunt. 196, 197. Flor. ad ann. 784. Malms. 7. Ethelw. 477. Westmin. ad ann. 786. Ils s'accordent tous, quant à la substance, mais ils diffèrent sur de légères circonstances. J'ai choisi celles qui me paraissaient les plus probables.

celui du gouvernement. La mort de Brihtric le rappela dans sa patrie ; il était le seul prince existant encore de la race de Cerdic, et descendait de ce conquérant par Inigils, frère d'Ina. Les thanes west-saxons reconnurent unanimement ses droits ; et le jour de son couronnement fut ennobli par une victoire, présage de ses conquêtes futures. Jaloux peut-être de troubler la joie de la cérémonie, Ethelmund, l'ealdorman mercien de Gloucestershire, essaya, avec un corps de cavalerie, de passer l'Isis à Kempsford ; mais Wulstan, l'ealdorman west-saxon de Wiltshire, s'y opposa. Les deux capitaines succombèrent dans la mêlée ; mais les Merciens furent mis en déroute, et poursuivis avec une perte considérable jusque sur leur territoire(1).

Egbert consacra le commencement de son règne à faire fleurir la paix, et se dévoua au bonheur du peuple. Ce ne fut qu'en 809 qu'il tira l'épée pour la première fois ; mais, à dater de cette époque, chaque année fut marquée par de nouvelles victoires et des conquêtes. Il envahit à plusieurs reprises et s'appropria une partie du territoire des anciens Bretons. Les ravages de la guerre et l'incendie s'étendirent jusqu'aux extrémités occidentales de l'île ; et

(1) Chron. sax. p. 68.

les habitants de Cornwall, épuisés par de nombreuses défaites, se soumirent avec regret au conquérant (1). Les Est-Angles, qui se souvenaient encore du caractère perfide d'Offa, l'engagèrent par des prières et des présents à porter la guerre chez les Merciens. (A. D. 823.) Les deux armées se rencontrèrent à Ellendune, sur les bords du Willy : et Beornwulf, après une vigoureuse résistance, céda la palme de la victoire à son adversaire, qui, saisissant le moment favorable, parcourut les faibles royaumes de Kent et d'Essex, et les réunit à son domaine. (A. D. 825.) Beornwulf, et après lui son successeur Ludecan, voulurent reporter leur vengeance sur les Est-Angles (2). Tous deux perdirent la vie dans cette infructueuse tentative ; et Wiglaf, qui monta ensuite sur le trône, avait à peine saisi le sceptre qu'il fut obligé de l'abandonner à l'approche des West-Saxons. Incapable de réunir une armée, il voulut éviter la poursuite de ses ennemis ; il erra trois ans dans les forêts et les marais, et, durant quatre mois, trouva une retraite paisible dans la cellule d'Ethelburge, fille d'Offa, qui vivait en recluse dans l'église de Croyland. Le temps et les prières de l'abbé Siward adoucirent le ressentiment d'Egbert, qui en-

(1) Chron. sax. p. 69, 70. Ethelweard, 478.
(2) Prece pretioque, Ingul. 7. Chron. sax. p. 70.

fin permit à Wiglaf de reprendre le sceptre, sous la condition de lui payer un tribut annuel, et de jurer fidélité au roi de Wessex (1). Par la soumission des Merciens et des Est-Angles, Egbert parvint lui-même jusqu'aux frontières de la Northumbrie, à moitié subjuguée déjà par la terreur de son nom. (A. D. 828.) Les chefs, Eanfrid à leur tête, allèrent à sa rencontre à Dore, le reconnurent comme suzerain, et lui livrèrent des otages en témoignage de leur obéissance. Cela fait, il dirigea ses armes contre les Bretons, pénétra jusqu'au centre de la Nord-Galles, et planta son étendard victorieux dans l'île d'Anglesey. C'est ainsi que, dans l'espace de dix-neuf ans, Egbert, par sa politique et ses victoires, étendit l'autorité du Wessex sur la plus grande partie de l'île, et obtint pour lui-même l'honorable titre de huitième bretwalda (2).

A peine, toutefois, le roi eut-il acquis cette suprématie sur les autres princes, qu'il fut attaqué par un ennemi étranger bien plus dangereux. A

---

(1) Ingul. 7, 8.

(2) Chron. sax. 71, 72. Ethelw. 478. L'opinion, qu'il se donna lui-même le titre de premier roi d'Angleterre, n'est appuyée sur aucune autorité suffisante. Plusieurs de ses prédécesseurs y avaient autant de droit que lui, et ses successeurs immédiats se contentèrent du titre ordinaire de rois des West-Saxons. Par *monarcha Britanniæ*, Huntingdon (198) ne veut sans doute rien dire de plus que bretwalda.

cette époque, sur la péninsule du Jutland, dans les îles de la Baltique et sur les rivages du continent de la Scandinavie, existait une race d'hommes qui, comme les anciens Saxons, passaient la plus grande partie de leur vie sur les eaux, méprisaient les tranquilles jouissances de la paix, et préféraient les produits de la rapine aux laborieux profits de l'industrie. Leur position maritime les familiarisait avec les dangers de l'Océan : et des lois absurdes de succession, qui prévalaient universellement au milieu d'une multitude de capitaines, ne laissaient à la majorité de leurs enfants que la profession de pirates. Le fils aîné possédait tout le patrimoine de sa famille; ses frères ne recevaient d'autre héritage que leur épée, et des navires avec lesquels ils pouvaient espérer d'acquérir de la réputation et des richesses (1). Jusqu'au huitième siècle les rois de la mer (ainsi étaient appelés les principaux de ces aventuriers) bornèrent leurs déprédations aux mers du nord : mais ils entendirent parler des riches provinces du sud; et le succès de leurs premières entreprises les engagea dans des expéditions plus éloignées et plus importantes. Plusieurs chefs s'associèrent sous la bannière d'un capitaine renommé et expérimenté. Au

(1) Gale, 533. Snorre, Havniæ, 1777, p. 43. Messen. Stockholm, 1700, p. 4.

printemps, les pirates firent voile pour une province éloignée, débarquèrent, ravagèrent le pays, se gorgèrent de dépouilles, se dirigèrent vers un autre rivage, recommencèrent leurs déprédations, et s'en retournèrent en automne dans leur patrie, chargés du produit de leur pillage. Leurs premières attaques furent dirigées contre les îles britanniques; ensuite, ils ravagèrent les côtes de France et d'Espagne; et, enfin, ils traversèrent le détroit qui sépare l'Europe de l'Afrique, et apprirent aux habitants des côtes de la Méditerranée à trembler au nom des Danois et des Normands. L'établissement d'une dynastie danoise en Angleterre, du duché de Normandie en France, et plus tard d'un royaume puissant en Italie, sont des preuves suffisantes de leur courage, de leur activité et de leur persévérance.

On n'a fait mention que de trois de leurs descentes en Angleterre pendant le huitième siècle, l'une dans l'île de Thanet, deux sur les côtes de la Northumbrie. Si ces attaques produisirent des alarmes temporaires, elles ne laissèrent point d'inquiétudes permanentes. Mais vers la fin du règne d'Egbert, le nombre des pirates s'accrut considérablement, et leurs visites se renouvelèrent annuellement. En 832 ils débarquèrent dans l'île de Shepey, enlevèrent leur proie, et s'en retournèrent sans être in-

quiétés. (A. D. 833.) L'année suivante, une flotte de trente-cinq voiles entra dans l'embouchure du Dart ; et Egbert eut la mortification de voir ses West-Saxons s'enfuir devant les assaillants. Convaincu de la nécessité de faire des préparatifs pour les repousser, il somma tous ses vassaux de le rejoindre à Londres, leur expliqua les mesures qu'il avait résolu d'adopter, et attendit, dans la plus grande anxiété, la première descente des ennemis. Leur habileté ne fut pas inférieure à celle du roi. (A. D. 835.) Ils débarquèrent sur la côte de Cornwall, où, par des offres d'amitié, ils corrompirent la fidélité des Bretons ; et à Hengstone-hill ils attaquèrent, avec leurs forces réunies, les habitants du Wessex. Le roi commandait en personne : une victoire sanglante, mais décisive, rendit à ses armes toute leur gloire, dissipa la rébellion des Bretons, et força les envahisseurs à chercher un refuge dans leurs vaisseaux. Ce fut le dernier exploit d'Egbert, qui mourut l'année suivante, après un règne long, glorieux et fortuné (A.D. 836.) (1).

ETHELWULF.

Ethelwulf succéda à son père au trône de

---

(1) Ethelw. 478. Hunt. 198. Ing. 10.

Wessex : les provinces conquises de Kent, d'Essex et de Surrey, formèrent un royaume dépendant, confié au gouvernement d'Athelstan, fils ou frère d'Ethelwulf(1).

On a souvent observé que ce monarque était plus fait pour vêtir le capuchon que pour porter le sceptre. Il doit cette réputation défavorable à la plume de Malmsbury, qui le représente comme un prince de peu de capacité, et qui attribue le mérite de son gouvernement à la sagesse de ses ministres, Alstan évêque de Sherburne, et Swithin évêque de Winchester. Mais le fondement de cette opinion peut être mis en doute. Dans les ouvrages des plus anciens annalistes, Ethelwulf est présenté sous un jour plus favorable ; et si nous devons estimer son caractère d'après sa conduite, nous ne pouvons lui refuser le prix de l'activité et du courage.

L'éducation de sa jeunesse fut confiée à Swithin, prévôt de Winchester, et Egbert récompensa les soins de l'instituteur par l'emploi de chapelain royal. Des leçons de son précepteur, le jeune prince passa à l'étude de l'art militaire sous les auspices de son père ; et après la victoire d'El-

(1) Chron. sax. 73. Nos chroniqueurs sont divisés sur la question de savoir si Athelstan était le fils d'Egbert ou celui d'Ethelwulf. Je présume qu'Ethelwuf gouvernait les provinces conquises pendant la vie de son père, et qu'à la mort de ce monarque il les transféra à Athelstan.

lendune, il commanda l'armée qui expulsa Baldred, roi de Kent, de ses possessions, et annexa cette province, avec le Surrey et l'Essex, à l'ancien patrimoine de la maison de Cerdic (1). Dès qu'il fut monté sur le trône, il donna à son ancien instituteur l'évêché vacant de Winchester ; mais il conserva à la tête du conseil l'évêque éclairé de Sherburne. Les fréquentes et ruineuses invasions des Normands inspirèrent l'idée d'établir dans les districts maritimes des officiers qui, à la première alarme, pouvaient rassembler les habitants, et s'opposer au débarquement ou aux progrès de l'ennemi; et cette mesure, quoiqu'elle divisât

(1) Malmsbury (de Pont. l. II, f. 137) nous dit qu'Ethelwulf, à la mort de son père, était sous-diacre, mais qu'il obtint de Léon III une dispense afin de monter sur le trône, parcequ'il était le seul descendant vivant de Cerdic. Mais Léon était mort alors depuis plus de vingt ans; Athelstan, frère ou fils d'Ethelwulf, vivait et pouvait gouverner le Wessex aussi bien que le Kent. Cette fable paraît avoir été inconnue à tous les écrivains précédents, et même à Malmsbury, lorsqu'il écrivit son Histoire des rois (De reg. 20). Le conte, qu'Ethelwulf aurait été évêque de Winchester, est encore moins digne de crédit. Les deux récits viennent probablement de ce que l'on confond ensemble différentes personnes ayant le même nom, ou des noms à peu près semblables. Ainsi, dans l'ancienne Vie de saint Neot (Act. SS. Bened. Sæc. IV, tom. II, p. 325), l'évêque de Winchester, son contemporain, et Ethelwold, qui fut évêque un siècle après, sont tous deux désignés comme la même personne.

les forces du pays et diminuât ainsi les chances de victoire, réussit généralement, en bornant les déprédations des envahisseurs au voisinage des côtes. Toute l'île était alors entourée de leurs escadres. (A. D. 837.) Tandis que l'une d'elles occupait l'attention d'Ethelwulf, une autre flotte de trente-trois voiles entra dans le port de Southampton; et bientôt après une troisième effectua un débarquement dans l'île de Portland. Nous ne sommes pas instruits de ce que fit le roi: Wulfère défit les envahisseurs à Southampton ; mais Ethelhelm fut tué à Portland avec beaucoup d'habitants du Dorset. (A. D. 838.) Au printemps suivant, une puissante armée débarqua dans le Lincolnshire. L'ealdorman Herebryht avec sa suite périt dans les marais ; et les barbares poursuivirent leur carrière victorieuse à travers l'Est-Anglie jusqu'à la Tamise. (A.D.839.) L'année d'après, trois batailles sanglantes eurent lieu à Rochester, à Canterbury et à Londres ; et Ethelwulf lui-même fut défait dans une action à Charmouth par trente-cinq navires ennemis (1).

Soit que les pirates fussent découragés par la

(1) Chron. sax. 73, 74. Asser, Annal. 155. Vers cette époque commencèrent les guerres entre les Écossais et les Pictes, qui finirent à l'asservissement de ces derniers par Kenneth, roi des Écossais, en 842. Fordun, IV, 6, 8.

résistance opiniâtre qu'ils éprouvaient, ou que la France, devenue alors le théâtre de discordes intestines causées par l'ambition de ses princes, leur offrît une perspective plus avantageuse, il paraît qu'ils abandonnèrent la Bretagne durant les dix années suivantes, dans le cours desquelles ils visitèrent et revisitèrent, avec impunité, les différentes provinces des côtes de la Gaule; mais, en 851, plusieurs escadres, comme d'un commun accord, retournèrent en Angleterre. Une armée, débarquée l'automne précédent dans l'île de Thanet, avait passé l'hiver sur les côtes, circonstance qui jetait les Saxons dans la consternation, parcequ'elle semblait annoncer le projet d'une conquête permanente. Au printemps, une flotte de trois cent cinquante voiles remonta la Tamise : Canterbury et Londres furent saccagées, et Bertulf, roi tributaire de Mercie, à qui la défense de ce district avait été confiée, fut défait (1). Les barbares tournèrent vers la gauche, et entrèrent dans le Surrey, où Ethelwulf, avec ses West-Saxons, les attendait pour les combattre à Okeley. La bataille qui suivit a fourni le sujet d'un poëme, dont quelques fragments ont été conservés par les anciens chroniqueurs. Elle fut des plus débattues et des plus sanglantes : la victoire

(1) Chron. sax. 74. Asser, 5, 6. Ing. 11.

resta à Ethelwulf; et l'on dit que les Danois y éprouvèrent une perte telle qu'ils n'en avaient jamais faite dans aucun siècle et dans aucun pays. Les autres divisions des forces saxonnes eurent également des succès. Ceorl, avec les habitants du Devonshire, défit les barbares à Wenbury; et Athelstan, roi de Kent, captura neuf de leurs bâtiments dans un engagement près Sandwich. Tant de victoires donnèrent à cette année le nom de l'année prospère; et les Normands, découragés par leurs pertes, respectèrent pendant le reste du règne d'Ethelwulf les rivages de la Bretagne (1).

(A. D. 853.) Burrhed, roi de Mercie, successeur de Bertulf, se résolut à châtier l'insolence des Welsh ou Gallois, qui faisaient de fréquentes incursions sur son territoire. Merfyn Frych, leur souverain, fut tué dans une bataille; mais Roderic Mawr lui succéda au trône, et défia toute la puissance du Mercien. Burrhed eut recours à son suzerain (2), le roi de Wessex ; et Ethelwulf, unissant ses forces à celles de son vassal, pénétra dans le pays de Galles jusqu'à l'île d'Anglesey, et obligea les habitants à reconnaître la suzeraineté du roi de Mercie. A son retour, il donna sa fille

---

(1) Chron. sax. 74, 75. Asser. 5, 6. Les Danois firent encore une ou deux descentes, mais de peu d'importance.

(2) *His superior lord*, son seigneur suprême.

(*Note du traducteur*.)

Ethelswithe en mariage à Burrhed; et les noces furent célébrées avec une magnificence royale à Chippenham (1).

(A. D. 854.) Les invasions répétées des barbares engagèrent Ethelwulf à consulter fréquemment l'assemblée de ses thanes. Dans l'une de ces occasions, d'après leur avis, et de leur consentement, il publia une charte, dont les copies sont si différentes, et le langage si obscur, qu'il est difficile de déterminer son objet réel, soit qu'elle ait eu pour objet de soustraire à tout usage séculier la dixième partie de chaque manoir quel qu'en fût le possesseur, ou d'annexer cette portion de terre aux possessions déjà données à l'église. Quoi qu'il en soit, il est évident que cette concession était très avantageuse au clergé, par l'engagement que prirent les évêques de Sherburne et de Winchester, qui désignèrent le mercredi de chaque semaine, comme un jour de prière publique, pour implorer l'assistance divine contre les Danois. Cette charte fut d'abord particulière au royaume de Wessex; mais, dans un conseil des états tributaires, tenu à Winchester en 855, elle fut appliquée à toutes les nations saxonnes (2).

---

(1) Chron. sax. 75. Asser, 6, 7. Carradoc, 27.

(2) Voyez les Chartes dans Wilk. p. 183. Spelm. p. 348. Ing. 17. Gale, 359. Westm. 158; et aussi les Chron. sax. 76. Ailred. 351. Asser, 8. Ethelw. 478.

(A. D. 855.) La pieuse curiosité qui avait porté tant de princes saxons et de prélats à visiter la ville de Rome n'était pas encore éteinte dans leurs descendants. L'évêque de Winchester avait récemment accompli ce voyage, et s'était fait accompagner par Alfred, le plus jeune et le mieux aimé des fils d'Ethelwulf. Il avait alors quinze ans. Le prince fut reçu honorablement par Léon IV, qui, à la requête de son père, lui conféra l'onction royale et le sacrement de la confirmation (1). En 855, la tranquillité dont l'Angleterre jouissait encouragea Ethelwulf à entreprendre le même voyage. Accompagné d'une suite brillante, le pèlerin royal, avec son fils Alfred, traversa le détroit, visita les églises les plus renommées des Gaules, et fut somptueusement accueilli à la cour de Charles-le-Chauve, roi de France. Arrivé à Rome, il employa plusieurs mois à visiter les restes de l'ancienne magnificence de cette ville, et satisfit sa dévotion aux châsses des apôtres. Il rebâtit l'école ou l'hôpital des Saxons, qui venait d'être brûlé, fit de nombreux présents

(1) Asser, 7. Chron. sax. 77. Pourquoi le roi demanda-t-il au pape de couronner Alfred dans un âge aussi tendre ? Différentes raisons en ont été données par des écrivains anciens et modernes. Peut-être était-ce pour assurer son droit d'hérédité à la couronne après ses frères, à l'exclusion de leurs enfants ; telle, au moins, fut la détermination d'Ethelwulf dans son testament.

au pape, aux nobles, au clergé et au peuple de Rome, et sollicita un bref portant qu'aucun Anglais ne pourrait être condamné à la peine des fers hors de son pays (1). A son retour, il visita encore le monarque français, et, après trois mois de recherche et de galanteries, il épousa sa fille Judith, qui, à ce qu'il paraît, n'avait point encore atteint sa douzième année. La cérémonie fut faite par Hincmar, archevêque de Reims : pour la terminer, la princesse fut couronnée et assise sur un trône à côté de son mari, distinction qu'elle réclama ensuite au grand déplaisir des West-Saxons.

(A. D. 856.) Les anciens écrivains ne nous

(1) Asser, 8, 9. Chron. sax. 76. Anast. Biblioth. II, 206, 207. Par. 1649. Annal. Bertin. apud Bouquet, VIII, 72, 268, 620. Pour le parricide et autres énormes crimes, les évêques avaient coutume de condamner les pénitents à porter des fers pendant un certain nombre d'années, et dans quelques occasions, ils les envoyaient à Rome pour être absous par le pape. Un de ces criminels est ainsi dépeint par Wulstan de Winchester, témoin oculaire.

Occidit proprium crudeli morte parentem,
Undè reo statim præcepit episcopus urbis,
Ferreus ut ventrem constringeret acriter omnem
Circulus, et similem paterentur brachia pœnam,
Continuosque novem semet cruciando per annos,
Atria sacrorum lustraret sæpè locorum,
Viseret et sacri pulcherrima limina Petri,
Quo veniam tantæ mereretur sumere culpæ.

Act. Bened. sæc. IV, tom. II, p. 72.

ont point dit à qui Ethelwulf avait confié les rênes du gouvernement pendant son absence; mais Ethelbald, son fils aîné, prince dont les passions étaient impétueuses et l'ambition insatiable, conçut le dessein de s'emparer du trône au détriment de son père. Ses conseils et ses complices étaient Alstan, célèbre évêque de Sherbune, et Eachstan, ealdorman de Sommerset. Le projet fut confié dans la forêt de Selwood à quelques uns des thanes les plus puissants, dont l'approbation semblait assurer le succès. Mais Ethelwulf, à son retour, regagna toute sa popularité: la majorité de la nation condamna la trahison de ce fils dénaturé; et une guerre civile en eût été la suite, sans la modération du roi, qui consentit au partage de ses possessions. Il résigna à Ethelbald le royaume de Wessex, et se contenta des provinces qu'Athelstan, qui venait de mourir, avait gouvernées sous le titre de roi. Il ne survécut à cet accommodement que deux années, qu'il employa en actes de charité et en exercices de dévotion. Par son testament, qui fut confirmé dans une assemblée générale des thanes, il laissa le royaume de Kent à son second fils Ethelbert, et le royaume de Wessex à Ethelbald, Ethelred et Alfred, ses autres fils, par rang d'âge. Il partagea son patrimoine privé entre ses enfants, à la charge obligatoire d'entretenir une per-

sonne pauvre par chaque hide (1) de terre, et de payer une rente annuelle de trois cents mancuses (2) au pape, pour son propre usage et le service des églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Il mourut en 858, et fut enterré à Winchester (3).

ETHELBALD.

Après la mort d'Ethelwulf, Ethelbald continua à régner sur le Wessex: et Ethelbert, en conséquence du testament de son père, prit le gouvernement de Kent, d'Essex et de Surrey. (A. D. 858.) Le nouveau roi avait été le premier à condamner le mariage d'Ethelwulf avec la fille du monarque français: il oublia alors son ancienne inimitié contre cette princesse, et épousa la jeune veuve. Ce lien incestueux scandalisa les peuples du Wessex; leur désapprobation fut publiquement et fortement exprimée; e tle roi, cédant aux remontrances de l'évêque

(1) Hide, quarante arpents.

(2) Mancuse, ancienne monnaie valant environ trente sous. (*Note du traducteur.*)

(3) Asser, 9, 12, 13. Testament. Alfred, ibid. 79. Ethelwulf restreignit l'héritage à la branche masculine de ses enfants, de telle sorte que, si quelque partie de cet héritage venait à tomber par ordre de succession à une femme et qu'elle mourût sans laisser de fils, cette partie d'héritage était dévolue au principal héritier du roi. Ibid.

de Winchester, consentit à une séparation (1). Judith (je puis ici poursuivre son histoire), ne voulant pas rester dans un pays témoin de sa disgrâce, vendit ses terres, douaire qu'elle avait reçu d'Ethelwulf, et retourna à la cour de son père. Charles, qui n'osait pas se fier à la sagesse de sa fille, ordonna qu'elle fût confinée à Senlis, mais, en même temps, traitée avec le respect dû à une reine. L'adresse de Judith, néanmoins, trompa la vigilance de ses gardes. A l'aide de son frère, elle s'évada déguisée, avec Baudoin, grand forestier de France; et les fugitifs furent bientôt hors des atteintes du ressentiment royal. Le roi obtint de ses évêques l'excommunication de Baudoin, pour avoir enlevé une veuve; mais le pape désapprouva la sentence, et, à sa sollicitation, Charles donna, quoique à regret, son consentement à leur mariage; on ne put obtenir de lui, ni de l'archevêque Hincmar, d'assister à la cérémonie. Ils vécurent avec une grande magnificence en Flandres, dont le comté leur fut donné par le roi; et de cette union descendit Mathilde, femme de Guillaume-le-Conquérant, qui donna à l'Angleterre une longue race de souverains (2).

Dans les batailles qui se livrèrent pendant la

(1) Asser, 13.

(2) Apud Bouquet. VIII. Annal. Bertin. 77, 78, 83. Ep. Hinc. ad Nic. pap. 214. Chron. Sith. 248. Capitul. Car. Cal. 650.

vie d'Ethelwulf, Ethelbald s'était distingué particulièrement. Sous son propre règne, ou il n'eut aucune occasion de déployer son courage, ou la tradition de ses exploits a été perdue. Néanmoins son caractère martial l'avait rendu si cher à la jeunesse du Wessex, qu'on pleura sa mort comme une calamité nationale, et qu'on prédit que l'Angleterre sentirait bientôt combien était grande la perte qu'elle venait de faire. Il mourut en 860.

ETHELBERT.

(A. D. 860.) Par les dispositions insérées au testament d'Ethelwulf, la couronne de Wessex devait, au décès du dernier roi, appartenir à Ethelred, le troisième des frères. Mais Ethelbert, qui, jusqu'à ce moment, avait possédé le royaume de Kent, fit valoir son droit d'aînesse, et ses prétentions furent admises par le grand conseil de Wessex. On dit que ses vertus martiales égalaient celles d'Ethelbald, et le titre de conquérant invincible lui fut décerné par l'admiration ou la flatterie de ses contemporains. Cependant les chroniques du temps ne font aucune mention de ses victoires ; et l'on sait seulement que son règne fut court, et qu'il mourut en 865.

(A. D. 864.) Sous ce prince, la ville de Winchester fut saccagée par les gens du Nord. Comme ils transportaient le produit de leur pillage à Sou-

thampton, ils furent défaits, avec un grand carnage, par les ealdormen d'Hampshire et de Berkshire. Une autre armée de ces barbares débarquà dans l'île de Thanet. Moyennant une forte somme d'argent, ils promirent aux habitants du Kent de s'abstenir de pillage; mais dès qu'ils eurent touché la rançon, ils se moquèrent de la crédulité de ceux qui l'avaient donnée, et toute la partie est de la province fut pillée et dévastée par ces perfides (1).

Ce fut aussi sous ce règne qu'un évènement arrivé dans le nord compromit, par ses conséquences, l'existence des Saxons comme nation. Ragnar Lodbrog était, parmi les rois de la mer, le plus entreprenant et le plus heureux. Il avait porté la terreur de son nom sur les côtes de la Baltique, dans les Orkneys et les Hébrides, en Irlande, en Écosse et dans la Northumbrie. En France, ce pirate intrépide avait remontéla Seine avec sa flotte, porté la flamme et la dévastation sur chacune de ses rives, et pris possession de la ville de Paris, qui n'échappa à une entière destruction qu'en donnant sept mille livres d'argent. Par ses ordres, on construisit des navires

---

(1) Asser, 14, 15. Chron. sax. 78. Rudborn (Ang. sac. 1, 206) place la prise de Winchester à la première année du règne d'Ethelred, et ajoute que tous les moines appartenant à la cathédrale furent tués par les infidèles. Les annales wintoniennes placent cet évènement en 873. Ibid. note.

d'une plus grande dimension que ceux dont s'étaient servis jusqu'alors ses compatriotes, afin d'entreprendre une invasion en Angleterre ; mais, par l'effet de la tempête, ou l'inhabileté des marins qui les montaient, ils se brisèrent sur les côtes de la Northumbrie. Ragnar et un certain nombre de ses compagnons gagnèrent la terre, et, sans s'occuper des conséquences qui pourraient en résulter, commencèrent leurs déprédations ordinaires. Quoique les habitants de la Northumbrie eussent secoué le joug qui leur avait été imposé par Egbert, leur pays était déchiré par des dissensions civiles, et leurs chefs étaient divisés par les prétentions opposées de deux compétiteurs au trône, Osbert et Ælla. (A. D. 865.) Au premier avis de la descente des gens du Nord, Ælla accourut au rivage, livra bataille aux pillards, prit Ragnar, et le fit mettre à mort immédiatement. On dit qu'il fut dévoré par des serpents, et qu'il se consolait à ses derniers moments dans l'espoir que « les fils du sanglier » vengeraient sa mort (1). Il ne se trompa point : ses fils, qui étaient en Danemarck, jurèrent de punir le meurtrier ; les parents, les amis, les admirateurs du chef malheureux rejoignirent leur bannière, et huit rois de la mer, avec vingt jarls

(1) Saxo. gram. p. 176. Soræ, 1654. Pet. Olaus, apud Langbeck, p. 111. Hafniæ, 1772.

ou comtes, réunirent leurs forces dans l'intention de se venger et de piller (1).

ETHELRED.

(A. D. 866.) Par la mort d'Ethelbert, la couronne de Wessex fut dévolue à Ethelred, troisième fils d'Ethelwulf. A cette époque, la flotte du Nord portant vingt mille guerriers, sous le commandement d'Inguar et d'Ubbo (2), deux des fils de Ragnar, atteignit la côte de l'est de l'Angleterre. Ces guerriers débarquèrent sans opposition; mais trouvant leur nombre trop faible pour l'objet qu'ils entreprenaient, ils se fortifièrent dans un camp, et attendirent patiemment l'arrivée de renforts venant de la Baltique. Pendant le fort de l'hiver, ils s'occupèrent à se procurer des chevaux et cherchèrent à corrompre la fidélité de quelques chefs de la Northumbrie. (A. D. 867.) En février, ils quittèrent l'Est-Anglie; et, vers le premier mars, ils furent en possession d'York. Alarmés pour leur pays, Osbert et Ælla remirent à un autre temps la décision de leur querelle particulière, et unirent leurs forces contre l'ennemi

(1) La mort de Ragnar était connue des chroniqueurs anglais; mais ils ignoraient la raison qui avait porté ses fils à tenter la conquête de l'île. Les recherches de M. Turner lui en ont fait découvrir la cause réelle dans les historiens du Nord. Turner, II, 107, 118.

(2) Lel. Coll. I, 220.

commun. Le 21 mars, ils surprirent les Danois aux environs d'York, les repoussèrent dans la ville et firent une brèche aux murailles. Ils avaient pénétré dans les rues, quand le désespoir redoubla les efforts des guerriers du Nord; et les assaillants furent, à leur tour, contraints de se retirer. Osbert fut tué avec les plus braves des Northumbres; Ælla eut le malheur de tomber vivant dans les mains de ses ennemis; et Inguar et Ubbo *jouirent du plaisir exquis de torturer* l'homme qui avait fait mourir leur père (1). On découpa ses côtes, on arracha ses poumons par les ouvertures, et on jeta du sel dans ses blessures. Cette victoire laissa aux Danois la tranquille possession des contrées méridionales de la Tyne : les habitants du nord

(1) Il y a dans l'original « Enjoyed the exquisite delight of torturing the man who, etc. » Je l'ai traduit littéralement, mais j'aurais désiré que la phrase eût été soulignée en anglais comme je l'ai fait en français. Cette phrase fait mal : il n'y a aucun homme au monde qui ne désirât punir les assassins de son père; et quand l'histoire, fabuleuse ou non, rapporte que ce père a lentement péri sous la morsure des serpents, mort aussi cruelle qu'ignominieuse selon les anciens, on peut pardonner à ses fils les recherches affreuses de la torture du meurtrier; mais il ne faut pas la représenter comme une jouissance délicieuse. L'ironie devait être mieux marquée, si jamais l'ironie pouvait se montrer dans un pareil sujet. Au reste, il est probable que la vengeance comme le crime ne sont que des exagérations de nos vieux chroniqueurs. J'aimerais assez qu'on représentât ces actions de cannibales avec toute l'horreur qu'elles inspirent. (*Note du traducteur.*)

de cette rivière sollicitèrent l'amitié des conquérants, et, de leur consentement, conférèrent le souverain pouvoir à un chef nommé Egbert (1).

(A. D. 868.) L'armée des barbares se divisa alors en deux corps: le plus petit resta à York pour cultiver le pays; le plus nombreux marcha vers le sud, et prit possession de Nottingham. Burred, roi de Mercie, sollicita aussitôt l'assistance d'Ethelred, qui, avec son frère Alfred et les forces du Wessex, rejoignit l'armée des Merciens. L'ennemi se retira prudemment derrière les murailles de la ville, et les assiégeants ne purent le contraindre à accepter la bataille. Nottingham se rendit enfin par capitulation, et les Danois se retirèrent, sans être poursuivis, chez leurs compatriotes à York (2).

L'expédition suivante des gens du Nord se dirigea vers le Lincolnshire, où ils se rendirent en tra-

(1) Asser, 17, 18. Chron. sax. 79, Saxo. gram. 177. Pet. Olaus, III. Sim. Dun. XIV. La peine infligée à Ælla était en usage chez les gens du Nord, et s'appelait « at rista orn * », de la ressemblance supposée de la victime à la figure d'un aigle. L'opération était ordinairement faite par le chef lui-même. Elle est ainsi décrite par Snorre. « Ad speciem aquilæ dorsum ita ei laniabat, ut adacto ad spinam gladio, costisque omnibus ad lumbos usque a tergo divisis, pulmones extraheret. » Snorre, p. 108.

(2) Asser, 19, 20. Chron. sax. 79. Ingul. 18.

* Expression scandinave. (*Note du traducteur.*)

versant le Humber. Ils débarquèrent à Lindesey, brûlèrent le riche monastère de Bardeney, et passèrent les habitants au fil de l'épée. Les mois d'été furent employés à piller et à assouvir leurs désirs ; en septembre, ils passèrent le Witham, et entrèrent dans le district de Kesteven. Afin de s'opposer à leurs progrès, l'ealdorman Algar réunit toute la jeunesse des environs. Dans la première attaque, il repoussa leur avant-garde, et tua trois de leurs rois. Le matin du jour suivant, sa petite armée fut entourée par toutes les forces des envahisseurs. L'avantage du terrain permit aux Saxons de prolonger le combat jusqu'au soir; mais ils furent rompus par l'adresse de l'ennemi et massacrés sans pitié. Les vainqueurs continuèrent leur marche dans le silence de la nuit ; et ils éclairèrent leur route par de nombreux incendies. Lorsque les flammes atteignirent le monastère de Croyland, les plus jeunes moines s'échappèrent dans des bateaux en traversant le lac ; les plus âgés, avec les enfants, se retirèrent dans l'église. Oskytul, chef danois, força bientôt les portes : l'abbé eut la tête tranchée sur les marches de l'autel, et ses compagnons, à l'exception d'un jeune garçon, furent massacrés dans les différents appartements de l'abbaye. Ayant pillé et brûlé le monastère, ils dirigèrent leur marche vers Medeshamstede. Les habitants du voisinage essayèrent d'en défendre les murailles ;

et, dans le premier assaut, un des fils de Ragnar reçut une large blessure. Mais dans le second, la furie des Danois parvint à rompre les portes: les femmes et les enfants, qui avaient cherché un refuge dans l'abbaye, furent massacrés ; et Ubbo vengea la blessure de son frère en tuant de sa main l'abbé et quatre-vingt-quatre moines. Ils abandonnèrent les cendres de Medeshamstede, et marchèrent vers Huntingdon ; après la destruction de cette place, ils passèrent à l'île d'Ely. Les religieuses de ce monastère, qui descendaient des plus nobles familles saxonnes, furent sacrifiées à leur luxure et à leur cruauté. Les barbares se partagèrent les trésors du pays, qui avaient été déposés dans l'île ; et l'édifice, ainsi que tous les bâtiments qui se trouvaient sur la ligne de la dévastation, furent dévorés par les flammes (1).

C'est avec surprise que l'on voit les princes saxons rester tranquilles spectateurs des progrès des Danois, au lieu d'unir leurs forces pour la défense de leur commune patrie. Ils semblent avoir pensé que ce torrent dévastateur se serait graduellement dissipé en avançant. Le roi de Mercie avait vu l'une de ses provinces les plus opulentes rester, pendant six mois, en leur pouvoir ; et néanmoins, sous le prétexte de s'opposer aux

(1) Asser, 20. Ingul. 19, 24.

Bretons dans l'ouest, il n'avait fait aucun effort pour la délivrer. De la Mercie, les envahisseurs entrèrent dans la contrée des Est-Angles. Ils avaient déjà brûlé Thetford, quand Ulfketul, l'ealdorman, retarda leur marche pendant quelques jours. Mais le roi Edmond, ayant la conscience de son impuissance contre les forces supérieures des assaillants, et craignant d'exciter leur ressentiment par une résistance inutile, licencia ses troupes, et se retira dans son château de Framlingham (1). Il fut arrêté à Hoxon sur le Waveney, et conduit enchaîné aux quartiers d'Inguar. Les propositions du roi de la mer furent rejetées par le captif, comme contraires à son honneur et sa religion. Pour arracher son consentement, on l'attacha nu à un arbre, et l'on déchira son corps à coups de fouet; quelques uns des spectateurs, avec une dextérité cruelle, lui lancèrent des flèches dans les bras et dans les jambes; et le Danois, outré de sa constance, ordonna de lui couper la tête. Edmond fut révéré comme un martyr par ses sujets et par la postérité (2).

Les gens du Nord employèrent l'hiver à régler

(1) Dans les recueils de Leland (1, 222), il est dit qu'Edmond livra une grande bataille aux Danois, dans laquelle il perdit beaucoup d'hommes.

(2) Asser, 20. Ing. 24. Abbo Floriac. in Act. sanct. West. ad ann. 870.

le sort des Est-Angles et à préparer les plans de leurs conquêtes futures. De Thetford, le rendez-vous général, Inguar retourna chez ses premiers alliés en Northumbrie (1). Gothrun prit le sceptre de l'Est-Anglie, qui, de cette époque, devint un royaume danois. Halfdene et Bacseg conduisirent les plus aventureux des envahisseurs dans le Wessex, et surprirent la ville de Reading. Ils fortifièrent la place; et pour rendre leur position plus formidable, ils commencèrent, le troisième jour, à ouvrir une tranchée de la Tamise au Kennet; mais l'ealdorman Ethelwulf les attaqua à Englefield, tua l'un de leurs commandants, et repoussa leurs ouvriers dans le camp. Quatre jours après, Ethelred et son frère Alfred arrivèrent avec l'armée de Wessex. Les corps que l'appât du pillage avait entraînés à quelque distance furent aisément mis en fuite; mais dans une attaque, disposée pour emporter les retranchements danois, les Saxons éprouvèrent une perte qui leur apprit à respecter l'habileté ainsi que la valeur de leurs ennemis. Ethelred, cependant, s'apercevant que sa couronne était chancelante, renforça son armée; et, avant la fin de la semaine, atteignit les ennemis à Escesdune (2). La nuit fut employée

(1) Il envahit ensuite l'Irlande, et y mourut. Annales ulton. 65.

(2) Escesdune a été placé en différents lieux par les écri-

de chaque côté à se préparer au combat. Le matin on découvrit les Danois, formés en deux divisions sur divers points d'une éminence. Ethelred ordonna aux Saxons d'adopter la même disposition, et se retira dans sa tente pour assister à la messe (1). L'impatient Alfred blâma la piété de son frère, et ordonnant à ses soldats de couvrir leurs têtes de leurs boucliers, il les conduisit hardiment sur la hauteur et attaqua l'une des divisions ennemies. Ethelred le suivit bientôt avec le reste de l'armée; et les gens du Nord, après la résistance la plus opiniâtre, furent défaits et poursuivis en désordre jusqu'à Reading. Parmi les morts se trouva Bacseg, un de leurs rois, les jarls ou comtes Osburn, Frean, Harold, et les deux Sidrocs. Un simple buisson d'aubépine désigne à la postérité la place où les Danois furent battus (2).

Dans la quinzaine qui suivit ce combat meurtrier, il s'en livra un autre à Basing, dans lequel

---

vains. Comme la chronique saxonne (page 135) dit qu'elle était située sur la route de Wallingford à Cuckhamsley-hill, Gibson avait probablement raison quand il la plaçait à Aston.

(1) On dit qu'Ethelred était « persuadé qu'il ne survivrait pas à la bataille. » (Turner, vol. II, pag. 154.) Mais ce qu'en dit Asser peut avoir un sens différent. « Affirmans se indè (è tentorio) vivum non discessurum, antequam sacerdos missam finiret, et divinum pro humano nolle deserere servitium. Asser, 22.

(2) Asser, 21-24.

les envahisseurs prirent une terrible revanche. Leur nombre s'accrut, peu après, par l'arrivée d'un autre armement, venant de la Baltique; et une bataille, plus cruelle que la première, se donna à Morton, dans le Berkshire. Les chroniqueurs saxons en attribuent l'honneur à leurs compatriotes; mais ils reconnaissent que les Danois restèrent en possession du champ de bataille. Ethelred, qui avait été blessé, vécut encore quelques jours et fut enterré à Winburn: les envahisseurs s'en retournèrent à Reading, où ils partagèrent les dépouilles et se réjouirent de leur victoire (1).

---

(1) Asser, 24. Chron. sax. 81.

CHAPITRE IV.

ANGLO-SAXONS.

Naissance, éducation et avènement d'Alfred. — Succès des Danois. — Alfred les combat par mer. — Ses victoires. — Ses lois. — Ses améliorations. — Règne d'Edouard, — d'Athelstan, — d'Edmond, — et d'Edred.

ALFRED LE GRAND.

Au nom d'Alfred, la postérité a associé l'épithète de *Grand*. Les rois ses prédécesseurs ne nous sont guère connus que par leurs actions sur le champ de bataille : on doit dire à la louange d'Alfred qu'il ne fut pas seulement un guerrier, mais aussi le protecteur des arts et le législateur de son peuple. Leur histoire est renfermée dans quelques pages ; mais ses qualités méritent une narration plus étendue et plus détaillée.

Alfred naquit à Wantage, en 849 ; il était le plus jeune des quatre fils qu'Osburge, fille d'Oslac, donna à Ethelwulf. La beauté, la vivacité et l'enjouement de cet enfant le rendaient cher à ses parents, qui prévoyaient qu'il serait

un jour le plus bel ornement de la race de Cerdic. La partialité du roi pour ce fils le porta à l'envoyer, quoiqu'il n'eût encore que cinq ans, avec une suite nombreuse, à Rome, pour le faire couronner par le pontife; et plus tard, quand le royal pélerin visita lui-même la cité apostolique, Alfred fut choisi pour accompagner son père.

Les Anglo-Saxons de cette époque avaient dégénéré de la réputation littéraire de leurs ancêtres. Les thanes, partageant leur temps entre les occupations de la guerre et les plaisirs de la chasse, méprisaient la tranquille recherche des sciences, et ne dirigeaient l'attention de leurs enfants que sur les exercices qui donnent et demandent, à la fois, la force, l'agilité et le courage. Osburge, cependant, eut le mérite d'éveiller dans l'esprit d'Alfred cette passion pour l'étude qui le fit distinguer si honorablement par ses contemporains. Tenant à la main un poëme saxon, élégamment écrit, et agréablemment enluminé, elle l'offrit comme une récompense à celui de ses enfants qui, le premier, serait capable de le lire. L'émulation d'Alfred fut excitée; il courut à son maître, s'appliqua diligemment à cette tâche, la remplit à la satisfaction de la reine, et reçut le prix de son travail (1).

(1) Asser, 16. Le même auteur distingue avec soin les arts

Mais bientôt après, par la mort de son père et de sa mère, l'éducation du jeune prince fut dévolue à ses frères aînés, qui n'avaient que du mépris pour les connaissances littéraires. Sous leur direction, ses progrès se bornèrent à l'art de lire, dont il n'obtint d'autre avantage immédiat que la lecture de quelques poëmes saxons et de quelques livres de dévotion, écrits dans l'idiome du pays. Ce fut pour lui cependant une acquisition importante, car il dut à cette lecture les progrès qu'il fit par la suite. Elle excita sa curiosité à exploiter les trésors de l'histoire et des sciences, cachés dans l'obscurité d'un langage savant, et le rendit capable, à une époque plus éloignée, de s'appliquer avec succès à l'étude de la langue latine. Mais alors sa santé était affaiblie par des maladies, son esprit était occupé des soins du gouvernement; et il déplorait fréquemment, dans la compagnie de ses amis, l'indulgence qui lui avait permis de perdre les années de sa jeunesse dans des occupations dont il n'avait retiré qu'ignorance et regret (1).

Mais si l'esprit d'Alfred n'avait pas reçu tout le poli de la littérature classique, il avait été profondément imbu de sentiments religieux, qui

libéraux des « venatoriâ et cæteris artibus *quæ nobilibus conveniunt.* » P. 43.

(1) Asser, 17.

dirigèrent sa conduite pendant toute sa vie. A l'âge de vingt ans, il se détermina à se marier par motif de vertu. La femme qu'il honora de son choix fut Alswithe, fille d'Ethelfrid, ealdorman mercien, et d'Eadburge, princesse de la race de Penda. Mais la joie de la cérémonie nuptiale fut empoisonnée par une calamité inattendue. Au milieu du festin dans lequel Alfred traitait les thanes des deux royaumes, il fut soudainement saisi d'une attaque des plus douloureuses : le siége de la maladie était intérieur; son origine et sa nature se trouvèrent inconnues aux médecins saxons les plus expérimentés et les plus habiles. L'ignorance du peuple l'attribua à la magie, ou à la malice du diable, ou à une sorte de fièvre nouvelle et jusqu'alors ignorée. Depuis cette époque jusqu'à celle où Asser écrivit son histoire, durant le long espace de vingt-cinq ans, le roi fut affligé de cette maladie mystérieuse. Les attaques se succédaient presque sans relâche; et l'intervalle était empoisonné par la certitude d'un prochain retour de douleur. Ce mal continua de le tourmenter jusqu'à sa mort (1).

Pendant le règne de ses frères, il avait possédé le gouvernement d'un petit district avec le titre de roi. A la mort d'Ethelred, il

(1) Asser, 19, 40-42

fut appelé au trône par les vœux unanimes des West-Saxons ; il le refusa avec une modestie réelle ou affectée, alléguant son incapacité, et la multitude toujours croissante des Danois. On parvint à détruire ses objections, l'archevêque de Canterbury plaça la couronne sur sa tête, et le nom d'Alfred rendit à tous l'espérance. Le premier soin du jeune monarque (il n'avait alors que vingt-deux ans) fut d'ordonner, avec pompe et décence, les funérailles de son frère, le dernier roi : et après cette cérémonie solennelle, il reprît les armes et se remit en campagne. Un nouveau corps d'aventuriers avait rejoint les envahisseurs stationnés à Reading. Les confédérés pénétrèrent dans le Wiltshire; et de leur camp, situé sur les montagnes qui couvrent les bords du Willy, ils portèrent la dévastation dans le pays environnant. Jaloux de se distinguer, le nouveau roi, à la tête de ses Saxons, s'avança contre une armée plus nombreuse que la sienne. L'impétuosité de l'attaque porta le désordre parmi les Normands; mais ils se rallièrent bientôt, recommencèrent le combat, et, par leur nombre plutôt que par leur plus grande valeur, ils arrachèrent la victoire des mains de leurs adversaires. La malheureuse issue de la bataille donna une nouvelle direction à la politique d'Alfred. Il négocia avec les chefs danois, et les décida, probablement par

les offres d'un présent considérable, à évacuer ses domaines (1).

(872.) Du Wiltshire, Halfdène conduisit ses barbares à Londres, où ils passèrent l'hiver. Burrhed, roi de Mercie, à l'exemple d'Alfred, leur fit un don considérable, et en obtint la promesse de traverser paisiblement son territoire, en se rendant vers le nord; mais ils s'arrêtèrent à Torksey dans le Lincolnshire, et recommencèrent leurs déprédations accoutumées. (873.) On fit un autre présent et un autre traité. Les Danois se jouèrent de la simplicité des Merciens; et, à l'improviste, sans prétexte ou provocation, ils surprirent Repton sur la rive méridionale de la Trent. Ce monastère, l'orgueil de la piété des Merciens, fut brûlé totalement; et ils violèrent les tombes des princes dont les cendres y reposaient. (874.) Au printemps suivant, leur nombre s'accrut encore par l'arrivée d'une nouvelle horde d'aventuriers, sous le commandement des rois Gothrun, Oskytul et Amund. La certitude de la supériorité de leurs forces, jointe à l'expérience de leur perfidie, porta le roi de Mercie au désespoir. Incapable de les repousser par les armes ou d'acheter leur éloignement avec de l'argent, il abandonna le trône, et se rendit, en

(1) Asser, 24, 25. Chron. sax. 82.

pèlerin forcé, aux tombeaux des apôtres à Rome. Il y arriva, le cœur déchiré, mourut quelques jours après, et fut enterré dans l'église de l'hôpital saxon. Sa femme, la reine Ethelswithe, suivit son époux, mais elle n'eut même pas la consolation de visiter son tombeau. Elle tomba malade à Ticino et y mourut (1).

Par la retraite de Burrhed, le sceptre de Mercie resta abandonné aux envahisseurs. Ils le placèrent dans les mains de Ceolwulf, l'un des thanes de la contrée, qui eut la faiblesse de l'accepter des ennemis de son pays, sous la condition ignominieuse de leur payer un tribut annuel et de ne régner que pour exécuter leur volonté. Ce fantôme de roi se dévoua au service de leur rapacité: tant qu'il put arracher de l'argent à ses malheureux compatriotes, on lui permit de garder le sceptre; mais dès qu'il cessa de satisfaire à leurs demandes, il fut dépouillé des insignes de la royauté, et on lui arracha cruellement une vie qu'il n'eût dû perdre que pour sa patrie. C'est le dernier qui ait porté le titre de roi de Mercie (2).

(875.) Tout le territoire des Anglo-Saxons était alors sous la domination des envahisseurs, à l'exception des districts situés au sud de la Tamise et au nord de la Tyne. En 875, ayant tracé le plan de leurs futures opérations,

(1) Asser, 26. Ingul. 26, 27.
(2) Asser, 26, 27. Ingul. 27. Chron. sax. 82, 83.

ils se divisèrent en deux corps. Les nouveaux aventuriers, avec leurs trois rois, marchèrent vers le sud, et occupèrent Cambridge : Halfdene et ses compagnons se rendirent à leurs vaisseaux, s'embarquèrent à l'embouchure de la Trent, longèrent la côte de Deira, entrèrent dans la Tyne, et remontèrent cette rivière jusqu'à l'embouchure de la Tame. Là, ils mirent leur flotte au mouillage pendant l'hiver. Aux premiers jours du printemps, ils continuèrent l'œuvre de la dévastation. Tynemouth fut détruit de fond en comble. L'abbaye de Lindisfarne fut pillée et réduite en cendres, tandis que l'évêque et les moines s'enfuyaient précipitamment, avec leurs trésors et le corps de Saint-Cuthbert, sur les plus hautes montagnes de la Northumbrie. A Coldingham, les religieuses, animées par l'exemple de leur abbesse, se défigurèrent par des blessures, afin d'échapper aux insultes des barbares. Elles préservèrent leur chasteté; mais elles périrent dans les flammes qui consumèrent leur couvent. Vers quelque lieu qu'Halfdene se dirigeât, on reconnaissait sa route par les ruines fumantes des villes et des villages, et par les restes mutilés des victimes de sa barbarie. Il employa l'été à ravager les terres des Strathclydes (1) bretons, les Écossais

(1) Le mot strathclyde signifie peuple au-delà de la Clyde. (*Note du traducteur.*)

et les Pictes. En automne, il retourna dans la Bernicie ; et l'ayant partagée entre ses compagnons, il les exhorta à cultiver par leur industrie ce sol qu'ils devaient à leur valeur (1).

(876.) Tandis qu'Halfdene consolidait ainsi ses conquêtes dans la Northumbrie, Gothrun, avec l'armée du sud, restait inactif l'espace d'une année dans le voisinage de Cambridge. Mais une nuit, les barbares se dirigèrent soudainement vers leur flotte, s'embarquèrent et disparurent. Bientôt après, on les découvrit se dirigeant vers la côte de Dorset, où ils surprirent le château fort et le monastère de Warcham, situés au confluent de la Frome et du Piddle. De cette position, on envoya des partis de pillards dans différentes directions ; mais, à l'arrivée d'Alfred, ils se retirèrent dans leurs retranchements. Les Saxons paraissent avoir eux-mêmes reconnu leur insuffisance dans l'art d'assiéger les places. Ils ne refusèrent jamais d'attaquer l'ennemi en rase campagne; mais du jour où Ethelred fut défait devant Reading, la prudence leur avait enseigné à respecter les fortifications danoises. Alfred chercha à négocier ; et Gothrun consentit, pour une somme considérable, à se retirer du Wessex. Instruit néanmoins,

(1) Asser, p. 27. Chron. sax. p. 83. Sim. Dunel. p. 95. Mat. West. ad ann. 870.

par le sort de Burrhed, et ne se fiant nullement à la sincérité du Danois, le roi demanda un certain nombre d'otages, et on lui permit de les choisir parmi les plus nobles des chefs. Il requit ensuite leurs serments. Ils jurèrent par leurs bracelets. Alfred n'en fut que médiocrement satisfait. Ils jurèrent par les reliques des saints chrétiens. Croyant alors les avoir liés par tous les nœuds possibles, Alfred attendait leur départ; mais, dans les ténèbres de la nuit, un détachement de leur armée sortit furtivement du château, surprit la cavalerie saxonne, monta les chevaux des tués, et, par une marche rapide, prit possession d'Exeter. Le roi, incapable de les déloger de cette position, se retira honteux et déconcerté (1).

(877.) Dans le cinquième siècle, la puissance maritime des Saxons avait été formidable : leurs conquêtes en Bretagne ayant dirigé leurs vues sur d'autres objets, ils avaient laissé périr leur flotte. Mais Alfred comprenait actuellement la nécessité de s'opposer aux Danois sur leur propre élément. En 875, il équipa un petit nombre de vaisseaux, qu'il fit monter par des aventuriers étrangers, attachés à son service par l'espoir d'une récompense; et, se confiant lui-même à la foi de ces mercenaires, il se mit à la recherche de l'ennemi. Le hasard lui fit rencontrer une flotte

(1) Asser, 27, 28. Chron. sax. 83.

danoise de sept vaisseaux; il en prit un, mais les autres échappèrent. Ce petit succès releva ses espérances : il fit construire des vaisseaux et des galères; et, par des efforts soutenus, il parvint à se créer une marine. Il eut bientôt à se féliciter de cette acquisition; car les guerriers du Nord, ayant pris la résolution d'évacuer Wareham, leur cavalerie s'avança vers Exeter pour y rejoindre leurs amis. Ils furent suivis par Alfred, qui investit la place par terre. Leur infanterie s'embarqua à bord de la flotte, qui se dirigea vers la même ville; mais ils étaient à peine en mer, qu'une tempête les obligea de longer la côte du Hampshire, où ils perdirent la moitié de leurs vaisseaux : les autres, endommagés par la tourmente continuèrent leur route; mais ils furent attaqués par la flotte saxonne, qui bloquait l'entrée de l'Ex; et, après une action vigoureuse de part et d'autre, ils furent entièrement détruits. Cette perte considérable, que l'on évalue à cent vingt voiles, obligea Gothrun à traiter au plus vite; il fournit un certain nombre d'otages, renouvela ses anciens serments, et les gens du Nord marchèrent d'Exeter vers la Mercie (1).

On a prétendu que le caractère d'Alfred était sans tache. Cet emphatique éloge est plutôt une déclamation de rhéteur qu'une vérité historique.

(1) Asser, p. 29. Chron. sax. p. 84.

Dès ses premières années, à la vérité, ses vertus naissantes le rendirent cher à la nation(1); et dans un âge plus avancé il fut le sauveur et le bienfaiteur de sa patrie. Mais, au commencement de son règne, sa conduite fut souvent répréhensible. Ce jeune monarque semblait se considérer, à raison de sa haute dignité, comme affranchi de toute contrainte, et possédant le droit, même au milieu de ses débats avec les Danois, de se livrer à l'impétuosité de ses passions. Les scandales dont l'accuse Wallingford peuvent être repoussés avec le mépris que sans doute ils méritent (2); mais nous savons, de sience fondée sur d'anciennes autorités, que son immoralité et son despotisme provoquèrent la censure du vertueux saint Neot, son parent(3). Asser, son ami et son panégyriste, avoue qu'il était hautain envers ses sujets, qu'il négligeait l'administration de la justice, et qu'il repoussait avec mépris les plaintes de l'indigent et de

(1) Asser, p. 24. Il ajoute que si Alfred eût été ambitieux, il eût obtenu la couronne par la faveur du peuple, à l'exclusion de ses frères aînés.

(2) In primordiis regni sui vivebat luxui et vitiis subjugatus — virgines et castè vivere volentes vel invitas vel voluntarias omni studio subdere festinavit. Walling. p. 535.

(3) Pravos redarguens actus jussit in melius converti. — De tyrannidis improbitate, ac de superbâ regiminis austeritate acriter cum increpavit. Vit. sancti Neoti in Act. SS. Ben. Sæc. IV, tom. II, p. 330, 331.

l'opprimé. C'est à cette *imprudence*, pour se servir de l'expression dont la partialité du biographe a voulu couvrir la mauvaise conduite de son protecteur(1), qu'Alfred lui-même attribua la calamité, cruelle et inattendue, qui l'accabla dans la huitième année de son règne. Selon la piété de cet âge, au lieu de rapporter les évènements à leur source politique, on les attribuait à la providence immédiate de Dieu ; et les revers étaient considérés comme les instruments dont la justice divine se servait pour punir les grands crimes.

A la fin de la dernière campagne, nous l'avons laissé paisible possesseur du royaume de Wessex. Au commencement de l'année suivante, nous le voyons seul et fugitif, se cachant dans les marais du Somersetshire. Cette révolution soudaine fut le résultat de l'adresse de Gothrun, le plus artificieux des hommes du Nord. Ce chef, après sa retraite du Wessex, avait fixé sa résidence à Glocester, et récompensé les services de ses vétérans en leur distribuant des terres dans le voisinage. Mais tandis que ces paisibles occupations semblaient absorber toute son attention, il méditait un plan de guerre qui menaçait de détruire le dernier des gouvernements saxons en Bretagne. Une campagne d'hiver avait été jusqu'alors inconnue dans les annales de la

(1) Asser, p. 31, 32.

dévastation des Danois. Après leurs expéditions d'été, ils consacraient toujours les mois suivants aux fêtes et au repos ; et il est probable que les compagnons de Gothrun ignoraient autant que les Saxons les véritables projets de leur général. Dans les premiers jours de l'année 878, ils reçurent l'ordre inattendu d'aller le rejoindre à cheval dans un lieu désigné ; et dans la nuit du 6 janvier, ils se mirent en possession de Chippenham, résidence royale sur la rive gauche de l'Avon. Il est à présumer qu'Alfred se trouvait dans la place lorsque l'alarme fut donnée ; il est au moins certain qu'il ne pouvait être à une grande distance. De Chippenham, Gothrun dispersa sa cavalerie sur différentes directions dans les comtés voisins. Les Saxons furent surpris par l'ennemi avant d'avoir entendu parler de guerre ; et le roi, sans forces, et presque sans suite, se trouva lui-même entouré de barbares. Au premier moment, il conçut le dangereux projet de se précipiter au milieu de ses nombreux ennemis ; mais cette témérité fut modérée par les conseils plus prudents de ses amis ; il consentit à se réserver pour des circonstances plus importantes et qui offriraient plus d'espoir. Afin d'écarter tout soupçon, il renvoya le petit nombre de thanes qu'il avait encore auprès de sa personne, et s'efforça de se rendre seul, et à pied, dans le centre du Somersetshire. Là, il trouva

une retraite sûre, dans une petite île située au milieu d'un marais formé par le confluent de la Thone et du Parret, et que l'on a désignée par la suite sous le nom d'Ethelingey ou l'île du prince(1).

Quoique la fuite d'Alfred eût trompé les espérances des Danois, ils poursuivirent leurs succès avec une activité infatigable. Les gens de Hampshire, de Dorset, de Wilts et de Berkshire, séparés les uns des autres, ignorant le sort de leur prince, n'étant préparés à aucun système raisonné de défense, se virent contraints de plier devant l'orage. Ceux qui demeuraient près de la mer se rendirent sur la rive opposée de la

(1) La raison de la retraite subite d'Alfred, et l'extinction temporaire de la puissance des West-Saxons, a embarrassé plusieurs historiens. Je ne rapporterai pas ici leurs différentes hypothèses, parcequ'il me semble que l'explication satisfaisante, donnée dans le texte, aplanit toute difficulté, et qu'elle est appuyée d'autorités qui paraissent avoir été négligées. « DCCCLXXVIII. Cette année, dans le milieu de l'hiver, vers la douzième heure de nuit, l'armée danoise surprit Chippenham, parcourut le territoire des West-Saxons, et s'y établit. Une partie de la population s'enfuit outre-mer; l'autre partie, et ce fut la plus grande, fut entourée, et se soumit d'elle-même, excepté le roi Alfred, qui, avec une faible troupe, se retira dans les bois et les îles des marais. » Chron. sax. 84. Ils durent leurs succès à leur célérité, obequitando, Ethelw. f. 480.—Iter accelerans occidentales Anglicos attentavit invadere. In illis enim partibus didicerat a fugitivis ipsum regem hiemare.—Rex autem Aluredus audiens barbaricam rabiem et sævitiam cominùs irruisse, suorumque

Gaule avec leurs familles et leurs trésors; les autres essayèrent d'adoucir par leur soumission la férocité des envahisseurs, et de conserver une portion de leurs biens en abandonnant volontairement le reste. On dit qu'un seul comté, celui de Sommerset, resta fidèle à la fortune d'Alfred; et cependant, même dans ce comté, Alfred était obligé de se cacher dans les marais, tandis que l'ealdorman Æthelnoth errait dans les forêts avec un petit nombre de partisans. Le secret de la résidence du roi fut enfin révélé; ses plus fidèles sujets le rejoignirent; et quelquefois il sortait avec eux de sa retraite pour attaquer les détachements séparés des Danois; il y retournait chargé

considerans dispositionem (dispersionem, MS. Claud. A. 5, p. 157) huc illucque cœpit animo fluctuare : tandem discretiore fretus arbitrio, cessit hostibus, ac solus et inermis fugæ est expositus ludibrio. Vit. sancti Neot. in Act. SS. Ben. Sæc. IV, tom. II, p. 333. Cet auteur rapporte une anecdote qu'Alfred se plaisait à raconter à ses amis dans des jours plus heureux. (Malms. de reg. 23.) Dans sa retraite, il fut hébergé dans une chaumière par un porcher : son hôtesse, dont le mari était absent, le pria de surveiller les pains qu'elle avait mis à cuire dans l'âtre. Mais Alfred était trop profondément occupé de ses infortunes pour se bien acquitter de cette charge. Le pain fut brûlé, et la négligence du roi rudement blâmée par une décharge d'injures féminines. On chanta bientôt cette aventure en vers latins.

Urere quos cernis panes, gyrare moraris,
Cum nimium gaudes hos manducare calentes.

ASSER, p. 31.

de dépouilles, ordinairement de l'ennemi, mais parfois aussi (et cela par une dure nécessité) de celles de son propre peuple. A mesure que le nombre de ses compagnons s'accroissait, ses excursions devenaient plus fréquentes et plus heureuses; et vers Pâques il fit construire un pont de bois qui facilitait la communication de l'île avec la terre ferme, et un fort qui en défendait l'accès.

Tandis qu'Alfred s'occupait ainsi de l'ennemi qui s'était emparé des provinces orientales de son royaume, il négligeait l'orage qui se formait à l'ouest, et menaçait de l'accabler. Un autre fils de Ragnar, probablement le sanguinaire Ubbo, avec vingt-trois vaisseaux, ravageait les côtes de la Demetie ou des Galles du sud; et, se dirigeant vers le rivage septentrional du Devonshire, il débarquait ses troupes aux environs d'Apledore. Il paraît que les deux frères s'étaient entendus pour écraser le roi par la pression de leurs armées respectives. Alarmé de ce nouveau débarquement, l'ealdorman Odun chercha sa sûreté dans le château de Kynwith, avec plusieurs thanes. Ce château n'avait d'autres fortifications qu'une muraille peu solide, construite à la manière des Bretons; mais sa position sur le sommet d'un roc escarpé le rendait imprenable. Le chef danois était trop prudent pour hasarder un assaut; et il disposa tranquillement ses tentes au

pied de la montagne, dans la confiante espérance que le besoin d'eau forcerait la garnison à se rendre. Mais Odun, retrouvant le courage du désespoir, quitta silencieusement ses retranchements à la pointe du jour, se précipita sur le camp des ennemis, tua le chef danois avec douze cents de ses guerriers, et poursuivit le reste jusqu'à leur flotte. La bravoure des Saxons fut récompensée par le produit du pillage fait dans la province de Galles; mais le plus beau trophée de la victoire fut le Reafan, l'étendard mystérieux du corbeau, tissu, d'un midi à l'autre, par les mains des trois filles de Ragnar. La superstition des Danois les portait à observer le vol de cet oiseau pendant les combats : s'il leur apparaissait en battant des ailes, c'était un présage certain de la victoire ; s'il restait planant et presque sans mouvement au milieu des airs, ils ne s'attendaient qu'à une défaite (1).

Les nouvelles de ce succès inspirèrent du courage aux plus pusillanimes. Alfred observa cet élan de l'esprit public; et, par de fidèles messagers, il engagea ses sujets à le rejoindre, la septième semaine après Pâques, à la pierre d'Egbert, vers l'extrémité orientale de la forêt de Selwood (2). Au jour indiqué, les habitants du

(1) Chron. sax. 84. Asser, 32.
(2) Elle est appelée à présent Brixton.—Ingulf.(p. 26) et plu-

Hampshire, du Wiltshire et du Somersetshire obéirent avec empressement à cet ordre. A la vue d'Alfred, ils saluèrent le vengeur de leur patrie; les bois retentirent de leurs acclamations, et les cœurs battirent encore à l'espérance de la victoire. Ce lieu se trouvait trop resserré pour contenir la multitude qui accourait de toute part sous l'étendard royal; et le lendemain matin, le camp fut transporté à Icglea, vaste plaine située sur la lisière de la forêt, et couverte à ses limites par des marais (1). La journée fut consacrée aux préparatifs d'attaque, et à assigner leurs places aux volontaires qui arrivaient à chaque instant. A la pointe du jour suivant, Alfred rangea ses troupes, et occupa le sommet d'une hauteur voisine appelée Ethandune (2). Pendant ce temps, Gothrun n'avait pas été spectateur impassible des mouvements de ses adversaires.

---

sieurs écrivains postérieurs nous apprennent que le roi se déguisa en joueur de harpe, et qu'il parcourut ainsi le camp des Danois, où il observa beaucoup de négligence, et où il apprit leurs projets futurs. Ce fait est peu probable, et Asser n'en avait pas connaissance.

(1) On croit que c'est Leigh, non loin de Westbury. Dans la vie de saint Neot, elle est décrite comme *Grata salicis planities juxtà sylvam.*

(2) Dispositâ seriatìm acie, proximum anticipaverunt promontorium. Hinc hostium explorabant occursum. *Ib.* Anticipavit montem hostibus nimis aptum, si præcavissent. Walling. p. 538. C'est probablement Brattonhill, près d'Eddingdon.

Il avait rassemblé ses détachements épars, et s'était avancé en toute hâte pour châtier l'insolence des insurgés (1). Les deux armées, en s'approchant, se défièrent mutuellement par leurs cris; et, après la première décharge de leurs traits, elles engagèrent un combat plus décisif et plus sanglant. Le choc des deux nations, les efforts des chefs, les hésitations de la victoire, la crainte et l'espoir qui s'emparaient alternativement des esprits, peuvent mieux s'imaginer que se décrire. Les Danois déployèrent un courage digne de leur renommée et de leurs nombreuses conquêtes. Les Saxons étaient animés par tout ce qui est capable d'émouvoir le cœur de l'homme. La honte, la vengeance, la crainte de l'esclavage, l'espoir de l'indépendance, les excitaient incessamment. Leur persévérance surmonta tous les obstacles; et les gens du Nord, après une résistance inutile, mais opiniâtre, s'enfuirent en désordre vers leur camp. La poursuite ne fut pas moins meurtrière que l'engagement:

---

(1) Gytrus undiquè Danos convocans, manum magnam contraxit. Walling. *ibid.* Ut rumor hujus eventus latissimè diffusus profanas Gytronis attingeret aures. — Protinus juxtà morem suum acies disposuerunt, ad locum certaminis castra moventes. Vit. sancti Neot. p. 335. Ces passages prouvent que les Danois n'ont pas été surpris par Alfred comme on l'affirme généralement. Voyez aussi Transl. sancti Cuth. in act. SS. Bened. Sæc. IV, tom. II, p. 279.

les Saxons immolèrent à leur ressentiment tous les fugitifs qui tombèrent en leurs mains. Immédiatement, et par les ordres du roi, ils tracèrent des lignes autour du camp ennemi; et, par leur vigilance, ils parvinrent à rendre impossible la fuite des Danois qui leur étaient échappés. La la famine et le désespoir vainquirent enfin l'obstination de Gothrun, et après quinze jours il proposa de capituler. Les Saxons imposèrent pour conditions : que le roi et les principaux chefs embrasseraient le christianisme; qu'ils évacueraient entièrement leurs conquêtes, et qu'ils s'engageraient à exécuter le traité par serment et en livrant des otages. Peu de semaines après, Gothrun fut baptisé avec trente de ses officiers à Aulre près d'Athelney; il prit le surnom d'Athelstan, et Alfred fut son parrain. La cérémonie terminée, les deux princes se rendirent à Wedmore, où, huit jours après, Gothrun se dépouilla de la robe blanche et du bandeau baptismal; et, la semaine suivante, il prit congé de son père adoptif, dont il avait maintenant appris à connaître et admirer la générosité, comme il connaissait auparavant sa valeur. De Chippenham, il marcha vers la Mercie, fixa son quartier-général à Cirencester, et ordonna à ses compagnons de cultiver la terre. Il n'y resta qu'un an, et retourna dans son ancien royaume d'Est-Anglie. Un armement danois étant entré dans la Tamise,

sous le commandement d'Hastings, on le sollicita vainement de recommencer la guerre; il tint fidèlement à ses engagements. Il existe encore deux des traités qu'il fit avec Alfred. Par le premier, les limites des deux royaumes furent déterminées par la Tamise, la source de la Lee, une ligne tracée de cette rivière à Bedford, et le cours de l'Ouse jusqu'à son embouchure. On y déclara que la vie d'un Anglais et celle d'un Danois étaient d'une valeur égale; et tout commerce ou communication non autorisés, entre les deux nations, furent défendus. Par le second traité, les deux rois s'engagent à propager la religion chrétienne, et à punir l'apostasie; les lois des Danois sont assimilées à celles des Saxons, et les amendes payables pour offenses assignées indifféremment en monnaie des deux nations(1). Les compagnons de Gothrun contractèrent peu à peu les habitudes de la vie civile, et, en acquérant un intérêt dans la propriété du sol, ils contribuèrent à le garantir contre les ravages de nouveaux aventuriers.

La retraite de Gothrun affranchit pour longtemps le Wessex des horreurs de la guerre, et quinze années de tranquillité laissèrent à Alfred le loisir de s'occuper de la civilisation de son peuple, et d'en améliorer le sort : l'armée réclama

(1) Leg. sax. 47, 51.

d'abord ses soins. Les attaques des Danois, momentanées mais continuelles, lui démontraient la nécessité d'organiser une force qui fût prête à se mettre en campagne à la première alarme, et à marcher vers le point menacé de la côte. Mais en même temps la disette causée par la fréquente interruption des travaux de l'agriculture lui faisait sentir l'inconvénient de lever en masse toute la population. Alfred adopta un plan mieux conçu, et calculé à la fois pour opposer une force imposante aux descentes des gens du Nord, et laisser un nombre suffisant de bras pour cultiver la terre. La défense des villes et des cités fut confiée au courage et à la fidélité des habitants, sous la direction du king's Gerefa (délégué du roi), ou bailli. Le reste de la population libre fut divisé en deux classes, qui faisaient alternativement le service pendant un temps déterminé. Elles étaient commandées par le roi ou l'ealdorman du comté : au lieu de paye, elles recevaient des vivres provenant des magasins nationaux (1).

L'utilité des fortifications avait été suffisamment démontrée par l'exemple des Danois et le succès de la défense de Kynwith. Par les ordres d'Alfred, on dressa le plan des côtes et des rivières navigables, et l'on construisit des châteaux dans les lieux les mieux situés pour s'op-

(1) Chron. sax. p. 92, 93.

poser aux débarquements, et arrêter les progrès de l'ennemi. Toutefois, dans cette entreprise dont la nécessité était si évidente, il rencontra de nombreuses difficultés, résultat de la prévention et de l'indolence de ses sujets. En plusieurs circonstances, l'exécution des ordres du roi fut négligée; dans d'autres, à peine les constructions eurent elles été fondées qu'elles furent abandonnées. Mais les descentes successives des Danois vinrent au secours de l'autorité royale : ceux qui avaient perdu leurs propriétés par leur négligence s'empressèrent de réparer leur faute par leurs travaux, et avant la fin de son règne Alfred eut la satisfaction de voir plus de cinquante châteaux construits d'après ses instructions (1).

Nous avons déjà fait mention du premier essai que fit le roi pour créer une marine. Ses succès l'encouragèrent à de nouvelles tentatives, et il accompagna souvent ses escadres dans leurs expéditions, soit pour acquérir des connaissances, soit pour faire honneur à la profession de marin. (883.) Dans une de ces occasions, il rencontra quatre vaisseaux montés par des gens du Nord; deux furent pris à l'abordage, et leur équipage passé au fil de l'épée. Les commandants des deux autres, épouvantés par le sort de leurs compagnons, effrayés de leur propre perte, jetè-

(1) Asser, p. 59, 60. Spelm. Vit. Alfred, p. 129, not.

rent bas les armes, et demandèrent quartier à genoux. (885.) Dans une autre circonstance, la flotte saxonne s'empara de treize vaisseaux danois sur le Stour ; tout l'équipage fut massacré : mais, dès le même soir, les vainqueurs furent arrêtés à leur tour par une escadre danoise, et complètement défaits (1). Dès que le roi eut appris à connaître la science des attaques, et les moyens de défense pratiqués par les nations du Nord, sa sagacité particulière lui suggéra des améliorations. Il ordonna de construire des vaisseaux d'une plus grande dimension que ceux des Danois. Le pont en fut plus élevé, et leur longueur double. Cette élévation offrait aux marins un avantage réel sur leurs ennemis, qui furent obligés de diriger leurs coups de bas en haut ; et la masse de ces vaisseaux ajoutait aussi à leur stabilité sur l'eau, tandis que ceux des Danois étaient tourmentés par le plus léger coup de vent. Cette augmentation de poids ne nuisit pas à leur célérité, parceque le nombre des rameurs fut proportionnellement multiplié, et que chaque vaisseau en eut au moins trente, et souvent davantage, de chaque côté. La flotte fut si judicieusement disposée, dans les différents ports, que les escadres déprédatrices des barbares éprouvèrent de grandes dif-

(1) Asser, 36, 37. Chron. sax. 86, 87.

ficultés pour s'approcher du rivage, ou s'en éloigner avec impunité (1).

Ayant pris ces mesures de défense contre les ennemis étrangers, le roi jeta les yeux sur l'économie domestique du pays. Durant la longue période des dévastations danoises, l'édifice du gouvernement civil avait été presque détruit. Les cours de justice étaient fermées : des outrages étaient commis sans provocation et rendus sans miséricorde ; et les Saxons, à l'exemple des Danois, étaient imbus d'un esprit d'insubordination et de mépris pour la paix, la justice et la religion. Afin de remédier à ces maux, Alfred rétablit, améliora les institutions de ses ancêtres, et leur donna une plus grande extension. Des ordonnances d'Ethelbert, d'Ina, d'Offa et autres princes saxons, il forma un code approprié aux circonstances, et aux coutumes de ses sujets (2). Cependant ces actes législatifs auraient été d'un faible avantage, si le roi n'eût assuré leur exécution par une entreprise qui n'offrait pas moins de difficultés, mais que sa vigilance et sa persévérance parvinrent à accomplir. La jurisprudence saxonne avait établi plusieurs degrés de judicature, qui, depuis la cour du roi, se divisaient en rameaux infinis jusqu'au plus petit hameau du royaume ;

(1) Chron. sax. 98.

(2) Leg. sax. 28, 46.

mais, parmi les hommes investis du pouvoir judiciaire, il en existait peu que l'on pût regarder comme propres à remplir des fonctions aussi importantes. La plupart étaient ignorants, plusieurs étaient despotiques. Les hommes puissants refusaient d'acquiescer à leurs décisions. et les faibles se plaignaient de leur oppression. Tous avaient recours à l'équité d'Alfred, qui recevait avec bonté les plaintes du plus petit comme celles du plus grand. Tout appelant en était écouté avec l'attention la plus patiente ; dans les cas importants, il vérifiait lui-même la procédure à son loisir ; et les magistrats inférieurs tremblaient devant l'impartialité et la sévérité de leur souverain. Si leur faute provenait d'ignorance ou d'inadvertance, ils étaient réprimandés, ou changés, selon la gravité du cas ; mais ni la naissance, ni l'amitié, ni la puissance, n'auraient sauvé le juge méchant et corrompu (1). Il était condamné à subir la peine qu'il avait infligée injustement ; et, s'il faut en croire une ancienne autorité, quarante-quatre magistrats furent exécutés dans l'espace d'un an, par les ordres du roi, pour des jugements iniques et irréguliers (2).

(1) Asser, 69-71.

(2) Miroir des justices, p. 296, éd. 1642. Il fut écrit par Andrew Horn, sous Edouard I[er] ou Edouard II ; il présente plusieurs faits curieux. Ainsi Athulf fut exécuté pour avoir

Cette sévérité eut les plus heureuses conséquences. Les juges s'attachèrent à acquérir les connaissances nécessaires à leurs fonctions; leurs décisions furent en rapport avec les lois; le crime commis fut généralement suivi de l'application de la peine, et le vol et l'assassinat devinrent aussi rares qu'ils avaient été nombreux auparavant. Afin d'avoir une preuve palpable de la réformation de ses sujets, on dit qu'Alfred fit suspendre près d'une grande route des bracelets d'un grand prix, et que personne ne tenta de les prendre; et l'on ajoute, pour confirmer ce fait, que si quelque voyageur eût perdu sa bourse sur la route, il l'aurait retrouvée, un mois après, à la même place, sans qu'on eût touché à son contenu (1). Ce sont probablement des fictions d'un temps postérieur; mais elles

---

condamné Copping, qui n'avait pas encore vingt-un ans: Billing, pour avoir condamné Leston, sur le seul motif qu'il ne s'était pas assis lorsque l'ordre avait été donné à tous de s'asseoir, à l'exception du meurtrier: Hale, pour avoir acquitté le shériff Tristram, qui avait injustement saisi des marchandises à l'usage du roi; Therborn, qui avait condamné Osgot pour un crime dont ce dernier avait obtenu le pardon du roi; Oskitell, pour avoir condamné Cutling sur le seul rapport du coroner (officier chargé d'informer). Il fit emprisonner aussi Sithing, parceque cet officier avait détenu Herbole pour un crime que la femme de ce dernier avait commis; il commanda qu'Haulf eût une main coupée, parcequ'il n'avait pas infligé cette peine à Armoc, etc. P. 296-301.

(1) Malms. de Reg. II, 4, f. 23.

servent à nous prouver la haute estime que portaient nos ancêtres à l'administration de la justice sous Alfred.

La décadence des lettres, dans les états saxons, avait été rapidement accélérée par les invasions des Danois. Les églises et les monastères, seules écoles de cet âge, étaient détruits; et quand Alfred monta sur le trône, le Wessex ne possédait pas un érudit capable de traduire un livre latin en langue anglaise (1). Le roi, qui dès son jeune âge avait eu la plus vive passion pour les sciences, chercha à inspirer le même goût à tous ceux qui aspiraient à sa faveur. A cet effet, il invita à sa cour les savants les plus distingués de son pays et des pays étrangers. Plegmund et Werfrith, Ethelstan et Werwulf, s'y rendirent de la Mercie. Jean ou John, de la vieille Saxe, quitta le monastère de Corbie pour un établissement à Ethelingey. Asser, de Saint-David, reçut des présents considérables et s'engagea à résider près du roi pendant six mois de l'année; et une honorable ambassade envoyée à Hincmar, archevêque de Reims, lui ramena Grimbald, célèbre prevôt de Saint-Omer (2). Avec leur se-

(1) Alfred, præf. ad past., p. 82. Wise's Asser.

(2) Asser, 46-49. Epist. Fulconis, dans Wise's Asser, p. 123. John ou Jean, abbé d'Ethelingey, a été souvent confondu avec Joannes Scotus Erigena. Ce sont deux personnes différentes. Scotus, comme son nom le marque, était Irlandais;

cours, Alfred commença, dans sa trente-neuvième année, à s'appliquer à l'étude de la littérature romaine, et ouvrit des écoles en divers lieux pour l'instruction de ses sujets. Sa volonté fut que les enfants de chaque homme libre, lorsque leurs moyens le permettaient, acquissent les sciences élémentaires de la lecture et de l'écriture; et que ceux qui se destinaient aux emplois civils ou ecclésiastiques fussent en outre instruits dans la langue latine (1).

Le roi s'était plaint fréquemment, comme d'un grand malheur, que la littérature saxonne n'eût aucun livre de science. « Je me suis souvent étonné, disait-il, que les illustres savants qui ont fleuri en Angleterre, et qui ont lu tant de livres étrangers, n'aient jamais pensé à traduire les plus utiles dans leur propre langage (2). » Pour y suppléer, Alfred entreprit lui-même cette tâche. De ses traductions, deux sont historiques,

l'abbé Jean était né dans la vieille Saxe (Asser, 61). Scotus n'était ni prêtre, ni moine (Mabillon, Sæc. IV, tom. II, p. 510); Jean l'abbé était prêtre et moine (Asser, 47, 61. Alfredi præf. ad Past. p. 85).

(1) Alfred. præf. ad Past. p. 85. Asser, 43-55. Établit-il à cette époque l'université d'Oxford? Je l'ignore. Le passage contesté dans Asser (p. 52) me paraît indubitablement faux Quel écrivain du neuvième ou dixième siècle a jamais fait usage des expressions divus Petrus ou divi Gildas, Melkinus, etc. ?

(2) Alfred. præf. ad Past. p. 84.

et deux didactiques. L'Histoire ecclésiastique des Anglais, par Bède, est la première ; la seconde est l'Epitome d'Orosius, le meilleur abrégé de l'histoire ancienne alors existant : ouvrages faits pour exciter et satisfaire la curiosité de ses sujets. Des deux autres, l'un, destiné à être lu généralement, est la Consolation de la philosophie, par Boëce, traité fort estimé à cette époque, et qui le méritait ; le second concernait l'instruction du clergé, c'était la Pastorale de Grégoire-le-Grand, ouvrage recommandable et par son excellence et par la réputation de son auteur. Il envoya une copie de celui-ci à chaque évêque de son royaume, en ordonnant de la garder dans la cathédrale pour l'usage du clergé diocésain (1).

Dans la disposition qu'il faisait de son temps, de ses finances et de ses occupations domestiques, Alfred était exact et méthodique. Les officiers de sa maison étaient divisés en trois corps, qui se succédaient alternativement, et le quittaient à la fin du mois, terme assigné pour leur ser-

---

(1) *Ibid.* 86. Sur chaque copie était un æstell de cinquante mancuses *, et le roi défendit à qui que ce fût « de retirer l'æstell du livre, ni le livre de la cathédrale. » Le sens du mot æstell a jusqu'à ce jour été une pierre d'achoppement pour les commentateurs.

* Mancuse, monnaie valant trente sous du temps. Il est probable que l'æstell était une couverture, une sorte de dyptique dont on eût fait tout autre usage à raison de sa valeur. (*Note du traducteur.*

vice (1). Le tiers de chacune de ses journées était consacré au sommeil et aux besoins de la nature ; il partageait le reste entre les devoirs de la royauté et les œuvres de piété et de charité (2). Son trésorier avait l'ordre de diviser son revenu en deux moitiés. La première se subdivisait en trois parts, dont l'une était destinée à récompenser ses ministres et ses domestiques, une autre à faire des présents aux étrangers qui visitaient sa cour, et la troisième à payer le corps nombreux d'ouvriers qu'il employait ; car il éleva des palais dans différents lieux de ses domaines, il répara et embellit ceux qui lui venaient de ses prédécesseurs, et rebâtit Londres

(1) Asser, 65.

(2) Malm. 24, 25. Asser, 67. N'ayant point l'usage des chronomètres, Alfred était embarrassé pour connaître les heures du jour. Afin de remédier à cet inconvénient, il eut recours à un expédient assez simple. Par des expériences répétées, il trouva qu'une quantité de cire pesant soixante-douze pennies * pouvait faire six chandelles, chacune de douze pouces de long et toutes d'une épaisseur égale, et qu'en les brûlant l'une après l'autre, elles devaient durer exactement vingt-quatre heures. Pour empêcher que la flamme ne fût affectée par les courants d'air, les chandelles étaient enfermées dans une grande lanterne de corne transparente ; et, comme la consommation de chaque pouce de cire correspondait à la soixante-douzième partie de la journée ou à vingt de nos minutes, il fut dès lors en état de mesurer son temps avec une sorte d'exactitude. Asser, 68, 69.

* Le pennie est un poids d'un peu plus d'un gros.

et plusieurs autres villes que les Danois avaient réduites en cendres. On dit qu'il montra dans toutes ces entreprises beaucoup de goût, et qu'il déploya une grande magnificence. Parmi les artistes qui l'entouraient, se trouvait un grand nombre d'étrangers, attirés par ses promesses et par le bruit de sa libéralité ; et l'on dit qu'il acquit dans leurs conversations des connaissances théoriques de leurs professions respectives qui étonnaient les ouvriers les plus habiles (1).

L'autre moitié de son revenu était divisée en quatre portions. Une était dévolue à l'entretien de ses écoles, son projet favori. Une autre appartenait à deux monastères qu'il avait fondés : l'un de religieuses à Shaftesbury, à la tête duquel il plaça sa fille Ethelgive ; l'autre de moines à Ethelingey, qu'il peupla d'étrangers, parceque les dévastations des Danois avaient anéanti l'institution monastique parmi ses sujets. Il employait la troisième portion à soulager les indigents, dont il fut dans toutes les occasions le bienfaiteur le plus généreux. De la quatrième, il tirait les aumônes qu'il distribuait annuellement à différentes églises, et qu'il ne limitait pas à ses possessions, mais qu'il répandait dans le pays de Galles, la Northumbrie, l'Armorique

(1) Asser, 52, 58, 66.

et la Gaule. Souvent il envoyait des présents considérables à Rome, quelquefois aux nations de la Méditerranée et à Jérusalem, et une fois même dans l'Inde, aux chrétiens de Méliapour. Swithelm, chargé de distribuer les aumônes royales, en rapporta au roi plusieurs perles orientales et des liqueurs aromatiques (1).

Le long intervalle de paix dont jouit Alfred après le baptême de Gothrun lui donna une haute prééminence sur les princes bretons. Les Est-Angles et les Danois de Northumbrie, quoique leur soumission fût plus nominale que réelle, reconnaissaient son autorité. Le royaume de Mercie n'existait plus. Il avait donné le gouvernement de cette contrée avec sa fille Æthelflède, à l'ealdorman Ethered. Les rois des Welsh ou Gallois, Anarawd de Gwynez, Hemeid de Demetie, Helised de Brecon, Howel de Gleguising, et Brocmail de Gwent, fatigués de leurs dissensions intestines, se placèrent volontairement sous sa protection, et lui rendirent hommage aux mêmes conditions qu'Ethered de

(1) Voyez Asser, 58, 60, 64, 66, 67. Chron. sax. p. 86, 90. Malms. de gest. reg. 24. Hunt. 201. Flor. Wigor. 591. Il est curieux de voir que lorsque Asser (p. 58) place la mer de Tyrrène « ad ultimum Hyberniæ finem, » Alfred, dans sa traduction d'Orosius, dit aussi de cette mer ou de celle de Vendelsæ, qu'elle est située à l'extrémité ouest de l'Écosse. (On hyre westende is Scotland.)

Mercie (1). (893.) Ce fut dans ce temps de prospérité qu'Alfred vit l'orage qui avait si longtemps désolé les plus belles provinces de la Gaule traverser le détroit et éclater sur son propre territoire. Hastings, le plus renommé et le plus heureux des rois de la mer, après quarante années de massacre et de pillage, entreprit, à l'imitation de Gothrun, de se faire pour lui-même un royaume dans la Bretagne. Les forces de ces guerriers du Nord se formèrent dans le port de Boulogne en deux divisions, dont l'une, comportant deux cent quarante voiles, se dirigea vers l'embouchure de la Limène, et prit possession d'Apuldre sur le Rother (2); l'autre, de quatre-vingts navires, sous les ordres d'Hastings lui-même, fit voile plus au nord, entra dans la Swale, et fortifia une position à Milton. Jamais Alfred ne déploya plus d'habileté, ni les barbares plus de ténacité, que dans la conduite de cette guerre. Chaque tentative des envahisseurs échouait par la prévoyance et l'activité de leurs adversaires; cependant ils se maintinrent, toujours combat-

(1) Asser, 49, 50.

(2) Il existait jadis une rivière et un port spacieux qui portaient ce nom. Il n'en existe rien maintenant; on doit cela aux inondations; le lieu qu'ils occupaient est actuellement appelé le marais de Romney. Voyez Gibson à la fin de la Chronique saxonne, p. 34.

tant, pendant plus de trois ans, et n'abandonnèrent leur projet que lorsqu'ils eurent épuisé toutes les ressources que peuvent donner le courage ou la perfidie, l'activité ou la patience.

Dès qu'Alfred eut rassemblé ses forces, il entra dans le Kent, et occupa une forte position entre Milton et Apuldre. Placé sur une hauteur, il pouvait surveiller les mouvements de l'ennemi, tandis qu'un bois très étendu d'un côté, et un marais profond de l'autre, défendaient de toute surprise les flancs de son armée. Par ce moyen, les communications entre les deux divisions des hommes du Nord se trouvèrent interceptées, et chaque armée forcée de rester inactive dans son camp, ou si l'une d'elle se fût hasardée à faire un mouvement, elle se serait probablement exposée à être détruite. La perfidie d'Hastings le délivra de cette situation embarrassante. Il offrit de quitter le pays moyennant une somme d'argent, donna des otages pour garantie de son engagement, et, en témoignage volontaire de sa sincérité, il permit à ses deux fils de recevoir le sacrement de baptême. Alfred et Ethered furent les deux parrains(1). Mais, dans le même moment, une partie de l'armée d'Apuldre trompait la vigilance du roi, s'évadait au travers de la forêt d'Andredswald, et recommençait à ravager

(1) Chron. sax. 94. Hunt. 201. West. 178.

les comtés du Wessex. Atteints à Farnham par Alfred et par son fils Edouard, ils combattirent; mais les Saxons furent victorieux : le butin et les chevaux des barbares tombèrent entre leurs mains, et beaucoup de fuyards périrent, en cherchant à traverser la Tamise, dont ils ne connaissaient pas les gués. Leur roi, dont le nom est inconnu, avait reçu dans l'action une forte blessure; incapable de suivre ses gens dans la rapidité de leur fuite, il les força de s'arrêter à Thorney, petite île formée par les eaux du Coln. Là, ils furent surveillés avec soin par des partis successifs de Saxons, jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu la permission de partir aux conditions stipulées avec Hastings (1).

L'hostilité ouverte de ces aventuriers n'était pas plus à craindre que la fidélité suspecte de leurs compatriotes, qui, sous Gothrun et Cuthred, s'étaient établis autrefois dans l'Est-Anglie et dans la Northumbrie. Ces deux princes n'existaient plus, et ni serments ni otages ne pouvaient garantir l'obéissance de leurs anciens compagnons. Peu de temps avant l'évacuation de Thorney, Alfred reçut l'avis que ces vassaux

(1) Chron. sax. 93. Ethelwerd, 482. On suppose généralement que cette île est celle de Mercey, à l'embouchure du Coln en Essex. Mais Ethelwerd l'appelle Thorney; et, d'après sa situation, je présume qu'elle avait été formée par la rivière de Coln, qui se jette dans la Tamise, près de Staines.

déloyaux avaient équipé deux puissantes flottes (884), avec l'une desquelles ils assiégeaient Exeter, tandis que l'autre ravageait la côte nord du Devonshire. Pour ajouter à sa perplexité, la perfidie d'Hastings devint alors manifeste. Il avait, à la vérité, quitté Milton, mais seulement pour traverser la rivière, et prendre possession de Beamfleet, sur la côte d'Essex, où il avait été rejoint par la flotte d'Apuldre. Dans cette occurrence, le roi divisa ses forces. Avec sa cavalerie, il se porta en toute hâte sur Exeter, et chassa les assiégeants sur leurs navires. Ethered, avec l'infanterie, surprit Beamfleet en l'absence d'Hastings, et s'empara de ses trésors, de sa femme, et de ses enfants. Cet échec humilia l'orgueil du barbare; il sollicita la paix : Alfred, malgré l'avis de son conseil, renvoya les prisonniers; et Hastings promit de quitter l'île pour toujours (1). Nous ignorons s'il se conforma rigoureusement à sa parole; mais de ce moment son nom disparaît des annales saxonnes, et, avant la fin du siècle, nous le retrouvons en France, poursuivant sa carrière habituelle de dévastation. Il accepta enfin, de Charles-le-Simple, la ville et le territoire de Chartres, et consentit à devenir le vassal d'un trône qu'il avait ébranlé si souvent (2).

(1) Chron. sax. 93, 94. Flor. 596.
(2) Wil. Gémet. 221, 228. Bouquet, VII, 221, 228.

Quoi qu'il en soit, les aventuriers d'Apuldre et les fugitifs de Thorney prirent possession de Shobury, sur la côte d'Essex ; et leur nombre s'augmenta par l'arrivée d'auxiliaires venant de l'Est-Anglie et de la Northumbrie. Soudain, laissant une garnison suffisante pour la défense de la place, ils sortirent de leurs cantonnements, longèrent rapidement la rive gauche de la Tamise, traversèrent toute la contrée jusqu'à la Severn, et pillèrent sans opposition les deux côtés de cette rivière. A la première alarme, les habitants de la Mercie et du Wessex, et les Bretons de Galles, se levèrent en hâte pour s'opposer aux dévastateurs, qui, à Buttington, se trouvèrent environnés par trois armées sous les ordres d'Ethered, d'Athelm et d'Ethelnoth. Ils supportèrent courageusement pendant plusieurs semaines les rigueurs d'un siége : mais, après avoir dévoré leurs chevaux, la faim les força de tenter une attaque désespérée ; après une perte immense, ils se frayèrent un chemin à travers l'ennemi, pénétrèrent dans la Mercie, et regagnèrent leur forteresse à Shobury. Là, ils se reposèrent, tandis que leurs pertes se réparaient par l'arrivée de nouveaux aventuriers ; et alors, s'élançant comme un torrent dans la Mercie, ils prirent possession de Chester et de Wirall. Alfred était à cette époque en croisière sur sa flotte dans la Manche. Il se rendit promptement au Wirall ;

mais, quand il eut examiné la position de l'ennemi, il désespéra de forcer ses lignes, et se contenta d'enlever les bestiaux et de détruire les blés qui se trouvaient dans le voisinage. La famine contraignit les barbares à tenter de nouvelles aventures. (895.) Ils ravagèrent la Nord-Galles; mais, trouvant l'armée royale sur leur route, ils se retirèrent soudainement, dirigèrent leur marche sur l'Est-Anglie, en traversant la Northumbrie; et, par ce circuit, ils regagnèrent leur première station en Essex. On pouvait s'attendre qu'après tant d'échecs ils eussent enfin quitté l'île. Alfred apprit avec joie qu'ils s'étaient embarqués avec leurs familles et leur butin; mais, peu de jours après, on les découvrit sur la Tamise, près de Londres, et se dirigeant vers la Lea; ils choisirent une forte position à environ vingt milles de la capitale, et en firent leur quartier général pendant l'hiver (1).

(896.) Au printemps suivant, les citoyens, excédés du voisinage des Danois, tentèrent l'assaut de leurs retranchements; mais ils furent repoussés avec des pertes considérables. Alfred, pour protéger la moisson, campa sur les bords de la Lea; et, comme il se promenait un jour à cheval, il découvrit un lieu où il était facile de détourner le cours de l'eau, et d'obstruer

(1) Chrón. sax. 94, 96. Flor. 596, 597.

le lit de la rivière, ce qui pouvait empêcher la sortie de la flotte ennemie. L'ouvrage fut bientôt achevé; et, pour le protéger, on bâtit des châteaux sur les deux rives. Les gens du Nord, vaincus par l'ingénieuse adresse du roi, abandonnèrent leur position, et, quoique poursuivis par la cavalerie saxonne, ils regagnèrent Bridgenorth, sur la Severn. Ils y passèrent l'hiver sans être inquiétés. Mais leur courage était abattu; la dissension éclata parmi leurs chefs; et au printemps ils se débandèrent, se séparèrent en petits corps, et prirent des directions différentes. (897.) Quelques uns obtinrent des établissements chez les Est-Angles et dans la Northumbrie : les autres s'embarquèrent pour rejoindre leurs compatriotes sur les bords de la Seine (1).

Mais quoique le corps principal des barbares se fût retiré, plusieurs petits partis de maraudeurs continuaient de parcourir la côte, et causaient souvent les plus grands dommages aux habitants. Six navires danois entrèrent un jour dans le détroit qui sépare l'île de Wight de la côte du Hampshire; ils furent vivement poursuivis par une escadre saxonne de neuf voiles. Les gens du Nord avaient divisé leurs forces. Trois de leurs navires étaient tirés à sec sur le rivage, tandis

(1) Chron. sax. 96, 97.

que les équipages étaient allés piller ; les trois autres se mirent à l'ancre pour recevoir l'attaque des Saxons. Dans le combat inégal qui suivit, deux de ces vaisseaux furent capturés; le troisième, n'ayant plus que cinq hommes à bord, parvint à s'échapper et à gagner un port de l'Est-Anglie. L'engagement était à peine terminé, quand les Danois revinrent de leur expédition sur le rivage; le reflux avait alors laissé à sec tous les navires anglais, trois près de l'ennemi, les six autres à une distance considérable. Cet accident réveilla les espérances des barbares, qui traversèrent hardiment les sables à pied, et attaquèrent les vaisseaux les plus rapprochés de la côte. Dans cette entreprise pleine d'audace, mais infructueuse, ils perdirent cent vingt hommes; et cependant, par leur extrême habileté, ils parvinrent les premiers à relever leurs navires, et à les mettre à la mer. Un des trois s'échappa ; les autres dérivèrent sur la côte de Sussex, où leurs équipages furent pris et exécutés comme pirates. On prit pendant l'été au moins vingt navires danois (1).

La mort d'Alfred arriva le 26 octobre de l'an 900 ou 901. Il laissa deux fils; Edouard, qui lui succéda, et Ethelwerd, qui reçut de son père une éducation savante, et dont les fils périrent à la

---

(1) Chron. sax. 98, 99.

célèbre bataille de Brunanburg (1). Il avait eu pour filles, Ethelflède, mariée à Ethered de Mercie, Ethelgive, abbesse de Shaftesbury, et Alfrithe, mariée à Baudouin, comte de Flandre, fils de la célèbre Judith.

Le testament d'Alfred mérite d'être cité, à raison des importantes instructions qu'il donne relativement à la transmission des propriétés parmi les Saxons (2). Egbert avait substitué ses biens à ses descendants mâles, à l'exclusion des femmes : « A qui porte l'épée, et non à qui file la » quenouille. » Ethelwulf avait créé Ethelbert, son second fils, roi de Kent; il avait légué à Ethelbald, Ethered et Alfred, certaines terres qui devaient revenir toutes au dernier survivant des trois. Quand Ethelbald mourut, Ethelbert réclama le royaume, et un compromis fut passé entre les frères, par lequel Ethered et Alfred cédèrent leurs droits réciproques sur les terres léguées par Ethelwulf, au roi, qui les leur rendit sur-le-champ, en

(1) Cet Ethelwerd, qui mourut en 922 (Flor. 602), a été généralement confondu avec Ethelwerd l'historien, qui écrivit sous le règne d'Edouard le martyr, et qui dit expressément qu'il ne descendait pas d'Alfred, mais d'Ethered, frère et prédécesseur d'Alfred. Ethelv. præf. 473.

(2) Une traduction latine de ce testament, mais pleine de fautes, se trouve dans Wise's Asser. Une version plus exacte en a été faite par Manning sur l'original saxon, dans le registre de l'abbaye de Newminster et Winchester, conservé dans la bibliothèque de M. Astle

y ajoutant tous les biens qu'il avait acquis par ses propres travaux, ou avec leur secours. Après la mort d'Ethered, les deux frères firent un nouvel arrangement, en présence de leurs nobles, par lequel il fut convenu que le survivant hériterait des biens personnels de l'autre et des terres originairement léguées par leur père; mais qu'il diviserait fidèlement entre ses neveux toutes les autres propriétés que l'un et l'autre avaient acquises par don, achats ou autres moyens. Alfred, ayant rapporté ces particularités, nous informe qu'afin de pouvoir disposer par testament de ce qui lui appartenait par la mort d'Ethered, il avait assemblé les thanes du Wessex à Langdon. « Je les priai, ajoute-t-il, au nom de l'attachement qu'ils me portaient (et leur donnant l'assurance que je ne leur voudrais jamais aucun mal pour m'avoir parlé selon leur conscience) de ne point se laisser influencer par la crainte ou par l'amitié, dans la décision qu'ils allaient prendre, de peur que quelqu'un ne dît que j'avais frustré mes cousins.» Les thanes reconnurent son droit à la propriété « Le tout, dirent-ils, » est remis entre tes mains; en conséquence, tu » peux le léguer et le donner, soit à un parent, » soit à un étranger, comme tu le jugeras le » mieux. » Le jour suivant, le roi, en leur présence, révoqua tous ses premiers testaments, et divisa ses terres entre ses deux fils, ses trois

filles, ses deux neveux, son cousin Osferth, et sa femme Alswithe (1). Il laissa alors des sommes d'argent aux personnes ci-dessus désignées, à ses ealdormen, à ses domestiques, à ses évêques : cinquante mancuses d'or à cinquante prêtres, cinquante aux plus pauvres ministres de Dieu, cinquante aux indigents, et cinquante à l'église dans laquelle il serait enterré. A la fin, il défendait fortement à ses héritiers d'attenter à la liberté des hommes qu'il avait affranchis. « Pour » l'amour de Dieu, et pour le bien de mon âme, » je veux qu'ils soient les maîtres de leur propre » liberté et de leur propre volonté; et, au nom du » Dieu vivant, je supplie qu'aucune personne ne les » tourmente par exaction d'argent ou d'aucune » autre manière, mais qu'on les laisse libres de » servir le seigneur (lord) qu'ils voudront choisir. »

EDOUARD.

Le droit qu'Edouard avait à la couronne lui fut contesté par son cousin Ethelwood, qui la réclamait comme le représentant d'Ethered, frère aîné du dernier monarque. Ses prétentions furent rejetées par la décision du Witena-gemot : et le prince mécontent, sous le prétexte apparent de recouvrer l'héritage de son père, rassembla ses

(1) Si aucunes des terres qu'il laissait aux femmes lui étaient venues d'Egbert, il priait ses héritiers mâles de prendre les terres, et de donner aux femmes l'équivalent en argent.

vassaux et occupa les châteaux de Christ-church et de Wimburn. Dans cette dernière place, il épousa par violence une religieuse arrachée de son couvent, et annonça la résolution de ne quitter la forteresse qu'avec la vie. L'arrivée d'Edouard à Badberry lui suggéra une politique moins hasardeuse. Il se retira secrètement, et engagea les Danois du nord, qui plaignaient son infortune et admiraient ses talents, à lui conférer le titre de roi, et à combattre sous sa bannière. En peu de temps cet exilé se trouva à la tête d'une armée d'aventuriers dé Northumbrie, d'Est-Anglie et de France. Il entra dans l'Essex avec eux, et prit possession de la contrée. L'année suivante, il traversa la Mercie jusqu'à Cricklade, passa la Tamise et ravagea la plus grande partie du Wiltshire; mais, à l'approche d'Edouard, il se retira; et les West-Saxons, à leur tour, vengèrent sur les Danois les maux qu'ils avaient répandus sur la Mercie et le Wessex. L'incendie se propagea des digues de Saint-Edmond dans le Cambridgeshire, à l'embouchure de l'Ouse, et, traversant la rivière, porta ses ravages jusque dans les parties marécageuses de la contrée. Edouard, à la fin, songea lui-même à retirer son armée. Malgré ses ordres répétés, les gens du pays de Kent restèrent en arrière; ils furent cernés par les Danois, et il s'ensuivit un combat meurtrier. Il y périt deux ealdormen, plusieurs thanes,

deux abbés, et un grand nombre d'hommes d'un rang moins distingué. Les Est-Angles n'achetèrent cet avantage qu'au plus haut prix ; ils perdirent leur dernier roi Eohric, et la mort d'Ethelwold fut pour Edouard d'une plus grande conséquence que la plus éclatante victoire (1).

De ce moment, deux grands objets fixèrent l'attention du roi : la réunion de la Mercie à ses propres domaines, et la soumission des Northumbres et des Danois de l'Est-Anglie. Pendant quelques années, durant les fréquentes infirmités d'Ethered, le gouvernement de la Mercie fut confié à Ethelflède, princesse dont les mâles vertus et les exploits guerriers sont célébrés avec de pompeux éloges dans nos anciennes histoires. A la mort de son mari, Edouard s'empara des cités importantes de Londres et d'Oxford, et les réunit au Weßsex. Ethelflède ne parut point s'apercevoir de ce démembrement de ses états; elle continua à en gouverner le reste avec le titre de souveraine (lady) de Mercie, et servit avec dévouement son frère dans ses opérations contre l'ennemi commun. Mais le respect dont Edouard avait honoré le mérite de sa sœur, il le refusa à la faiblesse de sa nièce Elfwina. Quand Ethelflède mourut en 920, il prétendit que la jeune princesse avait promis d'épouser le Danois Reynold ; et,

(1) Chron. sax. 100, 101. Hunt. f. 202. West. 180, 181.

pénétrant dans la Mercie à la tête de son armée, nonobstant le rang d'Elfwina, il l'envoya prisonnière en Wessex. Il abolit tout vestige de gouvernement distinct, et fit du territoire saxon un seul et unique royaume (1).

Si les Danois de l'Angleterre eussent été unis sous un même monarque, ils eussent présenté une masse supérieure à toute la puissance d'Edouard; mais ils conservèrent les mœurs et l'esprit de leurs ancêtres, et affaiblirent leur force nationale en la partageant entre un certain nombre de chefs égaux entre eux et indépendants. Après la mort d'Ethelwood, cinq ans se passèrent sans aucun acte important d'hostilité. En 910, Edouard conduisit son armée dans la Northumbrie, et passa cinq semaines à ravager le pays, et à rassembler des esclaves et du butin. L'année suivante les gens du Nord lui rendirent sa visite; ils pénétrèrent jusqu'à l'Avon, mais ils furent surpris dans leur retraite par les Saxons, et ils essuyèrent une défaite qui fut long-temps le sujet favori des poëtes nationaux. Edouard alors adopta le plan suivi par son père avec tant de succès, celui de bâtir des forteresses pour défendre ses domaines et harceler continuellement l'ennemi. Une ligne tirée de l'embouchure de la Tamise à Chester, et passant par Bedfort,

(1) Chron. sax. 103, 107. Ingulf. 28. Caradoc, 47.

marque d'une manière assez exacte la frontière qui séparait les nations contendantes. Pour tenir en respect les Est-Angles, le roi bâtit Witham et Hertford, tandis qu'Ethelflède à son imitation érigeait de semblables forteresses à Bridgenorth, Tamworth, Stafford, Warwick, et autres places voisines. Leur utilité fut bientôt démontrée par le mauvais succès de l'expédition des Danois partis des côtes de l'Armorique. Après avoir ravagé les rives du pays de Galles, les barbares tentèrent de pénétrer dans le Herefordshire. Ils furent repoussés par les habitants des bourgs voisins, chassés dans un bois, et forcés de donner des otages pour garantie de leur prochain et paisible départ. Edouard, néanmoins, les soupçonnait de mauvaise foi, et il garnit de troupes la côte septentrionale du Somersetshire. Ainsi qu'il s'y attendait, ils firent deux tentatives de descente nocturne à Watchet et à Portlock, et furent partout défaits avec un carnage effroyable. Le reste s'enfuit dans une île déserte, à l'embouchure de la Severn ; mais la faim les força d'abandonner leur asile, et de chercher de nouvelles aventures dans le pays de Galles et en Irlande (1).

Le roi et la reine sa sœur, ayant ainsi pourvu à la sûreté de leur territoire, se préparèrent à

(1) Chron. sax. 102, 105.

attaquer celui de leurs ennemis. Ethelflède prit Derby d'assaut, quoique les Danois se défendissent avec opiniâtreté dans les rues. Elle mit ensuite le siége devant Leicester, qui, avec le pays adjacent, fut conquis par la seule terreur de ses armes. Edouard, de son côté, bâtit deux forts à Buckingham, pour tenir en crainte les gens du Nord, établis dans les comtés voisins ; il prit Bedford par capitulation, et s'avançant dans le Northamptonshire, il fortifia Towcester. Les Danois, alarmés des empiètements progressifs des Saxons, tentèrent, quatre fois dans la même année, de se rendre maîtres des forteresses les plus proches. Un parti occupa Tempsford, et assiégea Bedford ; un autre donna l'assaut aux murs de Towcester ; un troisième attaqua Wigingamere, et le quatrième environna Malden. Dans chacune de ces occasions, les garnisons se défendirent jusqu'à ce que l'armée du roi vînt les secourir ; et Edouard, empressé de compter de nouveaux succès, s'empara d'Huntingdon et de Colchester. Les Danois furent découragés par tant de pertes ; et tous leurs chefs, depuis le Willand, dans le Northamptonshire, jusqu'à l'embouchure de la Tamise, se soumirent au vainqueur, prêtèrent le serment d'allégeance ou fidélité, et le reconnurent pour leur seigneur (lord) et protecteur (1).

---

(1) Pour *Hlaforde* et pour *Mund-boran*. Chron. sax. 109, aussi 106-109.

Dans le cours des trois années suivantes, le roi poursuivit avec une ardeur infatigable ses projets politiques. Il porta successivement ses armes sur toute la ligne de l'ancienne frontière de Mercie, et il érigea des forteresses à Manchester, à Thelwall, sur la rive gauche du Mersey, à Nottingham et à Stamford. Par ses victoires, Edouard acquit plus de puissance réelle que n'en eurent jamais ses prédécesseurs. Toutes les tribus, depuis la Northumbrie jusqu'au détroit, ne formèrent qu'un seul royaume soumis à sa domination immédiate (924) : tandis que les autres nations de l'île, instruites par le sort de leurs voisins, sollicitaient avec empressement son amitié. Les Danois et les Angles du nord lui offrirent de se soumettre; les rois des Écossais et des Strath-Clydes (1) Bretons le choisirent pour leur « lord et leur père, » et les princes du pays de Galles lui payèrent un tribut annuel. Mais il ne lui fut pas donné de jouir long-temps de sa prééminence. Il mourut l'an 925, à Farrington ; et sa mort fut immédiatement suivie de celle de son fils aîné Ethelward, à Oxford (2).

---

(1) Peuples situés entre la Clyde et la mer. C'est aujourd'hui le Galloway. (*Note du traducteur.*)

(2) Chron. sax. III. La chronique nous dit qu'Edouard bâtit une ville et la fortifia à Badencanwyllan en Peacland, que Gibson croit être Bakewell dans le Derbyshire. Je crois que le Peacland est le même que le Lothian, qui, selon Cam-

Edouard avait été trois fois marié, et il laissa une famille nombreuse. Des fils qui lui survécurent, trois montèrent successivement sur le trône, Athelsthan, Edmond et Edred. Six de ses filles épousèrent des princes étrangers, dont quelques uns étaient les plus puissants monarques de l'Europe; et trois autres, Elflède, Ethelhilde et Eadburge, embrassèrent la vie religieuse. L'histoire des premières années d'Eadburge est curieuse. Elle était la plus jeune des enfants d'Edouard, et avait été portée par son père, à l'âge de trois ans, dans une chambre où il avait placé à dessein une collection de bijoux de femme et un calice, avec le livre des Évangiles. L'enfant courut vers ce dernier objet; et Edouard, voyant dans son choix un avertissement du ciel, l'embrassa, en s'écriant: « Tu seras exaucée dans » tes désirs, et tes parents n'auront aucun regret, » s'ils te restent inférieurs en vertu. » Elle fut confiée aux soins de son aïeule Alswitha et des reli-

---

den, fut jadis appelé Pictland (Brit. p. 1181), et je chercherais Badencanwyllan, ou le bain des puits, dans le voisinage de Bathgate, sur la route du bain; car ce fut à l'occasion de l'érection de cette forteresse que « le roi d'Écosse » et son peuple, le roi des Strath-Clydes Gaels, et tous les » Strath-Clydes Gaels (les habitants de Galloway, West- » min. 184) le choisirent pour leur père et leur seigneur. » Chron. sax. 110. En d'autres termes, ils lui rendirent hommage: hominium fecerunt. Mailros, 146.

gieuses de Winchester, avec lesquelles elle passa de longues années, distinguée, au milieu d'elles, par son humilité et sa dévotion (1).

En législation et en littérature, le mérite d'Edouard fut fort inférieur à celui de son père. Il le surpassa par l'étendue et la solidité de ses conquêtes. Les Danois n'étaient soumis à Alfred que de nom; et quand il mourut, le royaume qu'il laissa à son fils était borné par les comtés de la Mercie, sur les bords de la Tamise, et par la Severn. Edouard, en poursuivant avec persévérance le même but, en assurant la soumission de chaque district avant de procéder à d'autres conquêtes, étendit sa domination sur tous les Danois de la Mercie et de l'Est-Anglie. Partout où il pénétrait, il choisissait une position avantageuse; et tandis qu'une multitude d'ouvriers la fortifiaient d'une circonvallation en pierres, il campait dans leur voisinage pour les protéger (2). Ce qui prouve que ces fortifications remplissaient leur objet, c'est qu'aucune d'elles ne fut jamais prise par l'ennemi, et qu'elles eurent, dans la suite, des avantages que le monarque ne pouvait alors prévoir. Elles devinrent, long-temps après, les principales villes d'Angleterre, et servirent à multiplier une classe d'hommes d'un ordre supé-

(1) Malms. De reg. II, 13. De Pont. II, f. 140.
(2) Chron. sax. 106, 108.

rieur aux ceorls ou laboureurs, et distingués par de plus grands priviléges. On confia aux bourgeois la défense de ces murailles et de la contrée adjacente. Vivant en société et portant les armes, ils acquirent de la considération, et parvinrent insensiblement à un tel degré de puissance et de richesse, qu'ils purent, à la fin, ouvrir à leurs représentants les portes du conseil national, et jeter ainsi les fondements de cette influence dont jouit le peuple, sous notre constitution actuelle.

Sous le règne d'Edouard, l'organisation ecclésiastique du royaume de Wessex éprouva un changement important. Les guerres fréquentes qui avaient précédé la restauration d'Alfred, avaient amené un grand relâchement dans la discipline, et, dans plusieurs lieux, avaient fait revivre les superstitions païennes. Le pape Formose chercha, par des menaces et des exhortations, à réveiller le zèle des prélats west-saxons, et leur donna la permission d'augmenter le nombre de leurs évêchés. Vers l'an 910, les deux églises de Winchester et de Sherburn, devinrent vacantes; et Plegmond, archevêque de Canterbury, saisit cette occasion de faire une nouvelle division du royaume, et d'établir trois diocèses de plus pour les comtés de Somerset, de Devon et de Cornwall (1).

(1) Will. Con. I. 199, 200. Eadm. Nov. v. 128.

La plus importante des fondations religieuses de cette époque fut le nouveau monastère de Winchester. À la mort d'Alfred, le vieux Grimbald avait demandé la permission de se retirer près des amis de sa jeunesse, parmi le clergé de Saint-Omer; mais Edouard ne voulant pas se priver de ses services, obtint de lui qu'il resterait en Angleterre, en lui promettant, selon l'intention du feu roi, de lui donner un monastère dans le voisinage de la capitale. Il acheta, des chanoines et de l'évêque Denulf, trois acres de terre, sur lesquels il bâtit une vaste église et des édifices à l'usage de Grimbald et d'une réunion d'ecclésiastiques. Il leur donna les terres que son père avait désignées à cet effet dans son testament, et il fit transporter dans cette nouvelle église les restes d'Alfred. On déposa au même lieu son propre corps et celui de son fils Ethelward (1).

ATHELSTAN,

PREMIER ROI D'ANGLETERRE.

Athelstan, fils aîné d'Alfred, âgé de trente ans, fut couronné roi, d'après la volonté de son

(1) Monast. ang. p. 208, 209. Annal. de Hyde apud Alf. III, p. 201, 205. Chron sax. p. III. Sous le règne d'Edouard, les Anglais firent plusieurs pèlerinages à Rome. En

père. Les droits du nouveau roi furent reconnus immédiatement par les thanes de Mercie, et, peu de temps après, par ceux du Wessex. La cérémonie de son couronnement fut faite à Kingston, par Athelm, archevêque de Canterbury (1).

Sur la foi d'une ancienne ballade, Malmsbury a fait un conte romanesque de la mère d'Athelstan. Elle était fille d'un gardeur de bestiaux, et se nommait Egmina. Sa beauté parfaite excitait l'admiration, même dès son enfance. Un songe heureux lui présagea, dit-on, qu'elle serait la mère d'un puissant monarque. Ce récit provoqua la curiosité de la personne qui avait nourri les enfants d'Alfred. Elle prit Egmina dans sa maison, et lui fit partager l'éducation qu'elle donnait à sa propre famille. Lorsque le

---

921, un certain nombre d'entre eux furent massacrés, en passant les Alpes, par les Sarrasins de Fraxinetum. Peu d'années après plusieurs autres eurent le même sort. Chron. Flodoardi apud Bouquet, VII, 177, 180.

(1) Chron. sax. III. Malm. 26. Malmsbury nous fait sur Athelstan trois rapports qui demandent d'être soigneusement examinés. Le premier est fondé sur les documents qu'il a recueillis; le second est l'abrégé d'un long ouvrage d'un poëte contemporain, dont il a réduit les louanges excessives aux bornes de la probabilité et du sens commun; le dernier est une collection de faits qui ne sont basés sur aucune autorité écrite, mais qui sont mentionnés dans les chansons des Anglo-Saxons transmises de génération en génération. Malm. 26-29.

prince Edouard visita une fois, par hasard, son ancienne nourrice, il vit la fille du berger, et fut à l'instant captivé par sa beauté. Athelstan fut le fruit de leur mutuelle tendresse (1). On a supposé, d'après cette histoire douteuse, que le roi n'était qu'un enfant illégitime; mais la valeur de cette assertion est infirmée par le témoignage d'une femme poëte de cette époque, qui parle de la naissance d'Athelstan, et fait allusion à celle de sa mère; mais qui l'appelle en même temps la *partner*, la *co-partageante* du trône d'Edouard (2). L'enfant fit les délices de son aïeul Alfred, qui le créa chevalier, en lui donnant l'investiture par un manteau de pourpre et une petite épée dans un fourreau doré. Après la mort de sa mère, il fut confié aux soins de sa tante Ethelflède, circonstance heureuse qui appela probablement sur lui, dès cette époque, tout l'intérêt que lui témoignèrent les habitants de la Mercie.

Athelstan eut à se défier, dans le Wessex, des desseins secrets de ses ennemis, dont le plus dangereux était l'etheling (3) Alfred. Les complices de ce prince étaient convenus de saisir la personne du roi à Winchester, et de le

(1) Malm. 29.

(2) Quem peperit regi *consors* non inclyta regni. Rosvitha, de gest. Odon, p. 163.

(3) Etheling, prince dans la ligne du sang.

priver de la vue. Le complot ayant été découvert, Alfred demanda, selon les formes de la jurisprudence saxonne, à se disculper par un serment; et Athelstan, qui n'osa pas refuser ce privilége, l'envoya à Rome, sous la garde de ses messagers, afin de parfaire la cérémonie en présence du pontife. Le malheureux etheling jura son innocence à l'autel de saint Pierre; mais il ne survécut que trois jours à son serment. Sa mort fut regardée comme une preuve suffisante de son crime par les witans (1), qui adjugèrent au roi ses biens : le roi les donna au monastère de Malmsbury (2).

Sightric, le roi danois de la Northumbrie, avait bravé la puissance d'Edouard; il sollicita l'amitié d'Athelstan, et demanda en mariage sa sœur Edith. Sightric fut baptisé, reçut la main d'Edith, et accepta d'Athelstan un présent qu'il possédait déjà, le pays situé entre la Tees et le détroit de Forth (3). On dit que ce barbare se repentit bientôt de son choix, et abandonna sa femme et sa religion (4). Il est certain qu'il mourut au bout de l'année, et qu'Athelstan saisit cette occasion pour réunir la Northumbrie à ses propres domaines. Les

(1) Conseillers royaux.
(2) Malm. 28, 29.
(3) Malm. 27. Wallingford, 540.
(4) Westm. 185.

deux fils de Sightric cédèrent forcément à la puissance des Anglo-Saxons. Godfrid s'enfuit en Écosse et Anlaff en Irlande. Anlaff eut le bonheur de se trouver avec des amis et des alliés; mais Constantin, roi d'Écosse, n'osa pas accorder un asile à l'ennemi d'Athelstan : et Godfrid, après avoir tenté infructueusement de surprendre la cité d'York, se mit volontairement à la merci du vainqueur. Il fut reçu avec bonté, et traité honorablement ; mais l'esprit du Danois ne concevait nullement l'idée de la dépendance, et le quatrième jour il s'enfuit vers la côte, et prit la profession de pirate ou roi de la mer (1).

L'ambition d'Athelstan tendit alors à la souveraineté de l'île entière. Dans le nord, il rasa de fond en comble le château d'York, le principal boulevart de la puissance danoise. Eadulf, chef saxon, fut contraint de lui céder la forteresse de Bamborough. Le roi d'Écosse et le prince de Cumberland se rendirent à ses ordres et reconnurent sa suprématie. Dans l'ouest, il intimida les Bretons de Galles et de Cornwall. Les chefs du pays de Galles le suivirent à Hereford, où ils stipulèrent de borner leurs vassaux à la rive gauche de la Wye, et de payer un tribut annuel de vingt livres d'or, de trois cents livres d'ar-

(1) Malm. 27.

gent et de cinq mille bêtes à cornes. Les Bretons de Cornwall s'étaient jusqu'alors étendus depuis le Land's-end jusqu'à la rivière d'Ex, et possédaient une moitié du territoire d'Exeter. Le roi leur ordonna de se retirer au-delà du Tamar; il entoura leur cité d'une forte muraille, et l'honora souvent de sa présence. Pour confirmer enfin ses prétentions à la souveraineté, il convoqua, dans un lieu nommé Eadmote, tous les princes écossais, cambriens et bretons, qui, plaçant leurs mains dans les siennes, lui prêtèrent le serment de fidélité que les vassaux faisaient ordinairement à leur seigneur (lord) (1).

Durant cette série de succès, et tandis qu'Athelstan s'élevait au plus haut degré de la puissance, l'aîné de ses frères, Edwin, périssait en mer. La tradition des ballades, consultée par Malmsbury, attribue sa mort à la jalousie du roi, qui, convaincu de sa propre illégitimité, soupçonnait Edwin d'aspirer à une couronne qui lui appartenait par droit d'hérédité. Ce fut en vain que le jeune prince affirma son innocence par serment, et s'en remit à l'attachement que lui portait son frère, quand il vit qu'on méprisait ce serment : le tyran pensa que l'exis-

(1) Malm. 27, 28. Flor. 602. Mail. 187. Les écrivains contemporains, dans Malmsbury, font monter le tribut des Gallois à vingt-cinq mille bêtes à cornes. J'ai préféré le récit plus modéré de Caradoc, p. 48.

stence d'Edwin était incompatible avec sa propre sûreté; et tandis qu'il affectait une fausse clémence en commuant la sentence de mort en bannissement, il abandonnait sa victime à la merci des vagues, dans un bateau ouvert et fracassé, avec un seul compagnon. Le prince, dans un accès de désespoir, se précipita à la mer; son compagnon attendit tranquillement le flux de la marée, et fut jeté par elle sur la rive, dans le voisinage de Douvres. Athelstan, ajouta-t-on, se repentit, mais trop tard, de sa cruauté; il se soumit à une pénitence canonique, et bâtit l'église de Middleton, où l'on offrit chaque jour au ciel des prières pour l'âme de son frère assassiné. Tel est le récit qu'en a conservé Malmsbury, mais dont je n'ose affirmer ou nier la vérité (1); il me semble, toutefois, qu'il ne mérite aucune créance. On n'en trouve nulle trace dans les biographes contemporains d'Athelstan; et dans le poëme d'où il est tiré, il est accompagné d'un autre récit évidemment fabuleux (2).

(1) Non constanter, sed titubanter. Malm. 25. Non ut defendam, sed ne lectorum scientiam defraudem. Id. 29. L'histoire en est répétée par Sim. 134, 154. Hoved. 242. West. 186. Bromp. 836. On doit néanmoins observer que Siméon, Hoveden et Westminster ont tous copié les mêmes mots d'après le même document. Florence (603), qui, d'ordinaire, le copie aussi, l'a abandonné cette fois et a omis entièrement la mort d'Edwin.

(2) La ballade continue à dire que ce fut un sommelier

On ne peut révoquer en doute qu'Edwin soit mort à la mer; mais le roi parut plutôt pleurer sa perte comme une calamité, que s'en repentir comme d'un crime. Le récit d'Huntingdon contient tout ce que l'on connaît de ce qui s'est passé. « Peu de temps après, dit-il, il eut le » malheur de perdre, dans les flots de l'O» céan, son frère Edwin, jeune homme d'un » tempérament robuste et d'un excellent carac» tère (1). »

Le roi d'Écosse désirait ardemment se délivrer de la dépendance du monarque anglais, et, dans cette intention, il fit alliance avec Howel, roi de Galles; mais rien ne put résister à la puissance d'Athelstan. A la tête de son armée, il porta le ravage jusqu'à Dunfædor et Westmore, tandis que sa flotte pillait les côtes jusqu'aux frontières de Caithness. Constantin

---

d'Athelstan qui porta son maître à faire mourir Edwin; qu'un jour en servant le roi son pied glissa, et que, se retenant avec l'autre, il s'écria : Ainsi le frère aide le frère. Ces paroles rappelant à Athelstan le sort d'Edwin, il fit mettre à mort le sommelier. Malm. 29. Cette espèce d'historiette paraît avoir été bien accueillie des Anglo-Saxons. Le lecteur en verra une autre édition dans l'histoire d'Edouard le Confesseur.

(1) Les chroniques saxonnes (p. 111) et Mailros (147) attestent qu'Edwin périt à la mer. Voici les paroles d'Huntingdon : Nec multò post, adversâ perculsus fortunâ, fratrem suum Edwinum, magni vigoris juvenem et bonæ indolis, maris fluctibus flebiliter amisit. Hunt. 204, 158, 159.

fut forcé d'implorer la clémence du vainqueur, et de donner son fils en otage pour répondre de sa fidélité (1).

Trois années après, la suprméatie du roi d'Angleterre fut menacée par une confédération plus formidable. En 937, une flotte de 615 voiles jeta l'ancre dans le Humber. Elle obéissait aux ordres d'Anlaff, qui venait avec une armée d'Irlandais et d'aventuriers du Nord, afin de reconquérir les possessions de son père. Son arrivée fut le signal de la guerre pour les confédérés écossais et bretons qui, sous les ordres de leurs princes respectifs, dirigèrent leur marche sur le même point. Les lieutenants d'Athelstan ne pouvant résister au torrent, s'occupèrent d'en retarder les progrès. On ouvrit des négociations, afin de gagner du temps jusqu'à l'arrivée d'Athelstan, qui, pour augmenter ses propres forces, avait sollicité l'assistance de plusieurs rois de la mer ou chefs de pirates. En traversant Beverley, il visita l'église, posa son poignard sur l'autel, et fit vœu de le racheter, s'il revenait vainqueur, à un prix digne d'un roi. Les armées se trouvèrent bientôt en présence;

(1) Chron. sax. III. Sim. Dun. 134. Floren. 603. D'après ce récit, Ethelward, écrivain contemporain, dit : Colla subdunt Scoti, pariterque Picti, uno solidantur Britannidis arva. Ethelw. 482. Scotiam sibi subjugando perdomuit. Sim. Dun. 25.

mais Anlaff méditait une attaque nocturne, dans l'espoir de surprendre et de tuer son adversaire. Afin de découvrir les quartiers d'Athelstan, il se servit d'un stratagème usité parmi les gens du Nord. Le caractère de troubadour était à cette époque un caractère sacré. Anlaff, une harpe à la main, pénétra hardiment dans le camp anglais, se mêla, sans exciter de soupçon, parmi les troupes, et fut enfin conduit au pavillon royal. Le roi, qui était à dîner, permit à l'étranger de jouer de sa harpe, et le récompensa pour son chant; mais le déguisement du prétendu ménestrel ne put tromper les regards d'un soldat qui avait autrefois servi sous son étendard. Il crut cependant indigne de lui de trahir son premier chef. Dès qu'Anlaff fut hors de danger, cet homme fit sa révélation à Athelstan, qui le taxa de perfidie; mais il répondit avec indignation : « Non : » j'ai prouvé que mon honneur est au-dessus de » toute tentation. N'oubliez pas que si j'eusse » été perfide envers lui, je pourrais aussi deve- » nir perfide envers vous. » Le roi admit cette excuse, et, sur son avis, alla s'établir dans une autre partie du camp. Le lieu qu'il venait de quitter fut ensuite occupé par l'évêque de Sherburn. Au milieu de la nuit, on sonna l'alarme : Anlaff avec une troupe d'élite était dans le camp. On engagea bientôt un combat sanglant dont l'issue fut un moment douteuse ; et le matin,

quand il se retira, on s'aperçut que le prélat et ses compagnons avaient péri(1).

Deux jours après cette aventure, on livra bataille à Brunanburgh en Northumbrie. Cette bataille est célèbre dans les poésies saxonnes et scandinaves. La réunion des confédérés se composait de cinq nations : les Norwégiens, les Danois, les Irlandais, les Écossais et les Bretons. Cent bannières flottaient dans l'armée anglaise; et autour de chacune d'elles, si nous devons en croire l'exagération d'un écrivain contemporain, mille guerriers étaient rangés. Le combat se prolongea jusqu'au coucher du soleil. Un des rois de la mer, à la solde d'Athelstan, combattit les Irlandais; et, après un combat opiniâtre, les repoussa dans un bois voisin. Turketul avec les citoyens de Londres, et Singin avec les gens du Worcestershire, s'élancèrent jusqu'au milieu des Écossais, tuèrent le fils de leur roi, et forcèrent Constantin à se sauver par une prompte fuite. Anlaff, toutefois, conservait sa position malgré les efforts d'Athelstan et des West-Saxons; mais les vainqueurs, en revenant de poursuivre les fugitifs, le prirent en queue et décidèrent le sort du combat. Anlaff échappa au glaive de ses ennemis, mais il laissa sur le champ de bataille cinq rois

(1) Malm. 26.

de la mer, ses alliés, sept jarls ou comtes, et plusieurs milliers de soldats. « Jamais, dit un » poëte, depuis l'arrivée des Saxons et des An-» gles, ces artisans de la guerre, on ne vit un » tel carnage en Angleterre. » Le vainqueur, à l'issue du combat, racheta son poignard à l'église de Beverley, en lui concédant des priviléges nombreux et de grande valeur (1).

Cette victoire éclatante terrassa les ennemis d'Athelstan, et fonda sa suprématie. Les hommes du Nord le distinguèrent par le seul titre de conquérant (2). Les princes bretons ne lui disputèrent plus son autorité. Les chefs danois de l'Est-Anglie et de la Northumbrie, qui, sous un vasselage nominal, avaient si long-temps conservé une indépendance réelle, disparurent entièrement; et toutes les contrées originairement conquises, et transformées en colonies par diverses tribus saxonnes, furent réunies sous la même couronne. C'est donc à Athelstan qu'appartient la gloire d'avoir créé ce que l'on a depuis appelé le royaume d'Angleterre. Ses prédécesseurs, jusqu'au règne d'Alfred, n'avaient eu d'autre titre que celui de rois de Wessex. Ce monarque et son fils Edouard prirent celui de rois des Anglo-

(1) Chron. sax. 112-114. Egilli saga apud Johnstone, 31. Ingulf. 37. Mailros, 147. Malm. 27, 28.

(2) Snorre, p. 119. Il appelle aussi Athelstan « le fidèle. » Ibid.

Saxons. Athelstan s'appelait quelquefois lui-même roi des Anglais ; dans d'autres circonstances, il prétendait à une dénomination plus pompeuse, celle de roi de toute la Bretagne. Ces deux titres furent indistinctement pris par ses successeurs immédiats ; mais, dans l'espace d'un siècle, le dernier tomba en désuétude : le premier s'est conservé jusqu'à l'époque présente (1).

La puissance du roi, devenue prédominante en Bretagne, commença à prendre de l'influence sur le continent. Il entretenait une correspondance d'amitié avec plusieurs cours étrangères ; et trois princes, destinés à jouer de grands rôles dans les affaires de l'Europe, furent élevés sous sa protection. Le premier fut Hacu, le plus jeune des fils d'Harold Harfagre, roi puissant de la Norwège. Quand il envoya son fils à la cour d'Angleterre, il fit présent au roi d'un magnifique vaisseau, dont les voiles étaient de pourpre, l'éperon couvert de plaques d'or, et l'intérieur garni de boucliers dorés. A la mort d'Harold, Eric, l'aîné des fils, monta sur le trône ;

---

(1) Pour Alfred, voyez Heming. Chart. 1, 42. Asser, 1, 3. Pour Edouard, Gale, III, p. 362. Pour Athelstan, id., p. 364. Les monnaies, dans Camden, tab. 4, 5; dans la dissert. de Hick, tab. 11, et le MS., dans la bibliothèque de Cotton, Tiberius, A. 2. Athelstan ab omnibus imperator totius Britanniæ est pronuntiatus. Flor. 693. Subactis ubique hostibus totius Britanniæ, dominium obtinuit. Sim. Dun. 18.

mais bientôt sa cruauté lui fit perdre l'affection de ses sujets : et Athelstan envoya « son nourrisson » avec une flotte assez puissante pour le mettre en possession du sceptre. L'entreprise fut couronnée de succès : des missionnaires anglais, sous la protection du nouveau roi, propagèrent les doctrines de l'Évangile, et le règne d'Haco-le-Bon est encore célèbre dans les annales de la Norwège (1). Alain de Bretagne fut le second pupille du roi d'Angleterre. Les donations charitables d'Ethelwulf, d'Alfred, d'Edouard, aux églises de l'Armorique, avaient fait naître de nombreuses relations entre les Anglais et les Bretons d'outre-mer, qui, cependant, se plaignaient d'être encore, après quatre cents années, bannis du pays de leurs pères (2). Quand les Normands, sous la conduite de Rollon, dépeuplèrent la Bretagne, un grand nombre d'indigènes cherchèrent et obtinrent un asile sous la protection d'Athelstan. Parmi les fugitifs se trouvait Matheudoi, qui avait épousé la fille d'Alain-le-Grand, et qui confia son fils aux soins de son ami. Athelstan tint le jeune prince

(1) Malms. 28. Snorre, 121, 138, 160. Havniæ, 1777. M. Turner a le mérite d'avoir appelé l'attention des écrivains sur les liaisons d'Athelstan et du roi de Norwège. Vol. II, 83, 91.

(2) In exulatu atque in captivitate in Franciâ commoramur. Epist. Radbodi Dol. epis. Gale, III, 364.

sur les fonds de baptême, surveilla son éducation, et le renvoya à l'âge convenable dans sa patrie, avec les fugitifs qui vivaient encore, et une troupe d'aventuriers anglais. Le jeune Alain se montra digne de son protecteur : il reconquit successivement les possessions de son aïeul; et, après une longue suite d'actions éclatantes, il devint lui-même souverain de la Bretagne (1). Le troisième des royaux pupilles d'Athelstan était son propre neveu. Sa sœur Edgive avait épousé Charles-le-Simple, roi de France, dont elle eut un fils nommé Louis, que son long séjour en Angleterre fit surnommer d'Outre-mer. Trois ans après sa naissance, Charles fut emprisonné par la trahison d'Herbert, comte de Vermandois : mais la reine s'échappa avec son enfant, et fut tendrement accueillie par son père Edward. (923.) Quand Athelstan parvint au trône, il ne se montra pas indifférent aux intérêts de sa sœur et de son neveu. En 926, les amis de Charles firent une tentative pour obtenir sa liberté, et, à leur demande, Louis fut envoyé en France; mais les efforts des royalistes furent promptement réprimés, et le jeune prince vint se remettre sous la protection de son oncle. Après treize ans d'exil, il recouvra le trône de ses

(1) Chron. Nannet. apud Bouquet, VII, 276. Gul. Cemet. III, 1.

pères. Athelstan avait contracté alliance avec le duc de Normandie ; celui-ci, à la mort de Rodolphe, successeur de Charles, épousa les intérêts de Louis (1). Une ambassade française, conduite par l'archevêque de Sens, vint réclamer le légitime descendant de Charlemagne. (936.) Ils jurèrent entre les mains d'Athelstan et d'Edgive qu'ils le mettraient immédiatement en possession de l'autorité royale : et Louis fit voile pour Boulogne avec un brillant cortége de thanes et de prélats anglo-saxons. Une députation de la noblesse française le reçut, le conduisit à Laon, et il fut couronné avec les solennités d'usage (2). Mais il éprouva bientôt une vive résistance de la part des factieux qui avaient détrôné son père, et que soutenait alors Othon de Germanie. Il sollicita en conséquence le secours de son oncle, dont la flotte ravagea les terres de ses ennemis, le long des côtes de Flandre (3). Quant à Edgive, elle tint un rang distingué dans les conseils et la cour de son fils, jusqu'au moment funeste où elle porta ses affections sur le comte de Meaux, fils de celui qui avait arraché le sceptre à son époux. A son instigation, il l'enleva et l'épousa, en arri-

(1) Hugo Floriac. apud Bouquet, VII, 319. Item, 304. Chron. Turon. IX.

(2) Flodoardi, Hist. IV, 26. Chron. Viridun. apud Bouquet, VII, 290. Chron. Osoran. VIII, 237.

(3) Chron. Flodoard. VII, 193.

vant au premier lieu qui leur parut sûr. (951.) Louis, indigné de la conduite de sa mère, poursuivit les fugitifs, fit Edgive prisonnière, et la confia immédiatement aux soins de son épouse, la reine Herberge (1).

Outre Edgive et la femme du Northumbre Sightric, Athelstan avait sept autres sœurs, dont trois prirent le voile, et quatre se marièrent aux plus puissants princes de l'Europe. En 926, Hugues-le-Grand, père du fondateur de la dynastie des Capets, demanda la main d'Ethilde. Il avait été l'un des plus grands ennemis de Charles-le-Simple; mais il venait de se déclarer en faveur du monarque captif, et il avait choisi pour ambassadeur, Adolphe de Flandre, cousin d'Athelstan. Dans une assemblée des witans à Abingdon, on exposa les présents nombreux et magnifiques qu'il envoyait, des parfums, des joyaux, des reliques, des chevaux, l'épée du grand Constantin, et la lance de Charlemagne. Ce brillant étalage fit oublier ses anciens méfaits, et Ethilde devint l'épouse d'un noble français, qui possédait la fortune et le pouvoir d'un roi, sans en avoir le titre. Après la bataille de Brunanburgh, l'empereur Henri l'Oiseleur désira donner pour femme à son fils Othon, l'une des sœurs d'A-

(1) Daniel, Hist. de France, ann. 951. Chron. Flodoardi, VIII, 207. On peut voir dans Mabillon (analec. I, 427) l'épitaphe d'Edgive.

thelstan. Le roi parut flatté de cette demande, et, pour répondre au compliment, il envoya Edithe et Adive en Allemagne, afin que le prétendant impérial pût faire son choix. Avant leur départ, les princesses reçurent du roi, des thanes et des prélats, des présents, le seul douaire qu'elles pussent apporter à leur futur époux. Le chancelier Turketul les conduisit jusqu'à Cologne : Othon préféra Edithe; on donna sa sœur à un prince dont on n'a pas conservé le nom, mais qui possédait des domaines au milieu des Alpes. Il ne restait plus qu'Elgive, la plus jeune et la plus belle des filles d'Edouard. Elle accepta la main de Louis, prince d'Aquitaine (1).

Dans l'année 940, Athelstan mourut, regretté de ses sujets, et admiré des nations voisines. Il était de complexion délicate, et de médiocre stature. Il avait des cheveux blonds, qu'il portait bouclés et entrelacés d'un fil d'or. Il conservait avec les plus hautes classes de la noblesse cette réserve qui marquait la supériorité de son rang, et se montrait accessible et plein d'affabilité envers les plus basses classes de ses sujets. Son père lui avait laissé des trésors considérables ; mais sa libéralité égalait sa richesse, et le plus grand

(1) Voyez pour ces mariages Ethelwerd, 473. Ingulf, 37, 38. Malmsbury, 25, 28. Westminster, 185, 186, et Hrosvitha, de gestis Odonis, 161 - 163.

usage qu'il en fit, fut d'enrichir les autres. Il avait coutume de faire des présents de grande valeur à ses vassaux; le butin acquis dans ses expéditions militaires était exactement partagé entre ses compagnons, et il marqua sa munificence envers le clergé par le nombre des églises qu'il bâtit ou répara. Nous ne saurions oublier sa charité : il rachetait annuellement à ses propres dépens un certain nombre de coupables qui avaient perdu leur liberté ; et ses baillis avaient ordre, sous des peines très sévères, d'entretenir un pauvre d'extraction anglaise par chaque possession de deux fermes (1). Comme législateur, il s'occupait soigneusement à prévenir les querelles, à assurer l'impartiale administration de la justice, et à conserver pur le titre de la monnaie du royaume. A cet effet, il convoqua des assemblées de witans à Greatly, Faversham, Exeter, et Thundersfield : sous ses auspices on forma des associations pour la protection des propriétés, et l'on créa des règlements relatifs à l'arrestation, au procès, et au châtiment des malfaiteurs. La négligence dans l'exécution des lois était sévèrement punie. Un thane payait à la couronne une amende de soixante shillings; un magistrat supérieur était taxé à une double

(1) Toutes ces particularités sont mentionnées par ses biographes contemporains. Apud Malm. 27.

amende, et perdait son emploi (1). Il désigna dans son testament l'abbaye de Malmsbury pour le lieu de sa sépulture : c'était là qu'il avait déposé les restes de ses cousins Ælfwin et Ethelwin, tués à Brunanburgh. On conduisit avec une pompe solennelle son corps à la même place : son convoi se composait d'une longue suite de prélats et de nobles ; et l'on portait devant son cercueil tous les présents que, par son testament, il avait légués au monastère (2).

EDMOND.

On a déjà parlé des guerres civiles qui avaient désolé la Northumbrie ; après l'extinction de ses rois, elle continua à être le théâtre de la plus sanglante anarchie. Ses chefs étaient en partie d'origine saxonne, en partie d'origine danoise, et ils en conservaient le caractère comme le vêtement ; ennemis les uns des autres, et peu scrupuleux en fait de trahison ou de violence, quand elles pouvaient contribuer à leur agrandissement. Tous les rois de la mer trouvaient un asile assuré au milieu d'eux ; et s'ils avaient assez d'ambition pour aspirer au trône, ils ne man-

(1) Chaque pauvre recevait par an un assortiment complet d'habits, et par mois une mesure de farine, un quartier de porc, ou un bélier de la valeur de 4 pennies ou quatre sous d'argent. Leg. sax. 56.

(2) Malm. 29.

quaient jamais d'hommes prêts à tirer l'épée pour leur cause. Parfois, un heureux aventurier parvenait à faire reconnaître son autorité par toute la nation ; parfois, deux ou plusieurs d'entre eux se partageaient le pouvoir souverain. Mais ce n'était que l'ombre passagère de la royauté, et ils se succédaient rapidement au trône. Après un an ou deux, les uns périssaient par la trahison de leurs amis, les autres par le fer de leurs ennemis ; il y en eut qui furent forcés d'abandonner la contrée, et de retourner à leur profession de pirates ; rarement l'un d'eux transmettait à ses enfants l'héritage de son autorité. La nécessité leur arrachait quelquefois la reconnaissance de la suzeraineté réclamée par les rois de Wessex ; mais, dès que le danger s'éloignait, ils oubliaient leurs serments, et reprenaient leur indépendance. Il paraît qu'on regardait comme de peu d'importance que ces princes fussent étrangers ou indigènes : l'orgueil des habitants était satisfait, pourvu qu'ils ne s'abaissassent point à reconnaître les prétentions des Saxons du sud, dont la civilisation supérieure excitait le mépris des barbares de la Northumbrie.

Depuis la bataille de Brunanburgh, la terreur qu'inspirait Athelstan tenait en respect ce peuple turbulent ; mais, à sa mort, il reprit son ancien caractère. (940.) On engagea Anlaff à tenter une

troisième fois la fortune des armes ; et sous peu de jours l'Humber fut couvert par une flotte nombreuse d'aventuriers étrangers. Le chef de ces pirates, ou roi de la mer, fondait son espoir sur la rapidité de ses opérations ; et, pénétrant en Mercie, il s'empara de Tamworth. Edmond, frère d'Athelstan, à peine âgé de dix-huit ans, avait été couronné à Kingston ; et il se prépara promptement à résister à ses adversaires. Les opérations de cette campagne sont enveloppées de beaucoup d'obscurité. Les succès qui couronnèrent les premiers efforts d'Edmond paraissent balancés par une défaite subséquente ; et les pertes qu'éprouvèrent les deux princes les portèrent à écouter les conseils des archevêques Odon et Wolstan, qui travaillèrent à la pacification. La vanité de nos chroniqueurs a représenté la transaction qui suivit sous des couleurs partiales ; mais les conditions du traité démontrent qu'Anlaff était vainqueur. Edmond céda en toute souveraineté aux Danois les provinces situées au nord du Watling-Street * (1).

---

(1) Outre les chroniques imprimées, voyez-en une autre en MS., citée par M. Turner. Tib. B. 4. Westminster (187) ajoute aux conditions du traité, que le survivant succèderait aux domaines de l'autre : il n'en est fait mention dans aucun autre écrivain.

* Le Watling-Street était un chemin tracé par les Romains, et qui s'étendait depuis le nord du pays de Galles jusqu'à l'extrémité méridionale de Kent. (*Note du traducteur.*)

Le roi de la mer ne jouit pas long-temps de sa fortune. Il mourut l'année suivante(941); et Edmond saisit cette occasion pour recouvrer les domaines qu'il avait perdus. Ses mesures furent prises avec sagesse, et exécutées avec vigueur. Les Cinq-bourgs (comme on les nomme) de Derby, Leicester, Nottingham, Stamford et Lincoln, étaient depuis long-temps habités par les descendants des Danois, qui, bien qu'ils fissent profession d'obéissance aux monarques anglais, regardaient comme un devoir de favoriser les entreprises de leurs parents ou alliés. Ces villes formaient comme une chaîne de forteresses au travers de la Mercie, et elles étaient défendues par des garnisons ennemies. Le roi commença ses opérations en les réduisant successivement. Leurs habitants furent chassés et remplacés par des colons anglais (1). Edmond procéda ensuite contre la Northumbrie. Cette contrée était divisée entredeux princes, dont l'un s'appelait Anlaff, comme son prédécesseur; l'autre, nommé Reginald, prenait le titre de roi d'York. Ils se soumirent sans résister à la puissance d'Edmond, se reconnurent ses vassaux, et embrassèrent la religion chrétienne. (943.) Le roi fut le parrain d'Anlaff, et adopta Reginald comme son fils, quand il reçut la confirmation. Mais à peine

(1) Chron. sax. 114. Hunt. 203. Flor. 603.

eut-il quitté le pays, qu'ils firent éclater leur insoumission. Le châtiment suivit de près la perfidie. (944) L'archevêque d'York et l'ealdorman de Mercie réunirent leurs forces, et chassèrent les deux rebelles de la contrée (1).

(945.) Le sentiment de leur propre danger avait engagé les Bretons de Cumbrie à secourir leurs voisins dans leurs débats, afin de conserver leur indépendance. Ce fut alors contre eux qu'Edmond dirigea ses armes. Chacun de leurs efforts diminuait leur espoir : les deux fils de Dumnail, leur roi, tombèrent entre les mains du conquérant, qui les condamna à perdre la vue ; et leurs possessions furent données à Malcolm, roi d'Écosse, sous la condition qu'il se reconnaîtrait vassal de la couronne d'Angleterre, et qu'il s'unirait à Edmond pour s'opposer aux tentatives des pirates (2).

Le règne d'Edmond ne dura que six années. Il

(1) Ethelw. 482. Flor. 604. Hunt. 203.

(2) Ut sibi terra et mari fidelis esset. Lel. Col. II, 399. Sim. 156. Hunt. 203. Flor. 604. Son *mydwirtha* ou allié à la guerre, chron. sax. 115. Ut aquilonares Angliæ partes terrâ marique ab hostium adventantium incursione tueretur. West. 188. Fordun (IV, 24) assure que, selon le traité signé par les deux rois, l'héritier de la couronne d'Écosse devait toujours tenir le Cumberland de la couronne d'Angleterre. Le lieu où Dumnail fut défait est encore marqué par un monceau de pierres à neuf milles environ de Keswick sur la route d'Ambleside. West. 82.

célébrait à Pucklekirk, dans le Gloucestershire, la fête de saint Augustin, l'apôtre des Saxons, quand il aperçut Leof, un brigand avoué, qui entrait dans la salle. Cet homme avait été banni pour ses crimes quelques années avant; il eut alors l'audace de s'asseoir au banquet royal, et de faire résistance lorsque l'échanson lui ordonna de se retirer. La colère entraîna vers lui Edmond, qui reçut une blessure à la poitrine, au moyen d'un poignard que Leof tenait caché sous ses habits. Le roi expira sur-le-champ. L'assassin fut mis en pièces par les serviteurs du roi (1).

Edmond avait épousé Elfgive, princesse d'une vertu exemplaire, dont nos anciens écrivains ont célébré la charité. Elle mettait tous ses soins à soulager les pauvres, et sa sollicitude à racheter la liberté des esclaves. Elle donna au roi deux fils, Edwey et Edgard, dont l'aîné ne pouvait avoir alors plus de neuf ans. Leur enfance les rendait incapables de prendre les rênes du gouvernement; et dans une assemblée de prélats, de thanes et de princes vassaux du pays de Galles, leur oncle Edred, le seul fils vivant d'Edouard, fut élu roi. Pour me servir du langage ampoulé d'une charte donnée à cette occasion, il

(1) Malm. 30. West. 188. Dans presque toutes les chartes, il s'appelle rex Anglorum.

fut « sacré à Kingston, pour gouverner les quatre » divisions (1) des Anglo-Saxons, des Northum- » bres, des Payens et des Bretons (2). »

EDRED.

Le règne d'Edred se distingua par la soumission définitive de la Northumbrie. (946.) A peine eut-il été couronné, qu'il marcha sur cette contrée, et reçut d'abord les serments de fidélité des indigènes, ensuite ceux des Écossais, et enfin ceux des Cumbriens (3). Mais la soumission des Northumbres ne dura que le temps où elle fut commandée par sa présence : à peine fût-il parti qu'on chassa ses officiers, et que l'on se joua de son autorité. Eric, exilé de la Norwège par son frère Haco, parcourait l'Océan en pirate depuis quelques années ; il prit terre sur les côtes, et fut immédiatement salué du nom de roi. Cette nouvelle excita l'indignation d'Edred. Son premier soin fut de porter secours à l'importante cité d'York ; dans cette vue, il envoya son chancelier Turketul vers

(1) Quadri-partis.

(2) Bède de Smith. app. 772 Elfgive mourut avant son mari. Ethelw 482.

(3) Flor. 604. West. 189. « Les Écossais lui firent le serment de vouloir eux-mêmes ce qu'il pourrait vouloir. » Chron. sax. 115. Cui Northumbri subjiciuntur cuncti, necnon Scoti jusjuranda confirmant, immutabilemque fidem. Ethelw. 482.

l'archevêque Wolstan, pour s'assurer de la fidélité un peu douteuse de ce prélat, dont l'influence était sans égale sur ses ouailles. Le roi entra presque en même temps dans la Northumbrie, à la tête des gens du Wessex et de Mercie, et ravagea cette contrée pour la punir de sa perfidie et de sa rébellion. Mais comme il avait laissé en arrière une grande partie de son armée, qui pillait sans soupçonner l'existence du danger, une troupe choisie de volontaires se fit ouvrir, dans la nuit, les portes de la ville d'York; elle sortit en silence, surprit une division de l'armée du roi, et la détruisit. (950.) Le roi reprit son système de dévastation, afin de venger cet échec; mais on apaisa son ressentiment par des présents, des prières et des promesses de soumission; et il revint en triomphe à Londres, avec une longue suite de captifs. Eric se serait peut-être maintenu dans ce pays, s'il n'eût été contrarié par un nouveau compétiteur, Anlaff, le même qui, sous le dernier règne, avait échappé au glaive d'Edmond. Les deux rivaux s'attaquèrent avec toutes leurs forces: Anlaff fut victorieux; et le Norwégien, son fils et son frère, trahis par Osulf, périrent dans les déserts de Stane-Moor, sous l'épée de Macco, fils d'Anlaff (1).

(952.) Tel fut le dernier effort des Nor-

(1) Ing. 30, 41. West. 189. Mail. 148.

thumbres pour recouvrer leur indépendance. Edred revint avec une nombreuse armée, et traversa la contrée sans opposition. De grands et fertiles districts furent livrés à toutes les horreurs de la guerre : l'archevêque, dont la conduite avait été équivoque, fut enfermé pour un an dans le château de Whitby ; les principaux nobles furent enlevés à leurs vassaux, et emmenés captifs par le roi : on divisa toute la province, comme le reste de l'Angleterre, en comtés, districts et cantons ; et l'on en confia le gouvernement à des officiers désignés par le roi, sous la surintendance d'Osulf, qui prit le titre de comte de Northumberland (1).

Edred fut affligé d'une maladie longue et douloureuse (2) ; et la majeure partie de l'éclat de son règne doit être attribuée aux conseils de ses ministres favoris, le chancelier Turketul et Dunstan, abbé de Glastonbury. Turketul était un ecclésiastique d'extraction royale, fils aîné d'Ethelwerd, et petit-fils d'Alfred. Il avait refusé les hautes dignités de l'église ; mais il accepta et conserva l'office de chancelier, sous ses cou-

---

(1) Ingul. 41. Sim. 156. Wallin. 541.

(2) Malm. 30. Il fut long-temps sans pouvoir prendre de nourriture solide (Vit. S. Dun. in Act. SS. p. 353.) ; circonstance très malheureuse pour un roi anglo-saxon, qui, selon l'opinion générale, devait l'emporter sur tous, dans les plaisirs de la table comme dans les dangers de la bataille.

sins Athelstan, Edmond et Edred. L'approbation du prince, et les applaudissements du peuple, honorèrent ses vertus et son habileté. Il tenait la première place dans les conseils du roi. Les charges les plus importantes, ecclésiastiques ou civiles, ne se conféraient que sur ses avis; et le souverain lui demandait le secours de ses lumières, même dans ses expéditions militaires. On connaît déjà la grande part qu'il prit à la bataille de Brunanburgh (1). Quand Edred l'envoya vers l'archevêque Wolstan, le hasard fit que la route qu'il avait prise le conduisit près des ruines de Croyland, misérable asile de trois moines qui avaient survécu aux cruautés des Danois. Turketul fut vivement touché de la piété et de la résignation de ces vieux anachorètes. Il éprouva le désir secret d'entrer dans leur société, et de rendre au monastère son ancienne splendeur. A son retour, il en sollicita la permission, plusieurs fois refusée par son souverain. Il l'obtint à la fin. Le héraut public annonça aux citoyens de Londres que le chancelier, avant de quitter sa charge, était jaloux

(1) Ingulf remarque (p. 37) que, quoiqu'il conduisît lui-même les troupes au combat, il refusait de faire usage d'aucune arme, parceque les canons défendaient aux ecclésiastiques l'effusion du sang. Cependant, on pensait, dans ce siècle, que les guerres entreprises pour défendre la patrie contre les invasions des païens devaient faire exception. Ibid.

d'acquitter toutes ses dettes, et qu'il désirait faire triple réparation à tous ceux qu'il avait pu offenser. Quand il eut satisfait à toutes les demandes, il donna au roi cinquante-quatre de ses manoirs, héritage qu'il avait reçu de son père, et il en réserva six pour l'usage de son monastère. Il fit profession à Croyland, reçut d'Edred son investiture, fut béni par l'évêque de Dorchester; et le jour suivant, de l'avis des gens de lois, il résigna l'abbaye et ses dépendances dans les mains du souverain. Toutes les terres qui lui avaient jadis appartenu, avaient été saisies dans la guerre contre les Danois, par Burrhed, roi de Mercie, qui en avait annexé une partie à sa couronne, et partagé le reste entre les thanes de sa cour. Les premières lui furent rendues gracieusement par la piété d'Edred; Turketul racheta ses autres manoirs des mains de leurs possesseurs actuels. A la suivante assemblée des witans, le roi lui fit concession du tout, dans la forme la plus solennelle, avec les droits les plus étendus, en exceptant seulement celui d'asile, qu'il refusa comme une violation de toute équité, et un encouragement au crime. Depuis cette époque, il remplit avec exactitude, durant vingt-sept années, les fonctions et les devoirs d'abbé. Le zèle du maître fut récompensé par celui des disciples; et, à sa mort, en 975, les moines de Croyland

formaient une communauté nombreuse et édifiante (1).

L'abbé de Glastonbury, Dunstan, autre favori d'Edred, occupe un espace disproportionné dans les ouvrages des historiens modernes. Athelm, archevêque de Canterbury, et Elphege, évêque de Winchester, dont il était proche parent, l'avaient introduit à la cour d'Athelstan comme aspirant à la faveur royale. Mais la jalousie de ses rivaux, et les réflexions que lui suggéra une maladie dangereuse, détournèrent la pensée du jeune thane de l'amour des biens de ce monde, et reportèrent ses pensées vers l'état monastique. Il reçut l'ordre de prêtrise, et desservit plusieurs années l'église de Glastonbury. Son zèle, son désintéressement, ses charités dans sa nouvelle situation, le firent remarquer du public. Turketul le recommanda à la faveur d'Edmond, qui lui fit présent de Glastonbury et de ses domaines. Edred ne respecta pas moins Dunstan que ne l'avait fait son prédécesseur. Le nouveau roi lui confia la direction de sa conscience, déposa dans ses mains ses trésors et les titres de ses propriétés, et le pressa vivement d'accepter l'évêché vacant de Winchester. Il refusa cette élévation; et, tandis qu'il s'occupait obscurément du gouvernement de son monastère, il perdit inopinément

(1) Voy. Ingulf. 25, 30-41, 52.

son ami et son bienfaiteur. (955.) Le roi, dont la santé était affaiblie par de fréquents retours de sa maladie, expira dans la dixième année de son règne, et fut inhumé à Winchester (1).

(1) Angl. Sac. II, 90-104. Malm. 30.

CHAPITRE V.

ANGLO-SAXONS.

Règnes d'Edwy. — d'Edgar. — d'Edouard le martyr. — d'Ethelred, — et d'Edmond, surnommé Côte de fer.

EDWY.

(955.) A l'avènement d'Edred, ses neveux Edwy et Edgard avaient été négligés à cause de leur grande jeunesse ; mais, à sa mort, l'aîné de ces deux frères fut unanimement élu roi par les witan, et prit immédiatement possession de l'autorité royale (1).

Le jeune prince s'était malheureusement mis

(1) On doit remarquer que nos anciens écrivains parlent presque toujours de nos rois comme étant élus. L'aïeul d'Edwy dit dans sa charte (Lye, app. IV) : « Il fut choisi, *gecoren.* » Le biographe contemporain de Dunstan (apud Boll. tom. IV, Maii, 344) dit : « Ab universis Anglorum principibus communi electione. » Il insinue aussi que le Wessex et la Mercie n'avaient pas encore été réunis en un seul royaume. « Ut in utrâque plebe regum numeros nominaque suppleret electus, p. 353. »

dans l'idée que la couronne lui revenait de droit dès le moment de la mort de son père. En conséquence, durant la vie d'Edred, il ne le regarda que comme un usurpateur; et après sa mort, il traita les amis de ce prince comme ses ennemis personnels (1). Ils furent éloignés des conseils royaux; et cette cause originaire de mécontentement s'accrut encore par la conduite de leurs successeurs. En flattant les passions du roi, les nouveaux favoris obtinrent de l'ascendant sur son esprit; et en élevant leurs familles sur les ruines des autres, ils diminuèrent et détruisirent bientôt sa popularité. Tous les ordres de l'état éprouvèrent des injustices ou reçurent des outrages. La plupart des parents d'Edwin furent chassés de la cour. Quelques uns des thanes les plus puissants furent violemment privés de leurs domaines. On retira aux églises les concessions qui leur avaient été faites; et toute la nation fut mise en fermentation par de nouvelles et énormes exactions (2). Mais ce qui pro-

---

(1) Wallingford, 541, 542. Aucun ancien écrivain ne parle de l'âge qu'avait Edwy à son avènement. Les circonstances concourent à prouver qu'il avait certainement seize ans, et peut-être dix-huit.

(2) Osbern. 104. Undè quid mali succreverit, quem infamis fama populorum aures et ora repleverit, *facile est et me tacente videre*. Ipse namque possessiones quorumcumque diripere, hos et illos exhæreditare, majores natu proscribere,

voqua le plus vivement la censure publique, ce fut le traitement que reçut Edgive, la grand'-mère du roi. Cette princesse, respectable par son âge et ses vertus, fut, sous un prétexte inconnu, dépouillée de ses richesses et de son patrimoine, et réduite à vivre dans l'indigence et l'isolement (1).

Tandis qu'Edwy, par ces actes tyranniques, s'aliénait l'affection de ses sujets, il se rendait méprisable par l'immoralité de sa vie privée. Ardent à la poursuite du plaisir, sans égard pour la décence publique, il s'abandonnait aux jouis-

---

totumque regnum innumeris oppressionibus conturbare festinavit. Eadmer, vit. S. Dunst. apud Surium, p. 236. Col. Agrip. 1618. J'ai cité ce passage d'Eadmer, qu'il paraît évidemment avoir copié sur un auteur contemporain, parceque ceci a été omis dans les extraits publiés par Wharton in Ang. Sac. Tom. II.

(1) Osb. 104. Accessit his malis ejus nimis detestabile malum. Matrem quippe, totius Angliæ nobilitatricem, ecclesiarum consolatricem, et sustentatricem oppressorum — in immensum afflixit, et vastatis rebus ad eam pertinentibus, ab eo statu, in quo esse solebat, sævus et crudelis dejecit. Ead. Ibid. Atavam suam prædari præcepit. MS. Cleop. 78. « Quand Edred mourut, Edgive fut dépouillée de toutes ses possessions, » telles sont les paroles expresses d'une charte originale. Lye, app. IV. — Je prends les mots *diripere, vastare, prædare,* pour exprimer l'espèce de vengeance sommaire que certains individus exerçaient fréquemment envers leurs ennemis, et les rois envers de puissants criminels, en envoyant des corps d'hommes armés, pour enlever leurs troupeaux et piller leurs maisons et leurs terres.

sances les plus honteuses. Les termes dans lesquels nos anciens écrivains s'accordent à décrire et à réprouver sa conduite ne sauraient être mis sous les yeux du lecteur (1) ; mais il est nécessaire d'expliquer ici quelle fut la nature réelle de sa liaison avec Ethelgive. Ce sujet est peu important en lui-même ; mais il prend quelque intérêt à raison des embellissements qu'il doit à l'imagination des historiens modernes.

Ethelgive était de haute extraction. Elle avait conçu le dessein de parvenir à la dignité de reine ou de l'assurer à sa fille (2). Dans la vue de captiver l'affection d'Edwy, l'une ou l'autre était constamment sa compagne : et, si nous devons ajouter foi aux récits scandaleux de cette époque, aucune d'elles n'hésita à sacrifier son honneur à l'espoir de parvenir au but de leur ambition. Le couronnement du roi avait été fixé, par le witan, à une époque marquée. Dès que la cérémonie fut terminée, Edwy, les thanes et les prélats, se rendirent au banquet d'usage

(1) Regiam obscœnis operibus dignitatem deshonestabat. Eadm. 192. Libidine ardens, sine intermissione æstuabat ad coïtum. Osb. 104. Expugnator alienæ pudicitiæ, suæ negligens, vagâ fractus libidine. Senatus in vit. S. Oswaldi, MS. dans la bibliothèque de Durham.

(2) Cum adultâ filiâ. MS. Cleop. 76. Filiam adultam. Eadmer apud Surium, p. 237. On ne doit pas conclure de ceci qu'Ethelgive fût fort âgée. La loi déclarait les femmes adultes à douze ans. Wilk. con. 1, p. 120, XXVII.

en ces grandes occasions ; mais, après un court repas, le roi quitta son siége, sortit du salon, et revint auprès d'Ethelgive et de sa fille. Les membres du witan regardèrent son départ comme une insulte ; et, après une courte délibération, ils résolurent d'envoyer, au nom de toute l'assemblée, Kinsey, évêque de Lichfield, et l'abbé de Glastonbury, afin de ramener le roi, en ordonnant à Ethelgive de quitter la cour sous peine de mort. Les deux députés trouvèrent Edwy dans la situation la plus inconvenante, replacèrent la couronne sur sa tête, et le reconduisirent ainsi dans la salle du trône. Avant de quitter son appartement, Ethelgive menaça Dunstan de tout le poids de sa colère (1).

L'influence exercée jadis par cet ecclésiastique avait cessé avec le règne d'Edred. Aux yeux d'Edwy, avoir été honoré de l'amitié de son oncle était déjà un crime capital ; mais, par des motifs plus honorables encore, Dunstan avait attiré sur lui l'inimitié du prodigue et voluptueux jeune homme. Comme trésorier d'Edred, et son exécuteur testamentaire, il s'était souvent opposé à la rapacité du prince (2) ; et, en cherchant à réprimer la licence de sa conduite, il avait depuis long-temps blessé son orgueil, qu'il

(1) Voyez la note A, à la fin du vol.
(2) Wallingford, 542. Osb. 102.

irritait encore (1). Cette dernière action parut une offense impardonnable à cet esprit prévenu; et Ethelgive, qui voulait accomplir sa menace, eut moins de peine à stimuler qu'à diriger la vengeance de son royal amant, contre un ennemi supposé et un censeur importun. Muni de la permission du roi, un parti de gens armés se rendit à Glastonbury, pour saisir la propriété de Dunstan, et le chasser de son monastère. Quelques thanes lui offrirent un asile dans leurs habitations; mais leur générosité les exposait au ressentiment d'Edwy : l'abbé ne voulut pas envelopper ses amis dans sa ruine; il prit le parti de se soumettre à son sort et de s'exiler. Il n'était encore qu'à trois milles du rivage, lorsque les satellites d'Ethelgive arrivèrent avec l'ordre, dit-on, de le priver de la vue. Il poursuivit son voyage, débarqua en Flandre, et fut honorablement reçu par le comte Arnulf, qui lui désigna pour sa résidence le monastère de Saint-Pierre, à Gand (2).

Il paraît que, peu de temps après, Edwy se maria. Cet évènement aurait dû, comme on s'y attendait, mettre un terme aux liaisons qui l'unissaient à sa maîtresse. On ignore si Ethelgive avait été remise aux soins de ses parents, ou sous la garde de son mari; mais le roi, entraîné

(1) Osb. 104.
(2) Voyez la note A, à la fin du vol.

par sa passion, ou touché de ses sollicitations, l'enleva de force, et la plaça dans une des fermes royales (1). L'archevêque Odon entreprit de réprimer ce scandale, en lui infligeant la punition dont les lois frappaient les femmes qui vivaient en concubinage (2). Accompagné de ses serviteurs, il se rendit au lieu qu'habitait Ethelgive, s'en saisit en l'absence de son amant, la conduisit au rivage, et l'embarqua sur un vaisseau qui la transporta en Irlande. De retour à la cour, il attendit Edwy, et tâcha, en termes respectueux et pleins d'affection, de justifier sa conduite et de calmer l'exaspération du jeune prince (3).

Malgré ses erreurs, les West-Saxons restèrent attachés à Edwy, comme au descendant d'une longue suite de rois, comme au représentant direct du fondateur de leur monarchie. Mais les autres nations saxonnes ne le regardaient que comme un étranger, chef d'une famille qui leur avait été imposée par les hasards de la guerre. Vers la seconde ou la troisième année de son règne, les Merciens s'affranchirent de son autorité. Edwy ne céda point lâchement à cet outrage; mais ses forces, inférieures à celles des

---

(1) Quam et rapuit. Vit. S. Oswaldi, MS. Nero E. 1.

(2) Edouard, aïeul d'Edwy, avait décrété : si l'on trouve une courtisane, en quelque lieu que ce soit, il faut la chasser du royaume. Leg. sax. 58.

(3) Voyez la note A.

insurgés, ne lui laissèrent que la ressource de se retirer précipitamment dans le Wessex. Ethelgive, revenue d'Irlande, l'accompagnait dans sa fuite. A Glocester, elle tomba dans les mains de ceux qui la poursuivaient. Ils lui coupèrent les jarrets à coups d'épée, châtiment cruel, mais en usage dans ce siècle; et, après avoir souffert des tourments affreux pendant quelques jours, elle expira (1).

La guerre continua avec plus de rage que de succès; et les deux rives de la Tamise furent alternativement ravagées par des bandes de maraudeurs. Edgar, frère du roi, fut élu pour occuper les trônes réunis de Mercie et de Northumbrie (2). Edwy, après une courte résistance, se voyant dans l'impossibilité d'expulser le nouveau roi, consentit à le reconnaître; et une assemblée générale de la nation désigna la Tamise comme la limite de leurs domaines respectifs. On rapporte qu'après ce démembrement le roi réforma sa conduite, et s'étudia à recouvrer l'affection de ses sujets; mais sa mort, qui arriva l'année suivante (959), anéantit ces nouvelles espérances. Un écrivain dit qu'il fut assassiné (3); d'autres le font mourir de langueur et de regret d'avoir

(1) Pour la mort d'Ethelgive, voy. la note A.
(2) Eligere sibi Eadgarum in regem. MS. Cleop. 78.
(3) MS. Nero, A. 6. cité par M. Turner, p. 163.

perdu ses provinces du nord (1) : tous décrivent sa mort comme misérable et prématurée. Les grâces de sa personne le faisaient nommer ordinairement le bel Edwy (2).

EDGAR.

Edgar était au berceau quand il perdit sa mère Elfgive. Son père le confia, encore enfant, aux soins d'Alfwene, épouse d'Athelstan, ealdorman de l'Est-Anglie, qui devait à son extraction royale et à l'étendue de son autorité le surnom de *demi-roi*. Le jeune prince fut élevé avec leurs enfants; et il dut probablement à cette famille son élévation au trône de Mercie, qu'il enleva à son frère Edwy. Athelstan, peu avant sa mort, entra au monastère de Glastonbury : ses quatre fils Ethelwold, Alfwold, Athelsin et Ailwin, continuèrent long-temps à être les conseillers favoris d'Edgar (3).

Une des premières mesures du nouveau roi,

---

(1) Ingulf. 41. Malm. 30. Caradoc, 56.

(2) Ethelwerd, 483.

(3) Hist. Rames. 387, 393. Il est singulier que les historiens modernes attribuent la révolte des provinces du nord, et l'élévation d'Edgar, aux intrigues des moines et de l'archevêque Odon. Cette accusation n'est fondée sur aucune autorité, et elle est en opposition directe avec les faits; car l'archevêque et les moines, qui avaient beaucoup souffert du despotisme d'Edwy, continuèrent à lui être fidèles. Tous les

ou plutôt de ses ministres (car il n'avait encore que quatorze ans), fut de rappeler de son exil l'abbé de Glastonbury. Il ne recouvra point ses possessions, qui se trouvaient sur les terres d'Edwy, mais on lui fit à la cour un état honorable près de la personne d'Edgar. Quand le witan s'assembla, il ouvrit la session par un discours qui excita l'admiration de ses auditeurs. Il reçut, à leur requête unanime, la consécration épiscopale, et, à la mort de l'évêque de Worcester, il fut désigné pour succéder à ce prélat. L'année suivante, le siége de Londres devint vacant, et il accepta, non sans regret, l'administration de ce diocèse (1).

A la mort d'Edwy, les thanes du Wessex offrirent son trône à Edgar (959), et les deux royaumes se trouvèrent de nouveau réunis sous un même monarque. On annula solennellement alors les actes tyranniques du dernier gouvernement. Edgive, veuve d'Edmond, rentra dans son patrimoine, Dunstan fut rétabli dans ses possessions de Glastonbury et d'Abingdon ; et l'on donna des indemnités considérables, ou l'on offrit des réparations, à tous les thanes qui avaient

---

anciens écrivains attribuent l'insurrection aux Merciens, aux Est-Angles et aux Northumbres, chez lesquels il n'existait alors aucun monastère.

(1) MS. Cleop. 78, 79. Osbern. 107. Wallingford 544.

souffert de la passion ou du ressentiment d'Edwy (1). Une des dernières actions de ce prince avait été de nommer Byrhtelm, évêque de Sherburn, au siége métropolitain de Canterbury. Peut-être les ministres d'Edgar ne voulurent-ils point voir le favori de son frère à la tête de l'église d'Angleterre, mais il est certain que, dans l'assemblée du witan, sa faiblesse fut regardée comme une preuve d'incapacité, et que Byrhtelm revint avec honte à l'église qu'il avait voulu quitter. Dunstan fut élu à sa place; il partit pour Rome, et reçut le pallium du pape Jean XII. Il résigna l'évêché de Londres en faveur d'Ælfstan, et celui de Worcester en faveur d'Oswald, neveu d'Odon (2).

Edgar a reçu de la postérité le surnom de Pacifique. Durant les seize années de son règne, jamais des ennemis domestiques ou étrangers ne l'obligèrent à tirer l'épée. Cette circonstance paraîtra plus remarquable, si l'on considère le sort des rois qui le précèdent ou qui le suivent. Ses prédécesseurs, dans le long espace de cent cinquante ans, comptèrent rarement un intervalle de repos, au milieu des invasions si sou-

(1) MS. Cleop. 79.

(2) MS. Cleop. 79. Osb. 109. Wharton (Ang. Sac. II, 107, not.) avance, sur la parole d'Osbern (p. 110), que Dunstan possédait Rochester et Canterbury: c'est une erreur. Osbern dit le contraire, ainsi qu'Eadmer, 214.

vent répétées et quelquefois si formidables des hommes du Nord. Son fils fut emmené par eux en Normandie, son petit-fils forcé de partager son trône avec un prince étranger, et ses descendants, au troisième degré, vivaient en exil, tandis que la race des souverains danois portait le sceptre de l'Angleterre. Ce long intervalle de tranquillité, et la félicité particulière d'Edgar, étaient les fruits de la prudente politique de son oncle Edred, de sa propre bonne fortune et de la vigueur de ses conseils.

La population de la Northumbrie se composait, en grande partie, de Danois ou de descendants des Danois. Leur animosité contre leurs voisins méridionaux, et leur attachement à leurs parents, les engageaient fréquemment à appeler, et souvent à soutenir les envahisseurs. Ils avaient été, il est vrai, complètement soumis par Edred; mais il est probable que leur soumission n'eût été que temporaire, si les circonstances n'eussent attaché leurs intérêts à la prospérité du nouveau roi. Edgar avait été élevé chez les Danois de l'Est-Anglie : les Northumbres s'étaient joints à ce peuple et aux Merciens pour le porter au trône; et ils le respectaient, non seulement comme un roi qu'ils avaient eux-mêmes choisi, mais qu'ils avaient imposé au royaume ennemi de Wessex. Soit par reconnaissance ou par politique, il leur donnait, en toute occasion, des marques de son

attention ; et la seule tache que les historiens du sud aient découverte dans son caractère est, suivant eux, son attachement pour les coutumes, et son zèle pour la prospérité de ses sujets danois(1). (966.) Il paraît cependant qu'il surveillait attentivement leur conduite; et à la mort d'Osulf, leur premier earl ou comte, ses craintes l'engagèrent à affaiblir la puissance des Northumbres, en divisant la contrée en deux earldoms ou comtés: le premier qui s'étendait du Humber à la Tees, il le donna à Oslac; et l'autre, qui comprenait toutes les terres au nord de cette rivière, fut remis à Eadulf (2). Peu de jours après cet accommodement, le witan s'assembla à York; et Edgar parla dans des termes convenables à sa dignité et flatteurs pour la vanité d'un peuple orgueilleux. « Ma volonté, dit le roi, » est que les Danois se choisissent eux-mêmes » les lois qui s'adaptent le mieux à leur position » particulière, et que les Anglais se conforment » aux statuts que moi et mes conseillers avons » ajoutés aux anciens règlements. Mais la chose » que je désire rendre commune à tous mes su-

(1) Chron. sax. 116. In hoc tamen peccabat, quod paganos eos, qui in hac patriâ sub eo degebant, nimis firmavit, et extraneos huc adductos plus æquo diligens valdè corroboravit. Hunt. 204.

(2) Walling. 544. Hored. 243. Cet auteur dit que la Tyne divisait les deux comtés.

» jets, Anglais, Danois et Bretons, dans toutes » les parties de mon empire, c'est que le riche » et le pauvre jouissent en paix de ce qu'ils ont » légitimement acquis, et qu'aucun larron ne » puisse trouver un lieu quelconque pour y dépo-» ser ce qu'il aurait dérobé. » Après quelques observations à ce sujet, il ajouta : « Je veux donc que » les Danois fassent un choix utile parmi leurs » meilleures lois. Je vous ai accordé ce droit, » et je le confirmerai aussi long-temps, que » je vivrai, à cause de la fidélité que vous m'a-» vez toujours montrée. Parmi les Anglais, moi » et mes witans nous avons établi des amendes » proportionnées aux fautes diverses ; et mon dé-» sir est que vous en fassiez l'application pru-» demment, et sous mon approbation. Que le » comte Oslac, et tous les gens de guerre de ce » comté, soient les exécuteurs de ma volonté. » Qu'on fasse part de cette résolution aux eal-» dormen Ælfere et Ægilwin (1), afin qu'elle par-» vienne à la connaissance de tous, le riche comme » le pauvre. Tant que je vivrai, vous trouverez » en moi un maître loyal et bienveillant, pour » tous ceux qui se conformeront aux lois et à » mes ordres (2). »

(1) Leg. sax. 80, 82. Ælfere était ealdorman des Danois du nord de la Mercie, Ægilwin ou Aylwin de ceux de l'Est-Anglie.

(2) Textuellement, « *qui garderont ma paix*. » Violer la paix

Mais Edgar, pour assurer la tranquillité de ses états, ne s'en rapportait pas uniquement à la fidélité des Northumbres. Chaque année, vers le commencement de l'été, lorsque les rois de la mer sortaient des ports pour chercher des aventures, il donnait des ordres afin de rassembler le ship-fyre, ou expédition navale. Une flotte de trois cent soixante voiles, divisée en trois escadres, était stationnée sur les trois côtes de l'île; et le roi, s'embarquant successivement sur chacune d'elles, faisait par mer le tour de ses états. Cette démonstration annuelle de ses forces intimida les chefs du Nord; ils conduisirent leurs pirates sur d'autres rivages, qui les attiraient également par l'espoir du pillage, et qui leur présentaient moins de probabilité de résistance (1).

Fier de sa grandeur, Edgar prit les titres les plus élevés. Il s'appela lui-même roi des Anglais et de toutes les nations qui existaient aux environs, monarque d'Albion et de tous les rois des îles (2). Il est certain que les princes écossais et bretons se reconnurent ses vassaux (3); et si l'on en croit une de ses chartes, toutes les îles si-

---

du roi était, comme on sait, contrevenir à ses lois et à ses ordonnances. (*Note du traducteur.*)

(1) Malm. 33. Sim. 160. Mailros, 150. Ces écrivains portent le nombre des navires à trois mille six cents. Ce nombre me paraissant énorme, j'en ai retranché un chiffre.

(2) Ing. 42, 46, 47. Bed. App. 776.

(3) Hunt. 204. Sim. 159. West. 192.

tuées entre la Bretagne et la Norwège, la ville de Dublin, et la plus grande partie de l'Irlande, s'étaient soumises à son autorité (1). Au lieu du tribut que ses prédécesseurs avaient imposé aux Welsh, ou Gallois, il exigea un présent annuel de trois cents têtes de loups; et cet expédient eut tant de succès, qu'en quatre années la race de ces animaux féroces fut complètement détruite (2). A l'invitation d'Alfsi, évêque de Durham, et des deux comtes de Northumbrie, Kenneth, roi d'Écosse, vint visiter Edgar à Londres. Il reçut du monarque anglais des présents considérables en soieries, bijoux, pierres précieuses, et de plus cent onces d'or pur; mais son voyage avait pour principal objet de solliciter comme faveur, ou de réclamer comme un droit, la cession de la province de Lothian. Elle appartenait autrefois aux rois northumbres, qui avaient poussé leurs conquêtes et leurs colonies jusqu'au détroit du Forth (3); mais la proximité des Écossais l'exposait à de fréquentes incursions, et son éloignement du siége actuel du gouvernement la rendait improductive pour le

(1) Dugdale, I, 140.
(2) Malm. 32. Carad. 56.
(3) Bède, en parlant d'Abercorn, dit : In monasterio Æbbercurnig, posito quidem in regione Anglorum, sed in vicinia freti, quod Anglorum terras Pictorumque disterminat. Bède, IV, 26.

trésor royal. Edgar renvoya l'affaire à ses ministres, qui, déterminés par la pauvreté et l'éloignement de cette province, décidèrent en faveur de Kenneth. Le Lothian fut transféré à la couronne d'Écosse, à condition qu'il serait permis à ses habitants de garder leur langage, leurs lois et leurs coutumes (1) : et le prince écossais reçut en outre un présent de douze manoirs situés dans différentes provinces de l'Angleterre.

Edgar, dans l'administration intérieure de ses états, a laissé des exemples dignes d'être imités par les autres rois. Il consacrait communément les mois d'hiver à voyager dans les divers comtés, réformant les abus, s'informant de la conduite des magistrats, écoutant les plaintes de ses sujets. Il s'attachait surtout à ce que le pauvre obtînt la même justice que le riche. Les désunions des familles cédèrent à l'autorité de ses conseils, et il obligea les plus tenaces à soumettre leurs querelles à la décision des tribunaux légalement institués. Il rendit à la monnaie son poids et sa pureté ; il condamna à l'exil les malfaiteurs convaincus ; et il éteignit presque entièrement le crime de vol par l'activité qu'il fit mettre dans les poursuites dirigées contre les

---

(1) Walling. 545. West. 193. N'est-ce pas une raison suffisante de la prééminence de la langue anglaise dans les terres basses de l'Écosse ?

coupables, et contre les recéleurs ou acquéreurs des objets dérobés (1). Les habitants de Thanet s'étaient depuis long-temps adonnés à la piraterie. En 969, ils pillèrent plusieurs navires marchands qui se rendaient à York; mais l'ealdorman de Kent, par l'ordre du roi, se transporta immédiatement dans cette île, ravagea les terres, et fit pendre les plus coupables. C'est un de ces exemples d'exécution militaire qui, dans ce siècle, dans l'état où se trouvait alors la société, et à raison de l'imperfection des formes judiciaires, peuvent quelquefois paraître excusables (2).

Le calme du règne d'Edgar, sa suprématie incontestée sur les princes voisins, les soins qu'il donnait au bonheur de son peuple ont illustré sa mémoire. La réformation de l'église, entreprise par les prélats, et effectuée à l'aide de son autorité, quoiqu'elle ait reçu l'adhésion de ses contemporains, a été frappée d'une censure imméritée par les écrivains modernes. L'invasion danoise avait brisé les liens de la discipline ecclésiastique, et dissous la plupart des établissements monastiques et cléricaux. Les monastères les plus opulents avaient été détruits par les barbares; et leurs terres, restées sans proprié-

(1) Leg. sax. 77, 80. MS. Cleop. 79. Osb. 110. Chron. sax. 116. Mailros, 150. Malm. 32, 33.

(2) Chron. sax. 121. West. 192. Non ut hostis insaniens, sed ut rex malo mala puniens. Hunt. 204.

taires, étaient saisies par la couronne, ou partagées entre les thanes voisins les plus puissants. Sous les premiers rois, on avait tenté beaucoup d'efforts afin de rétablir l'ordre monastique, mais aucun n'avait eu de succès. Les préjugés qui les repoussaient étaient entretenus par les grands propriétaires, alors possesseurs de leurs anciens revenus : le monastère même d'Ethelingey, qu'Alfred avait peuplé de moines étrangers, n'était plus qu'un désert; et les deux abbayes de Glastonbury et d'Abingdon, dues naguère au zèle de Dunstan, avaient été anéanties par suite du ressentiment d'Edwy. L'ordre clérical était moins maltraité. Quoiqu'il eût fait de grandes pertes, il résistait encore à la tempête. Mais les partisans de la régularité religieuse, en comparant au clergé des anciens temps le clergé de leurs jours, n'y trouvaient que des motifs de plaintes et que des corrections à faire. Ils vivaient autrefois en communauté, sous des règles particulières, et leur exclusion des affaires temporelles leur laissait toute liberté de s'acquitter fidèlement de leurs fonctions spirituelles. Mais, pendant les guerres des Danois, ils étaient rentrés dans leurs familles. Ayant partagé entre eux les revenus de leurs églises respectives, et chargé d'autres personnes de remplir leurs devoirs, ils s'y livraient aux plaisirs et à toute la dissipation des laïques. Leurs mariages

offensèrent plus particulièrement les personnes dévotes. Il est certain que, durant les deux premiers siècles de l'église saxonne, la profession de célibat était exigée de tout homme d'église qui prenait les ordres de prêtre, de diacre, ou de sous-diacre (1); mais parmi les horreurs des invasions successives, les injonctions canoniques furent négligées ou méprisées, et la nécessité, en beaucoup d'occasions, força les prélats à souffrir dans les fonctions ecclésiastiques des personnes déjà engagées dans les liens du mariage. Les mêmes causes produisaient les mêmes effets dans les provinces maritimes des Gaules ; et Dunstan avait été témoin, dans son exil, des efforts tentés par l'abbé Gérard pour rétablir l'ancienne discipline dans les églises de Flandre, efforts couronnés du plus heureux succès (2). Animé par son exemple, le métropolitain fit un premier essai pour relever de leur ruine les établissements monastiques. Il fut parfaitement secondé dans ses travaux par deux actifs coopérateurs, les évêques Oswald et Ethelwold. Le premier gouvernait l'église de Worcester ; le second, son disciple favori, avait été chargé à sa recommandation du diocèse de Winchester. Ils engagèrent Edgar à céder ou à remettre les terres

(1) Bède, 1, 27 ; v, 21. Wilk. con. p. 112, 133, 134, 136.
(2) Vit. S. Gerar. Sæc. v. Bened. p. 272.

appartenant jadis aux monastères, mais échues depuis à la couronne, et ils recouvrèrent par achat ou par résignation gratuite des possesseurs, la plupart de celles qui étaient éparses en différentes mains. Il se présenta bientôt des personnes disposées à embrasser un état recommandé par les prélats et protégé par le roi. Dès que les édifices furent achevés, ils se remplirent de colonies de moines et de novices ; et en peu d'années, les grandes abbayes d'Ely, de Peterborough, de Thorney et de Malmsbury, sortirent de leurs cendres, et retrouvèrent l'opulence et la splendeur dont elles brillaient autrefois.

L'objet dont s'occupa ensuite le métropolitain fut la réforme des membres les plus dissolus du clergé, principalement dans les deux diocèses de Winchester et de Worcester. A cet effet, on créa une commission autorisée de Rome ; et par une loi, on ordonna que tout prêtre, diacre, et sous-diacre, eût à vivre en chasteté, sous peine d'être dépossédé de son bénéfice (1). Oswald, dont le zèle était tempéré par la douceur, réunit bientôt les chanoines de sa cathédrale et de Winchelcomb en communautés religieuses. Ethelwold éprouva

(1) Eadmer, 200. Wilk. con. 239, 247. J'ai omis le célèbre discours attribué à Edgar dans cette occasion, parceque c'est probablement une déclamation composée par quelque rhéteur.

une résistance plus opiniâtre; et, après un temps considérable, il fut obligé de recourir au magistrat civil. Armé de l'autorité royale, il transféra successivement les prébendiers, vieux et nouveaux, à d'autres places qu'il leur avait préparées dans son diocèse, et fit remplir leurs fonctions par des moines, choisis dans son couvent favori d'Abingdon. Rien alors ne s'opposa aux progrès du monachisme. Les laïques partageaient l'ardeur des prélats : plusieurs nobles opulents érigèrent des monastères sur leurs domaines ; et le roi se glorifiait publiquement de ce que l'ordre monastique, presque anéanti à son accession au trône, possédait actuellement près de cinquante abbayes, établies sous son règne (1).

Edgar avait l'orgueil d'étaler sa richesse et son autorité ; il aimait à s'entourer de ses prélats, de ses nobles et des princes ses vassaux, et à leur distribuer des présents proportionnés à leur rang. On doit donc être surpris qu'un prince de ce caractère, vivant à une époque où l'on met-

(1) Chron. sax. 117. Ingulf. 45, 47. Osbern. III. Wolstan, Vit. Ethelwoldi, 614. Ead. 200. Hist. Rames. 400. La règle observée dans tous les monastères était celle de saint Benoît, à laquelle on avait ajouté quelques coutumes nationales. (Apost. Bened. app. par. 3, p. 80.) Les moines bénédictins furent introduits dans le Northumberland en 661 (Edd. vit. Wilf. XIV), chez les West-Saxons en 675 (Malm. de Pont. V, 344, 353, 356), et chez les Merciens en 709 (Wilk. con. p. 71).

tait une si haute importance à l'onction royale, ait laissé s'écouler seize années de son règne avant de se faire couronner : il n'est pas moins extraordinaire que de tant d'historiens qui rapportent cette circonstance, pas un n'ait jugé à propos d'en donner la raison. La cérémonie fut à la fin célébrée à Bath avec la solennité d'usage, et en présence d'un immense concours de spectateurs. De là il se rendit à Chester, pour recevoir les hommages de sept princes, Kenneth, roi d'Écosse; Malcolm, roi de Cumberland; Mac Orric, roi d'Anglesey et des Iles; Jukil, roi de Westmoreland; Jago, roi de Galloway; Howel, Dyfwnal et Griffith, rois de Galles. La cérémonie s'ouvrit par une brillante promenade par eau sur la Dee. Edgar, en entrant dans sa barque, prit place au gouvernail; et les rois ses vassaux, tenant les rames, le conduisaient à l'église de Saint-Jean-Baptiste : les prélats et les thanes suivaient dans leurs barques, tandis que le rivage était couvert de spectateurs et que les airs retentissaient d'acclamations. On assure qu'à son retour il dit aux personnes qui se tenaient près de lui : « Mes successeurs pourront se croire » des rois, quand ils commanderont à un tel » nombre de princes (2). »

Edgar n'eut heureusement aucune occasion

(1) Chron. sax. 121. Mailros, 150. Flor. 607. West. 192.

d'acquérir la gloire militaire; mais il prouva quelquefois qu'il ne manquait pas de courage. Kenneth, faisant allusion à sa figure maigre et à sa petite taille, avait dit que c'était une honte à tant de braves gens de se soumettre à l'autorité d'un nain. Ces paroles ayant été rapportées au roi, il dissimula son ressentiment, conduisit Kenneth dans un bois voisin, et lui commanda de tirer son épée, afin de voir lequel des deux était fait pour obéir à l'autre. Le roi d'Écosse chercha des excuses et désarma sa colère(1).

Edgar ne vécut que deux ans après son couronnement, et mourut en 975 (2). Comme les autres princes de sa famille, il s'était marié très jeune. Sa première femme, la belle Elflède,

(1) Malm. 32.

(2) Chron. sax. 122. Les chroniques ont conservé plusieurs morceaux des poëmes faits à cette occasion. J'offre à la curiosité du lecteur une version littérale de quelques passages de ces poëmes. « Ici Edgar, roi d'Angleterre, mit fin à ses » plaisirs terrestres, et choisit la clarté d'un autre monde, » plus brillant et plus heureux. Ici mourut Edgar, le régu- » lateur des Est-Angles, la joie des West-Saxons, le défen- » seur des Merciens. Il était connu au loin, parmi beaucoup » de nations. Les rois qui demeurent au-delà des bains des » oiseaux de mer le révéraient; ils s'inclinaient devant le roi » comme s'il eût été un de leurs parents. Il n'y eut pas de » flotte assez orgueilleuse, il n'y eut point d'armée assez » hardie pour venir chercher leur nourriture en Angleterre, » tandis que ce noble roi gouverna le royaume. Il fit hono- » rer Dieu, il aima la loi de Dieu, il conserva la paix du » peuple, ce meilleur de tous les rois restés dans la mémoire

mourut deux années après cette union, et lui laissa un fils, Edouard, qui lui succéda. Il eut deux fils de sa seconde femme Elfride, fille d'Ordgar, comte de Devonshire, Edmond, décédé en bas âge, et Ethelred, qui monta sur le trône après l'assassinat d'Edouard. Plusieurs écrivains se sont contentés de nous dire que le roi épousa Elfride après la mort d'Ethelwold, son premier mari; mais Malmsbury, sur la foi d'une ancienne ballade, nous a transmis une histoire inventée probablement par ses ennemis. Suivant ce récit, Elfride possédait, comme toutes les héroïnes de roman, une beauté sans pareille et tous les talents. Edgar chargea Ethelwold, fils de son père nourricier Athelstan et son ministre favori, de visiter Ordgar, et de lui rapporter son avis sur sa fille. Le cœur de l'ealdorman fut captivé. Il oublia son devoir, courtisa et épousa Elfride; et à son retour informa son maître que, quoiqu'elle pût faire l'ornement de la maison d'un sujet, elle n'était point digne de la splendeur du trône. Mais le secret fut bientôt divulgué; il parvint aux oreilles du roi, qui déclara au favori stupéfait son intention de faire visite à l'épousée. Ethelwold eut recours

» de l'homme. Et Dieu fut son soutien; et rois et comtes s'in-
» clinaient devant lui; et ils obéissaient à sa volonté; et, sans
» combat, il gouverna tout comme il voulut. » P. 116, 122.

aux larmes et aux prières. Il découvrit à sa femme tout ce qui s'était passé, et la conjura de cacher sa beauté aux yeux du roi. Elfride avait déjà cessé d'aimer ; elle ne vit plus en lui qu'un ennemi, qui l'avait privée d'une couronne. Elle reçut le roi dans ses plus beaux atours, et déploya tout son art pour fixer son attention et gagner son amour. Edgar se retira, convaincu de la perfidie de son ami et de la beauté supérieure de la dame. Il déguisa quelque temps ses sentiments, mais il n'attendait que l'occasion de se venger; et, comme ils chassaient un jour ensemble dans la forêt de Wherwell, il perça Ethelwold d'outre en outre, en lui lançant un javelot. Il est inutile d'ajouter qu'il épousa la veuve(1).

Je n'aurais pas rapporté ce conte, si peu probable en lui-même, et fondé sur des récits aussi douteux, s'il n'avait trouvé place dans la plupart de nos histoires modernes. Il y en a un autre, dont l'authenticité est plus réelle

(1) Malm. 33. La même histoire est racontée avec quelques variantes par Brompton (866). J'en rapporterai l'origine à l'époque où Elfride devint l'objet de l'exécration publique, à raison du meurtre d'Edouard. Malmsbury, au même endroit, et sans meilleure autorité, nous raconte une autre histoire d'une dame d'Andover, qui, pour sauver la chasteté de sa fille, lui substitua la plus belle de ses esclaves. Vers le matin, le roi découvrit la tromperie ; il donna la liberté à cette femme, et lui conféra un rang plus élevé que celui de son ancienne maîtresse. Id. 33.

et qui attribue à Edgar le viol de Wulfrith, jeune fille élevée dans le couvent de Wilton, qui, pour éviter sa poursuite, s'était couverte du voile de l'une des sœurs. Elle lui donna une fille, nommée Edith, depuis abbesse de Wilton. Le roi fut sévèrement réprimandé par l'archevêque, et se soumit à une pénitence qui dura sept ans (1).

EDOUARD LE MARTYR.

Il fut malheureux que les deux fils d'Edgar se trouvassent encore enfants à l'époque de la mort de leur père. Edouard avait atteint sa treizième année; Ethelred n'en avait que sept. Il ne pouvait s'élever aucun doute sur les droits d'Edouard à la couronne : l'ordre de primogéniture, le testament de son père, et l'extrême jeunesse de son frère, tout plaidait en sa faveur. Un parti, cependant, s'opposait à ce qu'il montât sur le trône. On objectait que son caractère était cruel, qu'il avait des inclinations brutales; et, de plus, qu'il était né avant le couronnement de son père et de sa mère (2). A la tête de la faction, on voyait Elfride, dont l'ambition espérait obtenir le sceptre pour son propre fils, et qui gros-

(1) Osbern, III. End. 218. Malm. 33. Adds. Certum est non tunc sanctimonialem fuisse. Osbern nous dit que le roi fut couronné en 975, parceque sa pénitence était alors finie; mais sept ans n'en sont pas treize.

(2) Osbern, 113. Eadmer, 220.

sissait son parti, en se proclamant ouvertement la protectrice du clergé dissident. Les prétentions d'Ethelred furent épousées par ce clergé, par ses nombreux partisans, et en particulier par Alfère, puissant comte de Mercie; d'un autre côté, tous les prélats, et les comtes d'Essex et d'Est-Anglie, défendirent avec une égale vigueur les droits d'Edouard. La querelle tendait à entraîner la nation dans les horreurs de la guerre civile. Alfère dépouilla les moines de leurs nouveaux établissements en Mercie : Oslac de Northumbrie fut forcé par ses ennemis de s'exiler ; et Alfwin et Alfwold armèrent les Est-Angles pour leur propre défense. A la fin on convoqua une assemblée générale des witans ; et Dunstan prouva si victorieusement le droit d'Edouard, qu'il fut élu roi sans opposition nouvelle, et couronné avec la solennité d'usage (1).

(978.) Le jeune prince ne conserva pas le sceptre quatre années. Son tempérament et ses vertus promettaient un règne long et prospère : l'ambition d'Elfride trancha ses jours et détruisit les espérances de ses sujets. Un matin, en chassant, il s'arrêta au château de Corfe dans le Dorsetshire, résidence de sa belle-mère. Tandis que le prince, sans défiance, buvait à cheval une coupe d'hy-

(1) Chron. sax. 123. Mailros, 151. Ingulf, 54. Hist Rames. 412, 413. Malm. 39.

dromel, il fut frappé au ventre par un assassin. Il donna immédiatement des éperons, mais ses entrailles sortirent de sa blessure, il tomba de selle, et fut traîné par son cheval, le pied pris dans l'étrier. Ses domestiques le suivirent à la trace de son sang, le trouvèrent sans vie, et l'inhumèrent sans cérémonies à Warcham. Quelques années plus tard, Dunstan et Alfère retrouvant ses restes, les transportèrent avec une magnificence royale à Shaftsbury (1).

Ce fut sous son règne qu'arriva la tragique catastrophe de Colne, qui a fourni aux écrivains modernes un prétexte pour accuser le primat d'impiété et de meurtre. Si nous en croyons leur récit, Dunstan avait à cœur de supposer un miracle en faveur des moines. Par ses ordres, le plancher de la chambre destinée à recevoir les membres du conseil fut détaché des murailles: durant la délibération, on enleva les supports temporaires qu'on y avait placés; et, tandis que le primat se trouvait en sûreté sur son siége élevé, le reste de l'assemblée fut précipité. Si cependant nous recherchons le fait réel, au milieu des embellissements modernes, il se réduira à ceci: que le plancher s'enfonça sous le poids d'une assemblée trop nombreuse; que l'archevêque eut le bon-

(1) Chron. sax. 124, 125. Ing. 54. Malm. 34. Langtoft, p. 628, édit. Hearne.

heur d'être soutenu par une poutre ; que quelques uns des conseillers furent tués, et beaucoup d'autres blessés dans la chute (1). Les anciens écrivains n'en ont rien dit de plus : le complot et son motif, attribués à Dunstan, sont des fictions d'écrivains postérieurs.

ETHELRED.

Elfride recueillait maintenant le fruit de ses crimes et de son ambition. Par la mort d'Edouard, il ne restait qu'un seul prince du sang royal : et, à défaut d'autres prétendants, les prélats et les thanes donnèrent, non sans répugnance, la couronne au fils de la meurtrière (2).

---

(1) Chron. sax. 124. Malm. 34. Flor. 608. Hunt. 204. Mailros, 151. J'ai omis le miracle du crucifix parlant, à Winchester, ainsi que le combat nocturne de Dunstan avec le diable, que les écrivains modernes ont mis au nombre des artifices imaginés par l'archevêque. Mon motif vient de ce que ces faits ont été inconnus à ses anciens biographes. Il est vrai qu'Osbern et Eadmer en font mention ; mais il est prouvé que ces deux écrivains ont compilé les mêmes matériaux, qui étaient, comme nous le dit Osbern, p. 88, des documents anglo-saxons, qu'on croyait des traductions d'originaux latins, consumés dans le grand incendie de Canterbury, lesquels, ajoute Eadmer, p. 211, furent rejetés par quelques critiques, comme opposés en diverses circonstances à des faits historiques connus. Des matériaux de cette espèce ne peuvent fixer l'attention que lorsqu'ils sont appuyés sur les plus anciens témoignages.

(2) Une faible tentative fut faite pour élever une opposi-

(978.) La cérémonie se fit à Kingston, aux fêtes de Pâques : et voici le serment que l'archevêque Dunstan fit prêter au roi, avant le couronnement. « Au nom de la très sainte Trinité, je promets, » premièrement, que l'église de Dieu et tout le » peuple chrétien jouiront d'une véritable paix » sous mon gouvernement ; secondement, que » j'empêcherai toute rapine ou injustice, de quel- » que part qu'elle puisse venir ; troisièmement, » que, dans tous jugements, je ferai de sorte que » justice soit unie à miséricorde, afin que le Dieu » très clément, dans son éternelle bonté, nous » pardonne à tous. Ainsi soit-il (1). »

Ethelred n'avait que dix ans; il était beau, bien fait, et d'un caractère aimable ; mais la violence et la barbarie de sa mère l'avaient rendu fort timide. Quand il pleura la mort prématurée d'Edouard, elle considéra ses larmes comme un reproche, et le punit si sévèrement, qu'on crut sa vie en danger. Mais, en avançant en âge, son influence baissa graduellement ; elle fit enfin ses adieux à la cour, et bâtit les monastères d'Am-

---

tion en faveur d'Edith, fille naturelle d'Edgar par Wulfrith : elle rejeta elle-même cette offre. Vit. S. Eadgithæ, in act. SS. Bened. p. 638.

(1) Hick. gram. præf. — MS. Claud. A. 3. C'est en substance le même serment que faisaient depuis long-temps les rois chrétiens des nations du nord. Voy. Martene, II, 188, 197, 199, 211.

bresbury et de Whorwel. Elle y passa le reste de ses jours, pleurant sa conduite passée, et cherchant à expier le scandale qu'elle avait donné par la publicité de son repentir (1).

Le règne de son fils fut long et infortuné. Bien qu'innocent par lui-même, il recueillait cependant le bénéfice du meurtre d'Edouard, et s'était assis sur un trône couvert du sang de son malheureux frère aîné. Il ne posséda point l'affection de ses sujets, même dans son enfance. Plus tard, il encourut leur haine par son insensibilité à leurs souffrances, son dégoût des affaires, et son amour immodéré des plaisirs. Les pirates du Nord, qui long-temps avaient respecté les côtes d'Angleterre, s'aperçurent bientôt de la situation du royaume. Les déprédations du dernier siècle se renouvelèrent avec plus de succès encore; et, comme si le ciel eût conspiré avec les hommes pour venger le meurtre d'Edouard, les horreurs d'une invasion s'aggravèrent par plusieurs années de famine, par une maladie contagieuse parmi les bestiaux, et une dyssenterie fatale à l'espèce humaine. Il serait difficile de citer une époque, dans l'histoire d'Angleterre, où la nation fut frappée d'autant de calamités que sous le règne prolongé d'Ethelred (2).

---

(1) Malm. 34. West. ad ann. 978.
(2) Chron. sax. 125. Ing. 55, 56. Malm. 34.

La profession de pirate, parmi les hommes du Nord, avait reçu, dans le dernier siècle, des échecs considérables. La vigilance avec laquelle on gardait les côtes de la Gaule et de la Bretagne diminuait de beaucoup les chances de succès : les aventuriers les plus riches, voulant jouir du fruit de leur pillage, cherchèrent à fomenter l'esprit d'industrie parmi leurs compatriotes ; et il s'était élevé des princes puissants qui, pour leur propre tranquillité, travaillaient à détruire les féroces et déloyaux rois de la mer. Quelques chefs, toutefois, suivaient encore l'exemple de leurs ancêtres, et l'un de ces pirates s'aventura, en 980, à faire une descente près de Southampton. Sa témérité fut récompensée par un ample butin. Il répéta sa tentative avec un même succès sur l'île de Thanet : et, durant les années suivantes, les côtes de Cornwall et du Devonshire, l'île de Portland, et ensuite Watchet dans le Somersetshire, furent successivement visitées et pillées par les barbares. Ce n'était, à la vérité, que des incursions momentanées. Elles fatiguaient le peuple, sans être alarmantes pour l'état ; mais, en 991, un armement plus considérable, sous les ordres de Justin et de Gurthmund, s'empara d'Ipswich. De là, les gens du Nord se portèrent jusqu'à Maldon, au-devant de l'ealdorman Brithnod, qui jadis avait remporté une grande victoire au même lieu, et à

qui, maintenant, ils offraient de nouveau le combat. Accompagné de ses vassaux, Brithnod tint tête à l'ennemi quatorze jours durant, fit avorter toutes leurs tentatives; mais enfin, entouré par un nombre d'hommes supérieur au sien, il succomba et fut tué. Ethelred, pris au dépourvu et alarmé, consulta ses witans, et, de l'avis de Siric, successeur de Dunstan, il résolut d'acheter avec de l'argent le départ des envahisseurs. Les deux rois de la mer reçurent dix mille livres d'argent; et retournèrent en Danemarck, emportant avec eux la tête de Brithnod, comme une preuve de leur victoire et de leur vengeance (1).

Cette honteuse mesure eut les plus fatales conséquences. On voulut l'excuser comme le moyen le moins dispendieux de se débarrasser des envahisseurs, et comme sanctionnée par l'exemple des anciens rois, en Angleterre comme dans les Gaules; mais on aurait dû se rappeler aussi qu'elle n'avait servi qu'à donner aux Danois une haute opinion de leur force, et les avait portés à renouveler fréquemment leurs visites. L'année suivante, le witena-gemot adopta une plus sage politique. Une flotte considérable fut réunie à Londres, sous le commandement de deux ealdormen et de deux prélats. Mais l'un des premiers était depuis long-

(1) Chron. sax. 125, 126. Hist. Elien. 493, 494. Malm. 35.

temps un traître, ligué secrètement avec les gens du Nord. Elfric avait succédé à son père Alfère dans le gouvernement de Mercie, en avait été privé à cause de sa mauvaise conduite et l'avait recouvré par l'influence de ses amis. Revêtu d'un commandement supérieur, il fut envoyé pour surprendre une escadre danoise qui avait jeté l'ancre en toute sécurité; mais il se joignit aux ennemis dans la soirée, les informa de leur éminent danger, et les engagea à fuir immédiatement. Dans la poursuite, on prit le vaisseau d'Elfric. Le traître eut le bonheur d'échapper; mais, par les ordres d'Ethelred, on arracha les yeux de son fils Algar, soit que le jeune homme fût complice de la trahison, ou que l'ardeur de la vengeance eût porté le roi à punir l'innocent rejeton pour la faute du père (1).

(993.) L'année suivante, les Danois portèrent leurs armes du sud au nord de l'Angleterre. Bamborough fut emporté d'assaut : les trois chefs, nommés pour commander les habitants, passèrent aux envahisseurs; et la côte sur les deux rives de l'Humber fut successivement ravagée par les barbares. En 994, parurent deux nouveaux chefs, plus puissants encore, Sweyn, roi de Danemarck, et Olave, roi de Norwège. Le premier, monté sur le trône

(1) Chron. sax. 127. Malm. 35.

par le meurtre de son père, en avait été deux fois chassé par les armes d'Eric de Suède, et deux fois il avait recouvré ses possessions. Olave était le fils de Tryggva, pirate de profession, qui avait souvent parcouru et pillé les côtes d'Irlande, de Bretagne et de Normandie. Des îles Scilly, où un ermite l'avait décidé à embrasser le christianisme, il avait fait voile vers les Orkneys; avait subjugué et converti les indigènes, par la logique de son épée; et, à son arrivée sur la côte de Norwège, il venait d'être inopinément salué roi par les chefs, qui avaient déposé Hacon-le-Mauvais. Les Danois, et les Norwégiens formèrent une confédération qui, avec quatre-vingt-quatorze navires, fit voile vers la Tamise pour attaquer la ville de Londres. Repoussés avec une grande perte, ils se vengèrent de ce contre-temps en ravageant les comtés voisins d'Essex, de Kent, de Sussex et de Hampshire. La terreur et la méfiance prévalurent de nouveau dans les conseils d'Ethelred. Les envahisseurs avaient formé un corps de cavalerie, afin de porter leurs dévastations à des distances plus grandes. Le roi n'osa pas lever une armée pour s'opposer à leurs excursions; il leur offrit, comme le prix d'une sorte de trêve, une somme de seize mille livres, et des quartiers d'hiver à Southampton. Les conditions furent acceptées. Olave accompagna les prélats Elphège et Ethelward à Andover; reçut

de l'évêque de Winchester le sacrement de confirmation, et promit au roi que désormais il ne tirerait plus l'épée contre ses frères chrétiens. Sweyn, au départ de son allié, fut obligé de le suivre; mais il ne pardonna jamais ce qu'il regardait une déloyauté de la part du Norwégien. Olave s'occupa de convertir ses sujets; mais quelques années après il fut surpris en mer par Sweyn, près de l'île de Wollin. Impuissant contre la multitude de ses ennemis, et dédaignant de se rendre, il finit une lutte inégale, en se précipitant dans les flots (1).

Les quatre années suivantes, plusieurs parties de la côte furent dévastées, à diverses reprises, par les pirates. En 998 enfin, Ethelred réussit à rassembler une nombreuse flotte et une armée considérable. Mais les commandants étaient, dit-on, amis secrets des Danois: avertis par eux, ceux-ci quittèrent le royaume, et firent voile pour l'embouchure de la Seine. Le roi, ne rencontrant plus les hommes du Nord, laissa ses troupes dans le Cumberland, qu'elles désolèrent par leurs ravages; tandis que sa flotte, retenue par le mauvais temps, ne pouvant gagner la position qui lui avait été assignée, se rendit à l'île de Man, et détruisit ce refuge de pirates (2).

---

(1) Chron. sax. 127, 129. Mail. 152. Sim. Dunel. 163. Saxo gram. 184, 189. Snorre, 222, 345.

(2) Chron. sax. 129, 130. Mail. 153. Fordun assure que

En 1001, les Danois revinrent de la Normandie. Ils débarquèrent dans le Hampshire, poussèrent leurs dévastations jusqu'au canal de Bristol, et, revenant sur leurs pas, passèrent dans l'île de Wight. Ils avaient, dans cette expédition, livré et gagné deux batailles, et réduit en cendres Waltham, Taunton, Pen, Clifton, avec plusieurs petites villes. Le roi ne put découvrir de meilleur expédient que celui d'une nouvelle rançòn; et les barbares se retirèrent, après avoir reçu vingt-quatre mille livres (1).

(1002.) Ethelred, dans sa dix-septième année, s'était marié à Elflede, fille de l'ealdorman Thored : elle lui donna six garçons et quatre filles. Après sa mort, il obtint la main d'Emma, princesse normande, qui, à son mariage, prit le nom d'Elgive. Le roi et son père Richard avaient été jadis ennemis. L'origine de leur querelle est inconnue : mais Ethelred avait rassemblé une flotte pour faire une invasion dans la Normandie : Richard, de son côté, avait arrêté tous les marchands et tous les pèlerins anglais qui se trouvaient dans ses états, en avait jeté un grand nombre dans les fers, et condamné plusieurs à la peine de mort. Le pape Jean XV entre-

---

les habitants du Cumberland avaient refusé de payer leur part de la somme donnée aux Danois, IV, 35.

(1) Chron. sax. 131, 132. Flor. 611.

prit de réconcilier les deux princes : et son légat, Léon, vice-évêque de Trèves, visita d'abord Ethelred, et ensuite Richard. A sa requête, ils envoyèrent des commissaires à Rouen ; ceux-ci décidèrent qu'on mettrait au néant les anciennes causes de dissension ; qu'une paix perpétuelle subsisterait entre le roi d'Angleterre, le marquis de Normandie, leurs enfants nés et à naître, et tous leurs vassaux ; que toute infraction à la paix serait réparée et compensée par des amendes suffisantes ; et qu'aucun des deux princes ne donnerait asile aux sujets, ni aux ennemis de l'autre, sans une permission écrite. Ce traité, le plus ancien de tous les traités connus, passés entre nos rois et les puissances étrangères, est fait au nom du pape, et confirmé par les serments et les marques ou seings d'un évêque et de deux thanes de la part d'Ethelred, et d'un évêque et de deux barons de Richard (1). L'union du roi avec une princesse normande était calculée pour imposer des liens d'amitié aux deux nations, et s'assurer un puissant soutien contre les Danois. Mais l'inconduite d'Ethelred détruisit ces espérances. En négligeant la jeune reine, en l'affligeant par ses infidélités, il s'aliéna ses affections, et provoqua

(1) Malm. 35, 36. West. 196. Le traité fut signé à Rouen, le 1er mars 991. Richard y est appelé indifféremment marquis, comte ou duc.

le ressentiment de son beau-frère, Richard II, qui venait de succéder à son père dans la possession du duché de Normandie.

Emma était arrivée en Angleterre au printemps. Les réjouissances occasionées par son mariage étaient à peine terminées, qu'Ethelred projeta et exécuta une horrible mesure, qui couvre son nom d'une honte éternelle. Il ordonna le massacre général des Danois, le même jour et à la même heure, dans tous les comtés. C'était la fête de Saint-Brice, le 13 de novembre. Les victimes, sans soupçon, furent assaillies par la populace, avec leurs femmes et leurs familles. L'horreur du meurtre fut en plusieurs lieux aggravée par tous les outrages et toute la barbarie que peut inspirer la haine nationale. A Londres, on chercha des refuges dans les églises, et le massacre se fit au pied des autels. Gunhilda, sœur de Sweyn, qui avait embrassé le christianisme et épousé Palig, Normand naturalisé, fut la plus illustres de ces victimes. Par les ordres de l'infâme Edric, favori du roi, les enfants et le mari de Gunhilda furent mis à mort sous ses yeux. On assure que, dans son agonie, elle prédit la cruelle vengeance que son frère tirerait un jour de celui qui avait commandé et de ceux qui avaient commis le meurtre (1).

---

(1) Malm. 35. Hunt. 206. West. 200, 201.

On ignore les motifs de cette sanglante tragédie et jusqu'où elle s'étendit. Elle n'a pu comprendre tous les individus originaires du Nord, ou bien elle eut enlevé un tiers de la population. Car, outre les descendants des Danois établis en Angleterre depuis un siècle, il y existait un grand nombre de gens du Nord, incorporés parmi les indigènes sous les derniers règnes; parceque nos rois avaient coutume de montrer leur générosité, en donnant des terres aux étrangers en récompense de leurs services; et qu'en dernier lieu ils avaient eu pour politique d'engager les aventuriers du Nord à combattre avec eux. On compte ceci parmi les principales erreurs d'Edgar; et il est évident qu'Ethelred avait suivi le dangereux principe de son père. Selon toutes probabilités, ce fut seulement à cette classe de Danois que s'étendit l'ordre royal. Les indigènes leur attribuaient toujours, à cause de leur perfidie reconnue, les succès des envahisseurs; et cette accusation n'avait été que trop justifiée dans la dernière campagne par la conduite de Palig. Il avait juré fidélité à Ethelred, et reçu de lui un domaine de prince, puis il avait violé son serment et combattu sous la bannière de ses anciens alliés. Ce fut peut-être le motif qui engagea le roi, instruit par l'expérience, toujours en soupçon sur leur loyauté, et incapable de s'en délivrer par d'au-

tres moyens, à recourir au révoltant expédient de l'assassinat.

(1003.) Sweyn, toutefois, ne tarda pas à venger le destin de ses compatriotes. Par suite de la négligence ou de la perfidie d'Hugo, gouverneur nommé par Emma, il parvint à s'emparer d'Exeter, et, de là, il conduisit ses barbares jusqu'au centre du Wiltshire. Une armée nombreuse, rassemblée pour s'opposer à sa marche, se trouvait sous les ordres d'Elfric, qui avait encore fait sa paix avec le roi. Mais le vieux traitre, par une maladie simulée, paralysa les efforts de ses troupes; et Sweyn exécuta sans aucune opposition ses projets de pillage et de vengeance. Pendant quatre ans, l'Angleterre présenta le triste spectacle d'une noblesse désunie par les factions, la trahison et le meurtre; d'un roi incapable de remplir les devoirs de la royauté, et d'un peuple jouet d'un ennemi exaspéré et vindicatif. Si l'hiver mettait un terme aux horreurs de la guerre, les barbares se préparaient à recommencer au printemps leurs dévastations; si la famine les obligeait à se retirer momentanément, ils reparaissaient régulièrement à la moisson suivante. Tous les comtés servaient tour à tour de théâtre à leurs ravages. Les indigènes qui tombaient entre leurs mains étaient livrés à tous les genres d'outrage et de torture avant d'être mis à mort. Chaque village,

chaque bourg, chaque cité, étaient successivement abandonnés aux flammes. En quelques occasions, à la vérité, le désespoir des habitants leur tenait lieu de force, et infligeait de terribles châtiments aux envahisseurs; mais toutes les fois que les armées anglaises se hasardaient à les combattre en rase campagne, elles étaient mises en déroute avec un affreux carnage. En 1007, enfin, Sweyn, qui avait étanché sa soif de vengeance dans une mer de sang, consentit à la paix, pour la somme de trente-six mille livres d'argent (1).

(1008.) Les sommes énormes données successivement aux Danois n'avaient jamais acheté qu'une cessation temporaire d'hostilités : et l'on s'avisa enfin de découvrir que les richesses de la nation seraient plus utilement employées à se procurer les moyens de la défendre, qu'en excitant encore la rapacité des ennemis. Le witena-gemot décida qu'on se pourvoirait d'une flotte formidable, et d'armes pour les marins, en taxant tous les propriétaires fonciers du royaume, dans la proportion d'un navire par trois cent dix hides de terre, et d'une armure composée d'un casque et d'une cuirasse, par huit hides. (1009.) L'armement le plus nombreux qui eût jamais paru dans la Manche se réunit, l'année suivante, à Sandwich. Ethelred, accom-

(1) Chron. sax. 133, 136.

pagné de ses principaux thanes, se rendit à bord, et tous les cœurs s'ouvrirent à l'espérance de la victoire; mais cette joie anticipée se changea bientôt en méfiance et en désunion. Brihteric, frère d'Edric, dernièrement nommé comte de Mercie, accusa de trahison Wulfnoth, le « child » (1) des Saxons méridionaux. Ce capitaine, soit qu'il se sentît coupable ou qu'il fût indigné de l'accusation, se sépara de la flotte avec vingt vaisseaux, et embrassa la profession de roi de la mer. Brihteric, avec quatre-vingts voiles, s'engagea à le ramener mort ou vif; mais son escadre fut jetée à la côte par la force de la tempête, et tous ses navires furent incendiés par les partisans de Wulfnoth. Ce désastre augmenta la mésintelligence dans les conseils du roi; les soupçons les moins fondés s'accréditèrent; Ethelred se hâta de revenir à terre; et les marins, abandonnés par leurs capitaines, remontèrent la Tamise(2). Le départ des Anglais fut le signal du retour de la flotte danoise. Elle n'était plus sous le commandement de Sweyn, qui prétendait observer ses stipulations récentes; mais il s'était secrètement entendu avec Thurchil, afin de venger son frère, tué dans une expédition antérieure (3). Thurchil porta, durant trois an-

(1) Fils du chef, infant.
(2) Chron. sax. 137.
(3) Encom. Emmæ, Maseres, p. 7. Licentiâ acceptâ, ut

nées, l'incendie et la désolation en diverses parties du royaume. Il ravagea d'abord les comtés du sud; il pénétra ensuite, au travers de l'Est-Anglie, jusqu'aux marais qui avaient si souvent offert un sûr asile aux indigènes; il assiégea enfin et détruisit l'importante cité de Canterbury. (1011.) Thurchil l'assiégeait depuis vingt jours, quand le traître Elmer mit le feu à un certain nombre de maisons; et tandis que les habitants s'occupaient à éteindre l'incendie, les gens du Nord enfoncèrent une des portes, et s'élancèrent dans la ville. L'archevêque Elphege, vénérable par son âge et par ses vertus, se jeta au milieu du carnage, en suppliant les barbares d'épargner les habitants. Il fut saisi, lié et traîné pour être témoin du sort de sa cathédrale, dans laquelle s'étaient réunis les moines, le clergé, les femmes et les enfants. Une pile de bois fut élevée le long des murs; on y mit le feu aux hurlements de triomphe des barbares : les flammes atteignirent bientôt la couverture; et comme le plomb fondu et les charpentes qui s'écroulaient forçaient les fugitifs à quitter leur asile, on les massacra successivement sous les yeux du primat. Dans la soirée, les Danois comptèrent huit cents captifs : sept mille hommes,

fratrem suum inibi interfectum ulcisceretur. Ditmar, apud Bouquet, x, 134.

outre les femmes et les enfants, avaient péri dans le sac de la cité. On épargna la vie d'Elphege pendant plusieurs semaines, dans l'espoir d'en arracher une rançon de trois mille livres; mais le vieillard refusa de solliciter le secours de ses amis ou celui du clergé, et il fut mis à mort le samedi après Pâques, tandis qu'il s'occupait d'inspirer aux vainqueurs le respect dû aux doctrines du christianisme. (1012.) Enfin, Thurchil, après avoir ravagé la plupart des treize comtés, vendit son amitié et ses services à Ethelred pour la somme de quarante-huit mille livres. Plusieurs de ses compagnons acceptèrent des établissements en Angleterre, et les marins de quarante-cinq vaisseaux jurèrent fidélité au monarque (1).

Le lecteur s'arrêtera ici pour jeter les yeux sur cette contrée si dévouée et si malheureuse. Les indigènes ne s'étaient point soumis sans résistance à leur sort; mais de nombreuses trahisons et des défaites multipliées avaient énervé leur courage, tandis que des victoires réitérées avaient inspiré aux Danois l'idée qu'ils étaient invincibles. Nous nous sommes assurés, d'après de bonnes autorités, qu'un homme du Nord était regardé comme valant dix Anglais (2). C'est

(1) Chron. sax. 141, 142. Ang. Sac. II, 135.
(2) Serm. Lupi apud Hicks, 103.

pour cela que nous trouvons peu d'exemples de défenses suivies de succès, si ce n'est dans les villes fortifiées, que l'on réduisait plus difficilement. Londres, souvent assiégée, avait toujours bravé la puissance des envahisseurs (1); mais le pays ouvert était partout laissé à leur merci; ils y détruisaient systématiquement tout ce qu'ils ne pouvaient emporter, et réduisaient en cendres les monastères, les villages et les villes. En conséquence, les travaux de l'agriculture furent interrompus ou abandonnés; et en quelques années la famine devint telle, que les Danois eux-mêmes se virent forcés de quitter l'île pour chercher des provisions (2).

Ces malheurs provenaient de la férocité des envahisseurs: on peut en attribuer d'autres à la turbulence et à l'insubordination des indigènes. Depuis la mort d'Edgar, l'administration de la justice avait été privée de sa principale force : en dernier lieu, on l'avait totalement suspendue. Le défaut de punition légale, la licence de la vie militaire, avaient détruit toutes les barrières qui pouvaient restreindre l'effet des passions individuelles. On commettait avec impunité les crimes les plus atroces; et l'on cherchait à s'indemniser de ses propres pertes en

(1) Chron sax. 138.
(2) Chron. sax. 134.

dépouillant ses voisins. Les parents étaient vendus par leurs parents ; les enfants au berceau, par leurs pères et mères ; les esclaves se révoltaient contre leurs maîtres, pillaient leurs propriétés, et désertaient ensuite à l'ennemi (1). Les thanes de chaque district adoptèrent à la fin l'usage général de la nation. Au lieu de s'unir à leurs voisins contre l'ennemi commun, ils négociaient pour leur propre sécurité ; et le paiement d'une somme d'argent renvoyait momentanément les barbares dans un autre comté, où ils répétaient les mêmes ravages, et arrachaient de pareilles contributions (2).

On peut rapporter à cette époque l'origine des taxes directes et annuelles. Les sommes qu'Ethelred livrait si fréquemment aux gens du Nord étaient levées par un impôt territorial, qui ne cessa point avec la cause de son établissement, mais que l'on continua pendant des siècles, sous le prétexte de pourvoir à la défense du royaume (3). Les taxes furent d'abord réparties avec une apparente équité ; mais elles donnèrent bientôt naissance à de nombreuses concussions, et conséquemment à beaucoup de misère. Par-

(1) Serm. Lupi apud Hicks, diss. epis. 99, 106. Langbeck, II, 464, 469.

(2) Chron. sax. 134, 140, 141.

(3) Hunting, v. f. 205. Il fut appelé *danegelt* (impôt danois), et devint une taxe annuelle sur les terres, de douze

tout où l'on savait qu'il existait de l'argent, les officiers du roi le requéraient; et l'on regardait l'exécution d'un premier paiement comme une preuve suffisante de la possibilité d'en arracher un second. Par ces exactions répétées, jointes aux déprédations de l'ennemi, les propriétaires les plus riches étaient souvent réduits à une pénurie absolue. Un seul exemple suffira au lecteur pour s'en former une idée. En 1005, Godric fut nommé abbé de Croyland; dans cette même année et dans les sept autres qui la suivirent, les taxes levées sur le monastère par le roi, l'ealdorman et les officiers inférieurs, montèrent, d'après un calcul certain, à la somme annuelle de quatre cents marcs. En 1013, Sweyn pilla tous les manoirs appartenant à l'abbaye; et une foule d'indigènes fuyant l'épée des barbares cherchèrent un asile à Croyland. Le bon vieillard les reçut à bras ouverts, les consola dans leur malheur, et s'engagea à les garder aussi long-temps que ses moyens le permettraient. Il réserva le chœur et les cloîtres pour ses propres moines et ceux du voisinage; il assigna au clergé la nef de l'église pour sa résidence; il logea les laïques dans les autres appartements de l'abbaye, et plaça les femmes et les enfants

sous par hide. Le clergé en était exempt. Leg sax. Ed. Con. xi, p. 198.

dans des bâtiments temporaires élevés à la hâte dans le cimetière. La charité de Godric éveilla la cupidité de Sweyn. En menaçant de raser le monastère, il ordonna à l'abbé de porter mille marcs à Lincoln, à un jour désigné; et non content de cette somme, il lui en extorqua mille autres dans les trois mois suivants. A peine avait-on satisfait à ces demandes, que les officiers d'Ethelred parurent. Ils accusèrent Godric d'être l'allié de Sweyn. On voulut considérer comme une trahison le paiement de la somme qu'on lui avait enlevée par violence; et il fut forcé d'envoyer au roi deux mille marcs, afin de recouvrer la faveur royale. Outré de ces procédés iniques, et réduit à l'indigence, Godric, pour dernière ressource, implora la protection de Norman, puissant vassal de l'ealdorman Edric; et ce chef, en considération du don qui lui fut fait pour cent ans d'un manoir considérable, se déclara patron de l'abbaye, et s'engagea à la protéger de son épée contre toute demande injuste (1).

(1013.) La renommée du succès de Thurchil, et le bruit de son arrangement subséquent avec Ethelred, avait pénétré jusqu'en Danemarck. Sweyn, jaloux de la réputation de ce chef, et méprisant sa fidélité, appela tous ses vassaux sous

(1) Ingulf. 55, 57.

son étendard, et déclara ouvertement son intention de tenter la conquête de l'Angleterre. Les richesses de la flotte, et la magnificence de la galère royale, sont décrites dans des termes d'admiration par un historien contemporain : nous ne nous refuserons pas de croire à son récit, si nous nous rappelons que le Danemarck était, depuis des siècles, le dépôt de toutes les richesses enlevées en Angleterre et dans les Gaules (1). Sweyn fit voile pour Sandwich ; il échoua dans une tentative qu'il fit pour séduire les Danois soldés ; et il dirigea alors sa course vers l'embouchure du Humber. Il reçut successivement à Gainsborough la soumission des Northumbres, des gens de Lindesey, de ceux des Cinq-Bourgs, et des autres habitants du nord du Watling-Street. Il en incorpora une partie dans ses troupes, et leur ordonna de lui fournir des provisions et des chevaux. Comme la conquête était son but, il résolut d'arracher par la terreur la soumission du sud de l'Angleterre ; et les ordres qu'il publia avant de se remettre en marche étaient assortis à la barbarie du chef et de ses compagnons. Ils prescrivaient de ravager le pays ouvert, de piller les églises, de brûler les villes, et de passer

(1) Encom. Emmæ. Maseres, p. 9. Des girouettes en forme d'oiseaux ou de dragons étaient placées sur des mâts pour marquer la direction du vent.

tous les hommes et enfants mâles au fil de l'épée (1). Du Watling-Street à la Tamise, ces instructions furent exactement suivies; les habitants d'Oxford détournèrent sa colère par des prières et des otages : les citoyens de Winchester suivirent leur exemple; et l'envahisseur, poursuivant le cours de ses succès, conduisit en toute hâte ses troupes sous les murs de Londres. Cette cité était défendue par Ethelred et par Thurchil, dont l'adresse et le courage déconcertèrent les négociations, les stratagèmes et les assauts de l'ennemi. Sweyn se consola de cette contrariété en renouvelant ses premières cruautés; et, se dirigeant lentement vers Bath, il se proclama roi d'Angleterre, appela à sa cour les thanes de Wessex, de Mercie et de Northumbrie, et les contraignit à prêter serment d'allégeance au roi des Danois. Cette défection générale jeta l'alarme dans la métropole. Leurs doutes sur la fidélité des habitants portèrent le roi et Thurchil à se retirer avec la flotte vers Greenwich : et l'autorité de l'usurpateur s'établit paisiblement à Londres même. Dans cette circonstance, Ethelred s'abandonna au désespoir. Il recommanda sa femme et ses enfants, gardés par cent quarante cavaliers seulement, aux soins de son beau-frère Richard, et fit voile clandestinement pour l'île

---

(1) Flor. 614. West. 201.

de Wight, avec un petit nombre de thanes et de prélats encore attachés à sa fortune. Il y resta caché, jusqu'à ce qu'un messager d'Emma vint lui proposer un asile assuré en Normandie (1).

(1014.) Les succès des chefs du Nord étaient souvent accompagnés de révolutions surprenantes, et leurs trônes, que la terreur seule avait établis, étaient renversés au premier choc. Ce fut dans la seconde semaine de janvier qu'Ethelred s'enfuit d'Angleterre, et laissa la couronne à son compétiteur victorieux; et dans la première semaine de février, la mort imprévue de ce compétiteur ramena le roi fugitif, et rétablit son autorité. Sweyn, avant de mourir, avait appelé son fils Canute à lui succéder, et les acclamations de l'armée avaient confirmé la volonté du monarque; mais les Anglais, ne redoutant plus le génie du conquérant, et regardant ce moment comme favorable pour recouvrer leur indépendance, invitèrent Ethelred à remonter sur le trône(2). Son fils Edouard trouva les thanes à Londres : on convint que le roi oublierait toutes les offenses passées, qu'il gouvernerait selon les lois, et que, dans les occasions importantes, il suivrait les avis du grand conseil:

(1) Chron. sax. 143, 144. Malm. 39. West. 202.
(2) Encom. Emm. p. 9.

les thanes, de leur côté, jurèrent de défendre son autorité, et de ne se jamais soumettre à un souverain danois. Ethelred revint au milieu du carême; on le reçut avec enthousiasme, et il leva promptement une armée, afin d'attaquer l'ennemi dans le Lindesey. Canute n'osa pas se mesurer avec les forces supérieures des Anglais, et s'enfuit avec soixante vaisseaux, abandonnant ses alliés à la merci des vainqueurs. On ravagea la contrée, et tout habitant d'extraction danoise fut passé au fil de l'épée. Canute, pour venger le sort de ses amis, fit couper les oreilles, le nez et la main aux otages qu'on avait remis à son père. Dans cet état de mutilation, les fils des plus nobles familles anglaises furent débarqués à Sandwich, compensation cruelle de la mort de ceux qui avaient reconnu l'autorité des Danois et adopté leurs intérêts. Canute retourna dans sa patrie (1).

(1015.) On devait penser que les Anglais, délivrés de l'oppression de l'ennemi, se hâteraient de prendre des mesures contre les dangers futurs; mais la méfiance et la trahison vinrent encore les en distraire, et divisèrent leurs conseils. Ethelred convoqua une assemblée de witans à Oxford; et son premier soin fut de reprendre sur une plus petite échelle le système de mas-

(1) Chron. sax. 145. Flor. 615. Hunt. 207.

sacres pour lequel il venait d'être puni si sévèrement. Il immola un grand nombre de thanes d'extraction danoise à ses soupçons ou à sa vengeance; mais Sigeferth et Morcar, chefs des Sept-Bourgs, étaient trop puissants pour qu'on les attaquât ouvertement et sans danger. Dans ces occasions, la politique du roi ne dédaignait pas de recourir au poignard de l'assassin. Les comtes, qui n'avaient aucune méfiance, furent invités à un banquet par Edric, son favori, et, au milieu du festin, massacrés par un corps d'hommes armés. Leurs vassaux, effrayés du sort de leurs seigneurs (lords), s'enfuirent vers l'église de Saint-Frideswitha : chassés de la nef, ils cherchèrent un refuge dans la tour; mais Ethelred, irrité de leur résistance, ordonna de mettre le feu à l'édifice sacré, et il eut la satisfaction de voir ses ennemis, réels ou supposés, périr dans l'incendie. Une telle conduite n'était pas de nature à lui concilier l'estime ou à lui assurer la fidélité de ses sujets. La suite prouva qu'il ne pouvait plus même commander l'obéissance dans sa propre famille. Edmond, son fils aîné, lui demanda la possession des deux comtés; le père l'ayant refusé, le jeune prince partit en toute hâte pour Malmsbury, épousa Algive, veuve de Sigeferth, que le roi avait confinée dans le monastère, se rendit avec elle dans le Northumberland, et, par l'influence de sa fem-

me, les habitants des Sept-Bourgs le reconnurent pour leur chef. Ethelred fut contraint de dévorer en silence cet outrage à son autorité (1).

Au commencement de l'hiver, Thurchil reçut vingt mille livres en récompense de ses services passés; mais, soit qu'il suspectât le caractère capricieux d'Ethelred, ou qu'il craignît le ressentiment de son propre souverain, il retourna avec neuf voiles en Danemarck, et, à force de sollicitations, obtint son pardon de Canute. Les mille navires que, suivant les écrivains du Nord, ce prince avait rassemblés pour envahir l'Angleterre, sont réduits à deux cents par un historien contemporain; mais il décrit dans des termes pompeux la richesse de leur équipement, et nous assure que parmi les guerriers qui les montaient il n'en existait pas un seul de naissance ignoble, qui eût passé l'âge viril, ou qui ne fût capable de lutter à la course contre le cheval le plus rapide (2). Sandwich était à cette époque le port le plus célèbre de l'Angle-

(1) Chron. sax. 146. Malm. 39. Flor. 616. West. 202. Les Fif-Burghers, ou les habitants des Cinq-Bourgs, Leicester, Stamford, Derby, Nottingham et Lincoln, sont bien connus dans notre histoire. Mais où étaient les Sept-Bourgs? Malmsbury (41) et Westminster (203) semblent les placer dans la Northumbrie : la Chronique saxonne (146) et Florence (616) y comprennent les Fif-Burghers.

(2) Encom. Emm. 12. Langbeck, 1, 67, 118.

terre (1). Là, Thurchil sollicita et obtint la permission d'effacer la honte de sa déloyauté passée. Il débarqua le premier, mais on le reçut avec résolution; et s'il parvint à réussir, ce ne fut pas sans perdre les plus braves de ses Danois. De Sandwich, Canute longea les côtes du sud, ravagea les comtés maritimes, et força la soumission des West-Saxons. Une armée levée dans le nord par Edmond, une autre dans la Mercie par Edric, se joignirent, se querellèrent et se séparèrent. Le ressentiment d'Edric le jeta sous les étendards de Canute, et son exemple fut suivi par un corps de Danois qui avait juré fidélité à Ethelred (2).

(1016.) L'année suivante, après une tentative infructueuse pour former une armée dans les comtés du sud, Edmond se mit à la tête des Northumbres que le comte Uhtred conduisait sur le champ de bataille. L'Angleterre devint bientôt la proie des deux armées ennemies, qui, loin de se chercher, se contentaient de piller les habitants sans défense. Les royalistes assouvirent leur

(1) Sandwich, omnium Anglorum portuum famosissimus. Encom. Emm. 13, 14.

(2) Quarante navires. Chron. sax. 146. Flor. 616. La force des armées danoises est toujours calculée dans nos anciens écrivains par navires. D'après différentes remarques, je conjecture qu'un navire complètement équipé contenait environ quatre-vingts hommes.

vengeance sur les comtés de Stafford, de Salop, et de Leicester, dont les habitants s'étaient refusés à rejoindre leur étendard ; et Canute, adoptant un semblable système, encouragea ses troupes au pillage de la partie orientale de la Mercie et des environs d'York. Uhtred, rappelé pour protéger ses propres domaines, et n'ayant aucun espoir de résister, offrit de se soumettre. On accepta ses propositions, et son serment de fidélité fut suivi de l'ordre de son exécution. Le Danois l'avait sommé de venir à sa cour à Wiheal : un rideau suspendu traversait la salle et cachait Thurebrand avec une troupe d'assassins : le comte, sans défense, tomba victime de la perfidie de son nouveau souverain. Quarante de ses vassaux partagèrent son sort (1).

(1) Chron. sax. 147, 148. Malm. 40. Encom. Emm. 15. L'histoire d'Uhtred et de sa famille fournit des preuves frappantes de la barbarie de ce temps. Quand Malcolm, roi d'Écosse, mit le siége devant Durham, Uhtred remplit les fonctions de son vieux père, le comte de Waltheof, et défit l'ennemi. Après la victoire il choisit les plus beaux hommes parmi les morts, ordonna de leur couper la tête, de les laver dans la rivière, et de les fixer avec leurs longues tresses de cheveux sur des poteaux autour des murailles de la ville. En récompense de ce service, le nomma comte, et lui donna sa fille Efgive en mariage. Sa première femme était fille du riche thane Styr; il avait épousé avec elle les querelles de sa famille, et s'était engagé à servir la vengeance de son beau-père par la mort de Thurebrand, l'ennemi des nobles. Mais

Accablé de soucis, épuisé par les maladies, Ethelred avait résigné la défense du trône au courage et à l'activité d'Edmond. Lorsque Canute arriva du Danemarck, il était retenu dans son lit à Cosham, dans le Wiltshire. Pour plus grande sûreté, on le transporta à Londres, où il languit tout l'hiver; mais sa constitution était détruite,

---

Thurebrand déjoua toutes ses machinations, et à la fin, comme nous l'avons vu, obtint le consentement de Canute pour infliger à son ennemi la peine que celui-ci avait voulu lui faire subir. Le meurtrier, cependant, tomba, bientôt après, sous l'épée d'Aldred, fils de celui qu'il avait assassiné. Le soin de la vengeance se trouva dès lors dévolu à Ceorl, fils de Thurebrand. Les deux chefs passèrent plusieurs années à comploter leur mutuelle destruction : ils se réconcilièrent par l'intervention de leurs amis, et cet accommodement fut confirmé par des serments de fraternité, et la promesse de faire ensemble un pélerinage à Rome. Aldred visita Ceorl dans sa maison, en fut traité avec une tendresse apparente, et puis traîtreusement assassiné dans la forêt de Ridesdale. Ceorl échappa au sort qu'il méritait; mais, à quelques années de là, ses fils, réunis à un festin chez leur frère aîné, près d'York, furent surpris par Waltheof, petit-fils d'Aldred. Toute la famille fut massacrée, à l'exception de Sumerlède, qui se trouva par hasard absent, et de Canute, qui dut la vie à la commisération qu'inspira son aimable caractère. Sim. Dun. 81, 82. Cette haine héréditaire, qui se perpétuait depuis cinq générations, s'éteignit enfin par la conquête des Normands. Par ce fait, le lecteur peut juger de la désunion, de la méfiance et de l'esprit de trahison qui existaient dans des armées composées de vassaux, dont les chefs se croyaient obligés, par le devoir le plus sacré, à chercher leur destruction mutuelle. C'est à ce préjugé que les Danois durent en grande partie leurs succès.

et le 23 avril il termina son règne long et calamiteux, au moment même où les barbares se préparaient à l'assiéger dans sa capitale. Edmond, Edwy, et Athelstan, ses fils par sa première femme, vivaient encore. Il avait d'Emma deux autres fils, Edouard et Alfred (1).

EDMOND.

Si les efforts constants d'un seul homme avaient pu prévenir l'assujettissement de l'Angleterre, ce glorieux résultat eût été le fruit du courage et de la persévérance d'Edmond. Il était à Londres lors de la mort de son père (1016), et fut immédiatement proclamé roi par les citoyens. Canute, posté à Southampton, y recevait les thanes de Wessex, qui le reconnaissaient à regret pour leur souverain. Les préparatifs du siége de la capitale, dernier boulevart de l'indépendance anglaise, étaient achevés; et une flotte de trois cent quarante voiles, portant une armée de vingt-sept mille hommes, se trouvait réunie à l'embouchure de la Tamise (2). Edmond et son frère, la reine

(1) Chron. sax. 146, 148.

(2) Nous devons cette information à Ditmar, évêque de Mersburgh, qui la reçut, la même année, d'une de ses connaissances. Il nous dit que chacun des navires de Canute portait un égal nombre de quatre-vingts hommes. Bouquet, x, 134.

douairière Emma, deux évêques, et plusieurs thanes distingués, étaient renfermés dans la ville. Canute pouvait couper aisément les communications par terre; mais empêcher l'entrée et la sortie par eau était une entreprise qui offrait de grandes difficultés. Comme les fortifications du château gênaient la navigation de la rivière, on parvint, à force de travail, à creuser un canal le long de la rive droite, et l'on y amena un nombre considérable de navires; ainsi les gens du Nord devinrent maîtres de la Tamise, au-dessus et au-dessous de la cité. La valeur des habitants repoussa tous les assauts, et força les Danois à tenter l'influence des promesses et des menaces. Il demanda qu'on lui remît Edmond et son frère; qu'on lui payât quinze mille livres pour la rançon de la reine, douze mille pour celle des évêques, et qu'on lui donnât trois cents otages, comme gage de la fidélité des citoyens. L'acceptation de ces conditions devait être compensée par sa protection; mais le refus condamnait la ville au pillage et la livrait aux flammes (1).

Edmond, persuadé qu'il fallait tous les efforts d'une armée pour sauver la capitale, chercha à s'échapper en profitant des ombres de la nuit. Un bateau, où se cachèrent les deux frères de sang

(1) Ditmar, ibid. Chron. sax. 148.

royal, traversa la flotte danoise (1), les sauva, et tous les habitants du Wessex accoururent sous leur étendard. Ils surprirent un parti de pillards dans la forêt de Gillingham : mais ils eurent bientôt à combattre Canute lui-même, qui, laissant un détachement pour observer la cité, s'était avancé avec le reste de ses forces dans l'intention d'écraser le pouvoir naissant de son compétiteur. La bataille de Scearstan est célèbre dans les écrits de nos annalistes. Edmond se mit à la tête de son armée, ses guerriers les plus expérimentés, le reste forma la réserve. Les Danois avaient dans leurs rangs Edric et Almer, et les habitants de Wilts et de Somerset. L'acharnement des combattants fut tel, que la nuit seule put mettre fin au combat. Il recommençait le matin suivant, quand Edmond, qui épiait son adversaire, coupa d'un coup de sa hache d'armes le bouclier du Danois, et blessa son cheval à l'épaule. Une foule de guerriers du Nord se

(1) Ditmar, ibid. Il est singulier que l'ami de Ditmar appelle le frère d'Edmond Athelstan, et dise qu'il fut tué dans la première affaire. Ce prince est inconnu à nos historiens nationaux. Toutefois dans son testament, publié par Lye (Dic. App. n° 5), il appelle souvent Ethelred son père, Elfride sa grand'mère, Edmond et Edwy ses frères. On a supposé que l'auteur de ce testament fut tué par les Danois en 1010 : mais l'Athelstan qui succomba dans cette occasion n'était pas fils du roi : c'était son *athum*, ou l'époux de sa fille. Chron. sax. 139.

précipitèrent entre eux, pour protéger leur monarque; Edmond se retira tranquillement devant cette multitude. En ce moment, Edric coupa la tête d'Osmear qui avait été tué, et, la tenant à la main, s'écria : « Voici la tête d'Edmond! » A cette vue, quelques Anglais s'enfuirent. Le prince, indigné, lança son épieu contre le traître; et gagnant à la hâte une éminence, découvrit son visage, afin d'être reconnu par ses troupes. La bataille fut ainsi rétablie, et une seconde fois interrompue par l'épaisseur des ténèbres (1).

Dans ce combat meurtrier, les deux armées avaient considérablement souffert; mais le jour naissant démontra que le résultat était en faveur des Anglais. Canute s'était déjà mis en marche pour Londres. Edmond, dès qu'il eut réparé ses pertes, suivit les traces du Danois, le força à lever le siége, et lui livra une seconde bataille à Brentford. Il paraît que cette fois l'ennemi eut l'avantage, puisqu'il revint sur la capitale; mais ayant été repoussé dans l'assaut qu'il entreprit, il se remit à ravager les contrées voisines. L'infatigable Edmond atteignit les pillards à Oxford, où ils éprouvèrent une défaite signalée. On a prétendu que le monarque anglais eût entièrement détruit les Danois, sans les perfides conseils

(1) Chron. sax. 148, 149. Flor. 618. Knytlinga Saga, p. 130.

d'Edric, encore rentré en faveur (1). Canute fit voile pour l'île de Shepey. A un défi personnel du héros anglais, il répliqua froidement : « Que » l'homme qui parle de se battre en hiver prenne » soin d'être prêt pour l'été (2).

En peu de jours, les guerriers du Nord eurent quitté l'île de Shepey, et porté la dévastation dans le comté d'Essex. Edmond les rencontra à Ashdown. Les Danois déployèrent au champ de bataille le mystérieux étendard de leurs pères ; et Thurchil, tirant présage du vol d'un corbeau, leur promit une victoire certaine (3). Edmond avait partagé ses forces en trois divisions ; mais pendant l'attaque, Edric, soit trahison ou lâcheté, s'enfuit avec sa division. Depuis trois heures de l'après-midi jusqu'au coucher du soleil, le désespoir soutint les indigènes, quelques uns même continuèrent le combat à la clarté de la lune ; mais enfin ils s'enfuirent dans toutes les directions, et s'aidant de la connaissance du pays, ils cherchèrent à échapper aux poursuites de l'ennemi. Cette défaite fut des plus funestes pour les projets d'Edmond. Presque toute la noblesse des West-Saxons y périt. Les Danois

---

(1) Chron. sax. 149. Flor. 618.

(2) Qui aves duellum in hieme, cave ne deficias aptiore tempore. Encom. Emm. 16.

(3) Ibid. Encom. Emm. 16.

enterrèrent leurs morts; ils dépouillèrent les corps des Anglais, et les laissèrent nus sur le champ de bataille (1).

Canute suivit son compétiteur dans le Gloucestershire, et lui eût livré une autre bataille, si les chefs des deux armées n'eussent été fatigués des horreurs de cette guerre sanglante. Forcés de céder aux réclamations de leurs troupes, les deux rois se rencontrèrent dans l'île d'Olney, échangèrent des serments et des présents, et passèrent un compromis. On désigna la Tamise comme limite de leurs possessions respectives. Le sud appartint à Edmond, le nord à Canute; mais la taxe, appelée danegelt (impôt danois), fut étendue aux deux royaumes, et destinée à couvrir les dépenses de la flotte danoise. Edmond mourut dans le mois qui suivit cette pacification, et fut enterré près des restes de son grand-père à Glastonbury. Il laissa deux fils dans l'enfance, Edouard et Edmond (2).

---

(1) Ibid. 17, 18. Chron. sax. 150. Malm. 40. Flor. 618. Dans cette bataille périrent les ealdormen Ælfric, Godwin, Ulfketel et Ethelward. Eadnoth, évêque de Dorchester, et Wulsige, abbé de Ramsay, furent tués comme ils disaient la messe pour le salut de l'armée. Hist. Elien. 302. Juxta morem Anglorum veterem non armis sed orationum suppetiis pugnantem exercitum juvaturi. Hist. Ram. 433.

(2) Chron. sax. 150. Encom. Emmæ, 18, 19, 20. Walling. 549. Florence (618) et Westminster (205) donnent à Edmond Londres, l'Essex et l'Est-Anglie.

Le règne de ce roi, si l'on peut appeler règne ce qui ne fut qu'une lutte pour conserver l'existence, ne dura que sept mois. Toutefois, dans ce court espace, il combattit vigoureusement pour la défense de Londres, il livra cinq batailles, et, jusqu'à la fatale affaire d'Ashdown, on le crut destiné à rétablir l'indépendance de son pays. La trempe de son armure, ou sa vigueur corporelle, lui valurent le surnom de bras de fer, et sa mémoire fut long-temps honorée par la reconnaissance et l'admiration de ses sujets. Leur orgueil a prodigué aux qualités du héros tous les ornements de la fiction. Pour assigner un motif au dernier succès de Canute, on a dit que les deux rois s'étaient livré un combat singulier dans l'île d'Olney; que le Danois se reconnaissant plus faible, avait attaqué son ennemi par des flatteries; et que son éloquence, et non sa bravoure, avait engagé le prince anglais à consentir au partage du royaume (1). Il ne devait pas être permis à Edmond de mourir suivant le cours ordinaire de la nature. Quelques écrivains ont attribué sa mort à Canute, auquel il avait conféré la couronne de Wessex; d'autres à Edric, comme si le meurtre d'un roi lui eût manqué pour combler la mesure de ses trahisons. Les deux chambellans d'Edmond furent, dit-on, ses assassins, ou bien des amis d'Ed-

(1) Riev. 364. West. 205. Hunt. 208.

ric, ou encore le fils d'Edric. Quelques auteurs déclarent qu'ils en ignorent les circonstances; d'autres affirment qu'il reçut un coup de poignard par derrière, dans un moment où il ne pouvait se tenir sur ses gardes (1). Mais le fait réel est incertain. La Chronique saxonne se contente de dire qu'il trépassa le jour de la fête de Saint-André; les panégyristes d'Emma disent qu'il fut visité de Dieu, c'est-à-dire qu'il mourut subitement (2).

---

(1) Ingul. 57. Hunt. 208. West. 205. Hist. Ram. 434. Malm. 40. Sax. 193. Hist. Elien. 502.

(2) Chron. sax. 150. Deus Edmundum eduxit e corpore. Encom. Emm. 20. Hominem exuit. Walling. 549. Ambiguum quo casu extinctus. Malm. 40.

CHAPITRE IV.

DANOIS.

Souverains danois. — Canute. — Harold. — Hardecanute. — Race des Saxons restaurée. — Edouard-le-Confesseur. — Harold. — Victoire de Guillaume le Conquérant.

CANUTE.

Après la mort d'Edmond, Canute fut élu roi d'une voix unanime par la nation. Quelques uns, pour justifier leur choix, prétendirent qu'aux termes de la pacification d'Olney, la couronne lui appartenait comme au survivant ; d'autres, qu'Edmond l'avait nommé tuteur et protecteur de ses enfants (1). La meilleure raison à donner était sa puissance. Personne n'eut la volonté ou la hardiesse de renouveler une sanglante et inutile contestation.

---

(1) Il fut choisi spontè (Encom. Emm. p. 20) omnium consensu (Ing. 58) ex prædictâ concordiæ conditione (Walling. 549), quia Edmundus voluerat Canutum adjutorem et protectorem esse filiorum ejus, donec regnandi ætatem habuissent. Flor. 618.

(1017.) Le premier objet des soins de Canute fut de s'affermir sur le trône. Il n'avait rien à redouter actuellement des enfants d'Edmond; mais ils pouvaient, en avançant en âge, devenir des compétiteurs dangereux. Quoique des considérations d'humanité ne détournassent pas souvent de leurs projets les rois de la mer, Canute ne trempa point sa main dans leur sang, mais il les envoya à son frère utérin Olave, roi de Suède. Si nous voulons en croire des gens qui pouvaient difficilement le savoir, le messager qui conduisait les enfants avait pour instruction de requérir en secret d'Olave l'ordre de les assassiner. Mais quelque crédit qu'on puisse donner à ce rapport, il est positif qu'ils furent envoyés de Suède à la cour d'Etienne, roi de Hongrie (1). Ce prince, que l'on a canonisé pour ses vertus, reçut les orphelins avec tendresse, et les fit élever et instruire comme ses propres enfants. Edmond mourut dans sa jeunesse; Edouard épousa Agathe, fille de l'empereur de Germanie: il réclamera plus loin l'attention du lecteur.

Indépendamment de ces enfants, Canute avait

(1) Mailros, 155. Flor. 619. Higden, 275. Nos chroniqueurs disent qu'ils furent envoyés à Salomon, roi de Hongrie; mais Papebroche nous démontre que ce dut être à Etienne, et non à Salomon, qui n'était pas né avant l'année 1051. Act. SS. Jan. II, 325.

à se garder des frères d'Edmond. Edwy résidait en Angleterre, et, pour des raisons que nous ne connaissons pas, on l'appelait le « roi des paysans. » Il fut banni, rappelé, et assassiné au sein de sa famille. On dit que le roi avait fait beaucoup d'efforts pour engager le puissant thane Ethelwold à commettre ce meurtre, et que, trompé dans son attente, il avait corrompu quelques uns des propres domestiques d'Edwy (1).

Edouard et Alfred, frères utérins d'Edmond, se trouvaient en Normandie, et Wallingford nous assure que leur oncle Richard avait équipé une flotte pour soutenir leurs prétentions (2). Mais Canute eut la prudence de désarmer son ennemi, en lui demandant en mariage sa sœur, la veuve d'Ethelred. Accepter la main de l'homme dont la conduite hostile avait presque privé son dernier époux de son royaume, de celui qu'on soupçonnait du meurtre de ses gendres, de celui qui avait dépouillé ses propres enfants de la couronne, c'est une action qui n'annonce pas en Emma une grande délicatesse ; mais sa jeunesse et sa vanité furent flattées de la perspective de la royauté;

(1) Chron. sax. 151. Flor. 519. Mailros, 155. La Chronique saxonne mentionne deux Edwy bannis au même temps; mais il paraît que ce n'est qu'une même personne, d'après Simon (175), Higden (274), Brompton (907), Knyghton (2317).

(2) Walling. 550.

son frère consentit à regret à la proposition, et le mariage se célébra solennellement dans le mois de juillet. On était préalablement convenu que les enfants qu'elle aurait de Canute succéderaient à la couronne d'Angleterre; condition qui, en satisfaisant le Normand, éteignait les espérances de ses neveux (1).

Canute divisa le royaume en quatre gouvernements. Il garda le Wessex pour lui-même, donna l'Est-Anglie à Thurchil, et confirma Eric et Edric dans le Northumberland et la Mercie (2). Mais Edric reçut bientôt le prix de son ancienne perfidie. Le roi célébrait à Londres les fêtes de Noël; Edric eut l'imprudence de se vanter de ses services. Canute se tournant vers Eric, s'écria: «Qu'il recoive donc ce qu'il mérite, afin qu'il ne nous trahisse pas comme il a trahi Ethelred et Edmond.» Le Norwégien le tua d'un coup de sa hache d'armes, et le corps fut jeté par une fenêtre dans la Tamise. On a prétendu que Canute, après avoir tiré avantage de la trahison, avait voulu punir le traître; mais comme il ordonna en même temps de mettre à mort Norman et

---

(1) Chron. sax. 151. Encom. Emm. 21. Malm. 40, 41.

(2) Thurchil fut chassé en 1021. Chron. sax. 152. Voyez un long détail sur ce célèbre Danois dans Langbeck, II, 458. Eric éprouva le même sort que Thurchil. West. 207. Malm. 41.

les principaux vassaux d'Edric, il y a des raisons de croire qu'on les soupçonnait de quelque complot contre les intérêts danois. Leur châtiment est un sujet de triomphe pour les anciens annalistes, qui attribuent à la trahison d'Edric l'assujettissement de leur pays; mais les mêmes écrivains déplorent le destin d'Ethelwerd et de Brihtric, qui périrent avec eux, et que l'on comptait parmi les membres les plus illustres et les plus irréprochables de la noblesse anglaise (1). Leurs terres furent distribuées entre les chefs danois; toutefois plusieurs de ceux-ci, pressentant la haine des indigènes, et craignant pour leur existence, vendirent leurs biens avec la permission du roi, et retournèrent avec leurs richesses dans leur pays natal (2).

Ces émigrations vers le Danemarck étaient fortement encouragées par Canute, qui, se croyant solidement assis sur le trône, faisait tous ses efforts pour gagner l'affection de ses sujets anglais. La présence de l'armée danoise était pour eux un sujet continuel d'inquiétude et d'animosité : mais la reconnaissance aussi bien que la politique lui prescrivaient de ne point la renvoyer

(1) Encom. Emmæ, 20. Malm. 41. On dit qu'Edric fut tué digno fine (Ing. 58) Swythe rihtlice (Chron. sax. 151), mais les autres sine culpâ (Mail. 155. Flor. 619).

(2) Hist. Ram. 438, 443, 445.

sans une récompense libérale. (1018.) A cet effet, on imposa une somme de quinze mille livres sur les citoyens de Londres, et une autre de soixante-douze mille sur le reste de la nation. Cette charge était bien accablante, mais on la supporta avec une grande soumission, quand on comprit son but réel. Il ne retint, de tous les compagnons de ses travaux et de ses conquêtes, que les équipages de quarante navires, environ trois mille hommes, qui composaient probablement le Thingmanna, ou la garde royale, toujours portée à ce nombre (1). C'était un corps de soldats choisis par Canute parmi toute son armée. Il les commandait lui-même : les chefs

(1) Chron. sax. 151. Flor. 549. Sim. Dunel. 177. Ces auteurs diffèrent tous sur la somme payée par les citoyens de Londres, la portant à 10,500, 11,000 ou 15,000 livres. Nous apprenons par les lois d'Edouard-le-Confesseur, qu'afin de pourvoir à la sûreté des Danois qui restaient, on convint qu'ils jouiraient de « la paix du roi » ; que si l'on assassinait un Danois, l'assassin reconnu, à moins qu'il ne pût prouver qu'il en avait reçu l'ordre, serait livré à la justice ; que si l'on ne pouvait le trouver immédiatement, on accorderait aux habitants du village ou du canton où le meurtre avait eu lieu, un mois et un jour pour le chercher; que s'ils ne pouvaient le découvrir, ils auraient à payer alors une amende de quarante-six marcs ; que s'ils le livraient au roi dans le courant d'un an et un jour, l'amende leur serait remise; mais que s'ils n'y parvenaient pas, le roi garderait quarante marcs de l'amende et remettrait les six autres aux parents ou au seigneur du mort. Leg. sax. 199, 200.

lui prêtaient serment de fidélité, et les soldats le prêtaient à leurs chefs. On possède encore les lois qu'il rédigea pour eux ; elles avaient pour principal objet de prévenir les querelles, et conséquemment l'effusion du sang, si fréquentes parmi ces guerriers turbulents. Le roi, malheureusement, fut le premier à violer ses propres lois; il tua un soldat dans un accès de colère. Sur-le-champ il assembla les thingmans (gardes royaux), descendit de son trône, reconnut son crime, et en demanda le châtiment. Tous gardèrent le silence. Il promit alors l'impunité à tout individu qui ferait connaître son sentiment. Ses gardes remirent la décision à sa propre sagesse. Il se condamna lui-même à payer trois cent soixante talents d'or, neuf fois la valeur de l'amende pécuniaire ordinaire, et il y ajouta neuf autres talents, comme une sorte de compensation ultérieure (1).

Quoique Canute eût été baptisé dans son enfance, il connaissait fort peu les doctrines du christianisme. Mais dès qu'il fut assis sur le trône de l'Angleterre, les préceptes de la religion adoucirent la férocité de son caractère, et ce cruel roi de la mer devint insensiblement un mo-

---

(1) Langbeck, III, 144 et suiv. Sax. 199. Le Thingmanna était aussi appelé Thingliths et Huscarles, ce qui signifie thanes-guerriers, thanes de la mer, et domestiques.

narque juste et bienfaisant. Il déplorait souvent l'effusion de sang; et plaignait la misère qui avait été pour les indigènes la conséquence de sa rapacité et de celle de son père, et regardait comme un devoir de compenser tant de souffrances par un règne paisible et équitable (1). Il les traita toujours avec une attention marquée, les protégea contre l'insolence de ses favoris danois, plaça les deux nations sur le pied de l'égalité, et les admit indistinctement aux emplois de confiance et de fortune. Il érigea une magnifique église à Ashdown, théâtre de sa dernière victoire, et fit relever de leurs ruines les édifices religieux qui avaient souffert pendant la dernière invasion. L'abbaye de Saint-Edmond, triste monument des cruautés de son père, devint par ses donations, et pour des siècles, l'établissement monastique le plus riche du royaume. Dans un witena-gemot tenu à Oxford, il confirma les lois d'Edgar, et engagea les thanes anglais et danois à oublier de part et d'autre toutes les anciennes offenses, et à se promettre pour l'avenir une amitié mutuelle (2). Il fit établir par un autre witena-gemot, à Winchester, un code de lois basé sur les ordonnances des premiers rois, avec

(1) Voyez sa charte dans Ingulf, 58.

(2) Ing. ibid. Hist. Rames, 437. Encom. Emm. 23. Chron. sax. 151. Mail. 155.

les additions et changements qu'exigeait l'état présent de la société. On trouve dans ce code d'intéressants détails qui méritent d'être recueillis. 1° Le roi exhortait tous ceux qu'il avait chargés de l'administration de la justice à être vigilants dans la recherche et la punition des crimes ; à user d'indulgence envers le repentir, mais à sévir avec rigueur contre le coupable endurci ; à considérer le faible et l'indigent comme dignes de pitié, le riche et le puissant comme méritant toute la sévérité de la loi : car les premiers sont souvent induits à commettre des fautes par deux causes que les seconds ne peuvent donner pour excuse, l'oppression et le besoin. 2° Il blâmait et prohibait l'usage de faire vendre des chrétiens dans les pays étrangers ; cependant la raison qu'il en alléguait n'était point l'immoralité de l'institution de l'esclavage, mais seulement que ces chrétiens couraient le danger de tomber dans les mains de maîtres infidèles, et d'être entraînés à quitter leur religion. 3° L'incorporation des Danois parmi les indigènes ayant encore introduit dans l'île des restes du paganisme, Canute défendait le culte des dieux païens, du soleil ou de la lune, du feu ou de l'eau, des pierres ou des fontaines, des forêts ou des arbres. En même temps, il établissait un châtiment pour ceux qui prétendaient se mêler de sorcellerie et ceux qui se nommaient *ouvriers de la mort*, soit qu'il se servissent de sorts,

de flammes, ou de tout autre charme. 4° Il divisait en trois branches la jurisprudence qu'il confirmait: le droit des West-Saxons, celui des Merciens, et celui des Danois. Les deux premiers existaient depuis l'heptarchie, et prévalaient dans leurs districts respectifs; le troisième avait été introduit dans l'Est-Anglie et la Northumbrie par les Danois, qui s'y étaient établis dès le commencement du neuvième siècle. La substance de tous les trois était la même; ils ne différaient que dans la valeur des amendes pécuniaires, imposées pour divers délits. 5° Le roi voulait soulager son peuple d'une partie du fardeau des services féodaux qui, en Angleterre comme chez les autres nations, allait toujours en s'appesantissant; il abolissait donc totalement la coutume de lui fournir des provisions gratuites, défendait à ses officiers d'en enlever pour son usage, et commandait à ses baillis d'entretenir sa table du produit de ses propres fermes. Il réduisait à un taux modéré le hériot, ou droit d'hérédité, qui se payait à la mort du tenancier, qu'il mourût intestat ou non, et le proportionnait au rang du décédé. Il s'occupait aussi des héritières privées d'appui, et trop souvent exposées à la tyrannie de leurs seigneurs (lords), et il arrêtait qu'aucune fille ou veuve ne pourrait être mariée contre sa volonté. Enfin, il ordonnait que les Danois et les Anglais seraient également tenus d'observer ces lois, sous peine

de l'amende d'un simple were (1) pour la première faute, d'un double were pour la seconde, et de la confiscation de toutes leurs propriétés pour la troisième (2).

Quoique Canute résidât ordinairement en Angleterre, il visitait souvent le Danemark. Il se faisait accompagner d'une flotte anglaise, et menait avec lui des missionnaires pieux et savants pour instruire et civiliser ses compatriotes. Il plaça les Danois Bernard, Gerbrand et Rainer, promus à la dignité épiscopale, dans la Scanie, la Zélande et la Finlande. En 1025, dans un de ces voyages, soudainement attaqué par Olave et Ulfr, suivis d'une armée nombreuse de Suédois, il fut battu, et perdit plusieurs de ses thanes anglais et danois. Nos annalistes ajoutent que Godwin, qui commandait les troupes anglaises, surprit le camp de l'ennemi pendant la nuit, et dispersa totalement les Suédois. Ce succès lui valut l'estime et la faveur de son souverain (3).

La puissance de Canute garantissait le royaume des horreurs de la guerre civile; mais il aspirait aussi à la couronne que son père avait jadis portée. Sweyn avait divisé la Norvège entre deux frères, Eric et Haco. A l'époque où Eric reçut

(1) Were, prix du rachat de sa vie, évaluation de l'homme selon son rang et sa qualité. (*Note du traducteur.*)

(2) Leg. sax. 133-136-143-146. Brompton, 914-931.

(3) Adam Brem. II, 38. Chron. sax. 153. West. 207.

de Canute le Northumberland, Haco régit les deux divisions; mais il fut bientôt dépossédé par les forces supérieures du Norvégien Olave, roi de la mer. Canute séduisit les indigènes par des présents; il obtint pour lui-même le serment d'allégeance, ou fidélité, qu'ils avaient jurée à Olave; et faisant voile pour la Norvège avec une flotte de cinquante vaisseaux, il fut accueilli partout par des acclamations et des assurances d'attachement. Il expulsa Olave, et rétablit Haco. Mais celui-ci se noya en mer peu de temps après, et Olave recouvra ses possessions. Ce prince était un zélé chrétien; mais ses innovations religieuses irritèrent les prêtres païens, et il fut assassiné dans une insurrection (1).

Canute dirigea ses derniers efforts contre l'Écosse. Fordun rapporte que Duncan, qui possédait le Cumberland, comme neveu et héritier de Malcolm, refusa de le tenir de Canute, parceque la couronne de ce prince ne lui était pas échue par droit d'hérédité. Mais les deux rois se réconcilièrent, à ce qu'il paraît, avant le choc de leurs armées, et l'on renouvela solennellement les anciens traités relatifs à la possession du Cumberland. Nos annalistes en disent peu de chose, et nous informent seulement que Malcolm, incapable de résister aux forces impo-

(1) Chron. sax. 153. Flor. 620. Snorre, 278.

santes du monarque anglais, s'en remit à son bon plaisir, avec deux princes moins élevés en dignité, Melbeth et Jermac (1).

Les courtisans de Canute avaient l'habitude, pour flatter sa vanité, de l'exalter comme le plus grand des rois, celui dont la volonté était une loi pour six nations puissantes, les Anglais, les Écossais, les Gallois ou Welsh, les Danois, les Suédois et les Norvégiens. Le bon sens de Canute méprisait ou affectait de mépriser cette flatterie. Dans l'une de ces occasions, comme il était assis sur la plage près de Southampton, il commanda à la mer de respecter son souverain. Mais le flux de la marée l'obligea bientôt à se retirer, et il profita de la circonstance pour faire à ses courtisans une leçon sur l'inanité des rois de la terre, alors qu'on les compare à l'Être suprême qui gouverne les éléments. Frappé de cette idée, on dit qu'à son retour à Winchester, il prit sa couronne, la plaça sur le grand crucifix de la cathédrale, et ne la porta plus, depuis ce jour, même dans les cérémonies publiques (2).

En 1030, il fit un pèlerinage à Rome. Il visita dans sa route les églises les plus célèbres, laissant partout des marques de sa dévotion et de sa libéralité (3). A son retour, il se rendit directe-

(1) Fordun, IV, 41, Chron. sax. 153. Hunt. 208. West. 209.

(2) Hunt. 209. West. 209.

(3) Il était si prodigue dans ses dons que, suivant un chro-

ment en Danemark, et dépêcha l'abbé de Tavistock en Angleterre, avec une lettre qui décrivait l'objet et le résultat de son voyage. Je transcrirai cette lettre, non seulement parcequ'elle donne quelques notions intéressantes sur les mœurs et les opinions du siècle, mais surtout parcequ'elle est l'indice du surprenant changement que la religion avait opéré dans l'esprit d'un guerrier féroce et sanguinaire.

(1031.) « Canute, roi de tout le Danemark, de l'Angleterre, de la Norvége, et d'une partie de la Suède, à Egelnoth le métropolitain, à l'archevêque Alfric, à tous les évêques et chefs, et à toute la nation des Anglais, nobles et gens des communes, salut. Je vous écris pour vous informer que j'ai été dernièrement à Rome, afin de prier pour la rémission de mes péchés, et pour la sûreté de mes royaumes et des nations qui sont assujetties à mon sceptre. Il y a long-temps que je m'étais engagé, par un vœu, à faire ce pèlerinage, mais j'en avais été détourné jusqu'ici par les affaires d'état et autres empêchements. Maintenant j'adresse d'humbles remercîments à Dieu tout-puissant, qui m'a permis de visiter

---

niqueur étranger, tous ceux qui demeuraient sur les routes où il passait s'écriaient avec raison : Benedictio Domini super regem Anglorum Cnutonem. Chron. Wil. Godel. apud Bouquet, x, 262.

les tombeaux de ses bienheureux apôtres, Pierre et Paul, et tous les saints lieux, au dedans et au dehors de Rome, et de les honorer et révérer en personne. Et j'ai fait cela parceque j'avais appris de mes savants maîtres que l'apôtre saint Pierre avait reçu du Seigneur le grand pouvoir de lier ou de délier, avec les clefs du royaume du ciel. Sur ce point, je pense qu'il est très utile de solliciter son appui près de Dieu.

» Sachez en outre qu'il y eut à la fête de Pâques une grande réunion de nobles personnages, avec le (lord) pape Jean et l'empereur Conrad, savoir, tous les chefs des nations depuis le mont Gargano jusqu'à la mer voisine, qui me reçurent tous honorablement, et me firent des présents précieux, mais particulièrement l'empereur, qui me donna plusieurs vases d'or et d'argent, avec de riches manteaux et de magnifiques vêtements. Je saisis alors l'occasion de conférer avec le pape, l'empereur et les princes, sur les griefs de mes peuples, anglais et danois, afin de pouvoir les faire jouir de lois plus équitables et d'une sauvegarde plus sûre dans leur chemin pour Rome, et qu'ils ne fussent plus retenus à tant de barrières, ni ruinés par tant d'injustes exactions. Mes demandes me furent accordées par l'empereur et par le roi Rodolphe, à qui la plus grande partie des barrières appartiennent : et tous les princes arrêtèrent que mes sujets, pèlerins ou

marchands, pourraient aller à l'avenir à Rome et s'en retourner en pleine sécurité, sans être retenus aux barrières, ou payer des droits illicites.

» Je me plaignis ensuite au pape, et lui exprimai mon déplaisir de ce que tant de sommes immenses étaient exigées de mes archevêques, quand, selon la coutume, ils se rendaient au siége apostolique pour obtenir le pallium. Un décret a été rendu, qui met fin à cet abus. Tout ce que j'ai demandé pour l'avantage de mon peuple, au pape, à l'empereur, ou aux princes dont la route de Rome traverse les possessions, m'a été volontairement accordé et confirmé par serment, en présence de quatre archevêques, de vingt évêques et d'une multitude de ducs et de nobles. C'est pourquoi j'offre à Dieu mes sincères remercîments de ce que j'ai si heureusement exécuté tout ce que j'avais l'intention de faire, et de ce que j'ai satisfait pleinement à tous mes désirs.

» Je veux actuellement qu'il vous soit connu à tous que j'ai consacré ma vie au service de Dieu, afin de gouverner mes royaumes avec équité et d'observer la justice en toutes choses. Si, par l'ardeur ou la négligence de ma jeunesse, j'ai jadis violé la justice, mon intention est, avec la grâce de Dieu, de faire à l'avenir compensation entière. C'est pourquoi je prie ceux à qui j'ai confié le gouvernement, et je

leur commande, s'ils veulent conserver mon amitié et sauver leur âme, de ne faire aucune injustice, soit au riche, soit au pauvre. Que toute personne, noble ou non, jouisse de ses droits selon la loi, de laquelle aucune déviation ne doit être permise, soit en crainte de moi, soit en faveur de l'homme puissant, ou dans le dessein de remplir mon trésor. Je n'ai pas besoin d'argent levé par injustice.

»Je suis maintenant en route pour le Danemark, dans la résolution de conclure la paix avec des nations qui, si cela eût été en leur pouvoir, auraient privé notre personne de la couronne et de la vie; mais Dieu a détruit leurs ressources, et je me confie en sa bonté pour nous préserver et humilier tous nos ennemis. Quand j'aurai conclu la paix avec les nations voisines, et réglé les affaires de mes possessions de l'est, mon intention est de retourner en Angleterre, dès que le beau temps me permettra de faire voile. Mais je vous ai envoyé cette lettre à l'avance, afin que tous les peuples de mon royaume se réjouissent de mes prospérités; car vous savez tous que je n'ai jamais épargné, et n'épargnerai jamais, ni ma personne ni mes travaux, quand l'avantage de mes sujets doit en être le résultat.

»Enfin, je conjure tous mes évêques et tous les shériffs, par la fidélité qu'ils me doivent ainsi qu'à Dieu, de faire payer avant mon retour

les droits de l'église, suivant les anciennes lois, nommément les *plough alms* (droits sur les terres labourées), les dîmes des troupeaux de l'année courante, le denier de saint Pierre, les dîmes des fruits, à la mi-août, et le *kirk-shot* (droit de l'église), à la fête de saint Martin, à l'église paroissiale. Si ces points étaient omis, je punirais le délinquant à mon retour, en exigeant sévèrement l'amende établie par la loi. Portez-vous bien (1).

Canute vécut encore trois ans après son pèlerinage à Rome. Il mourut à Shaftesbury en 1035, et fut enterré à Winchester. Il eut deux enfants de la reine Emma : un fils que, de son nom, il appela Hardecanute ou Canute le Hardi, et une fille nommée Gunihlda, mariée à Henri, fils de Conrad et empereur de Germanie. Outre ces enfants, Alfgive, fille d'Alfhelm, comte de Northampton, lui avait donné avant son mariage deux fils, Sweyn et Harold. Leur illégitimité, selon l'opinion du siècle, n'était pas un grand malheur: mais un parti violent voulut s'opposer à leur élévation, en affirmant que ce n'étaient que des enfants supposés. Il est toutefois certain qu'ils avaient été reconnus par leur père. Sweyn, l'aîné, reçut la couronne de Norwége après l'assassinat d'Olave : Harold, par son activité et la

(1) Spelm. Conc. 537. Ing. 59. Flor. 620. Malm. 41.

faveur des soldats, monta sur le trône d'Angleterre à la mort de Canute (1).

HAROLD,

SURNOMMÉ PIED-DE-LIÈVRE.

Par les conventions de mariage entre Canute et Emma, et les déclarations plus récentes du roi, la couronne était dévolue à Hardicanute; mais ce prince s'étant hâté d'aller prendre possession du Danemarck, son absence excita l'ambition de Harold, son frère illégitime, dont les intérêts furent vivement épousés par les thingmanna à Londres (2), tous les Danois en général, et les Anglais du nord. Les comtés du sud se divisèrent entre Hardicanute et l'un des deux fils d'Ethelred, qui résidait toujours en Normandie. On se croyait à la veille d'une guerre civile; et plusieurs citoyens, pour se soustraire à cette tempête menaçante, cherchaient déjà des asiles dans les marais et les forêts, quand un accommodement se conclut dans un witena-gemot tenu à Oxford (1036.). On remit à Harold Londres et les divi-

(1) Chron. sax. 155. Ing. 61. Flor. 622. West. 206. Le dernier représente Alfgive comme mariée à Canute.

(2) La Chronique saxonne les appelle les lithsmen à Londres, et comme les thingmanna étaient aussi appelés thingliths, je ne puis douter que ce ne fussent les mêmes individus.

sions septentrionales du royaume. Les comtés situés sur la rive droite de la Tamise tombèrent en partage à Hardicanute, et pendant son absence on en confia le gouvernement aux soins de sa mère Emma et de l'ealdorman Godwin (1).

Quand la nouvelle de la mort de Canute parvint en Normandie, Edouard, l'aîné des fils vivants d'Ethelred, et depuis roi d'Angleterre, rassembla une flotte de quarante vaisseaux, traversa le détroit et débarqua à Southampton. S'il comptait sur la coopération de sa mère, il fut bien déçu. Emma, plus attachée aux enfants qu'elle avait de Canute qu'à ceux qui provenaient de son mariage avec Ethelred, mettait tout en œuvre en ce moment pour assurer la couronne à Hardicanute. Edouard débarqua à quelques milles de sa résidence et au milieu de ses vassaux, et se trouva cependant en pays ennemi. Une armée formidable, qui s'augmentait à chaque instant, le menaçait d'une entière destruction. Le prince et ses compagnons pillèrent quelques villages, se retirèrent sur leurs vaisseaux et retournèrent en Normandie. La honte de cette expédition ne fut jamais oubliée ; et à une autre époque Emma fut punie de ses méfaits, par l'indifférence de son fils et la confiscation de ses trésors (2).

(1) Chron. sax. 154, 155. Ingul. 61. Encom. Emm. 25, 26.
(2) Guil. Pict. 37, 38. édit. Maseres. Will. Gemet 271. Leg sax. 210.

On ne connaît pas les motifs qui engageaient Hardicanute à perdre son temps en Danemark. Harold profita de ce retard, et, par des menaces, des promesses et des présents, continua à propager son autorité. Mais un évènement mystérieux et sanglant, dont il est difficile maintenant de découvrir l'origine et la cause, contribua surtout à le maintenir sur le trône. Edouard et son frère Alfred reçurent une lettre en Normandie; elle paraissait écrite par leur mère, qui leur reprochait leur apathie, leur décrivait l'ascendant toujours croissant de Harold, et engageait vivement l'un des deux à passer la mer et à soutenir ses droits à la couronne. L'historien qui nous a conservé cette lettre la représente comme une fausse missive, imaginée par Harold pour attirer l'un des deux princes en son pouvoir (1). Il est peu probable qu'après tous les efforts d'Emma en faveur de Hardicanute, et son indifférence, ou plutôt sa haine pour Edouard, elle eût écrit une semblable lettre; mais il faudrait aussi une extrême crédulité pour la croire fabriquée par Harold. Pourquoi n'eût-il invité qu'un seul des frères? En se défaisant des deux, il se mettait en sûreté contre les prétendants sur lesquels se portaient les yeux des indigènes: mais l'avantage qu'il eût retiré du meurtre d'un

(1) Encom. Emm. 28.

seul eût été plus que balancé par l'infamie d'un crime aussi détestable. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'Alfred, le plus jeune, accepta l'invitation, leva un petit corps de troupes en Normandie, se rendit à la cour de Baudouin, comte de Flandres, et en y recueillant quelques aventuriers de Boulogne, il porta le nombre de ses compagnons à six cents. Il trouva à Sandwich une force considérable disposée à le combattre : il changea de route, tourna le Foreland au nord jusque vis à vis de Canterbury, où il débarqua sans apercevoir un ennemi. Peu d'heures après, Godwin le rejoignit, l'assura de sa foi et entreprit de le conduire vers Emma. Laissant sur sa droite Londres qui appartenait à Harold, ils se rendirent à Guildford, où le comte fit loger Alfred et ses compagnons, divisés par petits corps, chez les habitants, leur fournit des provisions en abondance, et s'engageant à visiter le prince le matin suivant, se retira dans le lieu de sa résidence. Les satellites de Harold arrivèrent au milieu de la nuit, surprirent les étrangers dans leur lit, et les gardèrent jusqu'au lendemain pour en faire une horrible boucherie. On les rangea sur une ligne, les mains liées derrière le dos : sur dix hommes, on en mit un en liberté : parmi les autres, on en choisit quelques uns pour en faire des esclaves. La scène qui suivit ne trouverait pas sa pareille dans les annales

des sauvages américains. On mutila, on aveugla ces malheureuses victimes, on les scalpa, on leur coupa les jarrets, on les éventra, selon le caprice ou la barbarie des bourreaux. « Jamais, » dit un des chroniqueurs, jamais cette terre » n'avait vu d'acte plus sanglant depuis l'arrivée » des Danois. » Le prince lui-même fut conduit violemment à Londres devant Harold, et de là envoyé à l'île d'Ely, sous la surveillance d'un thane qui aggravait la situation horrible de son prisonnier par ses insultes et par ses menaces. Monté sur un méchant cheval, dépouillé de ses habits, les pieds liés sous la selle, on exposa le fils d'Ethelred dans chaque ville, dans chaque village, à la dérision, ou plutôt à la commisération des spectateurs. Il parut à Ely devant une cour de scélérats, et fut condamné à perdre les yeux. La sentence fut exécutée par la main du bourreau; et l'infortuné prince, après avoir langui quelques jours, expira par la violence de ses douleurs, ou sous le poignard d'un assassin (1).

(1) Guil. Pict. 38. Encom. Emm. 29, 31. Cet historien écrivit trois ans après le massacre : son témoignage combat victorieusement les doutes de Malmsbury (43). Malmsbury (ibid.) suppose que le meurtre d'Alfred n'a eu lieu qu'après la mort de Harold, Huntingdon après celle d'Hardicanute. Mais le moine de Saint-Omer le fixe au règne d'Harold, et les chroniques de Mailros (156), de Florence (623), de Westminster (210), à l'année 1036. Higden décrit ainsi le supplice

Aucun motif ne peut faire douter de la vérité de cette funeste histoire. Elle nous a été transmise par un écrivain contemporain, qui en apprit les détails de ceux qui survécurent au massacre; et son récit est pleinement confirmé par le témoignage des autres historiens. Il est cependant difficile de croire qu'une cruauté si peu nécessaire, une telle prodigalité de sang humain, n'aient été, comme on le prétend, qu'un simple acte de précaution de la part de Harold. Il est plus probable qu'il fut excité par la soif de la vengeance, ou conduit par le désir d'inspirer la terreur. Alfred, par ses cruautés antérieures, avait peut-être aigri le ressentiment de ses ennemis : ce qui est hors de doute, c'est qu'il était venu, d'après l'invitation d'un parti de mécontents, avec le projet de chasser Harold de son trône (1).

Emma, informée du sort de son fils, commença à prendre l'alarme sur sa propre sûreté. Ses amis lui conseillèrent de quitter cette contrée, et Baudouin de Flandre lui offrit, à Bruges, un asile sûr et honorable (2). Sa fuite laissa Harold sans adver-

---

qu'endurèrent les personnes éventrées. Primordia viscerum fecit ad palos erectos figi, et tunc corpora circumduci, donec novissima intestinorum extraherentur. Hig. 277.

(1) Sceptrum et ipse paternum requirebat. Gul. Pict. 38. Ut paternum regnum obtineret. West. 210.

(2) Encom. Emm. 32.

saires : les thanes de Wessex révoquèrent le serment de fidélité qu'ils avaient fait à son frère utérin; et il fut élu roi d'Angleterre à l'unanimité. Mais quand il requit Egelnoth, archevêque de Canterbury, de procéder à la cérémonie de son couronnement, ce prélat, plaçant les ornements royaux sur l'autel, lui dit hardiment : «Voilà la couronne »et le sceptre que Canute m'a confiés. Je ne puis »ni vous les donner, ni vous les refuser. Vous »pouvez les prendre, si cela vous plaît; mais je »défends strictement à aucun des évêques mes »frères d'usurper un emploi compris dans les »prérogatives de mon siége.» On ignore quelle fut la conduite de Harold dans cette circonstance extraordinaire; mais il parvint ultérieurement à vaincre les objections du primat, et il fut couronné avec les solennités d'usage (1).

(1040.) On n'a transmis à la postérité aucun détail sur son gouvernement. Un écrivain insinue qu'il fut un des bienfaiteurs de l'église; un autre, ennemi de sa mémoire, affirme que, plein de haine pour le christianisme, il fuyait les offices publics de la religion (2). La chasse était son amusement favori; il y allait fréquemment à pied, et la rapidité de sa marche lui acquit le surnom de

(1) Enc. Emm. 28, 29. Il donna au monastère de Croyland le manteau qu'il portait à son couronnement. Ingul. 61.

(2) Ing. ibid. Encom. Emm. 29.

Pied-de-Lièvre. Après avoir régné quatre ans, il mourut en 1040, et fut enterré à Westminster.

HARDICANUTE.

Emma, depuis son arrivée à Bruges, cherchait, par de fréquents messages, à stimuler l'ambition et à presser les préparatifs de son fils Hardicanute. Deux ans, toutefois, s'écoulèrent, sans qu'il fût possible à ce prince de fixer son attention sur ses intérêts d'Angleterre : et enfin, laissant un puissant armement dans le port, il mit à la voile, avec neuf vaisseaux seulement, pour aller consulter sa mère. Pendant sa résidence près d'elle à Bruges, il arriva un messager porteur de l'heureuse nouvelle de la mort de Harold, et suivi d'une députation de thanes anglais et danois, qui invitaient Hardicanute à monter au trône de son père. Dès que sa flotte du Danemarck l'eut rejoint, il partit avec soixante-deux voiles pour l'Angleterre (1). Son autorité fut immédiatement reconnue; mais une des premières mesures de son gouvernement excita un mécontentement général. Canute avait réduit le thingmanna au complément de seize navires; et la solde de ces gardes danois était de-

(1) Encom. Emm. 34.

puis long-temps fixée et payée par la nation, au taux annuel de huit marcs par chaque soldat, et de douze marcs à chaque officier. L'adjonction de la nouvelle flotte quintuplait leur nombre, et la perception de la taxe, imposée à raison de cette augmentation de troupes, éprouva une forte opposition. A Worcester, les collecteurs, Thurstan et Feader, furent tués dans une insurrection populaire; mais un sévère châtiment suivit le crime. Le comté fut livré au pillage pendant quatre jours, et la ville réduite en cendres le cinquième. Les habitants s'enfuirent dans une île de la Severn, où ils se défendirent jusqu'à ce qu'ils eussent apaisé la vengeance du roi et obtenu leur pardon (1).

Hardicanute ne pouvait oublier les outrages que ses parents et lui avaient reçus de Harold : l'usurpation de la couronne, l'exil d'Emma, le meurtre d'Alfred, étaient encore présents à sa mémoire. Ce souvenir le poussa à un acte d'impuissante vengeance, dont la folie égalait la cruauté. Comme s'il eût pu rendre la mort sensible aux tortures, il ordonna que la tombe de son prédécesseur fût ouverte, le corps décapité, la tête et le tronc jetés dans la Tamise. Ces restes, retrouvés par des pêcheurs, furent enterrés au ci-

(1) Chron. sax. 155, 156. Flor. 623, 624. Malm. 43.

metière de Saint-Clément, sépulture ordinaire des Danois (1).

Le soin de cette exécution posthume avait été délégué à Alfred, archevêque d'York, et à Godwin, comte de Wessex. Mais ces commissaires se brouillèrent, et le prélat accusa le comte du meurtre d'Alfred. Godwin nia le fait, et se fit absoudre d'une manière légale par son serment et par ceux d'un jury de ses pairs, les principaux nobles d'Angleterre (2). Il est impossible de savoir

(1) Flor. 623. West. 211. Mailros, 156.

(2) La culpabilité de Godwin sera toujours un problème. On peut alléguer contre lui qu'Alfred, au temps du meurtre, était sous sa protection et dans sa ville de Guildford; que, pendant quatre ans, il en fut accusé publiquement par l'archevêque d'York, et qu'il est condamné sans hésitation par presque tous les historiens qui écrivirent après la conquête. D'une autre part, on peut observer, 1° que le moine de Saint-Omer, qui était si bien instruit de ce qui s'était passé, loin d'accuser le comte, semble le représenter comme parfaitement ignorant des dangers d'Alfred : ad sua recessit hospitia, mane rediturus, an domino suo serviret cum debita honorificentia. Enc. Emm. 30 ; 2° que l'accusation de l'archevêque est balancée par l'acquittement de Godwin, lors de son jugement; 3° qu'on ne peut accorder que peu de confiance aux assertions des écrivains postérieurs à la conquête, quand toutes les fables qui peuvent incriminer la famille de Godwin étaient reçues avec reconnaissance, et vivement appuyées par la dynastie régnante. Edouard-le-Confesseur, dans deux de ses chartes, attribue la mort de son frère à Harold, et (ce qui est plus singulier) à Hardicanute. Ce dernier était alors en Danemarck, et l'accusation, si l'on en peut dire quelque

si cet acquittement dissipa les soupçons de Hardicanute ; mais le comte recouvra sa faveur, et participa avec Emma à l'administration du royaume. Il avait fait au roi un présent magnifique; c'était un navire d'une dimension ordinaire, dont la poupe était couverte de plaques d'or. Il portait quatre-vingts guerriers, vassaux de Godwin. Leurs lances, leurs casques, et leurs cottes de mailles étaient dorés ; leurs haches d'armes étincelaient d'ornements d'or et d'argent ; la garde de leurs épées, les clous et les bossettes de leurs boucliers étaient d'or, et ils portaient à chaque bras deux bracelets d'or du poids de seize onces (1). Cette description n'excitera pas la surprise du lecteur, s'il se rappelle que les Normands avaient l'habitude d'employer les dépouilles ravies aux nations, à embellir leurs armes et leurs vaisseaux, objets d'une valeur inestimable aux yeux des pirates du Nord (2).

---

chose, faisait allusion à ceux qui gouvernaient au nom de Hardicanute : dans cette hypothèse, elle atteindrait Emma ou Godwin, ou tous deux. Les paroles du roi sont : Haroldo et Hardicanuto, a quibus et alter meus frater Alfredus crudeliter est occisus. Spelm. Con. 628, 632. Comment veut-on que Harold, qui était alors tout-puissant, eût souscrit à ces chartes, si elles avaient jeté une pareille tache sur la mémoire de son père ?

(1) Malm. 43. Mailros, 156. Flor. 623. West. 211.

(2) Voyez Encom. Emm. 8, 13. Snorre, 338.

On donne à Hardicanute des mœurs douces et des inclinations généreuses. Sa table était abondamment servie à quatre heures différentes du jour. Ce n'était point une petite recommandation dans l'opinion de chefs qui élevaient très haut les plaisirs de la table, et qui buvaient et mangeaient ainsi aux dépens du souverain (1). Il envoya chercher en Normandie Edouard, son frère utérin, le reçut avec l'amitié la plus sincère, et lui donna un établissement de prince. Il maria sa sœur Gunihlda, la plus belle femme de son siècle, à l'empereur Henry. Tous les thanes, anglais et danois, l'accompagnèrent jusqu'au rivage, jaloux de fixer l'attention du roi par les marques de respect qu'ils donnaient à la princesse : et jamais, avant cette époque, disent les chroniques, on ne vit en Angleterre un aussi magnifique étalage d'or, d'argent, de pierres précieuses, de vêtements de soie et de chevaux superbes. Les chansons que l'on composa dans cette circonstance continuèrent à être chantées par le peuple dans les fêtes et les réunions, et conservèrent le souvenir de Gunihlda pendant plusieurs générations (2).

Le caractère du roi annonçait un règne tranquille et prospère. Mais sa constitution était

(1) Hunt. 209.
(2) Malm. 43.

faible, et sa vie souvent mise en danger par des maladies. Deux ans après être monté sur le trône, il honora de sa présence, à Lambeth, les noces d'un noble danois. Comme il était debout au milieu des convives et qu'il portait sa coupe à la bouche, il tomba soudain sur la terre, fut emporté sans connaissance dans sa chambre, et expira dans un court espace de temps. On plaça son corps auprès de celui de son père, dans l'église de Winchester (1).

Hardicanute ne laissa point d'enfants. Sa mort sépara la couronne d'Angleterre de celle du Danemarck. Magnus, fils d'Olave, qui avait chassé Sweyn de la Norwège, obtint alors la possession du Danemarck.

ANGLO-SAXONS.

EDOUARD-LE-CONFESSEUR.

(1042.) Le corps du dernier roi n'était pas descendu dans le tombeau, que son frère utérin, Edouard, monta sur le trône. L'héritier légitime de la ligne saxonne était le fils d'Edmond Bras-de-Fer, exilé en Hongrie; mais, en déterminant l'ordre de succession, les Anglais avaient souvent substitué l'oncle au neveu. Edouard était

(1) Malm. 43. Flor. 624.

présent ; son caractère et ses infortunes plaidaient en sa faveur : les vœux des indigènes appelaient hautement un roi de la race de Cerdic ; et les murmures des Danois, si les Danois songèrent un moment à murmurer, furent promptement étouffés par l'extrême influence de Godwin. A la fête suivante de Pâques, le fils d'Ethelred fut couronné par l'archevêque Edsy, qui saisit cette occasion pour faire au nouveau souverain un long discours sur les devoirs de la royauté, et sur le gouvernement paternel des Saxons ses prédécesseurs (1).

(1) Chron. sax. 157. Chron. Lamb. ad ann. 1043. Elle est publiée à la fin du Dictionnaire de Lye; j'y renvoie sous ce nom, parcequ'elle a été copiée par Lambard. D'après les écrivains normands, l'avènement d'Edouard est attribué aux efforts de Guillaume, duc de Normandie, alors dans sa quinzième année. On dit qu'il demanda la couronne pour Edouard, par des messagers; qu'il envoya ce prince avec une garde, et qu'il menaça de l'accompagner avec une puissante armée. La crainte d'une invasion fit tomber le choix des Anglais sur Edouard. Guil. Pict. p. 44, édit. Maseres. Je regarde ceci comme une des fictions inventées en Normandie pour donner du poids à la désignation, réelle ou prétendue, de Guillaume par Edouard comme son successeur. Il est évident que le prince anglais était à cette époque en Angleterre, et non en Normandie : on en trouve la preuve, non seulement dans les chroniqueurs anglais, mais dans ce que dit le moine de Saint-Omer, qui, dans ses derniers vers adressés à Emma, loue l'union dans laquelle elle vit, en Angleterre, avec ses deux fils Edouard et Hardicanute (Encom. Emm. p. 36), et dans Guillaume de Jumiéges, qui dit que Hardicanute fit venir

Edouard avait alors près de quarante ans, dont il en avait passé vingt-sept exilé en Normandie. Les circonstances lui ayant ravi tout espoir raisonnable d'obtenir la couronne, il avait consolé les heures de son bannissement par les plaisirs de la chasse et les exercices de la religion : et il porta sur le trône les habitudes de modération et de paix qu'il avait prises dans la vie privée. Ce fut un bon roi, plutôt qu'un grand roi. Conserver la paix, propager la religion, donner de la force aux anciennes lois, et diminuer les charges de son peuple, telles furent les principaux soins de son gouvernement ; mais il ne possédait pas cette énergie de caractère, ni cette ferme résolution qui, peut-être, étaient nécessaires pour commander le respect, et réprimer les violences des nobles indociles dont il était entouré.

Edouard, à son avènement, trouva près du trône trois chefs puissants : Godwin, Leofric, et Siward. Ils avaient pris le titre de comtes ; car l'ascendant des Danois avait introduit les coutumes et les qualifications danoises. Ainsi l'ealdorman des Saxons fut transformé en comte

---

Edouard de Normandie, et qu'ils vécurent bien ensemble après (Guil. Gem. VII). Il est à remarquer que le premier de ces écrivains dit qu'on envoya chercher Edouard, afin qu'il partageât le royaume (ut veniens secum obtineret regnum, p. 36); le second, que Hardicanute le laissa héritier du royaume (totius regni reliquit hæredem, *ibid.*).

des gens du Nord; et dans la division des comtés nouveaux, l'étendue des uns se renferma dans d'étroites limites, tandis que d'autres réunirent plusieurs des anciens comtés. Comme délégués du souverain, les comtes jouissaient d'un grand pouvoir. Ils levaient les troupes, percevaient les amendes, jugeaient les causes, et exerçaient les fonctions ordinaires de la royauté dans leurs juridictions respectives ; mais le roi et son conseil pouvaient les déplacer, et ne point transmettre leurs charges à leurs enfants. Le comté de Siward s'étendait du Humber aux confins de l'Écosse; Leofric était nommé comte de Leicester, mais son gouvernement comprenait la plus grande partie des anciens comtés du nord de la Mercie; Godwin gouvernait le Wessex, le Sussex et le Kent; et ses deux fils, Sweyn et Harold, possédaient déjà, ou obtinrent bientôt, le premier, le comté de Gloucester, le Somerset, Oxford et Berks; et le second, celui d'Essex, Huntingdon, Est-Anglie, et Cambridgeshire. Ces deux nobles, quand ils étaient unis, pouvaient se dire égaux au roi, dont la sécurité ne reposait que sur leurs jalousies mutuelles et la discordance de leurs intérêts.

Il fut heureux pour Edouard que, au commencement de son règne, ces chefs puissants sacrifiassent tout sujet de dissension privée à leur zèle commun pour le service du roi. Avec leur

secours, on rétablit paisiblement la couronne dans la ligne saxonne ; et les familles danoises dont la fidélité était équivoque, ou dont la tyrannie passée méritait punition, furent chassées du royaume. On doit compter la reine mère au nombre des proscrits. Edouard tint un conseil à Gloucester : il en partit accompagné de Godwin, de Leofric, et de Siward, se rendit en hâte à Winchester, s'empara des trésors de cette princesse, et enleva tous les troupeaux et les blés des terres qui formaient son douaire (1). Le lecteur aura déjà remarqué plusieurs exemples de cette espèce d'exécution militaire; mais on ne connaît nullement le motif qui rendit Emma victime de celle-ci. Les indigènes la haïssaient à cause de sa partialité pour les Danois. Les richesses qu'elle accumulait avec soin, avaient toujours été aux ordres de ses plus jeunes enfants, tandis que les fils qu'elle avait eus d'Ethelred souffraient toutes les privations de la pauvreté. Selon toute probabilité, son opposition avait empêché la réussite de la descente d'Edouard, après la mort de Canute : on a même insinué qu'elle n'était pas étrangère au meurtre d'Alfred (2). Son antipathie pour le

---

(1) Chron. sax. 157. Chron. Lamb. ad ann. 1043.

(2) C'est encore une assertion du moine de Winchester, qui rapporte toutes les fables. Ang. Sac. 1292. Mais il paraît qu'elle est fondée sur un propos d'Edouard, mentionné au règne de ce prince.

roi s'était fait apercevoir dès son avènement au trône, et elle lui refusa obstinément tout secours pécuniaire (1). Mais quelles que soient les causes qui motivèrent cet acte de rigueur, le caractère d'Edouard et la sanction de son conseil portent à croire qu'il n'a pas été trop légèrement adopté. On permit cependant à la reine mère de conserver son douaire, et de résider à Winchester, où elle mourut en 1052.

Tandis qu'Edouard s'occupait à consolider son pouvoir dans l'intérieur, un formidable concurrent s'élevait dans le nord. Hardicanute, quand il régnait en Danemarck, avait souvent fait la guerre à Magnus, conquérant de la Norwège; et les deux princes, fatigués d'une lutte inutile, avaient traité de la paix, sous la condition précaire, mais cependant assez usitée, que celui qui survivrait hériterait des possessions de l'autre, après le décès de celui-ci. A la mort de Hardicanute, Magnus s'empara du Danemarck. Mais cela ne fut pas suffisant pour satisfaire son ambition; il demanda aussi la couronne d'Angleterre, alléguant que, puisque Hardicanute l'avait portée, elle était de droit incluse dans les provisions du traité. Edouard fit à ses envoyés une réponse pleine de sens et de résolution. «Il possédait, dit-il, la couronne d'Angle-

(1) Chron. Lamb. ad ann. 1043.

»terre, comme descendant des monarques an-»glais : il avait été appelé à la porter par le »choix libre du peuple, et il ne l'abandonnerait »qu'avec la vie.» Magnus menaçait de soutenir ses prétentions de toute la puissance du Danemarck et de la Norwège; et Edouard, afin de résister à l'invasion, équipa une flotte nombreuse à Sandwich. Mais Magnus fut retenu dans son royaume pour défendre son propre territoire contre les efforts de son rival Sweyn, fils d'Ulfr et d'Althritha, sœur de Canute. Sweyn fut défait; et sa cause paraissait désespérée, quand la mort inattendue de Magnus le porta sur le trône. Harold, neveu d'Olave, s'empara immédiatement de la Norwège. Il engagea les hostilités contre Sweyn; et les deux princes sollicitèrent en vain le secours du roi d'Angleterre. Sweyn lui avait jadis demandé cinquante vaisseaux, pour se défendre contre Magnus; il lui en demandait actuellement le même nombre contre Harold. Quoique ses requêtes fussent appuyées de toute l'influence de Godwin, qui avait épousé Gitta, sa tante, le witena-gemot donna un refus formel dans les deux occasions (1).

On peut inférer, du peu de succès de Godwin dans ces circonstances, que les autres nobles,

(1) Chron. Lamb. ad ann. 1046, 1049. Malm. 60. Mailros, 157. Snorre, 38.

alarmés de son influence croissante, s'étaient ligués pour s'opposer à ses desseins et miner secrètement sa puissance. Ses fils, en effet, outre leurs dignités personnelles, occupaient une place très distinguée dans les affections d'Edouard (1), et sa fille avait été couronnée reine d'Angleterre. Nos anciens chroniqueurs, ennemis marqués de sa famille, n'ont pourtant pas été insensibles au mérite d'Edithe; c'était, selon leur expression, la rose qui fleurit au milieu des épines. Ses mœurs et sa conduite ne laissaient apercevoir aucune trace de cette barbarie qu'on remarquait dans le caractère de son père et de ses frères. Les qualités de son esprit relevaient encore les perfections de sa personne. On a fait un grand éloge de sa douceur, de sa piété, de sa générosité; et, ce qui était fort rare alors chez les femmes, elle avait des connaissances littéraires assez étendues (2). Quand Edouard fut importuné par ses conseillers afin de se marier, il apprit à Edithe qu'il s'était lié pour la vie par un vœu de continence;

(1) Ils étaient : « *thæs cynges dyrlingas.* » Chron. Lamb. ad ann. 1052.

(2) Ingulf. 62. Cet écrivain raconte que, lorsqu'il était enfant, Edithe l'arrêtait souvent quand il sortait de l'école, lui faisait répéter sa leçon, l'interrogeait sur la grammaire et la logique, lui donnait en récompense quelques pièces d'argent, et l'envoyait à l'office. Ibid.

mais il lui offrit de la placer à ses côtés sur le trône, sous condition qu'elle ne l'obligerait point à rompre son serment. La cérémonie nuptiale fut célébrée en 1044 (1).

La puissance des Godwins reçut son premier ébranlement des passions effrénées de Sweyn, l'aîné des cinq frères. Il avait violé Edgive, abbesse de Leominster; et la piété d'Edouard indigné l'avait condamné au bannissement. Le proscrit embrassa la profession de roi de la mer, et ses pirateries le rendirent bientôt riche et puissant. Las, enfin, d'errer sur l'Océan, il revint en Angleterre, envoya ses soumissions au roi, et en obtint une promesse de pardon. Mais son frère Harold, et Beorn son cousin, qui avaient probablement intérêt à son exil, mirent à l'exécution de cette promesse une opposition inattendue. Cet outrage lui inspira le désir de la vengeance; mais il voulut le cacher sous le masque de l'amitié. A la demande de l'empereur Henry, Edouard avait équipé une flotte nombreuse pour s'opposer aux entreprises de Baudouin, comte de Flandre. Cet armement fut divisé en deux escadres, dont l'une mouilla à Sandwich, sous les ordres immédiats du roi, et l'autre à Pevensey, sous ceux du comte Godwin. Sweyn, cachant son dessein véritable, visita son

(1) Chron. sax. 157. West. 212.

père à Pevensey, se réconcilia en apparence avec Beorn, et obtint de ce thane qu'il retirerait son opposition. Les deux cousins se rendirent ensemble à Sandwich, dans l'intention avouée de solliciter la clémence royale en faveur du proscrit; mais, dans la route, Beorn fut tout-à-coup saisi par une troupe d'hommes armés, jeté à bord d'un vaisseau à Bosenham, et transporté à Dartmouth, sur la côte de Devon. Les matelots, par l'ordre de Sweyn leur maître, assassinèrent et ensevelirent leur prisonnier. On découvrit par la suite ses ossements, enfouis à une grande profondeur dans la terre, et on les plaça près de ceux de son oncle Canute, à Winchester. Les assassins firent voile pour Bruges, et trouvèrent un asile sous la protection de Baudouin, comte de Flandre, qui avait fait sa paix avec l'empereur (1).

Il paraît étrange qu'après avoir ainsi aggravé le crime, Sweyn ait nourri l'espoir d'obtenir son pardon, et plus étrange encore qu'il l'ait obtenu. Mais le temps émoussa le ressentiment d'Edouard ; la pitié ou le souvenir de son ancienne amitié, peut-être encore la crainte de s'aliéner une puissante famille, le portèrent, sur la sollicitation de l'évêque de Worcester, à rendre au proscrit ses biens et ses dignités. Mais

(1) Chron. sax. 160. Chron. Lamb. ad ann. 1050. Flor. 626.

bientôt les Godwins eurent la nouvelle imprudence de braver l'autorité royale, et de se mettre en butte à la haine de la nation. Ils étaient jaloux de la part que les Normands avaient acquise à la faveur du roi. Edouard, en effet, durant son cruel et long bannissement, avait pris quelque goût pour les mœurs et les habitants du pays où l'on avait adouci ses privations et protégé son existence. La reconnaissance du monarque avait accueilli tous ceux qui s'étaient attachés à la fortune de l'exilé. Plusieurs devaient à sa bonté de vastes domaines. Radulf en avait reçu le comté d'Hereford; il avait également donné un comté à Odda, dans une autre partie du royaume. Ulf avait été fait évêque de Dorchester; Robert, évêque de Londres et ensuite de Canterbury; et les deux premiers siéges vacants étaient promis aux chapelains du roi, William et Wulfhelm. Tandis que la plupart des courtisans imitaient, pour plaire au roi, et adoptaient les coutumes et même le langage des Normands, les Godwins se déclarèrent ouvertement leurs ennemis, et épièrent soigneusement l'occasion de les faire expulser du royaume (1). En 1051, il arriva qu'Eustache, comte de Boulogne, qui avait épousé la sœur d'Edouard,

(1) Ingulf. 62.

vint visiter son beau-frère (1). Sa suite se prit de querelle avec les bourgeois de Douvres (ville qui appartenait à Godwin); vingt Anglais et un nombre à peu près égal de Français furent tués; le comte lui-même, qui s'échappa, ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. On a diversement attribué cette rixe sanglante, au hasard, à l'insolence des étrangers, ou à l'inhospitalité des gens de la ville; mais comme Godwin et Eustache étaient ennemis, il y a lieu de croire que si la querelle ne s'engagea pas de propos délibéré, la haine que se portaient les deux lords accrut au moins la fureur de leurs partisans. Eustache s'empressa de porter plainte au roi de cet outrage, et Godwin reçut l'ordre de châtier l'insolence de ses gens. Le comte dédaigna d'obéir: ses deux fils applaudirent au caractère de leur père, et résolurent de saisir cette occasion pour exciter l'animosité de la nation contre les favoris étrangers. Trois armées, levées dans les trois comtés de Godwin, de Sweyn et de Harold, marchèrent vers Longtree dans le Glocestershire, afin de punir, à ce qu'ils disaient, les dépréda-

(1) La sœur du roi s'appelait Goda; elle avait été mariée à Walter ou Gauthier, comte de Mantes, et lui avait donné un fils, ce même Radulf, à qui Edouard conféra le comté de Hereford. Après la mort de Walter, elle épousa Eustache. Malm. 45.

tions commises sur les terres de Harold par la garnison française du château de Hereford (1). Mais Edouard, qui se trouvait à Gloucester, ne se laissa pas décevoir par ce grossier prétexte : il appela à son aide Radulf, Leofric et Siward, et fut bientôt en état d'intimider ses adversaires. Les troupes demandèrent d'elles-mêmes à être conduites contre les comtes insurgés ; et le plus beau sang d'Angleterre, dit la chronique, eût été répandu, si la sagesse de Leofric n'eût suggéré des mesures moins sévères à Edouard, qui eut la modération de les adopter. On proposa de convoquer le witena-gemot, et de s'en référer, sur toutes les contestations, à la décision de cette assemblée. Godwin n'osa pas se refuser à une si juste proposition, et l'on se donna mutuellement des otages, comme si les parties eussent été de même rang. Au jour marqué, l'équinoxe d'automne, Edouard entra dans Londres à la tête de la plus puissante armée qu'on eût vue depuis long-temps. Godwin prit en même

(1) Les Normands qui avaient suivi Edouard bâtirent des châteaux sur leurs terres, d'après la coutume de leur propre pays. Ainsi nous trouvons, outre le château de Hereford, le château de Robert, celui de Pentecoste, etc. Chron. sax. 163, 167. Chron Lamb. 1052. Les étrangers qui en formaient la garnison sont appelés indifféremment Français ou Weliscmen (Gaulois). Ce dernier terme a occasioné quelque confusion, à raison de sa similitude avec le mot *Welshmen*.

temps possession de Southwark (1) avec un corps nombreux de vassaux. Mais toute l'influence du comte céda au respect que fit naître la majesté royale, et à la crainte qu'inspirait la supériorité des forces du monarque. L'armée insurgée se dissipa graduellement, et Sweyn crut prudent de fuir dans la nuit qui précéda le jour marqué pour l'information relative au meurtre de Beorn. On le déclara solennellement hors la loi (outlaw). Les thanes qui relevaient de Godwin et de Harold jurèrent fidélité au roi ; et les deux comtes reçurent l'ordre de se laver des accusations qui pesaient sur eux, par le serment de douze témoins ou cautions, qui attesteraient leur innocence devant l'assemblée des witans. Ils crurent devoir prendre la précaution de demander des otages pour leur sûreté; mais on les leur refusa ignominieusement : on leur accorda seulement cinq jours pour établir la preuve de leur innocence ou quitter le royaume. Godwin, sa femme et ses trois fils, Sweyn, Tostig et Gurth, allèrent se placer sous la protection du comte de Flandre ; Harold et son frère Leofwin partirent pour Bristol, s'embarquèrent sur un vaisseau appartenant à Sweyn, et relâchèrent en Irlande avec beaucoup de difficulté (2). La

(1) Actuellement faubourg de Londres.
(*Note du traducteur.*)

(2) Chron. sax. 163, 164. Chron. Lamb. ad ann. 1052.

reine fut enveloppée dans la commune disgrâce de sa famille : le roi saisit ses terres, et l'on confia sa personne à la garde de la sœur d'Edouard, abbesse de Wherwell. Quelques écrivains affirment qu'elle fut traitée avec une grande sévérité; mais un historien contemporain nous assure qu'on la conduisit avec une pompe toute royale au monastère désigné pour sa résidence, et qu'on l'informa, de plus, que son exil n'était qu'une mesure de précaution temporaire (1).

Dès le commencement de cette insurrection, les favoris étrangers avaient tremblé pour leur sûreté; et, sur leur avis, Edouard avait sollicité l'assistance de Guillaume, duc de Normandie. La tranquillité était à peine rétablie, que ce prince, à la tête d'une flotte puissante, parut sur la côte d'Angleterre. Comme on n'avait pas besoin de ses services militaires, il débarqua avec une brillante suite de chevaliers, fut très bien reçu par le roi, visita quelques unes des maisons de campagne royales, et s'en retourna comblé de présents magnifiques. On a prétendu que le but réel de cette entrevue concernait la succession future de Guillaume à la couronne d'Angleterre; mais Ingulf, qui accompagna ce

---

(1) L'auteur de la vie d'Edouard, cité par Stowe, p. 96. Son autorité est la meilleure, puisqu'il dédie son ouvrage à Edithe elle-même. Ibid.

prince à son retour en Normandie, et qui fut quelques années son secrétaire intime, nous assure que l'idée de succéder à Edouard au trône d'Angleterre ne s'était pas encore présentée à son esprit (1).

Cependant Godwin était à Bruges, et ne s'abandonnait pas au désespoir; il passa l'hiver à mûrir ses projets de vengeance. Quelques jours avant le milieu de l'été, il se mit en mer avec une petite escadre, tandis que la flotte nombreuse de Sandwich, sous les ordres des comtes Radulf et Odde épiait tous ses mouvements. Le proscrit n'avait point prévu ce danger; mais il se sauva pendant une tempête, et retourna précipitamment à son premier asile. Les commandants de la flotte royale reçurent leur démission, à raison de leur négligence; et tandis que le conseil s'agitait, afin de leur désigner des successeurs, les matelots (tant était faible à cette époque la discipline des marins) se retirèrent respectivement chez eux. La dispersion de cette flotte encouragea Godwin à renouveler sa tentative : il fut rejoint, dans le détroit de la Manche, par Harold qui revenait d'Irlande : leurs escadres s'étant réunies, ils pillèrent les côtes, enlevèrent les vaisseaux de différents ports, remontèrent la Tamise, et passè-

(1) Ingulf. 65. Flor. 627. Hemmingford, 456. Chron. Lamb. ad ann. 1052.

rent sous l'arche sud du pont de Londres. La flotte royale, composée de cinquante voiles, était rangée près de la rive opposée, et une puissante armée bordait la rive gauche. Godwin envoya sa soumission au roi, qui la repoussa sévèrement. Mais sa résolution céda graduellement à l'adresse de Stigand, qui lui fit entendre que son armée ne voudrait pas répandre le sang de ses compatriotes, et que c'était une folie de sacrifier l'amour de ses sujets aux intérêts de quelques Normands. Il arracha enfin au roi, mais à son grand regret, le pouvoir de négocier avec Godwin, et dès ce moment les étrangers perdirent courage et s'enfuirent. Robert, archevêque de Canterbury, et Ulf, évêque de Dorchester, montant à cheval, prirent leur chemin à travers l'ennemi, se rendirent à Ness en Essex, et, s'emparant d'une petite barque en mauvais état, ils se confièrent à la fureur des vagues. Les autres se dispersèrent sur différentes directions, et par le secours d'Edouard s'échappèrent sains et saufs, quoique forcés à quitter le royaume. Leur fuite détruisit le principal obstacle qui s'opposait à un accommodement. Godwin reçut la permission d'aller voir le roi. Il rejeta sur les Normands tout le blâme des dernières dissensions, protesta solennellement de son innocence et de celle de ses enfants, et livra comme garants de sa loyauté son fils Wulfnoth et son neveu Ha-

con. Edouard le reçut avec bonté: mais, pour plus de sécurité, il confia les otages à la garde de Guillaume de Normandie. Les favoris étrangers furent proscrits par un décret du grand conseil : Godwin et Harold recouvrèrent leurs comtés, et Edithe, rappelée de sa prison, remonta sur le trône (1). Mais Edouard se montra inexorable envers Sweyn. Il s'était rendu coupable du meurtre le plus atroce et le plus perfide, et se voyant enfin abandonné de sa famille, il se soumit à la discipline des canons ecclésiastiques. Il se rendit à pied, sous l'habit de pèlerin, de Flandre en Palestine, visita les saints lieux avec des larmes de componction, et finit, à son retour, sa pénitence et sa vie dans la province de Lycia (2).

Les services du négociateur ne furent pas oubliés par les Godwins. Il avait chassé l'archevêque Robert, il succéda aux dignités de ce prélat. Sans éducation, sans aucune des vertus nécessaires à sa profession, et vivant toutefois à la cour d'un monarque religieux, Stigand parvint aux plus hautes dignités de l'église d'Angleterre. Il avait pour tout mérite une extrême aptitude à l'intrigue, et possèdait le talent de profiter de l'occasion. Canute l'avait jadis distingué, et l'avait placé au rang de ses chapelains royaux. Il devint évêque

(1) Chron. sax. 165-168. Flor. 627, 628.
(2) Malm. 46.

d'Helmstan par l'intervention de ses amis et le secours des présents : d'Helmstan il passa successivement aux siéges de Selsey et de Winchester, et obtint enfin le grand objet de son ambition, l'archevêché de Canterbury. A son extrême mortification, il ne put jamais persuader au pape Léon IX qu'une église pouvait être vacante tandis que son évêque vivait et qu'il se refusait à céder ses droits (1). Mais la vigilance de Stigand ne s'endormit jamais : Jean de Velitra, sous le nom de Benoît, ayant usurpé la papauté durant quelques mois, ne fit aucune difficulté d'envoyer le pallium à un intrus ; mais Benoît fut bientôt expulsé, et Alexandre II suspendit Stigand de l'exercice de ses fonctions épiscopales. Cependant, sous la protection de Harold, il parvint à tromper la simplicité d'Edouard, et son avarice absorba tout à la fois les revenus des églises de Canterbury et de Winchester, et ceux des monastères de Saint-Augustin, de Saint-Alban, d'Ely et de Glastonbery (2).

Godwin ne survécut pas long-temps à la disgrâce de ses ennemis. (1053.) Il mourut le jour de

(1) Robert était allé à Rome, et à son retour, avec une lettre du pape, il mourut à Jumiéges, abbaye de Normandie. Malm. 46.

(2) Chron. sax. 157, 158, 168, 170. Hist. Elien. 515. Mail. 158. Spel. Con. 628. Vit. S. Wulst. 251. Guil. Pict. 105. Ing. 69. Malm. 116.

Pâques; et la malignité de l'esprit de parti inventa l'histoire suivante, pour persuader que sa mort était un jugement visible du ciel porté sur le meurtrier d'Alfred. Il était, dit-on, assis à table avec le roi : « Voyez, » s'écria-t-il en désignant un serviteur qui venait de faire un faux pas, et de se soutenir avec l'autre pied, « Voyez, » comme un frère en aide un autre! » « Oui, » reprit Edouard, regardant sévèrement le comte; « et si Alfred vivait encore, il pourrait aussi me » secourir. » Godwin sentit le reproche, protesta hautement de son innocence, et demanda au ciel par les plus solennelles imprécations, s'il était coupable, de mourir à l'instant où il allait manger le morceau qu'il tenait à la main. Il le porta à sa bouche et expira immédiatement (1). Tel est le conte qui s'accrédita. Cependant, lorsqu'on publia cet évènement pour la première fois, on ne parla nullement de l'incident qui l'avait précédé ni de la remarque d'Edouard (2). Le seul fait réel est que Godwin, le lundi de Pâques, tomba sans connaissance à la table royale; qu'il fut porté par ses trois fils dans la chambre du roi, et qu'après avoir souffert plusieurs jours

---

(1) Higden, 280. Rudborn, 239. West. 215. Brompt, 942, selon lequel la personne qui fit le faux pas était Harold, fils de Godwin, et échanson du roi.

(2) Ingulf. 66. Malm. 45.

de grandes douleurs, il mourut le jeudi suivant (1). Son comté fut donné à Harold; celui de Harold passa à Alfgar, fils de Leofric.

Presque tous nos historiens ont décrit en traits de sang le caractère de ce puissant comte; ils le dépeignent comme un monstre de cruauté, de duplicité et d'ambition. Mais on ajoutera peu de foi à leur récits, si l'on observe qu'ils ont écrit après la conquête, époque où l'on employait tous les artifices possibles pour persuader aux Anglais que l'homme qui avait précipité du trône le prince normand était, par ses propres crimes et ceux de son père, indigne de le posséder. On peut opposer à leur diffamation le panégyrique du biographe d'Edouard, qui dédia son ouvrage à Edithe. S'il faut l'en croire, le comte avait été le père du peuple, et l'appui de la nation. Il était bon, généreux, compatissant, sage et vertueux; mais les hommes séditieux et turbulents redoutaient la sévérité de sa justice, et tremblaient devant lui comme à l'aspect du lion. Les Anglais pleurèrent sa mort comme une calamité publique, et ne virent de consolation que dans son fils Harold, héritier de ses vertus et de ses dignités (2). On trouvera sans doute la vérité entre les éloges exa-

(1) Chron. sax. 168. Mailros, 158. Flor. 628.

(2) Vit. Ed. apud How. 97. Ces récits contradictoires ont rendu Malmsbury si perplexe qu'il ne sait ce que l'on doit croire ni ce que l'on doit rejeter.

gérés d'un parti et les invectives sans mesure de l'autre.

Quoique les derniers troubles eussent interrompu la tranquillité générale, ils s'étaient apaisés sans effusion de sang, et n'avaient causé au peuple aucun tort considérable. Les grandes calamités du règne d'Edouard furent la peste et la famine, qui ravagèrent successivement, à cette époque, toutes les parties de l'Europe. L'agriculture était encore dans l'enfance ; chaque saison défavorable était suivie d'une année de disette ; et comme le commerce entre les nations était difficile et peu sûr, l'abondance d'un peuple ne pouvait suppléer aux besoins d'un autre. Les chroniqueurs du temps se plaignent fréquemment de l'inclémence des saisons, des tremblements de terre qui jetèrent une fois l'alarme à Derby et à Worcester, de la détresse causée par la rareté des vivres, des maladies contagieuses qui affligèrent non seulement les troupeaux, mais encore la race humaine (1). Le cœur bienveillant d'Edouard compatissait aux misères de son peuple, et il saisissait avidement tous les moyens

(1) Chron. sax. 157, 169. Chron. Lamb. ad ann. 1049, 1059. Mailros, 157. Dans l'année 1049, on nous dit que le feu sauvage détruisit beaucoup de blé et plusieurs fermes du comté de Derby (Chron. Lamb. ad ann.), ou, comme on le nomme dans la Chronique de Mailros, le feu des bois. (Ignis acrius, vulgò dictus silvaticus.) Mail. 157.

qui s'offraient pour détruire ou adoucir ses souffrances. Le dane-gelt, ou tribut des Danois, se payait depuis trente-huit ans, et formait une portion considérable du revenu royal. Le roi résolut, en 1051, de sacrifier ce revenu au soulagement de son peuple, qui reçut l'abolition de cet odieux impôt avec les démonstrations de la plus profonde gratitude. Dans une autre circonstance, ses nobles ayant levé une forte somme sur leurs vassaux, et l'ayant prié d'accepter ce présent libre de ses sujets fidèles, il le refusa comme arraché au labeur du pauvre, et le fit restituer aux gens qui y avaient contribué (1).

La seule guerre étrangère dans laquelle le roi ait été engagé fut entreprise contre un usurpateur dont le génie de Shakspeare a immortalisé l'infamie. En 1039, Macbeth assassina Duncan, roi d'Écosse. Un prince tombé violemment du trône de ses pères pouvait justement réclamer la compassion d'Edouard; et Malcolm, fils de Duncan, reçut de lui la permission de recouvrer ses droits à l'aide d'une armée anglaise. (1054.) Tous les efforts, durant quinze années, se brisèrent contre la puissance du meurtrier; et le prince fugitif alla résider près de son oncle Siward, comte de Northumberland. Mais quand Macduff, le thane de Fife, déploya l'étendard royal, Malcolm se hâta de se joindre

(1) Ing. 65. Mailros, 157. How. 256.

aux insurgés : Siward l'accompagna avec des forces puissantes ; et la victoire de Lanfanan, dans l'Aberdeenshire, où Macbeth fut tué, replaça la couronne sur la tête du légitime héritier. Le fils de Siward fut un de ceux qui périrent dans le combat. Siward s'enquit avec anxiété de quelle manière le jeune prince avait succombé; et quand on l'assura qu'il n'avait été blessé que par-devant, il s'écria qu'il était satisfait, et qu'il ne demandait pour lui-même qu'un pareil destin. Peu de temps après son retour, Siward, attaqué d'une maladie qui devint mortelle, déclara qu'il voulait mourir en guerrier, comme il avait vécu; et, se faisant apporter ses armes, il se leva debout sur son lit, et rendit le dernier soupir en se penchant sur sa lance (1). Son fils Waltheof était

---

(1) On me permettra d'observer qu'au sujet de cet évènement lord Hailes (Annales d'Écosse, p. 2) paraît avoir omis les points établis par nos plus anciens historiens. Il nous dit que « Siward, avec l'approbation de son souverain, conduisit les Northumbres au secours de Malcolm, mais ne vécut pas assez pour voir l'issue de son entreprise. » Ils rapportent qu'il défit Macbeth et plaça Malcolm sur le trône, ainsi qu'Edouard l'avait ordonné. Siwardus, jussu regis Edwardi, et equestri exercitu et classe validâ Scottiam adiit, et cum rege Scottorum Macbethâ prælium commisit, ac multis millibus Scottorum et Normannis omnibus, quorum suprà mentionem fecimus, occisis, illum fugavit, et Malcolmum, ut rex jusserat, regem constituit. Sim. Dun. 187 ; Florence, p. 629, répète les mêmes mots ; Mailros, p. 158, a le même sens.

trop jeune pour exercer l'autorité de son père, et le comté fut donné à Tostig, frère de Harold.

Tandis que le comte de Nothumberland était encore en Écosse, le feu de la guerre civile éclatait en Angleterre. Cette guerre paraît avoir été fomentée par la jalousie de Harold, qui ne voyait pas sans indignation que le comté qu'il avait abandonné pour celui de Godwin était donné à une famille rivale, celle de Leofric. Alfgar fut accusé, dans le witena-gemot, de trahison « contre son roi et son pays. » La plupart de nos chroniqueurs attestent son innocence (1). Un écrivain, qui semble dévoué aux intérêts de Harold, déclare que son crime était établi d'une manière évidente (2). Mis hors la loi par jugement du conseil, Alfgar s'enfuit en Irlande, sollicita l'assistance d'un roi de la mer du Nord, fut rejoint par Griffith, prince de Galles, et inonda le comté d'Hereford de ses auxiliaires gallois et

---

Voyez aussi Malmsbury, Macbetha vitâ regnoque spoliavit, Malcolmum regem instituit; f. 44. Huntingdon, regem bello vicit, regnum totum destruxit, destructum sibi subjugavit; f. 209. Chronique saxonne de Lambard. « Siward entra en Écosse avec une puissante armée; il avait des forces de terre et de mer : il livra bataille aux Écossais, mit en fuite le roi Macbeth, tua tout le bétail dans la campagne, et y ramassa plus de butin qu'aucun homme n'en fit jamais. » Chron. Lamb. ad ann. 1054.

(1) Ing. 66. Mail. 158. Flor. 629.

(2) Chron. sax. 169.

norwégiens. Le comte Radulf et sa suite s'enfuirent à la première attaque; la ville d'Hereford fut prise et pillée, quatre cents habitants furent tués, et la cathédrale ainsi que les principaux édifices livrés aux flammes. Pressé de venger cet outrage, le roi rassembla une armée à Glocester; et Harold, qui en reçut le commandement, repoussa les assaillants dans les retranchements de Snowdon. Une négociation fut ouverte, et Alfgar rentra dans ses dignités. Les alliés marchèrent immédiatement à Leicester; et Leofric, qui paraît être resté tranquille spectateur du débat, s'engagea, par crainte ou par reconnaissance, à récompenser les services qui avaient amené cette conclusion. (1057.) Mais Leofric mourut bientôt après, et Alfgar hérita des dignités de son père. On fit alors revivre d'anciens soupçons et des accusations qui semblaient oubliées : Alfgar perdit une seconde fois son comté, et fut une seconde fois réhabilité par les armes de Griffith et des Norwégiens. Mais il jouit à peine une année de son triomphe. A sa mort, il laissa deux fils, Morcar et Edwin, dont le sort déplorable mérite la pitié du lecteur (1).

(1063.) La mort d'Alfgar exposa Griffith au juste ressentiment d'Harold. Le prince gallois et ses sujets méritaient depuis long-temps

(1) Ing. 66. Mail. 158. Flor. 629, 630.

les noms et les châtiments dus aux brigands et aux assassins. De leurs retraites, dans les montagnes, ils s'élançaient tous les ans sur les habitants des frontières; dans ces incursions, ils ne se plaisaient qu'au pillage, au meurtre et à l'incendie, et la célérité de leur fuite éludait les poursuites de la vengeance, Lorsque Rhèse, frère de Griffith, tomba dans les mains des Anglais, le débonnaire Edouard lui-même, qu'aucune offense ne pouvait irriter (1), ordonna de le mettre à mort, et le roi chargea Harold d'infliger de rigoureuses punitions à ces brigands déterminés. Las des difficultés qui naissaient de la nature du pays et de la prompte fuite de l'ennemi, Harold choisit un corps de jeunes gens vigoureux et actifs, changea leurs armes ordinaires contre des armes moins pesantes et de moindre dimension. Il leur donna, pour la défense, des casques et des targes (boucliers) de cuir durci. Au milieu de l'hiver, il tenta, par un mouvement inopiné, de surprendre Griffith; mais le prince s'échappa, tandis que les habitations et les vaisseaux devenaient la proie des flammes. Au commencement de l'été, Tostig entra dans le nord du pays de Galles, avec un corps de cavalerie; Harold conduisit ses troupes par mer, et les débarqua sur la côte. L'infatigable comte,

(1) Malm. 44

qui marchait toujours à pied, et qui vivait comme le dernier de ses compagnons, traversa la contrée dans toutes les directions. Ni les montagnes, ni les marais ne purent soustraire les Gallois à la poursuite de leur ennemi. Partout où ils offrirent quelque résistance, Harold fut vainqueur; et pour perpétuer le souvenir de chaque victoire, il fit élever des pyramides en pierre, avec l'inscription : « Ici vainquit Harold. » Les habitants, accablés et consternés, demandèrent grâce, et, comme offrande de paix, envoyèrent au conquérant la tête de Griffith. Harold revint en triomphe près d'Edouard : on présenta au monarque anglais la tête du Gallois (Welshman), avec la proue et les ornements de son navire; deux de ses frères, utérins, Blethgent et Rigwatlan, rendirent foi et hommage, et s'engagèrent à payer l'ancien tribut. Une loi condamna tout Gallois trouvé en armes dans l'est des digues d'Offa à perdre la main droite; et les montagnards, instruits enfin par une fatale expérience, respectèrent, durant les quatre règnes suivants, le territoire de leurs voisins (1).

(1) Gir. Camb. in Ang. sac. II, 541. Ingulf. 68. Chron. Lamb. ad ann. 1063. La Chronique dit que les princes welsh ou gallois rendirent foi et hommage et donnèrent des otages au roi et au comte. Pourquoi au comte? Était-il désigné comme successeur d'Edouard, ou devenaient-ils ses vassaux? A la même époque, et par la même autorité, Meredith fut nommé prince du pays sud de Galles. Powell. 103.

La coutume des pélerinages existait parmi lès Anglo-Saxons, depuis l'époque de leur conversion au christianisme. Durant le règne d'Edouard, il ne se passa presque pas d'année que des évêques, des thanes ou des abbés n'allassent à Rome pour faire leurs dévotions aux tombeaux des apôtres. La piété ou la curiosité d'Aldred, évêque de Worcester, l'engagea à entreprendre un plus long voyage. Il traversa l'Allemagne et la Hongrie, arriva à Jérusalem; et, en mémoire de sa visite au sépulcre du Sauveur, il fit l'offrande d'un calice d'or du poids de cinq marcs (1). Edouard, plein de l'esprit qui animait ses sujets, avait fait vœu de visiter, comme ses prédécesseurs Canute et Ethelwulf, la chaire apostolique. Mais les witans s'opposèrent à ce dessein, par le motif que le roi n'ayant pas d'enfants, les dangers de la route pouvaient exposer la nation à tous les maux qu'entraîne une succession royale disputée (2). Cette objection ramena les pensées d'Édouard sur un neveu qui portait le même nom que lui, le fils exilé de son frère Edmond. On envoya une ambassade honorable pour le demander à l'empereur Henri III, qui lui avait donné en mariage une princesse de sa famille (3). Le jeune Edouard revint à Londres avec Agathe,

(1) Chron. Lamb. ad ann. 1058.
(2) Spelm. Con. 628.
(3) Il s'est élevé quelque difficulté au sujet de son mariage,

sa femme, et ses enfants Edgar, Marguerite et Christine. Le peuple le reçut avec les plus vives démonstrations de joie, et fut soudain plongé dans le deuil par sa mort inopinée. Il y a quelque chose de mystérieux dans le sort de ce prince. Il était naturel qu'Edouard désirât embrasser un neveu qui, comme lui-même, et pour la même raison, avait passé la plus grande partie de ses jours en exil, et que ce monarque venait de choisir précisément pour perpétuer sur le trône la race de Cerdic. Cependant, de l'heure de son arrivée à celle de sa mort, on parvint adroitement à l'éloigner du roi; circonstance qui justifierait presque le soupçon que Harold l'avait regardé comme un obstacle trop dangereux au succès de ses projets futurs (1).

Par une longue suite d'événements, ce comte

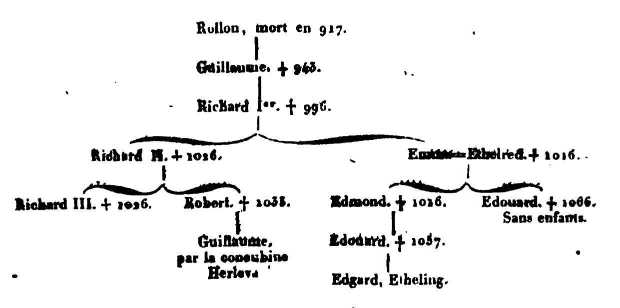
---

mais cela seulement par une erreur qui s'est glissée dans le texte imprimé d'Ailred : Rex Hungarorum Edvardo filiam germani *sui* Henrici imperatoris in matrimonium junxit. 366. *Sui* doit être omis ou changé en Sti, comme le suggère Papebroch. La Chronique de Lambard dit seulement qu'Agathe (ainsi se nommait la princesse) était parente de l'empereur (ad ann. 1057); et en parlant de sa fille Marguerite, il dit que « sa mère alla vers le césar Henri dont elle était parente. » (Ad ann. 1067.) Mais Siméon (170) et Ailred lui-même, dans la même page, affirment expressément qu'elle était fille du frère de l'empereur. Il avait un frère nommé Bruno.

(1) Chron. Lamb. ad ann. 1057.

était devenu le plus puissant des sujets de l'Angleterre. Après la mort d'Edouard (surnommé le proscrit), il ne restait qu'une seule personne entre le trône et lui; ce prétendant se nommait Edgar, fils d'Édouard le proscrit, jeune prince faible de complexion, mais plus encore d'esprit, et dont le droit héréditaire disparut devant son incapacité. Mais, de l'autre côté du détroit, Harold se connaissait un compétiteur plus redoutable dans la personne de Guillaume, duc de Normandie. Il était évident que, par leur naissance, aucun d'eux n'avait à présenter de réclamation. Guillaume était fils naturel de Robert, neveu d'Emma; Harold n'était allié à la famille royale qu'en raison du mariage de sa sœur avec Edouard (1). Leurs titres réels étaient

(1) Pour la satisfaction du lecteur, je placerai ici une courte généalogie de Guillaume, descendant de Rollon, premier duc de Normandie.



L'origine d'Harold ne peut remonter plus haut que son

leur puissance et leur ambition ; et si, dans ce dernier point, Guillaume égalait Harold, il le surpassait dans le premier. Malheureusement pour le comte anglais, un vaisseau, sur lequel il revenait de Bosenham, échoua par accident sur la côte opposée, à l'embouchure de la rivière de Maye, dans le comté de Ponthieu. Une coutume barbare avait investi le seigneur de ce canton du prétendu droit de s'emparer, non seulement des débris du naufrage, mais encore des personnes qui y survivaient ; et l'on n'épargnait ni la prison, ni les menaces, ni la torture pour arracher aux captifs une rançon exorbitante. Harold et ses compagnons, saisis sur le rivage, furent conduits au comte Guy, qui les renferma dans son château de Beaurain. Aucune circonstance ne pouvait être plus favorable aux vues de Guillaume. Il demanda les prisonniers ; on les lui livra à Eu en Normandie, et il reconnut la complaisance de Guy par la donation d'une terre considérable. Harold fut traité à la cour du prince normand avec respect et générosité ; mais on ne lui laissa que l'apparence de la liberté, et il eut bientôt lieu de regretter les donjons de

---

grand-père Wulfnoth, « Child de Sussex. » Son père Godwin avait épousé Gyda, sœur d'Ulfr, beau-frère de Canute. D'après la parenté de Godwin et d'Ulfr, M. Turner a donné, dans le Knytlinge Saga, un récit qui tient plutôt du roman que de l'histoire.

Beaurain. Forcé par la nécessité, il consentit à faire hommage de ses titres et dignités à Guillaume, comme au successeur présumé d'Edouard. Mais la défiance du prince normand ne se contenta pas des vaines cérémonies de l'hommage. Devant une assemblée de ses barons, il contraignit Harold à jurer qu'il emploierait tous ses efforts pour faire admettre les prétentions du duc à la couronne d'Angleterre; qu'il défendrait ses intérêts à la cour d'Edouard, et qu'il recevrait une garnison de Normands dans la forteresse de Douvres. A la fin, comblé de présents, mais le cœur navré, il lui fut permis de quitter le territoire de son rival. Il obtint de la gratitude de Guillaume la délivrance de son neveu Hacon, l'un des otages qu'Edouard avait autrefois exigés de Godwin. Mais Wulfnoth, le second, resta dans les fers, la politique du Normand le regardant comme un gage de la fidélité de son frère (1).

C'est un fait incontestable que Harold fut livré par le comte de Ponthieu, et forcé de promettre foi et hommage à Guillaume. Mais le but qu'il s'était primitivement proposé en se mettant en mer, est un sujet de doute et de recherches. Les

(1) Voyez ce qu'en dit Guillaume de Poitou, à qui des personnes présentes racontèrent les circonstances de ce serment. Guil. Pict. 79, 80, 85.

écrivains normands, et ceux qui les ont suivis, nous disent qu'Edouard, mû par la reconnaissance et attaché à sa parenté, avait désigné Guillaume comme son successeur, et qu'il avait envoyé Harold pour notifier au duc cet arrangement (1). Il n'est certainement pas improbable qu'un tel rapport ait circulé en Normandie, pour justifier la violence qui arracha les serments de Harold. Plusieurs écrivains anglais ont, à ce sujet, rapporté ou inventé différentes versions. S'il faut les en croire, le comte avait eu l'intention de visiter Guillaume, mais dans le dessein de solliciter la liberté des otages Hacon et Wulfnoth (2). On conçoit difficilement qu'un homme, qui ambitionnait la couronne, ait aventuré sa personne et les succès de son entreprise, en se mettant à la merci d'un rival, dans l'unique intention d'obtenir la liberté de deux captifs. Il est plus sage de s'appuyer de l'autorité des écrivains, qui paraissent ignorer ces deux récits, et qui décrivent le voyage de Harold comme une simple excursion le long de la côte, d'où la tempête l'avait entraîné sur les terres inhospitalières de Ponthieu (3).

L'été s'achevait, lorsque le comte revint en An-

---

(1) Guill. Pict. 77. Ord. Vit. 492. Wil. Gemet. 285.
(2) Eadm. 4. Simm. Dunel. 195. Heningford, 456.
(3) Mat. Paris, 2. West. 218. Malm. 52.

gleterre (1). On réclama sur-le-champ ses services contre une insurrection des Northumbres. Tostig avait gouverné cette nation avec toute l'avidité d'un despote et la cruauté d'un barbare. L'année précédente, il avait traîtreusement assassiné deux des thanes les plus nobles, dans son palais d'York. A sa demande, Edith avait également ordonné l'assassinat de Gospatric à la cour d'Edouard; et l'imposition récente d'une taxe extraordinaire, pesant sur tous indistinctement, avait soulevé la population entière contre son gouvernement. Les insurgés surprirent York au commencement d'octobre. Tostig prit la fuite; on pilla ses trésors et son arsenal; ses gardes, au nombre de deux cents, tant Danois qu'Anglais, avec leurs commandants, Amond et Ravenswarth, furent faits prisonniers, conduits hors de la cité, et massacrés de sang-froid sur la rive nord de l'Ouse. Enflés de ces succès, les insurgés élurent, pour comte futur, Morcar, fils d'Alfgar. Ce noble guerrier s'avança jusqu'au sud de Northampton, avec les gens de Lincoln, de Nottingham et du Derbyshire; son frère Edmond le suivit avec ceux de

(1) Aucun écrivain, que je sache, n'a fixé la date de la détention de Harold en Normandie; mais le Poitevin (Guillaume de Poitou) nous apprend que le blé était presque mûr en Bretagne. (Pict. 81, 85.) Il s'agit ici de l'Armorique et non de l'Angleterre. (*Note du traducteur.*)

Leicester et un corps d'auxiliaires gallois. Harold les rencontra près de Northampton. Quand il les interrogea sur la nature de leurs prétentions, ils répondirent qu'ils étaient hommes libres, et qu'ils ne voulaient plus se soumettre lâchement à l'oppression; qu'ils requéraient la confirmation des lois de Canute, et la promotion de Morcar au comté de Northumberland. Harold retourna près du roi, et obtint son assentiment à toutes ces demandes; mais durant son absence, et quand ils partirent, ils pillèrent la contrée, incendièrent les villages, et emmenèrent avec eux plusieurs centaines d'habitants, qu'ils destinèrent à l'esclavage pour la vie, à moins que leurs amis ne payassent leur rançon par la suite. Tostig, mécontent de ce traité, repartit pour Bruges, asile accoutumé de sa famille (1).

Si, dans cette occasion, Harold parut abandonner la cause de son frère, nous devons attribuer sa modération à la terreur qu'inspiraient les insurgés, et à son extrême prudence en tout ce qui pouvait compromettre ses propres intérêts. Le roi penchait vers la tombe, et le succès du comte dépendait de sa présence à Londres, d'un moment de paix, et de la bonne volonté du peuple. Harold rentra dans la métropole le 30 novembre, cinq semaines avant la mort d'Edouard. Le mo-

(1) Chron sax. 171. Chron. Lamb. ad ann. 1065. Flor. 633.

narque eut, avant son décès, la satisfaction d'assister à la dédicace de l'église de Westminster, le premier objet de ses sollicitudes durant ses dernières années. Lorsque le conseil des witans se fut opposé à son voyage de Rome, Léon IX l'avait autorisé à remplacer le pèlerinage, qu'il avait dessein de faire, par une autre œuvre de piété. Dans cette intention, il mit à part le dixième de son revenu, et reprit depuis ses fondations la construction de l'église Saint-Pierre, située à l'extrémité occidentale de la capitale. La veille de Noël, il fut saisi d'une fièvre qui devint promptement mortelle. Il lutta trois jours contre la violence de ses douleurs, tint sa cour à l'accoutumée, et présida le banquet royal avec une gaieté affectée. A la fête des Innocents, jour désigné pour la dédicace de la nouvelle église, il ne put sortir de sa chambre. Toutefois, la cérémonie s'accomplit. Edith se chargea des ornements, et représenta le fondateur royal. Mais l'absence du roi et l'idée de son danger répandirent une profonde tristesse parmi les milliers d'habitants rassemblés pour jouir de ce spectacle. Après avoir langui une semaine, Edouard mourut le 5 janvier, et fut inhumé le jour suivant, avec toute la pompe royale, dans l'église qu'il venait d'élever (1).

---

(1) Chron. sax. 171. Spelm. Con. 628-637. Cum insigni regio. Hist. Ram. 460. Ailred Riev. 398, 399. On peut ici

Si nous jugeons le caractère de ce monarque par le témoignage de l'affection populaire, il faut ranger Edouard parmi les meilleurs princes de son temps. Ses sujets admiraient la bonté de son cœur; ils déplorèrent sa mort par des larmes

---

demander si Edouard, avant sa mort, désigna ou ne désigna pas son successeur. Il est évident qu'il avait jeté les yeux sur son neveu Edouard-le-Banni, comme l'héritier légitime; et qu'à ce sujet il l'avait fait venir de Hongrie en Angleterre. A la mort de ce prince, en 1057, on assure que l'on commença à concevoir des craintes sur la succession, (spes regii sanguinis deinceps deficere cæpit. Ing. 66. Malm. II, 2.) Mais ce ne fut qu'en 1065, la dernière année de son règne, qu'Edouard abandonna l'espérance de placer sur le trône Edgar, le fils de son neveu. (Ing. 68.) On ignorera toujours si, dans cette année, il désigna pour lui succéder Harold ou Guillaume. Ils l'affirmèrent tous les deux; mais il était tellement dans l'intérêt de chacun de le faire croire, qu'on ne peut ajouter foi ni à l'un ni à l'autre. On doit remarquer qu'Ingulf, qui alors était en pèlerinage à Jérusalem, rapporte que Robert de Canterbury, et non Harold, fut envoyé pour annoncer à Guillaume son élévation (p. 68); et certes Ingulf ne devait pas ignorer que Robert avait été chassé d'Angleterre treize ans auparavant. Guillaume de Poitou, (p. 44), autre écrivain contemporain, donne la même mission à Robert, quand, sur l'ordre du witan, il conduisit Wulfnoth et Hacon comme otages à Guillaume. Mais on sait que Robert, au lieu de conduire ces otages, s'enfuit lui-même pour sauver sa vie, et qu'après son départ ce fut Godwin qui les livra. Il se peut que ce soit Robert qui, à son retour en Normandie, ait suggéré à Guillaume l'idée de prétendre à la couronne, mais on ne peut inférer de là qu'il la lui ait offerte par ordre d'Edouard.

et par un deuil sans égal, et transmirent sa mémoire à la postérité comme un objet d'éternelle vénération. Le bonheur de son règne est le thème constant de nos anciens écrivains, quoiqu'il ne déployât à la vérité aucune de ces brillantes qualités qui attirent l'admiration et amènent tous les maux. Il ne pouvait se glorifier des victoires qu'il avait remportées, ni des conquêtes qu'il avait achevées; mais il donna au monde le spectacle intéressant d'un roi qui néglige ses propres intérêts, et se dévoue entièrement au bonheur de son peuple; et si ses travaux pour ramener le règne des lois; si sa vigilance à prévenir les agressions étrangères; si sa constante sollicitude à apaiser les querelles de ses nobles, sollicitude qui fut enfin couronnée de succès, n'empêchèrent pas les malheurs qui survinrent, il fixa du moins la tranquillité publique pour un laps de temps inconnu et inespéré en Angleterre. Il fut pieux, bon, compatissant, père du pauvre, protecteur du faible, aimant mieux donner que recevoir, et trouvant plus de charme à pardonner qu'à punir (1). Sous les princes qui l'avaient précédé, la

(1) On a cité une histoire peu intéressante de Malmsbury, pour prouver que la simplicité du roi tenait de l'état d'enfance, et qu'il était assez ignorant pour ne pas savoir que les rois avaient le pouvoir de punir les offenses. (Hist. des Anglo-Saxons, vol. III, p. 315.) Cette assertion n'est point garantie par l'histoire originale, qui dit simplement qu'E-

force tenait lieu de justice, et l'avidité du souverain appauvrissait le peuple. Mais Edouard mit en vigueur les lois des princes saxons, et dédaigna les richesses arrachées au labeur de ses sujets. Tempéré dans sa nourriture, fuyant l'ostentation, n'aimant guère que les plaisirs de la chasse aux chiens ou aux faucons, il se contenta du domaine patrimonial de la couronne; et se trouva en état d'avancer que, malgré l'abolition du danegelt, source fructueuse de revenu, il possédait plus de richesses que n'en avait eues aucun de ses prédécesseurs. Le principe que le roi n'a jamais tort, lui était appliqué à la lettre par la reconnaissance du peuple, qui, s'il avait à se plaindre de quelque mesure de gouvernement, n'attribuait aucun blâme au monarque, et ne faisait aucun doute que les ministres avaient abusé de sa confiance ou trompé sa crédulité.

Ce fut toutefois pour la mémoire d'Edouard une circonstance favorable d'avoir régné dans l'intervalle écoulé entre la conquête danoise et la conquête normande. Les écrivains ont été entraînés à considérer son caractère avec moins de rigueur, à raison de la haine qu'ils portaient à ses prédécesseurs et à ses successeurs : ils étaient

---

douard dit aigrement à un paysan qui avait rompu des filets qui lui appartenaient. « Je t'en ferai autant, si j'en trouve l'occasion. » Tantumdem tibi nocebo, si potero. Malm. 44.

étrangers, Edouard règnicole; ils avaient conquis la couronne, Edouard l'avait eue par le droit de sa naissance; ils foulaient aux pieds les esclaves qu'ils avaient faits, Edouard ne fut connu de ses compatriotes que par ses bienfaits; il apparut comme une lumière pure au sein de l'obscurité; et quand le peuple, sous le despotisme des rois normands, trouva l'occasion d'exprimer ses véritables désirs, il réclama constamment les lois et les coutumes du bon roi Edouard. Il fut le premier de nos princes qui toucha les gens atteints de scrofules, nommées communément la maladie du roi. La bulle de canonisation délivrée par Alexandre III, un siècle environ après sa mort, lui donna le surnom de Confesseur.

HAROLD.

(1066.) L'etheling Edgard se trouva, par la mort d'Edouard, le dernier survivant dans la ligne masculine de la race de Cerdic. Mais s'il fut un moment question de ses droits, on les abandonna promptement (1). On fit courir le bruit qu'Edouard, sur son lit de mort, avait désigné Harold pour son successeur (2). Il fut proclamé

(1) Quia puer tanto honori minùs idoneus videbatur. Alur. Riev. 366.

(2) J'incline beaucoup à en croire ce rapport, non seule-

roi dans une assemblée de thanes et des citoyens de Londres ; et le jour suivant éclaira à la fois les funérailles du dernier souverain, et le couronnement du nouveau. A raison de la suspension de Stigand, le cérémonial fut accompli par Aldred, archevêque d'York (1) ; et Edgar, au lieu d'être couronné, reçut le titre de comte d'Oxford.

Les comtés du sud donnèrent avec empressement leur adhésion à l'avènement de Harold ; mais l'hésitation des Northumbres l'inquiéta vivement. Leur orgueil se refusait à se laisser lier, par cet acte, à ceux qu'ils regardaient comme leurs inférieurs en qualités guerrières ; et ils cherchaient

ment à cause du témoignage des écrivains anglais (Chron. sax. 171. Hoved. 449. Eadmer, 5. Sim. Dun. 193. Al. Bev. 128. Flor. 633. Hist. Elien. 515), mais encore parceque la vérité en est reconnue par les ennemis de Harold. Edouardi domini ipsius fine. Guill. Pict. 135. Ægrotus princeps concessit. Order. vit. 492.

(1) Ingulf. 68. Flor. 633. Hist. Elien. 515. Sur un fait qui se passa publiquement en Angleterre, il est plus naturel d'ajouter foi aux écrivains du pays qu'aux étrangers. Les Normands disent que Harold fut couronné par Stigand (non sancta consecratione Stigandi. (Guil. Pict. 105); et cette assertion est appuyée par les figures de la tapisserie de Bayeux. (Lancelot, 421.) Mais ils ne nous donnent que les rapports qui prévalaient en Normandie : et Guillaume, jaloux de faire servir la religion de ses sujets à ses propres intérêts, devait chercher à donner crédit au bruit que son rival aurait été couronné par un prélat suspendu de ses fonctions

un chef qui voulût solliciter leur appui, et qui consentît à recevoir la couronne de leurs mains. Harold se hâta de se rendre dans le nord, et se fit accompagner, au lieu d'armée, par Wulstan, le vénérable évêque de Worcester. L'influence du prélat, jointe à la conduite conciliante du roi, gagnèrent le cœur des Northumbres, et assurèrent leur obéissance. Son mariage avec Edithe, fille d'Alfgar, attacha à ses intérêts deux comtes puissants, Morcar et Edwin. (1).

On apprit en Normandie, par le même message, la nouvelle de la mort d'Edouard et celle du couronnement immédiat de Harold. Guillaume assembla son conseil, l'informa de cet évènement, et lui fit connaître sa détermination de poursuivre par les armes ses prétentions à la couronne d'Angleterre. Un héraut fut envoyé vers Harold pour lui rappeler ses anciens serments de fidélité et ses promesses. Le roi répondit que le serment lui avait été arraché par force; que la promesse de lui donner une couronne qui ne lui appartenait pas ne pouvait être obligatoire; qu'il avait été élu roi par le libre suffrage du peuple, et que lorsque viendrait le temps de le prouver, il saurait se montrer digne de ce choix. Cette réponse de Harold au message de Guillaume était attendue d'avance. Tous deux étaient déterminés à

(1) Ang. Sac. II, 353.

en appeler à leur épée; et les Anglais ne furent pas moins étonnés que les Normands des vastes préparatifs qui allaient décider cette importante querelle (1).

Il fut malheureux pour Harold d'avoir en même temps cette guerre contre Guillaume, et d'en soutenir une autre contre son frère Tostig, comte de Northumberland (1), qu'il avait exilé, et dont il s'était fait un adversaire aussi implacable qu'entreprenant. Ce proscrit visita la Normandie, et combina un plan d'opération avec le duc. Il envoya des députés aux princes du Nord, et obtint le secours de Harald Hardrada, roi de Norwège. Il rassembla à Bruges une flotte de soixante voiles, et, pénétrant dans le canal, il commença la guerre, en levant des contributions sur l'île de Wight; mais il se retira à l'approche de son frère, et tournant la pointe sud de l'Angleterre, il se dirigea vers le nord. Edwin le défit à Linde-

(1) Ing. 68. Eadm. 5. Math. Paris. Malm. 56.

(2) Les lecteurs doivent s'apercevoir du changement des noms. Jusqu'à ce moment, nous avons parlé des gens du Nord (northmen) de la Northumbrie, des thanes, etc. Les Normands, le Northumberland, les comtés les remplacent. La fusion des nations et du langage commence à s'opérer pour devenir fixe jusqu'à nos jours. Cela justifie suffisamment le soin que nous avons pris de conserver les dénominations primitives, toutes les fois qu'elles n'avaient pas d'équivalent exact en français. La méthode contraire a souvent produit de graves erreurs. (*Note du traducteur.*)

sey; ses marins l'abandonnèrent dans sa détresse, et Malcolm, roi d'Écosse, lui offrit un asile jusqu'à l'arrivée de son allié le roi de Norwège (1). L'armement de Hardrada ne fut prêt à mettre en mer que vers le mois d'août. Alors le monarque norvégien, confiant la régence de son royaume à son fils Magnus, s'embarqua avec sa famille et une brillante armée, sur une flotte de trois cents voiles. La reine Élisabeth, et ses deux filles, craignant les dangers de la campagne, se firent descendre sur le rivage des Orkneys, et Hardrada, comme on en était convenu, fut rejoint par Tostig, avec un petit nombre de vaisseaux, à l'embouchure de la Tyne. Ils songèrent d'abord à s'emparer d'York, et dans ce dessein, ils entrèrent dans le Humber et remontèrent l'Ouse. Les comtes Edwin et Morcar firent une tentative désespérée pour sauver cette capitale. Le Norwégien avait appuyé son aile droite sur la rivière, la gauche sur un marais. L'impétuosité des Anglais rompit la ligne; mais ils furent enfoncés à leur tour par un corps de troupes fraîches venu de la flotte, et les flots engloutirent plus de fuyards qu'il n'en tomba sous le fer de l'ennemi. Edwin et Morcar s'échappèrent de la ville d'York. Les négociations s'ouvrirent; et l'échange mutuel de cent cinquante otages, annonça que la

(1) Chron. sax. 172. Malm. 52. Hunt. 210. Snorre, III, 146. Ord. Vit. apud Duchesne, 469, 492. Gemetic. 285.

province était cédée conditionnellement aux envahisseurs (1).

Harold ayant complété ses préparatifs, choisit une position entre Pevensey et Hastings, où il attendit avec confiance la descente dont les Normands le menaçaient. L'invasion inattendue de Hardrada déconcerta ses projets. Mais, confiant dans sa fortune, et rassuré par l'état orageux de la mer, il ne perdit pas un moment, marcha contre l'agresseur, et se trouva dans le voisinage d'York quatre jours après la dernière bataille. Hardrada, méprisant ce danger, ou le jugeant mal, avait laissé une partie de ses forces à bord de sa flotte, et marchait avec l'autre, dans le dessein de partager et de régulariser l'état des provinces qu'il venait de conquérir. L'infatigable Harold le troubla dans cette occupation. Surpris, mais non effrayé, le Norwégien envoya trois messagers vers la flotte pour hâter la marche de ses troupes, tandis qu'il se retirait lentement à Stamfordbridge sur le Derwent. Là, il rangea ses guerriers en bataille sur un cercle pressé, mais vide au milieu. L'étendard royal en occupait le centre, la circonférence était garnie de lanciers, et protégée par une ligne ou rempart de javelots fortement fixés en terre, et pointés en avant dans une direction oblique.

---

(1) Chron. sax. 172. Snorre, 153, 155. Flor. 634. Higden, 284.

L'historien islandais a conservé des anecdotes curieuses sur cette célèbre bataille. Hardrada était vêtu d'un manteau bleu, et couvert d'un casque étincelant. En faisant le tour de son cercle, son cheval s'abattit; Harold s'écria : Quel est donc ce capitaine jeté sur la terre? On lui apprit que c'était Hardrada : « Hardrada, reprit » le roi, est un brave guerrier, mais cette chute » semble indiquer que son heure approche. » Peu après, un messager vint, de la part du monarque anglais, offrir à Tostig le comté de Northumberland. « Cette proposition, dit le proscrit, » pouvait m'être faite il y a quelques mois; mais, » si je l'accepte, que donnera mon frère au roi » de Norwège ? — Sept pieds de terre pour sa tom» be, » répondit avec mépris le héraut. Tostig ne voulut pas abandonner son ami.

La cavalerie anglaise avait coutume de charger par masses irrégulieres; quand elle trouvait de la résistance, elle se dispersait pour se réunir sur un point donné. L'ordonnance constante des Norwégiens défia tous les efforts; et Harold, malgré la grande supériorité de ses forces, eût été accablé, si l'ardeur de l'ennemi ne l'eût entraîné à rompre ses rangs, et à poursuivre la cavalerie fugitive. A ce moment les Anglais se précipitèrent dans le passage qui s'ouvrait, et Hardrada fut atteint dans la mêlée par une flèche qui le blessa au cou. Il expira sur-le-champ, et Tostig prit

le commandement de l'armée. Une seconde proposition de Harold en fut reçue avec indignation. L'arrivée des secours qu'on attendait ranima le courage décroissant des Norwégiens, qui tentèrent un dernier mais inutile effort pour arracher la victoire des mains des Anglais. Ils soutinrent le combat avec une extrême énergie, même long-temps après que tout espoir raisonnable de succès fut évanoui, et il ne se termina que par la mort de Tostig (1) et des plus célèbres capitaines de l'armée norwégienne. On regarde cette action comme une des plus sanglantes dont nos annales nous aient conservé la mémoire. Cinquante années après, les champs où elle eut lieu étaient encore couverts et blanchis par les ossements de ceux qui avaient péri.

Le grand courage de Harold n'excluait pas son humanité. Il envoya chercher Olave, le plus jeune des fils de Hardrada. Il se rendit à l'ordre du conquérant, accompagné de son évêque et du comte des Orkneys. Harold l'accueillit avec bonté, et

---

(1) Snorre, 156, 165. Ing. 69. Chron. sax. 172. Chron. Lamb. ad ann. 1066. Hunt. 210. Ord. Vit. apud Maseres, 174. Tostig avait épousé Judith, fille de Baudouin, comte de Flandre. Elle épousa ensuite le fils d'Azon et de Cunégonde, duquel descend, en ligne directe, la famille qui règne maintenant en Angleterre. Mais je ne trouve pas que son premier époux, Tostig, ait jamais pris le titre de roi d'Angleterre, comme le suppose Gibbon. OEuvres mêlées, III, 192.

après avoir reçu son serment de vivre en paix et amitié avec l'Angleterre, il le renvoya avec douze vaisseaux dans sa patrie. Harold employa quelques jours à prendre possession de la flotte norwégienne, à se faire rendre compte des dépouilles, et à rafraîchir ses troupes épuisées. Il revint à York; mais l'allégresse générale des citoyens ne changea rien à son impatience de connaître les mouvements de son plus formidable compétiteur. Il assistait au banquet royal, entouré de ses thanes, quand un messager entra dans l'appartement et lui annonça la descente des Normands sur la côte de Sussex. La bataille de Stamfordbridge avait été livrée le 25 de septembre, et Guillaume opéra son débarquement le 29 du même mois (1).

Ce prince avait employé huit mois aux vastes préparatifs de son invasion. Ses plus sages conseillers blâmaient cette expédition comme trop hasardeuse; mais leurs insinuations ne purent ébranler sa confiance; et le peuple, animé du même esprit que le duc, le seconda de tout son zèle dans ses opérations. Cet enthousiasme

(1) Hunt. 210. Hist. Rames 462. La Chronique imprimée (172) dit que Guillaume débarqua le jour de la Saint-Michel: c'est aussi l'opinion d'Ordéric, qui lui fait passer la mer la nuit précédente (175). Je ne puis m'accorder sur ce point avec Ordéric (184), ni avec l'écrivain Jumièges (VII, 34), qui dit que la bataille se donna le 7 octobre: les écrivains anglais la placent au 25 septembre.

ne se borna point à ses sujets. Les Bretons, les Poitevins, les Bourguignons, des guerriers de toutes les provinces de la France, accoururent en foule sous ses étendards; et, vers le commencement du mois d'août, il se trouvait à la tête de cinquante mille hommes de cavalerie, indépendamment d'un corps d'infanterie moins nombreux (1). Tous étaient convaincus qu'ils allaient combattre pour la cause de l'équité contre un usurpateur, pour la religion contre un traître parjuré. Quelques prétentions que d'autres personnes pussent faire valoir à la couronne d'Angleterre, Harold, l'homme, le sujet-lige de Guillaume, ne pouvait légalement se soustraire ainsi à son seigneur (lord). Pour fortifier ces impressions, le duc avait envoyé une ambassade au pape Alexandre III, dont il avait reçu une bannière consacrée. Ce n'était peut-être qu'un échange de politesse de la part du pontife; mais cette démarche fut représentée à l'armée comme la sanction donnée par le chef de l'église à l'expédition projetée (2).

Afin de fournir les transports nécessaires à une

---

(1) Millia militum quinquaginta. Pict. 106. Virorum sexaginta millia. Ibid. 112. Quinquaginta millia militum, cum copiâ peditum. Ordéric, 174. Ces passages prouvent parfaitement que les milites combattaient à cheval.

(2) Pict. 106, 107. Malm. 56.

réunion d'hommes si nombreuse, avec ses armes, ses chevaux, et ses provisions, on mit en réquisition tous les bâtiments des côtes de la Normandie. Ils se trouvèrent insuffisants, et beaucoup de personnes qui désiraient s'attirer la faveur du prince firent construire à leurs frais d'autres vaisseaux dans les différents ports et havres. Le rendez-vous général fut assigné à l'embouchure de la Dive, petite rivière qui se jette dans la mer entre les rivières plus considérables de l'Orne et de la Touque : et dans le mois d'août, le flux amena vers ce bas-fond plus de mille, ou, suivant d'autres historiens, de trois mille vaisseaux de toute dimension et de toute espèce (1). Cependant le succès de l'entreprise dépendait beaucoup des caprices du temps. Dès que l'armée fut prête à s'embarquer, le vent tourna au nord-est, et, pendant plus d'un mois, souffla continuellement vers la même direction. Ce ne fut qu'à l'approche de l'équinoxe qu'une brise de l'ouest dégagea la flotte de sa fatigante prison. Guillaume saisit avidement l'occasion de se mettre en mer ; mais la violence du vent augmenta

(1) Pict. 109. Gemet. h. 665. Malm. III, 56. Le vaisseau du duc était un présent de son épouse Mathilde. On voyait sur la proue une statue d'or représentant un enfant qui montrait l'Angleterre de sa main droite, et de la gauche embouchait une trompette d'ivoire. Lyt. Hist. vol. I, extrait d'un ancien MS., p. 463, et aussi à la fin du Gavel-Kind de Taylor.

graduellement : toute la science des marins fut déconcertée par le tumulte des éléments et par la crainte qui s'emparait des soldats ; et quoique une grande partie de la flotte eût relâché à Saint-Valery, près de Dieppe, toute la côte fut couverte des débris du naufrage et des cadavres des noyés (1). Cet évènement fut cruel à l'impatience de Guillaume. Il essaya d'intéresser le ciel en sa faveur ; on porta en procession la châsse de saint Valery, et toute l'armée fit des prières publiques pour obtenir un vent favorable. Leurs vœux furent enfin exaucés ; le duc montra la route au moyen d'une lanterne suspendue à la tête du mât, qui servait de point de direction dans les ténèbres ; mais la marche des vaisseaux était tellement inégale, que lorsqu'il atteignit le rivage de l'Angleterre, les autres étaient dispersés dans des directions différentes, sur une ligne de vingt lieues d'une côte à l'autre. Dans cette situation, la flotte de Harold les eût facilement vaincus ; mais malheureusement elle s'était divisée, afin de se procurer des vivres ; et les différentes escadres qui la composaient étaient retenues dans les ports par la violence de la tempête (2). Les Normands prirent terre sans

(1) Pict. 108. Order. 175.

(2) Flor. 634. La flotte se sépara le 8 d'août; mais elle se rassembla dans la quinzaine qui suivit l'arrivée des Normands.

opposition à Pevensey, marchèrent immédiatement sur Hastings, et se fortifièrent sur ces deux points, afin de protéger leurs transports, et d'assurer leur retraite en cas de désastre (1). Cette précaution ne fut pas inutile. Sous peu de jours, les deux ports furent bloqués par toute la marine anglaise (2).

On a sévèrement censuré la conduite de Harold dans cette occurrence. On prétend qu'enorgueilli par ses derniers succès, il se croyait invincible; que, par l'avidité qu'il avait montrée en s'appropriant les dépouilles des Norwégiens, il avait privé la contrée du service de ses vétérans; et que son imprudence avait commis le sort et l'indépendance de l'Angleterre aux efforts d'une poignée d'hommes rassemblés à la hâte et sans pratique dans la guerre. Peut-être ces charges n'ont-elles d'autre fondement que les préjugés des écrivains qui pensent consoler leur orgueil et celui de leurs lecteurs, en attribuant

(1) Quæ sibi forent receptaculo, et navibus propugnaculo. Order. Vit. apud Maseres, 175. La custodia navium est aussi mentionnée par Pict, p. 112. Les historiens modernes ont avancé qu'il brûla tous ses vaisseaux, mais sans aucun fondement. Je pense que la crainte de les perdre fut la raison qui l'empêcha toujours de s'éloigner de la côte jusqu'après la bataille décisive d'Hastings.

(2) Les écrivains normands, voulant exagérer les forces des vaincus, font monter la flotte anglaise à sept cents voiles. Pict. 127. Vit. 177.

l'assujettissement de leur pays à l'incapacité de celui qui le gouvernait. Harold, en recevant cette nouvelle, revint précipitamment vers sa capitale. Il est probable qu'avant de marcher vers le nord, il avait laissé des ordres pour assembler des troupes à Londres, en cas d'invasion. Il est certain que des milliers d'hommes se rangèrent sous sa bannière, et qu'en six jours il se crut en mesure d'abattre son rival (1). Au commencement d'octobre, on lui donnait des

---

(1) Pendant ces six jours, les deux rivaux s'envoyèrent mutuellement des messages. Un moine anglais, du côté de Harold, reconnut le droit primitif de Guillaume, mais soutint qu'Edouard avait, sur son lit de mort, laissé sa couronne à Harold, et que la dernière disposition avait révoqué la première. Un moine de Fécamp, du parti de Guillaume, répliqua qu'Edouard lui avait donné la couronne de l'avis de ses witans; que Godwin, Stigand, Leofric et Siward avaient juré de ne laisser arriver aucun autre prince à cette succession; qu'on s'était livré des otages pour l'exécution de ces serments; qu'ensuite Harold, d'après l'ordre d'Edouard, avait pris lui-même une semblable obligation; que Guillaume était disposé à soumettre ses prétentions à la décision des lois, soit anglaises, soit normandes; ou que, si son rival l'aimait mieux, il était prêt à l'appeler en combat singulier. Harold répondit simplement que Dieu jugerait entre eux. Pict. 112, 120. Je me méfie de toute cette histoire : nous avons déjà donné des raisons qui permettent de douter qu'Edouard le Confesseur ait jamais promis sa succession à Guillaume; et l'arrivée d'Edouard le Banni, comme héritier présomptif de la couronne, en 1057, prouve que les assertions présentées par le moine de Fécamp sont entièrement fausses.

fêtes à York ; le 14 du même mois, il atteignait déjà le camp des Normands. Mais sa célérité ne put mettre en défaut la vigilance de Guillaume. Ses espions l'avertirent de l'approche des Anglais. Il fit immédiatement ses dispositions de combat ; rappela les détachements qu'il avait envoyés en maraude, se retira dans sa tente, entendit la messe et reçut la communion (1).

Les casuistes de ce siècle ne connaissaient point de crime plus honteux ou plus atroce que la trahison d'un vassal envers son seigneur; et il paraît que Guillaume se servit puissamment de l'opinion habilement répandue parmi ses troupes, que le Ciel ne manquerait pas de venger sur Harold la violation de son serment. Quand on lui dit que le roi d'Angleterre commandait lui-même son armée, il témoigna sa surprise de ce qu'un homme qui avait la conscience de son parjure, osât hasarder sa personne dans un combat (2). Ce sentiment prévalait aussi parmi les Anglais. Les frères de Harold le supplièrent instamment de

---

(1) Cette circonstance a sans doute donné lieu à l'assertion de Malmsbury (56, 57) que le roi passa la nuit précédente à boire, et les Normands à prier. Le fait est que Harold essaya d'attaquer l'ennemi à l'improviste. Il y réussit en partie, puisque plusieurs détachements étaient allés au pillage le matin, avant que l'on eût connaissance de son approche. Pict. 127.

(2) Ann. de Taylor, 192.

s'éloigner du champ de bataille : « Vous avez juré, » disaient-ils, fidélité à Guillaume, vous ne pou- » vez légitimement combattre un prince, auquel, » au nom de Dieu, vous avez promis soumission. » Laissez-nous la conduite de la bataille, nous » ne sommes liés par aucun serment ; nous ne » connaissons rien des Normands, si ce n'est leur » haine pour notre patrie. » Le roi plaisanta de leurs craintes (1).

Le lieu qui fut choisi pour vider cet important débat s'appelait Senlac, à neuf milles de Hastings ; c'était une hauteur ouverte vers le sud, et défendue, sur ses derrières, par un bois fort étendu (2). A mesure que les troupes arrivaient, Harold les rangeait sur le penchant de la colline en masses étendues et serrées. Au centre flottait l'étendard royal, représentant un guerrier dans l'attitude du combat, brodé en fil d'or et orné de pierres précieuses. Près de l'étendard se tenaient Harold et ses deux frères, Gurth et Leofwin ; et autour d'eux, le reste de l'armée entièrement à pied. Par cette disposition, le roi parut adopter, autant que le permettaient

(1) Order. Vit. 176. Malm. 56.

(2) Quelques écrivains ont supposé que ce nom dérivait des mots sang-lac ou lac de sang, par allusion au carnage qu'on fit dans le combat. Mais Ordéric nous assure que Senlac était un nom ancien. Locus qui Senlac antiquitus vocabatur. Order. 178.

les circonstances, le plan qui, récemment, avait été si fatal aux Norwégiens, et qui, par les mêmes causes, eut alors le même résultat. Il craignait probablement le choc de la nombreuse cavalerie des Normands, dont les hommes et les chevaux étaient couverts d'une armure qui donnait à chacune de leurs charges un poids irrésistible, et les rendait presque invulnérables par les traits ordinaires. Afin de les combattre avec plus de chances de succès, Harold avait fait amener des machines propres à lancer des pierres dans leurs rangs, et avait recommandé à ses soldats de se borner eux-mêmes à l'usage de la hache de bataille, arme très pesante et très meurtrière.

Sur l'éminence opposée, Guillaume s'occupait à ranger son armée en bataille. Il plaça en front les archers et les arbalétriers : la seconde ligne se composa de la grosse infanterie, revêtue de cottes de mailles; et derrière elle, le duc plaça, en cinq divisions, l'espoir et l'orgueil de l'armée normande, les chevaliers et les hommes d'armes. Il n'est pas improbable qu'il ait essayé, par ses discours comme par ses actions, de communiquer son ardeur à cette multitude de guerriers de nations diverses; mais les deux harangues que Guillaume de Poitou et Henri de Huntingdon lui font prononcer, peuvent tout aussi bien être attribuées aux historiens eux-mêmes. A neuf heures du matin environ, l'armée com-

mença à s'ébranler, franchit l'espace qui séparait les deux éminences, et monta lentement la hauteur sur laquelle étaient postés les Anglais. Toustain, surnommé le Beau, portait, en avant, la bannière du pape comme un gage de la victoire, honneur dangereux que deux barons normands avaient successivement refusé (1).

Au moment où les armées allaient engager le combat, les Normands poussèrent le cri national de « Dieu est notre aide! » auquel leurs adversaires répondirent avec force par le cri de « Croix du Christ, la sainte croix! » Les archers, après avoir épuisé leurs traits, se replièrent sur l'infanterie, qui, étendue sur une ligne sans profondeur, était hors d'état de soutenir l'assaut de ses nombreux adversaires. Guillaume fit charger sa cavalerie. Le choc fut épouvantable : mais les Anglais opposèrent sur chaque point une masse solide et impénétrable. Ni les boucliers ni les corselets ne purent résister aux haches de bataille, dont les coups, portés par des bras vigoureux, ne manquaient jamais leur but. La confiance des Normands s'évanouit à la vue de leur perte et de la contenance hardie de leurs ennemis. Après quelque repos, la cavalerie et l'infanterie de l'aile gauche commencèrent à fuir; leurs adversaires les poursuivirent vivement;

(1) Pict. 127. Hunt. 210, 211. Orderic, 178.

et le bruit se répandit que Guillaume lui-même avait péri. Toute l'armée commençait à plier, quand le duc, son casque à la main, parcourut la ligne à cheval, et s'écria : « Je vis encore, et, avec l'aide de Dieu, je serai encore vainqueur. » La présence de leur commandant, et la confiance qu'il témoignait, ranimèrent l'espoir des Normands ; et la prompte destruction des Anglais, qui avaient poursuivi les fuyards, leur parut une assurance de la victoire. Ces braves, mais imprudents soldats, avaient, en effet, à leur retour, été surpris par un gros corps de cavalerie : se trouvant à pied dans la mêlée, ils furent anéantis, en un moment, par le glaive ou plutôt par les chevaux de l'ennemi ; nul ne survécut au carnage. . . . .

Guillaume ramena ses troupes à la charge ; mais la colonne anglaise, serrée et inébranlable comme un roc au milieu des vagues, repoussa tous ses efforts. Inquiet et troublé, Guillaume eut recours à un stratagème qui lui fut suggéré par le premier mouvement de la journée. Il donna l'ordre à une division de cavalerie de prendre la fuite ; on la poursuivit, et la témérité des Anglais fut punie par leur destruction totale. On employa la même ruse, avec un égal succès, sur une autre partie du champ de bataille. Ces pertes diminuèrent grandement les forces anglaises ; mais le corps d'armée se maintenait opiniâtré-

ment dans sa position, et défiait tous les efforts des Normands (1).

Durant l'engagement, Guillaume avait donné des preuves éclatantes de sa bravoure personnelle. Trois chevaux avaient été tués sous lui, et il fut forcé de combattre à pied ses adversaires. Harold animait aussi ses soldats par ses discours et par son exemple, et montrait un courage digne de la couronne pour laquelle il combattait. Ses deux frères, Gurth et Leofwin, avaient déjà succombé; mais, tant qu'il vécut, aucun homme ne conçut la crainte d'une défaite, ou n'admit la possibilité de la fuite. Peu avant le coucher du soleil, une flèche, lancée au hasard, l'atteignit à l'œil; il périt à l'instant, et la nouvelle de sa mort ralentit les efforts des Anglais. Vingt Normands entreprirent de s'emparer de la bannière royale, et ils effectuèrent leur projet, quoique plus de la moitié d'entre eux y succombât. Guillaume disgracia l'un de ces hommes, qui mutilait avec son épée le cadavre du roi. Vers la nuit, les Anglais décampèrent et se dispersèrent dans les bois. Les Normands suivirent leurs traces à la clarté de la lune; mais l'ignorance du pays les conduisit en un lieu coupé de fossés, dans lesquels ils se précipitèrent avec toute l'ardeur de la poursuite. Les fuyards, rappelés par

(1) Pict. 128-131. Order. 179.

cet accident, se vengèrent sévèrement de leurs adversaires. Guillaume, attiré par les cris des combattants, se hâtait de les rejoindre, quand il rencontra Eustache, comte de Bretagne, et cinquante chevaliers qui fuyaient de toute leur vitesse. Il leur cria de s'arrêter; mais le comte, au moment même où il parlait à l'oreille de Guillaume, reçut un coup dans le dos, qui fit jaillir le sang de la bouche et des narines. On le porta sans connaissance dans sa tente. L'intrépidité de Guillaume l'entraîna plus loin, jusqu'au théâtre du danger; sa présence rendit le courage à ses troupes; les secours arrivèrent, et les Anglais furent repoussés, après une vive résistance (1).

Telle fut l'issue de cette fatale et mémorable affaire; du côté des vainqueurs, il y eut environ soixante mille hommes d'engagés, dont plus d'un quart resta sur le champ de bataille. Le nombre des vaincus et l'état de leur perte sont restés inconnus. La vanité des historiens normands a exagéré l'armée anglaise au-delà des limites possibles de la crédulité; les écrivains indigènes la réduisent à une poignée de guerriers déterminés (2); mais tous conviennent qu'avec Harold

(1) Pict. 132-134. Order. 182-185. Hunt. 211. Malm. 57.

(2) Voy. Pict. 128. Order. 178, et en opposition avec lui. Ingulf, 69. Chron. sax. 172. Flor. 634. Malm. 53.

et ses frères tomba toute la noblesse du sud de l'Angleterre, perte qui ne fut jamais réparée. La mère du roi demanda comme une faveur qu'on lui rendît le corps de son fils, et elle offrit de le racheter au poids de l'or (1); mais le ressentiment de Guillaume le rendit inaccessible à la pitié, et insensible à toutes les considérations d'intérêts. Il ordonna d'enterrer le cadavre du monarque tombé, sur le rivage; ajoutant avec ironie : « Il gardait la côte quand il vivait, qu'il » continue à la garder après sa mort. » On se procura cependant, soit à prix d'argent, soit en les dérobant, les dépouilles mortelles du roi; on les exhuma de ce lieu profane, et on les déposa dans l'église de Waltham, que Harold avait fondée, avant de monter sur le trône (2).

---

(1) Le baron Masères a calculé que le poids du corps humain pourrait, à quelque chose près, être évalué en or à 11,000 guinées, environ 286,000 francs. Pict. 138. not.

(2) Pict. (135) et Order. (185) disent qu'il fut inhumé sur le rivage. La plupart de nos historiens (Malm. 57, West. 224, Pâris, 3) avancent que son corps fut rendu à sa mère sans rançon, et inhumé par ses ordres à Waltham. L'auteur du Waltham, qui écrivait un siècle après, raconte une histoire romanesque MS. de la bibliothèque de Cotton, Jul. D. 6. S'il faut l'en croire, deux chanoines, Osgod Cnoppe et Ailric, furent envoyés pour être témoins du combat. Ils obtinrent de Guillaume, à qui ils présentèrent dix marcs d'or, la permission de chercher le corps de leur bienfaiteur. Ne pouvant le distinguer parmi les monceaux de morts, ils en-

voyèrent chercher la maîtresse de Harold, Edithe, surnommée la Belle et le Cou-de-Cygne. Elle reconnut ses traits. Le corps fut enseveli à Waltham avec tous les honneurs royaux, en présence de plusieurs comtes et gentilshommes normands. M. Turner a le premier appelé l'attention de ses lecteurs sur ce manuscrit. Hist. d'Angleterre, 1, 60.

CHAPITRE VII.

PREMIER SUPPLÉMENT.

Gouvernement des Anglo-Saxons. — Coutumes féodales. — Rangs de la société. — Cours de justice. — Crimes. — Esclaves.

Tout ce que l'on peut dire de la constitution civile des Anglo-Saxons est nécessairement imparfait. La vue n'embrasse cet objet qu'à travers l'obscurité de huit siècles, et la faible lumière fournie par des notes imparfaites, des idées éparses, des descriptions partielles, peut exciter, mais non satisfaire la curiosité. On chercherait en vain des instructions dans les ouvrages des écrivains étrangers; et les historiens nationaux n'ont jamais songé qu'on pourrait un jour leur reprocher de n'avoir pas décrit des institutions avec lesquelles ils étaient familiarisés depuis leur enfance, et qu'ils jugeaient naturellement impérissables comme leur postérité.

On peut se former une idée exacte du carac-

tère guerrier et dévastateur des Saxons, par celui des aventuriers danois des neuvième et dixième siècles. Les deux peuples étaient des rejetons d'une même branche gothique ; mais les derniers portèrent, pendant une période plus prolongée, les fruits amers des plants originels. Les rois de la mer, Hengist et Cerdic, et les chefs qui les accompagnaient, ne furent, dans leur temps, que des chefs de pirates, animés du même esprit, poursuivant les mêmes objets que les barbares dont la férocité céda à la persévérance d'Alfred, mais l'emporta sur la pusillanimité d'Ethelred. Que le lecteur transfère aux Saxons le système militaire des Danois, leurs agressions multipliées, leur soif inextinguible de pillage, leurs cruautés sans motif, et il se formera un tableau exact de l'état de la Bretagne, depuis la première défection d'Hengist jusqu'à l'établissement de l'octarchie. Les aventuriers ne songèrent à coloniser le pays que lorsqu'ils y furent las de la dévastation ; et ce fut alors qu'ils introduisirent les institutions auxquelles ils avaient été accoutumés dans leur patrie.

On découvre chez les Germains de l'époque de Tacite la plus importante de ces institutions, celle qui formait la base de toutes les autres. Cet historien nous apprend que chaque capitaine, ou chef, était accompagné d'un certain nombre de partisans ou vassaux, qui faisaient

son cortége en temps de paix, et le suivaient au combat en temps de guerre. Ils regardaient comme un devoir indispensable de combattre à ses côtés (1), et comme une honte ineffaçable de lui survivre. Ce fut ce parentage artificiel, ce principe qui liait réciproquement le seigneur à son vassal, et le vassal à son seigneur, qui réunit ces hordes du nord quand elles en sortirent pour chercher des aventures. Elles conservèrent ce système dans leurs nouveaux établissements, et les conséquences s'en développèrent graduellement, à mesure que chaque tribu grandissait en pouvoir et en civilisation. De là découle le système féodal, avec sa longue série d'obligations, d'hommages, de suite, de services, de provision, de relief, de curatelle, de scutage, etc. Les écrivains les plus respectables pensent qu'il fut introduit en Angleterre par Guillaume-le-Conquérant; et cette assertion serait vraie, si ces écrivains parlaient seulement de la forme plus positive et plus oppressive. Mais les premiers germes du service féodal existaient chez les Saxons, même dans les premiers temps de leur gouvernement; et ils s'y développèrent surabondamment, long-temps avant l'extinction de la dynastie. Comme ce sujet est intéressant, on me permettra de le traiter avec quelque détail.

---

(1) Tacite, Germ. 13, 14.

Il est assez évident, par les nombreux exemples que fournit l'histoire anglo-saxonne, que cette sorte de parenté artificielle entre le seigneur et son homme ou vassal, était bien comprise de tous, et que les devoirs qu'elle imposait étaient remplis avec fidélité de part et d'autre. Nous avons vu que lorsque Cynewulf fut surpris dans l'obscurité de la nuit à Merton, ses hommes refusèrent d'abandonner leur seigneur, et même de lui survivre; que le lendemain matin, les quatre-vingt-quatre compagnons de Cyneheard, quoique enveloppés par des forces supérieures, rejetèrent l'offre qu'on leur fit de la vie et de la liberté, et qu'ils aimèrent mieux succomber dans une lutte sans espoir, que de violer la foi qu'ils avaient jurée à un assassin et à un proscrit (1). Cet attachement, si remarquable et si généreux, ne peut qu'exciter notre compassion. La conséquence de cette doctrine était que, de tous les liens formés par la nature, ou inventés par la société, on regardait comme le plus sacré celui qui attachait le seigneur à son vassal. Il résultait de là que la violation d'un engagement si solennel constituait un crime de la plus honteuse et de la plus impardonnable atrocité. Alfred déclara qu'il ne pouvait jamais s'expier, et

(1) Chron. sax. anno 750, p. 57.

les lois prononcèrent contre le coupable la sentence de confiscation et de mort (1).

Cette institution toutefois n'était pas créée pour l'avantage d'un seul. Les obligations étaient réciproques. Le vassal et ses compagnons avaient part aux faveurs du seigneur, et vivaient en sûreté sous sa protection. C'était un contrat, au profit de tous deux, cimenté par des serments. « Au nom de Dieu, disait l'inférieur en mettant » ses mains dans celle de son chef, je promets de » t'être fidèle et sincère, d'aimer tout ce que tu » aimes, et de haïr tout ce que tu hais, confor» mément aux lois de Dieu et des hommes; de » ne jamais faire, par mon vouloir ou mon pou» voir, par mes paroles ou mes actions, ce qui » peut te nuire, pourvu que tu reçoives mon » service selon mes moyens, et que tu rem» plisses les conditions dont nous sommes con» venus, quand je me suis soumis à toi et à ta » volonté (2). »

Cette dernière condition servait de prétexte ordinaire à la rupture de ces engagements. Les lords, ou seigneurs puissants, en appelaient à

(1) Chron. sax. 58. Leg. sax. p. 33, 34, 35, 142, 143. Le mot même de vassal paraît avoir été usité en Angleterre, du temps d'Alfred. Asser, son instituteur, appelle les seigneurs de Sommerset, nobiles vassali Sumertunensis plagæ. Asser, 33.

(2) Leg. 401, 50, 63. Bromp. 859.

cette condition toutes les fois qu'ils osaient désobéir aux ordres de leur souverain, le seigneur-roi (the king lord), comme on le nommait pour le distinguer des seigneurs ou lords inférieurs. Le sous-vassal, à la vérité, ne pouvait être forcé par la teneur de ses serments à porter les armes contre le chef de l'état; mais il ne lui venait jamais à l'esprit de douter de la droiture de son chef immédiat, et il l'accompagnait toujours au champ de bataille contre les ennemis, ou contre le souverain de la contrée. Nous avons dit que « Godwin et ses fils ne marchaient qu'avec répugnance contre leur seigneur-roi. » Cependant leurs « hommes » les suivaient en assez grand nombre pour rendre douteuse l'issue du débat; et après la soumission de leurs chefs, on ne leur demanda que de reporter leurs hommages aux « mains du roi. »

On doit toutefois observer que les vassaux anglo-saxons étaient divisés en deux classes. Les uns étaient vassaux par choix, c'est-à-dire qu'ils choisissaient leur propre seigneur, lui payaient un tribut pour sa protection, et qu'après sa mort ils portaient leur hommage à tout seigneur qu'ils jugeaient digne de leur choix (1). D'autres

---

(1) En latin on les appelait *commendati*. Ils étaient communs en France (Baluz. capit 1 443, 536) et paraissent avoir été fort nombreux en Angleterre. Ainsi quand Alfred légua

étaient vassaux partenure ou mouvance de fief; ils tenaient de leurs seigneurs des propriétés à vie, ou même héréditaires, sous l'obligation du service militaire (1). Ces fiefs s'appelaient folclands, de *folgian*, suivre, parceque le tenancier

---

plusieurs de ses terres à son fils Edouard, « il pria les fa- » milles de Chedder, en Somersetshire, de choisir Edouard » aux mêmes conditions qu'ils avaient autrefois acceptées » pour lui-même. » (Test. Ælf.) Il en est souvent fait mention dans Domesday, comme hommes libres, qui pouvaient se donner avec leurs possessions à ceux qu'ils préféraient. Ils sont plus fréquemment mentionnés en Norfolk et en Suffolk. Ainsi à Shotley, il y avait deux cent dix roturiers (socmen). Quatre d'entre eux étaient les *commendati* de Harold, et deux ceux de Gurth; le reste appartenait à différents barons du roi Edouard. Domes. 287. A.

(1) Bède, dans sa lettre à Egbert (p. 309), fait mention de la possession des terres par tenure militaire. On trouve dans les lois (23, 69 et 22, 144) de fréquentes allusions aux vassaux de cette classe. Canute en parle en termes exprès. « Si un » homme au service de terre et de mer déserte son seigneur, » il perdra tout ce qu'il possède, et même la vie. Que le sei- » gneur s'empare de ses meubles et des terres qu'il lui avait » données (son fief); que le roi saisisse ses terres franches, » (bockland), si aucunes il a (terres qui ne venaient pas du » seigneur); mais s'il tombe en présence de son seigneur » dans la bataille, que ses biens lui soient rendus, que ses » hoirs reprennent ses terres et ses meubles, et qu'elles leur » soient transférées de plein droit. » (Leges 145.) Ainsi Alfred, l'ealdorman, ne lègue à son fils unique qu'un manoir de ses terres franches (bockland), parcequ'il espère que le roi lui donnera un folcland (ou fief). Mais dans le cas où le roi refuserait le folcland, il lui laisse un autre manoir. (Lye, App. n. II.) Ainsi Turketul, à la mort de son père, ne reçut son

était obligé de suivre son seigneur. On peut trouver des détails sur ces deux genres de vassalité, dans ce qui nous reste des antiquités anglo-saxonnes.

Quelle qu'ait été la conduite des autres tribus du nord, on ne peut douter que les conquérants de la Bretagne se soient partagé les terres conquises. Ceci est suffisamment prouvé par l'état des propriétés foncières qui leur appartenaient, à toutes les époques subséquentes de leur histoire, et par l'arpentage général qui en a été fait originairement. Chaque district, chaque royaume avait été partagé entre autant de familles qu'il y avait de portions de terres nommées hides (quarante ou même cent arpents) ou sowlings (bruyères ensemencées). Le vénérable Bède (720) nous apprend que l'île de Wight en contenait douze cents; le royaume de Sussex, sept mille; celui de Mercie, au nord et au sud de la Trent, douze mille. Il paraît que le roi prenait la plus grande portion de ces divisions, et que le reste se répartissait entre les chefs, ses vassaux immédiats. Il s'opérait alors une subdivision. Chaque propriétaire principal, agissant de la même manière, se faisait un petit empire, et se réservant une part considérable pour son usage, distribuait le reste

héritage paternel que par donation du roi. Ing. 36. Voyez Heming. Chart. 81.

à ses compagnons en diverses proportions et sous différentes tenures (1). Quoique, dans le cours de plusieurs siècles, cette forme de distribution eût été considérablement altérée, on en conserva cependant les traits originaux; et si, d'une part, le domaine royal était diminué par de fréquentes largesses, de l'autre, ces pertes se réparaient par l'extinction des familles et les confiscations sur les criminels. Les princes de Wessex ayant graduellement envahi l'indépendance des autres tribus réclamèrent pour eux-mêmes les terres allouées à différentes couronnes, et vers la fin de la dynastie, leurs possessions étaient immenses dans toutes les divisions du royaume.

On verra, en consultant le Domesday (2), que ce n'est pas ici une théorie inventée à plaisir. Ce recueil authentique présente un tableau exact de l'état de la contrée, non seulement sous le Normand Guillaume, mais encore sous Edouard, son prédécesseur Anglo-saxon. En prenant pour exemple le comté de Kent, on trouve que sur quatre cent trente terres désignées comme comprises dans ses limites, cent quatre-vingt-quatorze, ou près de la moitié, appartenaient à la couronne, et que le reste était inégalement par-

---

(1) Voyez Bède, IV, 13, 16. Edd. c. 40.

(2) Le Domesday est le livre terrier ou l'arpentage que fit faire Guillaume-le-Conquérant; c'est le cadastre féodal de l'Angleterre. (*Note du traducteur.*)

tagé entre l'archevêque de Canterbury, l'évêque de Rochester, les deux abbés de Saint-Austin et de Saint-Martin, la reine Edithe, les comtes Godwin, Harold et Lewin, Childe Alnod (1), Childe Brixi, et Sbern Biga. Ces onze personnes étaient les grands tenanciers en chef, les principaux thanes du roi, et les pairs réels du comté. Mais, outre les propriétés et les priviléges auxquels ils avaient des prétentions en cette qualité, la plupart possédaient des portions de terres qu'ils tenaient en commun avec des thanes inférieurs, comme sous-tenanciers, relevant de la couronne ou des vassaux immédiats du roi; ces différences dans leurs tenures indiquaient assez ce qui venait primitivement du domaine du roi ou du domaine des grands seigneurs dont ils tenaient actuellement la place (2).

Si l'exception faite en faveur de certaines personnes peut prouver l'existence d'une règle générale, on en conclura que toutes les terres des Anglo-Saxons leur imposaient originairement l'obligation du service militaire. Les barbares

(1) Childe Alnod. Cette expression équivaut à celle de fils d'Alnod ou Fitz Alnod. (*Note du traducteur.*)

(2) Voy. la table générale des terres de Kent par Hrensham, compilée sur l'autographe du Domesday. On peut observer que le conquérant, quand il distribua le comté à ses compagnons, conserva toujours le même nombre de onze tenanciers en chef.

avaient acquis leurs nouveaux établissements par l'épée, ils entendaient les conserver par le même moyen. Mais, après leur conversion au christianisme, il s'établit une grande distinction entre le clergé et les laïques, les thanes spirituels ou ecclésiastiques, et les thanes mondains. Comme les premiers étaient serviteurs immédiats de Dieu, il était de leur devoir de s'employer aux offices de dévotion et de charité : et on leur défendit, en conséquence, de se mêler au fracas des armes, et de répandre le sang de leurs frères. De là vint qu'en de nombreuses circonstances leurs biens-fonds furent successivement exemptés de toute espèce de service. Cette indulgence dégénéra bientôt en un dangereux abus dans la Northumbrie; les laïques, en se revêtant d'habits monastiques, obtenaient de la faiblesse ou de la cupidité du prince la jouissance des mêmes exemptions. Le vénérable Bède, dans l'année 734, fit un effort pour arrêter le mal; il décrivit, dans une de ses lettres à l'archevêque d'York, frère du roi, les conséquences qui en pouvaient résulter, et témoigna son appréhension que de continuelles suppressions des tenures militaires ne laissassent le royaume sans forces suffisantes pour le défendre (1). Les princes merciens furent moins imprudents; et tandis qu'ils abolis-

(1) Epist. ad Egbert. Antist. 309.

saient toute autre charge en faveur des corps ecclésiastiques, ils maintenaient généralement les trois principales obligations : celle du fœstengeweore ou réparation des forteresses, celle du bryge-geweore ou construction des ponts, et celle du fyrd-færelde ou service militaire (1). La piété plus facile d'Ethelwulf (855) mit encore ces obligations au néant, non seulement dans ses propres domaines, mais dans ceux des rois ses vassaux. Le clergé, toutefois, durant l'invasion des Danois, eut le patriotisme de renoncer à cet important privilége ; et il existe encore une charte dans laquelle Burrhed, roi de Mercie (868), lui adresse des remercîments publics pour lui avoir fourni spontanément le secours militaire dont la loi ne lui faisait plus un devoir (2).

Ces exemptions démontrent suffisamment l'existence du service militaire obligé dès le commencement du gouvernement anglo-saxon, tandis que le Domesday confirme pleinement cette obligation vers la fin du même gouvernement. Il paraît qu'on l'exigeait également des vassaux qui se choisissaient leurs propres seigneurs (lords), et de ceux qui en recevaient des terres (3). Il est impossible de découvrir com-

(1) Wilk. Con. I, 100. Heming. Chart. 109. Bède, App. 767.
(2) Ing. 17, 21.
(3) Gale, III, 762.

ment ce service était primitivement réparti : mais, dans les derniers temps, cette répartition était basée sur un usage immémorial, qui paraît cependant avoir varié selon les comtés et les bourgs. Peut-être ne resterons-nous pas loin de la vérité, si nous jugeons du reste du royaume par le Berkshire, où nous voyons qu'on fournissait un soldat (miles) par cinq hides ou deux cents arpents de terre. Ce soldat devait servir pendant deux mois ; et si ses propres possessions ne comportaient pas la quantité de terres exigée par la loi, les autres propriétaires lui formaient une paye de quatre shillings par chaque hide ou quarante arpents. On doit observer que la loi voulait que l'on possédât aussi deux cents arpents de terre pour obtenir la dignité de thane, que les Normands, qui ont rédigé le Domesday, appellent, dans leur langage féodal, *miles regis dominicus.*

L'établissement de ces services militaires reçut une vigueur nouvelle des lois nombreuses portées par les rois saxons depuis le siècle d'Ina (700) jusqu'au règne de Canute (1030). En certains cas, on punissait le réfractaire par la confiscation de ses terres ; en d'autres occasions, en lui faisant payer une amende déterminée. Dans le Worcestershire, la propriété réelle du vassal par choix était remise à la merci du roi; s'il n'était que tenancier, son lord ou seigneur était obligé de

fournir un substitut, ou de payer une amende de quarante shillings qu'il prélevait sur les biens du délinquant. Les bourgeois d'Oxford avaient le choix d'envoyer vingt soldats ou de payer vingt livres : à Warwik, quiconque se refusait aux sommations, payait cent shillings d'amende : à Colchester, chaque famille payait douze sous pour tenir lieu de tout service militaire. Dans ces nombreux exemples, et beaucoup d'autres semblables, on peut aisément reconnaître l'origine de la prestation appelée scutage par les féodalistes normands (1).

Les trois grands services dont nous avons déjà parlé n'étaient pas les seules charges imposées aux propriétés foncières chez nos ancêtres saxons. Nous lisons dans plusieurs chartres qu'il y avait des droits de shérifs, des hidages ou taxes sur les terres, des féages d'ealdormen et officiers publics; enfin, une variété d'impositions dont il serait inutile maintenant de rechercher la nature. Mais dans le nombre se trouvait une charge qui avait beaucoup de rapport avec ce que l'on nommait dans les derniers temps le droit de pourvoyance; obligation qui consistait à fournir des fourrages, des provisions et le logement à tous les grands de la suite du roi quand il voyageait dans la contrée; et non seulement à eux, mais

(1) Leg. 23, 135. Domesday, passim.

encore à leurs serviteurs, chevaux, chiens et faucons. Les autres prestations étaient fixes et déterminées : celle-ci était illimitée et accidentelle, et par conséquent bien plus vexatoire et oppressive (1). Canute voulut l'abolir sur la fin de son règne, et il ordonna à ses baillifs de fournir par les produits des terres de son domaine tout ce qui serait nécessaire pour la nourriture et l'agrément des gens de sa maison (2).

Il paraît qu'au roi appartenait non seulement le droit de disposer du bénéfice ou fief à la mort du tenancier, mais encore celui de ratifier le partage de ses autres possessions. Aussi, le vassal, dans son testament, avait-il toujours le soin d'en demander la confirmation à son supérieur, en donnant provision pour le paiement de ce que les Saxons appelaient le *hériot*, et les Normands le *relief* (3). Nous trouvons de fréquents exemples de ces deux usages. Ainsi, Elfhelm, après avoir laissé son *hériot* au roi, ter-

---

(1) Ingulf. 17, 35. Heming. Chart. 31, 38.

(2) Leg. 143.

(3) Quoique Bracton fasse une distinction entre ces deux termes, les lois antérieures à Bracton n'en font aucune. Comparez la loi sax. 144 avec 223. Le conquérant arrêta que le relief se paierait sur les biens meubles du défunt. Le relief du vavasseur était le meilleur cheval laissé par le tenancier défunt au jour de sa mort. Ibid.

mine son testament en ces termes : « Et à présent, je te supplie, mon seigneur bien-aimé, » de protéger mon dernier testament, et de ne » pas souffrir qu'il soit annulé. Dieu m'est té- » moin que j'ai toujours obéi à ton père, loyal » envers lui de cœur et d'action, et que je t'ai » toujours été fidèle et attaché(1). » C'est encore ainsi que d'abord l'archevêque Ælfric « lègue à son » seigneur son meilleur vaisseau avec son grément, » soixante casques, soixante cottes de mailles ; » et qu'ensuite il lègue, *si c'est la volonté de son seigneur*, etc. (2). Les lois voulaient que le hériot se payât sous douze mois à compter de la mort du dernier possesseur, et fût proportionné au rang qu'il occupait dans l'état. Celui d'un comte était de quatre chevaux sellés, de quatre autres sans selles, de quatre casques, de quatre cottes de mailles, de huit lances, de huit boucliers, de quatre épées et de cent mancuses d'or ; le hériot d'un thane du roi était de la moitié du hériot d'un comte ; celui d'un thane inférieur était son cheval et ses armes, avec l'offre de ses chiens ou de ses faucons. S'il mourait sans avoir fait

(1) Lye, App. II.

(2) Mores Ælfric, 62. Voy. plusieurs autres exemples des présents faits au roi ; Hicks, dissert. Epist. 51. Ainsi Ælfric donne deux marcs d'or à son king-lord (seigneur-roi) Harold et un à sa femme. Mores, p. 92.

de testament, le paiement du hériot conservait son bien dans sa famille; s'il expirait en combattant pour son seigneur, le hériot lui était remis (1).

Il existe des motifs de croire que les rois saxons, comme les princes normands (et leur exemple fut probablement suivi par les lords inférieurs), réclamaient quelquefois la tutelle des héritières et le droit de les marier (2). Les lois semblent faire allusion à cette coutume, quoique leurs expressions ne soient pas formelles. Elles établissent qu'aucune fille ou veuve ne doit être forcée à se marier contre sa volonté; et, par une contradiction bizarre, elles défendent qu'une femme soit vendue en mariage, tandis qu'elles lui permettent d'accepter un présent de son mari (3). Cet usage prévalait aussi dans les

(1) Leg. 144, 223, 245. On a dit que Canute avait introduit les hériots, parcequ'il n'en est pas parlé dans les lois de ses prédécesseurs. Mais il paraît qu'ils se rapportent à une ancienne coutume. Il en est parlé déjà sous Edgar (Hist. Elien. 480); et Elfhelm, dont le hériot a été cité, vivait long-temps avant Ethelred. « Longo retroacto tempore. » Ibid. 498. Edgar lui-même le mentionne, comme une ancienne institution, dans la charte où il exempte les monastères de cette obligation. Solitus census, quem indigenæ heriotua usualiter vocitant, qui pro hujus patriæ potentibus post obitum regibus dari solet. Seldeni Spirileg. ad Eadm. p. 153.

(2) Leg. 144, 145. Hist. Rames. 403, 441.

(3) Leg. 109, 122, 144, 145.

bourgs royaux. Aucune femme, à Shrewsbury, ne pouvait se marier sans la permission du roi. Pour un premier mari, elle payait un droit de dix shillings; et pour en prendre un second, elle devait doubler la somme (1).

Nous passerons de la tenure des terres à la distinction des rangs et à l'administration de la justice. Sous quelques nuances accidentelles, ces deux objets se trouvaient, en substance, établis d'une manière uniforme chez toutes les nations d'origine gothique. La population libre des Anglo-Saxons se partageait en eorl et ceorl, homme d'extraction noble ou de naissance roturière (2). On nommait les premiers ethelborn (nés de nobles); et chez un peuple qui ne connaissait d'autre mérite que la valeur guerrière, il est probable que cette distinction n'était attachée qu'à ceux dont les pères ne s'étaient jamais adonnés à l'agriculture ou aux arts mécaniques. Elle était purement personnelle : elle ne conférait ni pouvoir ni propriété, mais elle satisfaisait l'orgueil; et de nombreuses plaintes attestent l'arrogance avec laquelle le noble saxon

(1) Domesday, Sciropescire.

(2) En ne portant aucune attention à la signification du mot eorl, et en lui donnant celle de comte, les traducteurs des lois saxonnes ont rendu plusieurs passages inintelligibles. Voy. leg. 3, 5, 5, 65.

traitait son inférieur, et la répugnance avec laquelle le « full-born » (homme de haute naissance) supportait la supériorité du « less-born » (de naissance inférieure) que le mérite ou la fa veur avaient élevé au-dessus de lui (1). La terminaison en « ing, » ajoutée au nom du premier aïeul connu, désignait sa postérité. Ainsi, les Uffingas étaient les descendants d'Uffa; et les Oiscingas, les descendants d'Oisc (2). Mais le titre plus élevé d'etheling, le fils du noble, était réservé aux membres seuls des familles régnantes; et ceux-ci, dans chaque dynastie saxonne, prétendaient tirer leur origine de Woden, conquérant réel ou fabuleux, que ses sectateurs adoraient comme le dieu des batailles. La divinité supposée de cet aïeul leur assurait la vénération de leurs serviteurs païens; et quand le christianisme eut dissipé cette illusion, la supériorité de leur naissance fut toujours reconnue par leurs contemporains (3).

Le cyning ou king (roi) tenait le premier rang parmi les ethel-born. Le lecteur doit avoir remarqué dans la succession à la couronne, des

(1) Leg. 83, III. Bède, 296.
(2) Bède, II, 5, 15.
(3) Chron. sax. 13, 15. Gale, III, 134. Woden, de cujus stirpe multarum provinciarum regium genus originem duxit. Bède, I, 15.

déviations accidentelles de la ligne directe de descendance héréditaire. On en a dejà expliqué les causes; mais, soit que le nouveau monarque fût héritier immédiat ou collatéral de son prédécesseur, le consentement du witan précédait toujours son couronnement. C'est pourquoi les écrivains originaux, dont le récit est la meilleure preuve des opinions et des formes qui prévalaient parmi leurs contemporains, parlent ordinairement de leurs rois comme portés au trône par élection (1). Le cyning était le lord (le seigneur) des principaux chefs, et, par eux, celui de leurs vassaux respectifs. Comme ses possessions étaient presque égales à toutes les leurs ensemble, son revenu annuel et le nombre de ses thanes suivaient la même proportion; et cette réunion lui composait un pouvoir suffisant pour humilier les plus superbes, et réduire les plus factieux de ses sujets. Trois fois l'an, on rappelait leur dépendance aux grands tenanciers de la couronne. Aux fêtes de Noël, de Pâques et de la Pentecôte, le souverain les sommait de renouveler leur hommage. Ils paraissaient devant lui comme ses créatures, tandis qu'il était assis sur son trône, la couronne en tête et un sceptre dans chaque main. Durant huit jours on les défrayait à ses dépens; et quand ils partaient, sa munificence

(1) Voy. chap. v.

leur accordait des présents (1). Il exerçait une autorité incontestée sur les forces nationales de terre et de mer. Il était juge suprême, et avait coutume de recevoir les appels de chaque cour de justice. La plus grande partie des amendes ou were, payées par les criminels, étaient versées dans son trésor. Il pouvait commuer la peine de mort, et son usage était de délivrer un prisonnier dans chaque bourg et dans chaque juridiction où il passait. Il nommait les ealdormen, les shérifs, les baillifs des bourgs et les juges. Il les maintenait dans leurs charges à son bon plaisir, ayant le droit de les changer selon que le caprice ou l'équité le dirigeaient (2). « Sa paix, » ou sa protection, garantissait tout homme à qui elle était accordée des poursuites de ses ennemis. A son couronnement, et pendant les huit jours suivants, cette protection s'étendait sur tout le royaume; elle reprenait également toute sa force, chaque année, durant les octaves des trois grandes fêtes auxquelles il avait coutume de tenir sa cour; et, en tout temps, elle était accordée à toute personne qui se trouvait dans le rayon de quatre milles de sa résidence, aux voyageurs sur les quatre grandes routes, et aux marchands ou à

(1) Chron. sax. 163. Hist. Ram. 395. Sceptris simul et coronâ. Ailred, Riev. 398. Regalia instrumenta sustinuit. ib. 399.

(2) Leg. 20, 65, 109, 201. Chron. sax. 49. Asser, 70.

leurs serviteurs aussi long-temps qu'ils se trouvaient employés sur les rivières navigables. La plus légère infraction à la paix du roi soumettait l'offenseur à une forte amende; et quand l'infraction était grave, on remettait la vie et les biens du coupable à la merci du monarque (1).

---

(1) Leg. 63, 199. La distance exacte à laquelle s'étendait la paix du roi, à partir de sa résidence actuelle, fut fixée, par une bizarrerie singulière, à trois milles trois demi-vergées trois quarts d'acre neuf pieds neuf mains (pouces) * et neuf grains d'orge. Leg. 63. Le but de cette institution, comme de celle que l'on nommait la paix de Dieu, était de diminuer le nombre des outrages commis sous prétexte de représailles. La paix de Dieu fut, dit-on, premièrement établie en Aquitaine, vers l'an 1032, quoiqu'on en reconnaisse les éléments dans les décrets de plusieurs conciles, avant la fin du dixième siècle. (Bouquet, x, 49, 147.) Les règlements d'Ethelred lui donnèrent force de loi au commencement du onzième siècle. (Leg. 108, 109.) En Angleterre, elle comprenait le jour des Cendres, l'Avent, le Carême, les vigiles et fêtes de Jésus-Christ, de la sainte Vierge, des apôtres et de la Toussaint, et les dimanches en comptant depuis neuf heures le samedi, jusqu'au lever du soleil, le lundi. (Leg. 108, 109, 121, 197.) En France, elle commençait toutes les semaines le mercredi soir, et durait jusqu'au lundi. (Glaber, apud Ducange in voce Treva.) Pendant ces jours, il était défendu à tout homme, sous de sévères peines, de

* Neuf mains; le docteur Lingard hésite à fixer la valeur du mot *hand*, main, employé pour désigner une mesure de longueur, et il demande si ce ne serait pas plutôt *inche*, pouce. Sans prétendre infirmer le doute qu'il eut, nous pensons que le mot *hand* peut, dans ce cas, signifier *empan*, mesure dérivée de la longueur de la main, et que l'originalité de l'usage cité a employé par opposition au mot *foot*, pied. (*Note du traducteur.*)

La femme du cyning était originairement connue sous le nom de « Quenn, » reine, et partageait avec son mari les honneurs de la royauté. Mais cette distinction leur fut enlevée par le crime d'Eadburge, fille d'Offa, qui avait empoisonné son mari Brihtric, roi de Wessex. Dans l'excès de leur indignation, les witans punirent les épouses innocentes de leurs rois à venir, en abolissant, avec le titre de reine, tous les honneurs de la royauté pour les femmes. Ethelwulf, dans sa vieillesse, dédaigna les préjugés de ses sujets. Sa jeune épouse, Judith, couronnée en France, eut la permission de s'asseoir à ses côtés sur le trône (1). Mais, sous les règnes suivants, aucun roi n'imita son exemple; et les dernières reines anglo-saxonnes, quoique solennellement couronnées, se contentèrent en général elles-mêmes du nom plus modeste de lady (2).

---

tuer, de blesser, d'attaquer son ennemi, ou de saisir et piller ses terres. Ut nullus homo assaliat, aut vulneret, aut occidat, nullus namium aut prædam capiat. Order. Vit. anno 1096.

(1) Asser, 10.

(2) Chron. sax. 132, 164, 165, 168. Une lettre dans l'Ælfric de More commence ainsi : Wolstan, archevêque, salue Canute, le roi son lord (seigneur), et Ælgiva, la lady, p. 104. Elle se donne elle-même le même titre : Moi, Ælgiva, la lady, mère du roi Edouard. Ibid. 98. Dans une charte, la reine, épouse d'Edgar, se désigne elle-même par cette singulière expression : Ego Alfthryth præfati regis conlaterana. Bède, App. 777.

Quel que fût cependant leur peu de grandeur légale, on ne les priva jamais de l'influence naturellement attachée à leur situation : et personne n'osait solliciter une faveur du monarque sans offrir un présent à son épouse (1). Il paraît, d'après plusieurs passages, que l'on assignait des domaines séparés pour l'entretien de la reine, ainsi que pour celui de ses enfants et des princes du sang.

Après la famille royale, le rang le plus élevé dans l'état était celui d'ealdorman ou de comte. La nature de leur charge les faisait quelquefois appeler *vice-rois* (2). Bède leur donne les grands noms de princes et de satrapes (3). Les districts qu'ils gouvernaient au nom du roi étaient appelés leurs shires ou provinces ; elles n'avaient été primitivement que de petits cantons, mais elles s'étaient insensiblement agrandies jusqu'à l'étendue qu'ont aujourd'hui nos comtés. La politique des rois west-saxons, après la soumission des états voisins, ajouta à leur autorité en réunissant plusieurs comtés en un seul. C'est ainsi que tout le royaume de Mercie fut placé par Alfred sous l'administration de l'ealdorman Ethered (4).

---

(1) Gale, III, 457. Hicks, dissert. 51.

(2) Subregali. Bède, App. 763-767.

(3) Principes, satrapæ, primates, optimates, duces. Alfred renferma tous ces titres dans celui d'ealdorman.

(4) Asser, 50, 52.

et que la Northumbrie fut confiée par Edgar à la fidélité du comte Osulf (1). Le devoir de l'ealdorman, comme représentant du monarque, était de conduire au combat les guerriers de sa province (shire), de présider avec l'évêque les tribunaux du comté, et de pourvoir à l'exécution de la justice (2). Il paraît qu'il recevait un tiers des amendes et des rentes payées au roi dans le ressort de sa juridiction (3). Ces offices provenaient originairement des dons de la couronne. On pouvait les retirer pour crime ou méfait; mais ils se transmirent si fréquemment aux membres d'une même famille, qu'au lieu de les demander comme une faveur, on finit par les exiger comme un droit (4).

Bède fait souvent mention d'une autre classe d'hommes qu'il appelle *comites*. Alfred les traduisit toujours par « gesiths, » mot qui signifie serviteurs ou compagnons (5). Eddius en parle probablement sous le nom de *regales socii*, et de *sodales regis* (6). J'en conclurais qu'ils étaient officiers de la maison du roi, obligés, comme on nous l'apprend, de servir le roi, et de

(1) Mailros, 148.
(2) Chron. sax. 78, Leg. 78, 136.
(3) Domesday, Huntedunscire, Snotinghamscire.
(4) Chron. sax. 169, 170.
(5) Bède, III, 14. V. 4.
(6) Edd. Vit. Wilf. c. 2.

l'accompagner à tour de rôle (1). Bède leur fait occuper une place intermédiaire entre l'ealdorman et le thane. Les lois les égalent quelquefois à ces derniers, et quelquefois les rangent entre eux et les ceorls (2).

Nous rencontrons aussi les titres de « heretoch » et de « hold, » qui désignent des commandements militaires importants ; ainsi que celui de « child, » que l'on croit pouvoir appliquer au principal thane d'un district particulier. Mais le rang et le pouvoir réels de ces officiers ne sont pas déterminés d'une manière satisfaisante (3).

---

(1) Asser, 65. J'observe que les écrivains postérieurs à la conquête, quand ils copient les historiens saxons, substituent *milites* à *socii*, et semblent entendre par là les mêmes personnes qu'ils appelaient Meignalx ou Menials, personnes que le lord ou seigneur conduisait avec lui, en quelque lieu qu'il allât.

(2) Leg. 10, 22, 23, 71, 72. Cette différence peut être expliquée, en supposant que les plus grands thanes avaient leurs gesiths, aussi bien que le roi. Voy. la note B.

(3) Nous voyons Wulfnoth, child de Sussex (Chron. sax. 187); Edric, child dans le Hereforshire (Chron. Lamb. ad ann. 1067); Alfric, child dans l'Est-Anglie (Hist. Elien. 470); Alnod, child dans le Kent; Brixi, child dans le Kent (Domesday, Chenth). Je suppose que cette dénomination désigne simplement une personne qui, dès son enfance, était héritière apparente de quelque charge importante. Edwy le reçut avant son avènement au trône (Lye, App. IV), comme celui d'étheling fut donné à Edgar, qui, n'étant jamais devenu roi, le conserva durant tout le règne de Guillaume-le-Conquérant. Chron. sax. 173, 182. Chron. Lamb. ad ann. 1068,

Les thanes, ainsi appelés de *thegnian*, servir, formaient un ordre nombreux et distingué, divisé en plusieurs classes de divers rangs, et avec différents privilèges. Nous trouvons, dans l'histoire, des thanes plus ou moins élevés, les thanes du roi et les thanes des ealdormen et des prélats. Le hériot des premiers était quatre fois plus considérable que celui des derniers ; et tandis que les uns ne reconnaissaient d'autre supérieur que le roi, les autres devaient suivre la cour de leur lord immédiat (1). Il est certain que ce fut par leurs honorables services à la guerre qu'ils devinrent possesseurs de leurs terres. *Milites* est le terme qu'emploient communément, pour les désigner, les écrivains normands ; et chaque expression de Bède, qui marque un rang militaire, est invariablement rendue par thane, par son royal traducteur (2). La loi exigeait un guerrier par cinq hides de terre, et l'acquisition d'une propriété de même étendue suffisait pour élever un ceorl au rang de thane (3). Mais, sans cela, quoiqu'il pût accompagner le roi au champ de bataille, quoiqu'il possédât un casque, une cotte de

---

1075. C'était quelque désignation de même nature que le titre espagnol d'infant.

(1) Leges 47, 118, 144.

(2) Bède, III, 14 ; IV, 13 ; V, 13.

(3) Leg. 70.

mailles, une épée à garde d'or, il était condamné à rester dans la condition humble et subordonnée de ceorl. On admit une exception politique en faveur des marchands, qui formaient ordinairement des compagnies, ou gilds, et possédaient des terres en commun. Un marchand acquérait le rang et les priviléges de thane-ship (thane de vaisseau), toutes les fois qu'il avait conduit en pays étranger trois chargements de ses propres marchandises (1). Le plus utile de ces priviléges était le montant du were, avantage qui sera plus amplement expliqué par la suite.

Les gerefas, ou baillis, étoient des officiers de grande importance, placés par le roi et les principaux propriétaires dans leurs domaines respectifs. Il devait en exister dans chaque juridiction séparée; mais les plus considérables étaient ceux des provinces, des ports et des bourgs. Il entrait dans leurs attributions de percevoir les taxes, de faire appréhender au corps les malfaiteurs, de requérir des cautions, de recevoir les rentes, et, en plusieurs occasions, de représenter leur seigneur (2). Ils étaient assesseurs, quelquefois juges principaux dans différentes cours;

(1) Leg. 71. Ces règlements ont été attribués à Athelstan; mais le texte en parle comme d'une ancienne coutume de la nation.

(2) Leg. 9, 12, 48, 69.

et il leur était ordonné, sous des peines sévères, de conformer leurs décisions aux instructions du cadastre général (1).

La plus basse classe des hommes libres était celle des ceorls ou laboureurs. Plusieurs d'entre eux possédaient des booklands ou terres franches, mais pas en suffisante quantité pour les élever au rang de thane; d'autres tenaient des terres de leurs seigneurs par le paiement d'une rente, ou en échange de quelque service libre, mais inférieur. Le relief de ces derniers était fixé à la rente d'une année. Tant qu'ils étaient exacts à servir leurs prestations accoutumées, on ne pouvait les renvoyer de leurs établissements; mais ils étaient libres de les rendre à leurs seigneurs, quand cela se trouvait à leur convenance (2). On peut voir dans plusieurs chartres et dans le Domesday les différentes espèces de services ou prestations qui prévalaient en différents districts. Comme homme libre, le ceorl ne pouvait être mis aux fers, ni soumis au châtiment ignominieux du fouet (3). Le were de sa vie s'élevait à deux cents shillings.

Chez un peuple récemment sorti de l'état de

(1) Leg. 48.
(2) Leg. 225. Bracton, 1, 11.
(3) Leg. 3, 11, 15. La pénalité pour avoir enchaîné un homme libre était un were de 20 shillings.

barbarie, l'administration de la justice est toujours grossière et simple; et, quoique l'absence des formes légales et des plaidoiries puisse amener accidentellement une décision prompte et équitable, il est difficile, sans leur secours, de dévoiler les artifices de l'intrigue et de la fourberie, et de repousser l'influence de la passion et du préjugé. Les formes judiciaires, devant les tribunaux anglo-saxons, n'auraient nullement convenu à un état de civilisation plus avancé; elles étaient mal calculées pour découvrir la vérité et produire la conviction; et dans beaucoup de cas, à nous transmis par des écrivains contemporains, nous serions choqués, avec nos connaissances actuelles, de la crédulité et de la précipitation des juges. Le sujet, néanmoins, est curieux et intéressant. Ces anciennes cours subsistent encore sous différents noms, et l'observateur intelligent peut découvrir dans leur jurisprudence l'origine de diverses institutions qui distinguent aujourd'hui l'adminis̈tation de la justice dans les tribunaux anglais.

La plus basse juridiction, connue parmi les Anglo-Saxons, était celle de « sac et soc, » mots dont l'étymologie a épuisé la sagacité des antiquaires, quoique cependant on les comprenne suffisamment. C'était le droit de tenir les plaids, et d'imposer des amendes dans un ressort déterminé; droit qui, à quelques variations près, s'é-

tait perpétué dans les cours seigneuriales de la dynastie normande. Ce privilége paraît avoir été revendiqué, et même exercé, par les grands thanes et quelques uns des moins élevés : mais il fut diversement modifié par les termes de la concession primitive, ou l'usage immémorial. Quelques uns prenaient connaissance de tous les crimes commis dans leur district (soke) ; la juridiction des autres se bornait à des délits d'une nature particulière. Quelques uns pouvaient sommer tout délinquant, natif ou étranger, de comparaître devant leurs tribunaux ; d'autres ne pouvaient infliger de peines qu'à leurs propres tenanciers. L'usage de tenir ces assises dans le vestibule du château seigneurial les fit ordinairement appeler « hall-motes » (1).

La cour du hundred, grande division du comté, nommée hundred-mote, était supérieure au hall-mote. Il y avait séance chaque mois, sous la présidence de l'ealdorman ou du bailli, accompagné des principaux ecclésiastiques et francs-tenanciers (free-holders). Une fois l'an, on s'assemblait extraordinairement, et tout indi-

---

(1) Leg. 241, 242, 256. Hist. Elien. 490, 501. Domesday passim. Ces cours s'attribuèrent un grand nombre d'affaires qui auraient dû être portées devant les cours du canton (hundred) et du comté : de là dérivent nos courts-baron avec juridiction civile, et nos courts-leet avec juridiction criminelle.

vidu mâle, au-dessus de l'âge de douze ans, était obligé de s'y présenter. La situation des gilds et tythings (association de dix familles) y était déterminée; et il n'était permis à aucun homme de disposer de lui, selon sa volonté, qu'il n'eût donné caution pour sa conduite future. Ces cours jugeaient les délits et prononçaient sur les causes civiles. Mais leurs attributions ne se bornaient pas aux procédures. A cette époque, où peu de personnes possédaient les simples notions de la lecture et de l'écriture, la solidité des transactions pécuniaires dépendait surtout de l'honnêteté et du caractère des témoins; et le témoignage du hundred était réputé décisif dans les questions de droit litigieux ou d'obligation contestée. C'est pourquoi l'on se présentait devant les assemblées pour toutes les affaires particulières; on y passait des contrats, on y ratifiait des échanges, on y concluait des marchés, et l'on y faisait des paiements. Mais, parfois, quand on y débattait des intérêts d'une plus haute importance, et que les parties étaient de différents districts, l'autorité d'un seul hundred était réputée insuffisante. Dans les occasions où il était nécessaire que la discussion eût lieu devant un tribunal plus nombreux et moins partial, l'ealdorman convoquait une assemblée des hundreds voisins, ou d'un tiers du comté. La première se nommait la cour du lathe (tour ou cir-

conférence) ; et la seconde, celle du trything (tiers) (1).

Des attributions plus élevées, une juridiction plus étendue, distinguaient le shire-mote ou cour du comté. Il s'assemblait deux fois l'an, au commencement de mai et d'octobre. Les grands propriétaires étaient tenus d'y assister en personne ou de s'y faire représenter; ils pouvaient envoyer à leur place le chapelain, le bailli, et quatre des principaux tenanciers. L'évêque et l'ealdorman, ou comte, le présidaient avec une égale autorité; et ils avaient pour assesseurs le shériff et le plus noble des thanes royaux. On commençait l'appel des procédures par les causes relatives aux droits et immunités de l'église; on passait ensuite aux confiscations et amendes au profit de la couronne; enfin aux contestations entre les particuliers. Dans ce dernier cas, il était du devoir de la cour d'amener à conciliation les parties, en leur proposant un compromis. Si l'accommodement était rejeté, la cour prononçait un jugement définitif (2). C'était aussi dans

(1) Leg. 50, 60, 78, 117, 203, 204, 205. 240. Hist. Elien. 473, 475, 484. Les lathes existent encore dans quelques comtés du midi. On pense que du mot de trything est dérivée la dénomination locale de riding, cantons, la troisième partie du comté. Dans les bourgs, on les appelait burgh-motes, par analogie avec les motes (tribunaux) des hundreds. Leg. sax. 78.

(2) Leg. 78, 204, 205, 240.

ces occasions, que l'on promulguait les lois rendues dans le grand conseil de la nation. Il nous reste encore une lettre adressée au roi Athelstan par les membres de la cour du comté, les évêques, les thanes et les habitants du comté de Kent; elle contient la récapitulation des lois à eux notifiées, des promesses d'obéissance, et se termine par des protestations d'un inviolable attachement à sa personne (1).

L'établissement des shires (provinces ou comtés) et des hundreds (cantons, centuries), est attribué au gouvernement d'Alfred par un auteur instruit, qui vivait au temps de la conquête des Normands (2). Il y a cependant des raisons de douter d'une partie de cette assertion, sinon de la rejeter tout entière. Alfred peut avoir perfectionné ce système, mais il n'a certainement pas inventé ce qui existait quelques siècles avant son règne. La division en shires est commune à toutes les nations du Nord (3); on en connaît quelques uns qui existaient en Angleterre, sous le même nom qu'aujourd'hui, depuis le premier

(1) Bromp. 856. Les décisions du witan, dans les causes civiles, étaient également renvoyées au shire-mote. Hist. Elien. 469.

(2) Ingulf. 28. Il a été suivi par Malmsbury et quelques autres.

(3) Baluze, chap. 1, 19, 39, 103.

établissement des Saxons (1). D'autres sont cités dans des lois, et par des écrivains antérieurs à la prétendue division d'Alfred (2). L'inégalité remarquable de leur étendue, l'irrégularité de leur distribution, prouvent qu'ils ne furent pas l'ouvrage uniforme d'un seul monarque: mais qu'ils durent leur création à différents princes, qui partagèrent la contrée comme le demandait la nécessité ou le suggérait la politique. Les hundreds paraissent aussi venir d'une institution continentale. Tacite nous apprend que, de son temps, les Germains divisaient leur territoire en *pagi;* que chaque *pagus* fournissait à l'armée une cohorte d'un hundred (centaine) de combattants; et que chacune de ces cohortes se nommait le hundred du *pagus* qui l'avait fournie (3). Il est fort incertain que les Saxons aient suivi cette règle, ou toute autre, dans l'établissement des hundreds. On a pensé que ce nom était donné au district habité par cent (hundred) familles libres; et cette hypothèse a été généralement admise, parcequ'elle satisfait l'esprit, et épargne les

---

(1) Kent, Sussex, Essex.

(2) Leg. 16, 20, 21. Chron. sax. 56, 74, 75, 78. Asser, 3, 8, 14. Asser était contemporain et précepteur du roi. Son silence prouve évidemment qu'il ignorait cette nouvelle institution de shires et de hundreds.

(3) Tac. Germ. VI.

peines d'une plus longue recherche ; cependant, elle peut paraître suspecte à ceux qui ont lu les notices du Domesday, et comparé les limites disproportionnées des hundreds les plus voisins (1).

Ingulf attribue également à Alfred l'institution des *tythings* (décuries), dont le nom indique une subdivision de l'hundred, ou une association de dix familles voisines. La loi ordonnait que tout homme libre fût enrôlé dans une de ces associations dont les membres étaient perpétuelle-

(1) Hundredus continet centum villas. Bromp. 956. Suivant Bède, par le mot villa, que son traducteur rend toujours par tune (maison de seigneur), on doit entendre non seulement la demeure du propriétaire, mais aussi les habitations des tenanciers et des esclaves. Whitaker soutient que dix de ces townships (corps de village) formaient un tything ou manoir (fief), et dix manoirs un hundred. Whit. Manchester, II, 114, 120. Mais il serait difficile de concilier leurs opinions avec la statistique établie par le Domesday. Je prendrai pour exemple les hundreds du lathe (canton) de Sutton, dans le comté de Kent. Tous les autres lui ressemblent.

Hundreds.	Sowlings, ou terres ensemencées.	Acres de prairies.	Manoirs
Greenwich	8 1/2	131	9
Lesnes	19 1/2	52	4
Bromley	8	14	2
Roskley	27 3/4	78	14
Axtane	65 1/8	476	36
Westerham	4 1/2	16	2

ment responsables les uns des autres. Si l'un d'eux venait à se soustraire à la justice, on donnait aux neuf autres un mois de délai pour retrouver le fugitif: si, à cette époque, il ne comparaissait pas, on levait sur ses biens l'amende proportionnée à son délit, et, en cas d'insolvabilité, sur ceux du tything, à moins qu'il ne fût prouvé que ses membres n'avaient pas été complices de l'évasion (1).

Outre ces tribunaux locaux, le hall-mote, le hundred-mote et le shire-mote, on pouvait, en dernier ressort, en appeler à l'autorité du monarque. Alfred avait coutume de revoir les pièces des procédures, afin d'annuler ou de confirmer les décisions, et d'en prendre occasion de punir les juges de leur partialité ou de leur ignorance. Par cet usage, le roi se trouvait le magistrat suprême de l'état; mais, comme il avait d'autres devoirs à remplir, il était défendu de placer aucune cause sous ses yeux, sans l'avoir auparavant soumise à la décision des juges inférieurs. Toutefois, on enfreignait fréquemment cette défense; et peu de princes refusaient d'exercer leurs fonctions judiciaires, quand ils en étaient sollicités par des favoris, ou séduits par des présents. Partout où se trouvait le roi, il pouvait

(1) Leg. sax. 136, 201, 202, 241.

assembler promptement une cour. Il adjoignait aux thanes et aux ecclésiastiques attachés à sa personne les prélats et la noblesse du voisinage, et, avec leur assistance, il conciliait les parties, ou prononçait un jugement définitif. Mais ces tribunaux accidentels, quelque respectables qu'ils fussent, étaient éclipsés par l'éclat et l'éminente dignité des mickle-synoths ou wittena-gemots (les grandes réunions ou assemblées des conseillers), qui étaient convoqués régulièrement aux fêtes de Noël, de Pâques et de la Pentecôte, et, occasionellement, à d'autres époques, selon que l'exigeaient des circonstances difficiles, ou des besoins imprévus. La composition de ce tribunal suprême a été long-temps un sujet de débats, et les dissertations auxquelles il a donné lieu ont contribué à l'envelopper d'une plus grande obscurité. On a prétendu que non seulement les tenanciers militaires y avaient droit de présence, mais encore que les ceorls y assistaient aussi, au moyen de leurs représentants, les borsholders (chefs) des tythings. La dernière partie de cette assertion est dépourvue de toute apparence de vérité, et la première, établie sur des bases peu solides. Il est assez vraisemblable que, dans l'enfance du gouvernement anglo-saxon, la plupart des soldats tenanciers avaient pris part aux conseils publics : mais, dès lors même les chefs s'étaient emparés des délibéra-

tions; et il ne restait guère aux vassaux que le droit d'applaudir aux résolutions de leurs seigneurs. Par la suite, lorsque les différentes principautés ne formèrent plus qu'une seule monarchie, le retour annuel de ces assemblées, trois fois dans le court espace de six mois, devint un insupportable fardeau pour les petits propriétaires : et l'on a quelques raisons de croire que les plus riches, eux-mêmes, ne s'y présentaient que lorsqu'ils étaient appelés par des évènements importants, ou attirés par le voisinage de la cour. Il paraît que leurs principaux membres étaient les thanes spirituels et temporels qui relevaient immédiatement de la couronne, et qui pouvaient rassembler des vassaux militaires. Tout acte législatif émané du roi devait obtenir l'assentiment des membres de cette assemblée ; car, sans leur consentement et leur appui, il eût été impossible de le mettre à exécution. Dans un grand nombre de chartes, nous avons conservé les signatures des witans ; elles excèdent rarement le nombre de trente, et ne s'élèvent jamais à soixante. Elles contiennent les noms du roi et de ses fils, de quelques évêques et abbés, d'un nombre à peu près égal d'ealdormen et de thanes, et quelquefois ceux de la reine et d'une ou deux abbesses (1). Il est fait aussi mention de

(1) Voyez Ingulf. 32, 44, 45. Gale, III, 517. Hemingford,

« fidèles », venus à la suite de leurs lords ou seigneurs, et cités comme témoins ou approbateurs; mais il n'existe aucune preuve qu'ls aient pris part aux délibérations (1).

L'étendue des pouvoirs de cette assemblée n'a pas été déterminée exactement; peut-être n'ont-ils jamais été pleinement limités. A elle appartenait, en cas de vacance du trône, le choix d'un nouveau souverain; et ce droit, on le lui voit exercer, non seulement après le décès de chaque roi, mais encore pendant le séjour d'Ethelred en Normandie. Elle le força à faire avec la nation un contrat solennel, avant de le reconnaître une seconde fois roi d'Angleterre (2). Dans les cas ordinaires, les délibérations se prenaient en présence du souverain, et comme les membres de l'assemblée étaient individuellement ses vassaux, comme ils avaient juré *d'aimer ce qu'il aimerait, de haïr ce qu'il haïrait*, on ne peut douter qu'ils

passim. D'un passage de l'histoire d'Ely, p. 518, on a conclu qu'une terre de quarante hides, donnait à son possesseur le droit de siéger au witan.

(1) Præsentibus archiepiscopis et episcopis, Angliæ universis, nec non Borredo, rege Merciæ, et Edmundo, Est-Anglorum rege, abbatum et abbatissarum, ducum, comitum, procerumque totius terræ, aliorumque fidelium infinitâ multitudine, qui omnes regium chirographum laudaverunt, dignitates verò sua nomina subscripserunt. Ing. 17.

(2) Chron sax. 145.

ne consentissent généralement à ses volontés. Dans le préambule des lois saxonnes, le roi prend quelquefois un ton hautain. Il décrète ; les witans donnent leurs avis. Il se nomme lui-même le souverain; les membres du parlement sont *ses* évêques, *ses* ealdormen, *ses* thanes. Dans d'autres occasions, ce style royal disparaît, et les actes législatifs sont attribués à la coopération des witans et du roi (1). On remarque les mêmes variations dans les traités conclus avec les puissances étrangères. Les uns ne contiennent que le nom du roi; les witans paraissent dans les autres pour les sanctionner concurremment avec le monarque (2). Dans leur capacité judiciaire, ils arbitraient ou décidaient entre eux les affaires civiles ; ils citaient devant eux les criminels d'état les plus puissants et leurs complices, et prononçaient ordinairement des sentences de confiscation et de bannissement contre ceux qu'ils trouvaient coupables (3). Comme législateurs, ils étaient chargés de pourvoir à la défense du royaume, à l'empêchement et à la punition des crimes, et à l'impartiale administration de la justice (4).

---

(1) Leg. 14, 34, 48, 73, 102, 113.
(2) Leg. 47, 51, 104. Chron. sax. 132.
(3) Chron. sax. 164, 194.
(4) Ingulf. 10, 16. Chron. sax. 126, 130, 165.

Dans tous ces tribunaux, les juges étaient des francs-tenanciers de rang convenable à la cour, et ensuite appelés ses pairs. Mais il paraît que l'autorité réelle appartenait au président et à ses principaux assesseurs, dont l'opinion était suivie et approuvée par tous les autres membres (1). Les procédures étaient simplifiées et facilitées par une coutume dont nous avons déjà parlé. Dans tous les cas où la propriété mobilière ou immobilière se trouvait intéressée; si quelqu'un réclamait à raison d'achat et de donation, s'il se trouvait détenteur de biens volés, s'il était entré par violence sur les terres d'autrui, il était obligé

(1) Qui liberas in eis terras habent, per quos debent causæ singulorum alternâ prosecutione tractari. Leg. sax. 248. En cas de partage entre les juges, on doit, suivant une loi, adopter l'avis de la majorité, et, suivant une autre loi, l'avis des hommes du rang le plus élevé. Si in judicio inter pares oriatur dissentio, vincat sententia plurimorum. Ibid. 237.—Vincat sententia meliorum. Ibid. 248. A cette occasion, je n'hésite pas à renvoyer le lecteur au traité intitulé : « Leges Henrici primi. » Quoique rédigé sous les Normands, il donne une idée exacte de la jurisprudence saxonne, ainsi que l'auteur l'assure lui-même. De his omnibus pleniorem suggerunt ventura (la suite) notitiam, sicut Edwardi beatissimi principis extitisse temporibus, certis indiciis et fidâ relatione cognovimus, p. 241. On retrouve les mêmes choses dans de nombreux passages, évidemment traduits des lois saxonnes que l'on a conservées, d'où l'on doit conclure que les morceaux qui restent ont été pris dans d'autres documents qui ont péri dans un laps de sept cents ans.

de produire le témoignage de la cour et celui des gens devant qui avait été passée la transaction, si elle était légale, sur laquelle il fondait son propre droit. Sur ce témoignage, les juges décidaient souvent les affaires civiles; mais si l'une ou l'autre des parties avançait un fait dont l'évidence ne pouvait être établie, on lui faisait prêter serment, puis on citait un certain nombre de *freeholders* (possesseurs de francs-fiefs), ses voisins, qui, instruits de son caractère et de ses affaires, juraient sur leur conscience, qu'ils croyaient fermement à la vérité de ce qu'elle avait avancé. Dans certains cas, le nombre de ces témoins était fixé par la loi; dans d'autres, on le laissait à la discrétion de la cour. Quelquefois on se contentait de quatre ou cinq; en d'autres circonstances, on en requérait quarante ou cinquante. On a vu des hommes se présenter d'eux-mêmes au tribunal, et s'offrir par centaines à jurer en faveur d'un protégé, ou pour satisfaire des vengeances particulières (1). Il est bon d'observer, cependant, que la valeur de chaque serment était estimée par le rang et la ri-

(1) Ainsi mille personnes environ se présentèrent pour prêter serment en faveur du thane Wulfnoth. Hist. Elien. 479. Cette coutume était appelée par les Saxons, le Lada, et par des auteurs postérieurs, le pari de la loi (Wager of law). On peut voir dans Blakstone jusqu'à quelle époque elle s'est prolongée. L. II, ch. 22, sect. VI.

chesse de la personne. Le serment d'un thane du roi valait ceux de six ceorls, et celui d'un ealdorman, les serments de six thanes. Le roi et l'archevêque, dont les paroles passaient pour sacrées, étaient exempts de l'obligation du serment; et la même indulgence s'étendait quelquefois aux rangs les plus élevés de la noblesse (1). Si, pourtant, la question restait encore douteuse, on formait un jury de douze ou trente-six juges (free-tenants), qui, se retirant du tribunal, délibéraient entre eux, et rendaient un verdict (*verè dictum*, réponse du jury) qui décidait la difficulté (3). Je vais rapporter une cause dans laquelle on recourut à tous ces modes de procédure, et dont le jugement fut rendu sur des bases qui doivent nous paraître illégales et bien peu satisfaisantes. Aux assises tenues à Wendlebury, et présidées par l'ealdorman Ailwin et le shériff Edric, une action fut intentée contre les moines de Ramsey, par Alfnoth, dans le but de recouvrer la possession de deux hides de terre, à Stapleford. Après de longs débats, la décision

(1) Leg. sax. II, 72, 262. On a jeté beaucoup de ridicule sur cette coutume; mais, lorsqu'il n'existait aucun moyen d'enquête, il était peut-être sage d'attacher une plus grande valeur aux serments des personnes qui, par leur rang et leur richesse, étaient le plus à l'abri des séductions ordinaires employées pour obtenir des parjures.

(2) Hist. Ram. 415, 416. Regist. Roff, 32.

fut remise à un jury composé de trente-six thanes, choisis en égal nombre par le plaignant et les défendeurs. Tandis que, hors de la salle, ils s'occupaient à délibérer sur leur verdict, Alfnoth défia publiquement les moines d'appuyer leur demande par un serment. Le défi fut accepté; mais au moment où ils se préparaient à jurer, l'ealdorman se leva, observa qu'il était le patron de l'abbaye, et s'offrit lui-même à prêter serment en sa faveur. Cela seul décida de la cause. La cour, par respect pour son président, se contenta de sa parole, adjugea les deux hides aux moines, et condamna Alfnoth à la confiscation de ses terres et bestiaux. Mais l'influence de ses amis fit révoquer cette dernière partie de l'arrêt, sous la condition que jamais, à l'avenir, il ne troublerait l'abbaye dans sa possession de Stapleford (1).

Les formes de la procédure criminelle, quoique fondées sur les mêmes principes, en différaient à de certains égards. Il était ordonné par une loi qu'aussitôt que le hundred-mote serait assemblé (il en était probablement de même pour tout autre tribunal), le bailli et les douze thanes les plus âgés se missent en tournée pour s'informer de tous les délits commis sous la juridiction de la cour; et ils prêtaient serment *de ne faire*

(1) Hist. Ram. ibid.

comparaître aucun innocent, et de ne laisser échapper aucun coupable (1). Sur leur simple dénonciation, l accusé était souvent condamné; mais s'il protestait de son innocence (s'il plaidait *not guilty,* non coupable), et que sa réclamation fût admise, il lui restait deux manières de se défendre, le lada ou serment, et l'ordeal, épreuve ou jugement de Dieu. Dans les cas non prévus par la loi, il avait la liberté du choix; mais, pour réprimer la présomption du criminel, il devait s'attendre à de plus rigoureuses punitions, s'il succombait dans son épreuve. Il commençait, dans la justification par serment, par prendre Dieu à témoin de son innocence, soit en paroles, soit en actions, du crime dont il était accusé. Il produisait alors ses témoins (compurgators), qui

(1) Leg. sax. 117. C'est évidemment là l'origine de notre grand jury. Suivant M. Reaves, dans son excellente Histoire de la Jurisprudence anglaise (History of the english law), quelques restes de cette épreuve par jury, qui a d'ailleurs assez d'affinité avec la manière de procéder suivie en d'autres temps, se retrouvent dans la constitution de Clarendon, sous Henri II, où se lit la disposition suivante: Si personne ne se présente à la charge d'un accusé devant l'archidiacre, le shériff, à la requête de l'évêque, faciet jurare duodecim legales homines de vicineto, seu de villâ, quod indè veritatem secundùm conscientiam suam manifestabunt, p. 87. Quant à moi, je la regarde plutôt comme une réminiscence du code saxon, dans une loi précédente d'Ethelred dont nous avons parlé.

juraient à leur tour qu'ils regardaient son serment comme exact et véridique (1). On exigeait que ces témoins, ou jureurs, fussent pris parmi les freeholders (francs-tenanciers) ses voisins, ou résidants sous la juridiction de la cour : qu'ils n'eussent jamais été accusés de vol ou convaincus de parjure; et qu'ils fussent enfin reconnus comme hommes loyaux par toutes les personnes présentes. Selon la coutume du district et l'importance du délit, leur nombre variait de quatre à soixante-douze. Tantôt ils étaient choisis par les juges, tantôt désignés par le sort : souvent ils étaient amenés devant la cour par la partie elle-même ; facilité au moyen de laquelle le prévenu se reposait de son sort sur la décision de ses amis et obligés, qui avaient prononcé d'avance en sa faveur. Dans le Wessex, on permettait de choisir trente témoins ou jureurs, dont quinze étaient rejetés par les juges; dans l'Est-Anglie et la Northumbrie, on en produisait quarante-huit, parmi lesquels le sort en désignait vingt-quatre (1). Si leur serment venait à l'appui de celui de l'accusé, dans la forme voulue par la loi, son innocence était aussitôt reconnue.

(1) Ces serments sont dans Wilkins. Leg. sax. 63, 64.

(2) Leg. sax. 8, 12, 27, 47, 125, 162, 164. Dans cette institution de prêteurs de serment, ne pourrait-on pas retrouver les éléments les plus grossiers de nos petits jurys ?

Lorsqu'au contraire on avait recours à l'ordeal ou épreuve, on fournissait une caution, et l'époque était fixée par la cour. Comme la décision se trouvait alors remise à la justice de Dieu, l'accusé passait trois jours en jeûnes et en prières. Au troisième jour, un prêtre l'adjurait de ne pas tenter l'épreuve si sa conscience n'était pas pure, et lui donnait la communion avec ces paroles : « Puissent le sang et le corps de Jésus-Christ être, en ce jour, la preuve de ton innocence ! » après cette cérémonie, il jurait encore une fois qu'il était étranger au crime dont on l'accusait. Les épreuves les plus usitées étaient celles de l'eau et du feu. Dans le premier cas, on allumait du feu sous un vase plein d'eau, dans une partie écartée de l'église. Sous la surface de l'eau, à une certaine distance que l'on augmentait en raison de l'énormité du crime, on plaçait une pierre ou une masse de fer d'un certain poids. On renvoyait tous les étrangers : l'accusateur et l'accusé, accompagnés chacun de douze amis, s'avançaient vers ce lieu, et les deux parties se rangeaient sur deux lignes opposées. Après avoir récité les litanies, un délégué était envoyé par chacune des parties pour examiner le vase d'épreuve, et reconnaître si l'eau bouillait, et si la pierre était à la profondeur convenue; alors l'accusé s'approchant, y plongeait son bras, et retirait le poids qu'on y avait placé. Le prêtre enveloppait immédiatement

dans un sac de toile le bras du patient, jusqu'au-dessus de la partie brûlée, y apposait le sceau de l'église, et ne le brisait que le troisième jour. Si le bras alors était parfaitement guéri, on proclamait l'innocence de l'accusé : sinon, il subissait le châtiment dû à son crime. Dans l'épreuve par le feu, on prenait les mêmes précautions relativement au nombre et à la position des témoins. Près du feu, l'on mesurait un espace égal à neuf fois la longueur du pied du prisonnier, et on le divisait en trois parties égales. On plaçait dans la première un petit pilier de pierre. Au commencement de la messe on mettait dans le feu une barre de fer du poids de une à trois livres, selon la nature du délit, et à la dernière collecte, on la transportait sur le pilier. Le prisonnier la prenait aussitôt dans sa main, faisait les trois pas marqués d'avance sur le pavé, et la jetait par terre. Le traitement de la brûlure et les indices de crime ou d'innocence étaient absolument les mêmes que dans l'épreuve par l'eau bouillante (1).

(1) Leg. sax. 26, 27, 53, 61, 131. Le témoignage de nos anciens auteurs prouve que plusieurs personnes se servaient de ces épreuves pour établir leur innocence : ce qui a fait dire que le clergé possédait un secret pour empêcher, ou guérir rapidement la brûlure. Cependant il est difficile de concevoir qu'un pareil secret, si répandu et si souvent employé, ait

Avant de quitter ce sujet, je dois observer que les mœurs nationales opposaient plus d'un obstacle à l'administration impartiale de la justice. L'institution de seigneurs et de vassaux assurait à chaque parti des protecteurs et des complices : et la coutume d'offrir des présents en toute occasion, nuisait singulièrement au désintéressement du tribunal. Dans les affaires criminelles, la conviction était généralement suivie d'une amende, dont une partie au moins, sinon le tout, revenait au juge principal, ou au lord de la cour. Dans les causes civiles, l'influence de l'argent retardait ou accélérait la marche de la procédure, faussait le droit, et favorisait les plus injustes demandes. La subornation, masquée par des présents, se frayait un chemin jusqu'au prince sur son trône, comme jusqu'au bailli sur son tribunal. Le prêtre Athelstane, poursuivi par son évêque, pour vol et sacrilége, vendit pour un prix fictif un domaine à l'ealdorman Wulstan, sous condition qu'il arrêterait les poursuites : et quand Alfwin, abbé de Ramsey, désespéra de défendre

échappé à la vigilance des juges et des législateurs, attentifs à prévenir les crimes : et s'il n'en existait pas, on a peine à comprendre la conduite de personnes de ce rang, continuant, durant plusieurs siècles, à ordonner l'épreuve pour la découverte du crime, tandis qu'elles savaient que cette méthode n'était qu'une imposture.

les intérêts de son monastère contre l'influence d'Alfric, il offrit vingt marcs d'or au roi Edouard, et cinq à la reine Edithe, pour qu'ils interposassent leur autorité royale en sa faveur (1). On retrouve souvent des plaintes contre les frais et la variabilité des formes judiciaires ; et quelques personnes pensaient qu'il était plus prudent de garder le silence sur quelques blessures présentes, que d'augmenter elles-mêmes la profondeur de la plaie, en achetant la protection de ses amis et des juges (2).

Les crimes les plus fréquents chez les Anglo-Saxons étaient l'homicide et le vol. Parmi des hommes entraînés par des passions violentes, souvent ivres, toujours armés, les querelles, les séditions et les meurtres étaient inévitables ; et toutes les fois que la loi refusait de rendre sang pour sang, la famille de la victime s'emparait directement du droit de venger sa mort. De là naissaient ces haines mortelles et héréditaires, qui, durant tant de siècles, ont discrédité la législation et troublé le repos des nations européennes. Un meurtre en provoquait un autre ; le devoir de la vengeance était un legs sacré qu'on transmettait à sa postérité ; et les chefs du même peuple se regardaient souvent l'un l'autre comme

(1) Hist. Ram. 457. Hist. Elien. 482.
(2) Ibid. 414, 457, 458.

des ennemis plus cruels que les envahisseurs contre lesquels ils unissaient leurs efforts. Le lecteur en a déjà vu un exemple remarquable dans ces meurtres alternatifs qui affligèrent, pendant plusieurs générations, deux des plus puissantes familles de la Northumbrie. A ces maux, quelque grands, quelque déplorables qu'ils fussent, la législation n'osait appliquer d'autres remèdes que la réparation pécuniaire; et le sort ordinaire du misérable qui avait commis un homicide était de trembler sans cesse pour ses jours, ou d'acheter par des présents le pardon de ses adversaires. Tacite avait trouvé cette même disproportion entre le crime et la peine établie chez les anciens Germains (1); mais ce système avait été mûri et singulièrement perfectionné par nos ancêtres anglo-saxons. Tout homme libre était placé dans l'une des trois classes appelées *twyhind*, *syxhind* et *twelfhind* (2). La première comprenait les ceorls, et la dernière les thanes royaux; dans la seconde étaient rangés les ordres intermédiaires de la société. Le were d'un individu de l'une de ces classes, la

(1) Suscipere tam inimicitias seu patris, seu propinqui quam amicitias necesse est.—Luitur etiam homicidium certo armentorum ac pecorum numero, recepitque satisfactionem universa domus. Tac. Germ. XXI.

(2) Deux vassaux, six vassaux, douze vassaux.

valeur légale de sa vie, et la compensation légale de son meurtre, augmentaient dans la proportion de deux cents shillings à six cents, et de six cents à douze cents. Le were d'un ealdorman était le double du were d'un thane du roi; celui d'un etheling, le triple; et celui d'un roi, le sextuple (1). Pour expliquer de quelle façon le were était exigé et payé, on peut supposer l'assassinat d'un thane de la classe twelfhind. Le meurtrier pouvait, s'il lui plaisait, braver ouvertement le ressentiment de ceux à qui appartenait la vengeance; travailler à se fortifier lui-même contre leurs attaques, à l'abri des murailles de son château; ou fuir, et se placer sous la protection d'un des asiles autorisés par les lois. Dans aucun de ces cas, il n'était permis à ses adversaires de procéder immédiatement à l'œuvre de la vengeance. Le but du législateur avait été de gagner du temps, de laisser les passions se calmer, et d'attendre la réconciliation des parties. Si le coupable était rencontré en plein air, il eût été déloyal de le mettre à mort, à moins qu'il ne re-

---

(1) Leg. 53, 64, 71. La série des accroissements progressifs du were, au-dessus du rang de ceorl, était appelée dear-born. Leg. 20. Le were était le grand privilége des hautes classes. Comme chaque crime envers elles était puni en proportion de leur were, leurs personnes et leurs propriétés se trouvaient à l'abri des attaques de leurs inférieurs. Leg. 25, 37, 39, 40.

fusât obstinément de se rendre. S'il s'enfermait dans sa maison, on pouvait l'entourer, afin d'empêcher sa fuite, mais on devait lui laisser une semaine avant de commencer aucune hostilité. Enfin, s'il atteignait, comme asile, le palais d'un roi, d'un etheling ou d'un archevêque, on lui accordait un répit de neuf jours; et un répit de sept jours dans une église consacrée, ou dans la maison d'un ealdorman ou d'un évêque. Quelquefois il préférait les chances du combat, et la terre était rougie de sang innocent : dans ces occasions, il était du devoir du vassal de secourir son lord, et du devoir d'un lord d'accourir avec sa suite à l'aide de son vassal. Quelquefois il se remettait lui-même comme prisonnier aux mains de ses ennemis, qui se trouvaient forcés de le garder sain et sauf l'espace de trente jours. Si, durant cet intervalle, il pouvait donner des sûretés pour le païement du were, on le mettait en liberté; sinon sa personne et sa vie étaient abandonnées à la merci de ceux qui le retenaient (1). L'offre du were une fois faite, le reste se terminait conformément à la loi. Douze garants, dont huit choisis parmi les parents paternels, et quatre parmi les parents maternels du meurtrier, se présentaient pour répondre du paiement de l'amende; et les deux parties

(1) Leg. 43, 44, 110.

juraient immédiatement, sur leurs armes, de respecter la paix du roi, chacune de son côté. Trois semaines après, cent vingt shillings, le *healsfang* ou prix de la mise en liberté, étaient partagés entre le père, les fils et les frères du mort. Après trois autres semaines, une somme égale, sous le nom de *manbote*, était payée au lord en compensation de la perte de son vassal (1). Après encore un autre intervalle de trois semaines, le *figth-wite* ou l'amende du combat, dont le taux variait selon les circonstances, entrait dans les trésors du roi, ou du lord sous la juridiction duquel le meurtre avait été commis. Un dernier délai, de vingt et un jours, précédait le premier paiement général du were à tous les parents du défunt, et l'on prenait des termes à l'amiable pour la liquidation totale, soit en numéraire, soit en bétail. Cet accommodement fait, les familles étaient réconciliées; et tout souvenir de l'offense était censé entièrement effacé (2).

Le brigandage était une autre espèce de crime, dont la fréquence troublait la paix de la société et défiait la sagesse et la sévérité des législateurs.

---

(1) Le manbote pour un membre de la classe twyhind était de trente shillings, et pour un membre du syxhind de quatre-vingt. Leg. 25.

(2) Leg. 53, 54, 75. 269, 270.

Il infestait tous les ordres de la société. Nous le trouvons dans le clergé comme chez les laïques, parmi les thanes et parmi les ceorls. Ces déprédateurs se rassemblaient fréquemment par bandes. Une réunion de sept individus était appelée, par la loi, theofas : au-dessus de ce nombre, mais au-dessous de trente-six, elle prenait le nom de hlothe : lorsqu'elle était plus nombreuse, on lui attribuait la dénomination d'army (armée) : et à chacune de ces diverses désignations répondait une peine différente (1). Dans un pays ouvert et peu habité, il était facile à des hordes de pillards telles que nous venons de les décrire, de détourner secrètement ou d'enlever de vive force les bestiaux des fermes écartées. Afin de mettre obstacle à la vente des objets dérobés de cette manière, la législation encombrait tous les marchés légaux d'une foule de serments et de formalités; et pour en amener la découverte, elle offrait au propriétaire toutes les facilités nécessaires, afin qu'il pût poursuivre les voleurs jusque dans les comtés voisins (1). Mais des exemples trop fréquents de l'inutilité des ordonnances, et la sévérité toujours croissante des peines portées contre les coupables, nous induisent à penser que le mal était

(1) Leg. 17
(2) Leg. 18, 41, 48, 58, 66, 69, 80, 81.

profondément enraciné et tout-à-fait incurable. Pour la première fois, le coupable était condamné à une triple restitution de l'objet; pour la seconde, au paiement de son were, et au bannissement ou à la mort : alors ses biens étaient confisqués au profit de la couronne, et sa vie remise à la merci du roi. Pour la troisième enfin, il devait être mis à mort sans espoir de pardon; le tiers de ses biens était remis au roi ; le second tiers à la tribu ou au tything qui avait été volé, et le reste à sa veuve et à ses enfants (1). Cette sévérité fut cependant adoucie par Athelstane, qui fit grâce de la vie au criminel quand il n'avait pas atteint l'âge de quinze ans, ou que la valeur du larcin ne dépassait pas un shilling (2). Canute abolit totalement la peine de mort. Il voulait bien punir le coupable, mais en même temps lui donner le loisir de se repentir. Pour un premier délit, le voleur était condamné à une double restitution envers la partie lésée; au second, il payait son were au roi et fournissait des garants de sa conduite future; la récidive l'exposait à la perte d'une main, d'un pied, ou de l'un ou l'autre à la fois. Si malgré cela il revenait encore à ses premières habitudes, le délinquant incorrigible était scal-

(1) Leg. 2, 7, 12, 17, 65.
(2) Leg. 70.

pé, ou condamné à la perte des yeux, du nez, des oreilles et de la lèvre supérieure. Telle était l'étrange répartition de douceur et de sévérité qui distinguait le code pénal de nos ancêtres (1).

Les différentes classes dont nous venons de décrire les coutumes, constituaient la nation anglo-saxonne. Elles seules possédaient la liberté, le pouvoir, ou la propriété. Cependant elles ne formaient qu'une faible partie de la population, dont, peut-être, les deux tiers vivaient dans l'état d'esclavage (2). On peut douter raisonnablement que tous les aventuriers qui conquirent l'Angleterre fussent des hommes libres; mais il est probable que, dans le cours de leurs conquêtes, ils établirent l'esclavage, et très certain qu'ils firent un grand nombre d'esclaves. Les descendants de ceux-ci conservèrent la condition de leurs pères: et le nombre s'en augmenta continuellement par les Saxons, nés libres, réduits à la ser-

(1) Leg. 138.

(2) Le nombre des hommes libres du comté de Kent, suivant l'énumération faite dans le Domesday, se montait à 2,424, celui des vilains à 6,837, des bordars à 3,512. Il y avait 1,991 bourgeois, et encore la plus grande partie de ces derniers n'était qu'une classe privilégiée d'esclaves. En les réduisant seulement à mille, le nombre des hommes libres sera à celui des esclaves comme 4,415 est à 11,349 : nous n'avons compris ni les femmes ni les enfants.

vitude par leur insolvabilité, ou faits captifs à la guerre, ou privés de la liberté en punition de leurs crimes, ou contraints d'y renoncer eux-mêmes pour se soustraire aux horreurs de la misère (1). La dégradation, ou réduction d'un homme libre à l'état d'esclave, se passait devant un certain nombre de témoins. L'infortuné déposait sur la terre son épée et sa lance, symboles de la liberté, y ramassait la serpe et l'aiguillon, attributs du servage, et, se mettant à genoux, subissait, en signe de soumission, l'imposition des mains de son maître (2).

Tous les esclaves, cependant, n'étaient pas rangés dans la même catégorie. Dans les plus anciennes lois, nous voyons le « esne » distingué du « theow », et nous trouvons des esclaves femelles du premier, du second, du troisième rang. Dans des actes postérieurs, il est question de bordars, de cocksets, de pardings et d'autres dénominations barbares dont il serait inutile de chercher la signification, quand il serait possible de la trouver. La classe la plus nombreuse des esclaves était celle dont les individus vivaient sur la terre du seigneur, autour de sa demeure, appelée en saxon *tune*, et en latin *villa*. De ce dernier mot les Normands formèrent celui de vilains, qu'ils leur donnè-

(1) Leg. 15, 16, 22.
(2) Leg. 291.

rent; et la réunion des cabanes qui leur servaient de demeure s'appela village. Leurs travaux particuliers étaient ordinairement réglés selon le bon plaisir de leur propriétaire. Les uns labouraient la terre, les autres exerçaient la profession pour laquelle on les avait élevés. Ils recevaient, en retour, quelques portions de terrain, qui, jointes à leur industrie personnelle, servaient à leur entretien et à celui de leurs familles. Mais tous étaient privés également des priviléges d'homme libre. Il leur était défendu de porter des armes; ils étaient passibles de châtiments ignominieux, tels que le fouet et la marque, selon les ordonnances (1). Leurs personnes, leurs familles, leurs biens, de quelque nature qu'ils fussent, étaient la propriété de leur lord (sei-

(1) Leg. 15, 53, 103. Il paraît que les esclaves, aussi bien que les hommes libres, étaient entre eux garants de leur conduite respective. Sous le règne d'Athelstan, alors que les peines portées contre le vol étaient les plus sévères, il parut une loi relative aux délits commis par les esclaves envers d'autres que leur maître. Un voleur était condamné à être lapidé par vingt de ses égaux; et chacun d'eux devait être puni de trois coups de fouet s'il venait à manquer, trois fois, de toucher le patient. Une femme, coupable de vol, était brûlée par huit femmes esclaves, dont chacune fournissait trois bûches pour l'exécution. Si l'une d'elles y eût manqué, elle eût été punie également de trois coups de fouet. Après la mort du coupable, chaque serf payait trois pennies d'amende au propriétaire. Leg. Athel. apud Brompt. 849.

gneur). Celui-ci pouvait à son gré disposer d'eux par donation ou par vente; il pouvait les attacher au sol ou les en séparer; il pouvait les faire passer, avec les terres, à un nouveau propriétaire, ou les partager par testament entre ses héritiers. Parmi cent exemples rapportés par nos anciens auteurs, un seul suffira. Harold de Buckenhale, dans l'acte de donation de son manoir de Spalding à l'abbaye de Croyland, compte au nombre de ses propriétés, Colgrin son bailli, Harding son forgeron, Lefstan son charpentier, Elstan son pêcheur, Osmond son meunier, et neuf autres probablement laboureurs; tous, avec leurs femmes et leurs enfants, avec leurs biens, troupeaux et chaumières, sont irrévocablement transmis à l'abbaye, en toute propriété (1).

Nous observerons cependant que la rigueur de leur sort fut singulièrement adoucie par l'influence de la religion. L'évêque était le protecteur constant des esclaves de son diocèse, et son autorité sans cesse employée à les mettre à l'abri de l'oppression. Ils avertissaient les seigneurs, à chaque instant, que l'homme libre et

(1) Inguif. 86. John achète Gunilda de Gada pour une demi-livre d'argent, et la donne à l'église de Saint-Pierre. Lye., App. v. Wulfric achète Elfgitha pour une demi-livre ; Egilsig achète Wynric pour un yre d'or. Ibid.

l'esclave sont égaux aux yeux de Dieu, que l'un et l'autre ont été rachetés au même prix, et que le maître sera jugé avec autant de rigueur qu'il en a déployé envers ses dépendants (1). En général les devoirs de l'esclave étaient fixes et positifs ; s'il les remplissait avec fidélité, il lui était permis de conserver ses épargnes ; plusieurs de ceux qui cultivaient quelques portions de terrain ou qui avaient obtenu la permission d'exercer leur industrie dans les bourgs, acquéraient assez de fortune pour obtenir de la bonté ou de l'avarice de leurs seigneurs le rachat de leur liberté (2). Les lois mêmes supposent une propriété quelconque à l'esclave, puisqu'elles autorisent la commutation légale de la peine du fouet, en une amende de six shillings, et qu'elles fixent le relief d'un vilain sur une ferme au prix de ses meilleurs bestiaux (3).

La perspective de la liberté était pour eux un puissant mobile d'industrie et de bonne conduite. Avant d'être en état de se racheter eux-mêmes, plusieurs d'entre eux obtenaient cet avantage

(1) Spelm. Con. 405.

(2) Par exemple : « Elfy le Rouge se racheta pour une livre. » Lye, App. v. Brightmœr se racheta lui, sa femme Ælgive, ses enfants et ses petits-enfants au prix de deux livres. Hicks. Diss. Epis. 9.

(3) Leg. II, 224.

de la bonté d'un bienfaiteur (1). D'autres étaient émancipés par la justice et la reconnaissance de leurs maîtres; d'autres encore devaient leur liberté à des motifs de religion (2). Lorsque le célèbre Wilfrid reçut d'Edelwalch, roi de Sussex, la donation de l'île de Selsey avec deux cent cinquante esclaves mâles et femelles, l'évêque les instruisit dans la foi chrétienne, les baptisa et les rendit libres immédiatement (3). La manumission était un acte de charité souvent recommandé par les prédicateurs; et dans beaucoup de testaments qui nous restent encore, nous trouvons des dispositions pour donner la liberté à un certain nombre d'esclaves. Mais la commisération des gens charitables s'attachait beaucoup plus au sort des « wite theow » (ceux qui avaient été réduits en esclavage par sentence judiciaire), qu'à celui des individus nés dans la servitude et qui n'avaient jamais goûté les douceurs de la liberté. Les évêques, au concile de Calcuith, arrêtèrent qu'à leur mort, leurs esclaves de toutes les classes seraient mis en liberté; et l'on retrouve les mêmes clauses dans les

(1) Siwin racheta la liberté perpétuelle de Sydefleda pour cinq shillings et quelques pences. Ægilmar acheta Seihryth pour trois mancuses, sous condition de la rendre libre après sa mort et celle de sa femme. Lye, App. v.

(2) Hicks, Dissert. p. 12, 13.

(3) Bède, IV, 13.

testaments de lady Wynfleda, d'Athelstan, fils du roi Ethelred, et d'Ælfric, archevêque de Canterbury (1). La manumission, pour être légale, devait être faite en public, dans le marché, au tribunal du canton, ou dans l'église, au pied du grand autel. Le lord prenait son esclave par la main, le présentait au bailli, au shérif ou à un ecclésiastique, lui donnait une épée et une lance, et lui déclarait que « les chemins lui » étaient ouverts, et qu'il était libre d'aller par- » tout où cela lui plairait (2). »

Avant de quitter ce sujet, il est à propos d'ajouter que la vente et l'achat des esclaves étaient publiquement tolérés à l'époque des Anglo-Saxons. On voyait ces malheureux vendus, pêle-mêle avec le bétail, dans les marchés; et nous avons des raisons de croire que le prix d'un homme était ordinairement quatre fois celui d'un bœuf (3). L'importation des esclaves étrangers ne souffrit jamais aucune difficulté; mais l'exportation des indigènes était défendue sous des peines sévères (4). Mais l'habitude et l'amour du gain défiaient, chez les Northumbres, tous

---

(1) Wilk. Con. 171. Mores, p. 63. Lye, App. v. Hicks præf. xxii. Voyez aussi Hist. Rames, 407.

(2) Leg. 11, 229, 270.

(3) Le prix courant d'un bœuf au marché de Lewes était d'un penny, celui d'un homme de quatre. Domesday.

(4) Leg. 17, 93, 107, 134.

les efforts de la législation. Comme les sauvages de l'Afrique, on les accuse d'avoir enlevé, non seulement leurs compatriotes, mais même leurs amis et leurs parents, et de les avoir vendus comme esclaves dans les ports du continent (1). Les habitants de Bristol ont été les derniers à abandonner cet infâme trafic. Leurs agents parcouraient toutes les parties de la contrée, mettant surtout un haut prix aux femmes enceintes; et des cargaisons d'esclaves partaient régulièrement pour se rendre dans les ports de l'Irlande, ou le débit en était assuré et avantageux. Cependant leur opiniâtreté, qui résistait à toute la sévérité des magistrats, céda au zèle de Wulstan, évêque de Worcester. Ce prélat visitait tous les ans Bristol; il résidait des mois entiers dans le voisinage, et prêchait, tous les dimanches, contre la barbarie et l'impiété des trafiquants d'esclaves. A la fin, les marchands, convaincus par ses discours, résolurent, dans une assemblée solennelle, de renoncer désormais à ce négoce. Un d'entre eux ayant osé, peu de temps après, violer son engagement, fut condamné à perdre la vue (2).

Il nous reste encore à examiner une classe d'hommes, en partie libres, en partie esclaves;

(1) Malms. 8.
(2) Ang. Sac. II, 258.

les habitants des cités, des bourgs, des ports, qui étaient la propriété, quelquefois d'un seul, quelquefois de plusieurs riches particuliers. Les bourgeois. en général, artisans et ouvriers, étaient divisés en deux classes : dans la première étaient rangés ceux qui occupaient leurs maisons pour une rente fixe, et qui avaient la liberté de les quitter quand il leur plaisait ; la seconde comprenait les vilains ou descendants de vilains qui avaient eu la permission de quitter leur pays pour se livrer au commerce, et qui vivaient dans des maisons considérées comme portions du fief dont ils avaient originairement fait partie. Ces bourgeois étaient encore annexés au sol, et transférables avec lui. Ils pouvaient être contraints à venir accomplir dans leur pays les mêmes devoirs que leurs frères. Mais ces inconvénients étaient compensés par de grands avantages. Ces gens étaient parfaitement protégés contre tout ennemi, et ils jouissaient du bénéfice d'un marché pour la vente des produits de leur industrie. Ils formaient entre eux des confréries ou corporations, qui garantissaient la bonne conduite de tous leurs membres, et qui étaient gouvernées par le bailli de leur seigneur. Mais les priviléges et les charges, les coutumes et les devoirs des habitants des différents bourgs, et quelquefois dans le même lieu, sont si variés, si compliqués, si contradictoires, qu'il est impos-

sible de les classer d'une manière distincte, ou d'en donner une définition exacte. Ils prirent sans doute naissance dans les besoins, les caprices ou la faveur des divers propriétaires; et les personnes qui désireraient satisfaire plus amplement leur curiosité à ce sujet peuvent avoir recours aux pages authentiques du Domesday(1).

(1) Je citerai un petit nombre d'exemples. Quelques bourgs possédaient un pâturage commun pour l'usage des habitants; d'autres des terres et des maisons qui payaient rente à la corporation. — A Lincoln, il y avait douze citoyens appelés lawmen (hommes de loi), qui possédaient la juridiction de sac et soc dans certains districts. — Oxford appartenait originairement au roi et au comte Algar. Les bourgeois tenaient à ferme les coutumes, amendes, péages, etc., pour la rente annuelle de 20 l. et six barils de miel pour le roi, et de 10 l. pour le comte, outre les profits provenant de sa mouture. Ils fournissaient vingt hommes à l'armée ou payaient 20 l. Ceux de Douvres étaient libres de toute prestation, service, amendes à la cour du roi, et péages dans tout le royaume; en retour, ils fournissaient une fois, tous les ans, vingt navires portant chacun vingt-un matelots qui servaient pendant quinze jours. Voyez Domesday, passim, ou Gale, III, 759-778.

FIN DU PREMIER VOLUME.

NOTES.

NOTE A.

L'objet de cette note est de rechercher la nature de quelques actes du règne d'Edwy, qui ont été racontés de diverses manières par les écrivains postérieurs. A cet effet, j'aurai recours aux autorités les plus anciennes, que je transcrirai, parcequ'il serait difficile de se les procurer.

1. Edwy était-il marié à l'époque de son couronnement? Cette question a été résolue négativement par le biographe anonyme de l'archevêque Dunstan, qui était contemporain de ce prélat, et qui écrivit environ quinze ans après sa mort. Son ouvrage manuscrit existe au muséum britannique, Cleop. B. 13, et a été publié par les Bollandistes, tom. 4, maii, p. 344. L'auteur dit : Huic quædam, licet natione præcelsâ, inepta tamen mulier, cum adultâ filiâ per nefandum familiaritatis lenocinium sectando inhærebat : eotenùs videlicet quo sese, vel etiam natam suam, *sub conjugali titulo* illi innectendo sociaret. Quas ille, ut aiunt, alternatim, quod jam pudet dicere, turpi palpatu, et absque pudore utriusque, libidinosè tractavit. MS. Cleop. 76. Act. SS. p. 353. La même chose se trouve dans Eadmer, qui écrivait vers l'an 1100. Warton a publié un tiers de la vie de saint Dunstan par Eadmer, dans le second volume de son *Anglia sacra :* le tout avait déjà été publié par Surius, sous le nom d'Osbern, *Coloniæ Agrippinæ*, 1618. Eadmer s'exprime ainsi : Erat mulier quædam ex magnâ et altâ progenie nata, filiam adultam habens..... Hæ præfatæ regi Edwino assiduæ adhærebant, suis blanditiis et nutibus illecebrosis pro viribus operam dantes, quatenùs *unam illarum sibi in conjugium copularet*. Ad quas ille, impudico illiciti amoris desiderio fervens, indecenti amplexu nunc

hanc nunc illam, neutrius adspectum in hoc erubescens, destringebat. Eadmer, apud Sur., p. 236.

2. On peut voir ce qui se passa au couronnement du roi, dans Osbern, Ang. Sac. II, 104. Voici comment s'exprime le biographe contemporain. Cùm tempore statuto ab universis Anglorum principibus communi electione ungeretur et consecraretur in regem, die eodem post regale sacræ institutionis unguentum repentè prosiluit lascivus, linquens læta convivia, et decibiles optimatum suorum consessiones ad prædictum scelus lenocinii (ad prædictum luparum palpamentum, Act. SS., p. 353). Après quelques débats, Dunstan et Kinsey sont choisis, qui omnium jussis obtemperantes regem, volentem vel nolentem, reducerent ad relictam sedem. Ingressi, juxtà principum suorum præcepta, invenerunt regiam coronam, quæ, miro metallo auri et argenti gemmarumque vario nitore conserta, splendebat, procul a capite ad terram usque negligenter avulsam, ipsumque more maligno inter utrasque, velut in vili suillarum volutabro, creberrimè volutantem. Ils l'engagèrent à s'en aller. At Dunstanus, primùm increpitans mulierum ineptias manu suâ, dum nollet exsurgere, extraxit eum de Mæchali ganearum accubitu, impositoque diademate, duxit eum secum, licet vi a mulieribus raptum, ad regale consortium. Tunc eadem Æthelgiva, sic erat nomen ignominiosæ mulieris, inanes orbes oculorum contrà venerandum abbatem ferventi furore retorsit, inquiens hujusmodi hominem ultrà modum esse magnanimum, qui regis in secretum temerarius intraret. MS. Cleop. 76. En comparant ces récits avec ceux de Wallingford (p. 342) et de Westminster (p. 195), on verra qu'ils n'ont fait que les abréger, en conservant généralement les mêmes expressions.

Le récit d'Eadmer est semblable au précédent. Die quo ipse Edwinus in regem est consecratus, a loco convivii, in quo cum archiepiscopis, episcopis, abbatibus, totiusque regni principibus sedebat, jam pransus exilit, et relictis omnibus, in cameram, ubi præfatæ feminæ erant, solus secedit, capitique coronâ sublatâ se inter illas in medium jecit. Quod op-

timates agnoscentes, oppido indignati sunt. Ils choisirent alors Dunstan et Kinsey, qui, ex præcepto summi pontificis et aliorum omnium, ad regem ingressi, illum, ut dixi, in medio illarum duarum recubantem repererunt. Tunc Dunstanus primò in ignominiosas mulieres aspera increpationis verba vultu et voce contorquens, lascivias earum, sicut verum castitatis amatorem decuit, detestatus est. Deindè regem ut se tanti opprobrii exsortem faceret monens, ad proceres eum redire, eosque suâ præsentiâ exhilarare summissâ voce precatus est. Qui animi sui furore simul et vultûs sui rubore perfusus, dùm se rediturum omninò negaret, Dunstanus manum illius arripuit, et a loco violenter abstractum, imposito capiti ejus diademate, ad convivantes introduxit. Quod mulieris ignominia nullotenùs æquanimiter ferens, sævis verborum increpationibus in virum surrexit, et se eum confusioni perpetuæ traditurum garrulâ contestatione devovit. Eadmer, ibid. — M. Turner est disposé à rejeter la partie indécente de cette histoire, à cause de l'expression *ut aiunt*, qui n'indique qu'un soupçon (Hist. III, 155, not. 7); mais il me paraît évident que les deux mots *ut aiunt* se rapportent à la conduite antérieure d'Ethelgive et de sa fille, et non au jour du couronnement du roi.

3. Par quel motif, et à la sollicitation de qui, Dunstan fut-il envoyé en exil ? Un écrivain prétend dans la Revue d'Édimbourg, octobre 1815, que, si l'on en croit des autorités respectables, il fut accusé et convaincu, sans doute injustement, d'avoir dilapidé le trésor royal. En témoignage de ce qu'il avance, il cite Florence, Siméon, Hoveden et Wallingford; mais les trois premiers ne contiennent rien qui présente d'allusion, même éloignée, à de semblables charges ou convictions. Le passage cité, « exilio pro justitiâ ascriptus, mare transiit, » est un éloge de sa conduite et non une censure. Ces auteurs l'ont copié dans le panégyrique de l'archevêque, composé par Adalard, environ vingt ans après sa mort, et destiné à être prononcé tous les ans dans l'église de Canterbury, à l'anniversaire de son décès. Le prélat y est représentécomme en butte à des poursuites, non pour concussion,

mais à raison de sa droiture inébranlable : « pro justitiâ. » Adalard, Blandin. MS. Nero. c. 7, lect. 7.

Quant à Wallingford, il ne dit nulle part que l'abbé de Glastonbury ait été accusé et convaincu de péculat. Il nous apprend seulement que Dunstan avait *de tout temps* été suspect au roi, à cause de sa charge de gardien du trésor royal. Suspectus enim erat Eadwino Dunstanus, *omni tempore*, eo quod tempore Eadredi thesauros patrum suorum custodisset. Walling. 542. Mais quelle était la nature de ces soupçons? C'est ce qu'il ne nous a pas fait connaître. Edwy regardait tous les amis de son oncle invido oculo (ibid.), et il ne serait pas invraisemblable qu'il eût rejeté sur Dunstan la perte des grosses sommes qu'Edred avait données aux pauvres et aux églises. Mais le langage obscur de Wallingford ne peut balancer le témoignage positif des plus anciens historiens.

Ces écrivains attribuent unanimement l'exil de Dunstan au ressentiment d'Ethelgive de sa conduite au jour du couronnement : l'auteur moderne que j'ai cité plus haut l'attribue, non aux efforts de la maîtresse d'Edwy, mais à ceux d'une femme que le roi avait épousée et qui s'appelait Elgive. Les extraits suivants décideront la question. Le biographe contemporain, après avoir rapporté la réponse d'Ethelgive, le jour du couronnement, continue ainsi : *Hæc impudens virago,* ex hâc die prædictâ, virum dei Dunstanum consiliis inimicabilibus persequi non quievit, quousque pestiferam execrationis suæ voluntatem, cum adauctâ regis inimicitiâ, adimpleret. Tunc illa, ex prædicti regis consensu, omnem illius ordinis honorem supellectilisque suæ substantiam suis legibus subjugavit. Quin etiam, urgente regis imperio, ipsum ad incolatum calamitatis celeriter ire præscripsit. — Quicumque amicorum post hæc eum, *injusto arbitrio criminantis feminæ ejectum,* causâ charitatis et compatientiæ hospitio susceperunt, frementem regis iram graviter incurrerunt, et propterea insanos fluctus turbidi æquoris periculoso navigio transire, et incerta Galliarum exilia adire coactus est. Et dùm velis in altum extensis, quasi tria milliaria maris ingressus fuisset, venerunt nuntii ab iniquâ muliere, qui, ut ferunt, oculos illius,

si in his maris littoribus inveniretur, eruendo dempsissent. MS. Cleop. 77. Eadmer raconte de la même manière le ressentiment d'Ethelgive. Et hoc quidem detestabile votum (les menaces faites le jour du couronnement) non tepescente malitiâ ejus, facto exerere sollicita postmodum fuit. Effecit namque apud regem, ut cuncta quæ in monasterio Dunstani habebantur diripi ac devastari, et ipsum a regno eliminatum in exilium pelli juberet.... Igitur adhuc *mulieris ira*, in immanem vesaniam acta, missis nuntiis ubi Dunstanus esset, perquiri fecit, et si comprehendi valeret, sine ullo respectu misericordiæ oculos ei erui præcepit. Eadmer, p. 237. Osbern attribue également cet exil à la même nefanda meretrix et furens mulier. Ang. Sac. II, 103, 104.

L'auteur de la Revue oppose à ces antiques témoignages deux historiens plus récents, Westminster et Wallingford. Mais 1° Westminster ne fait qu'abréger le biographe contemporain de Dunstan. Après avoir parlé de l'évènement arrivé le jour du couronnement, il dit : Tunc *meretrix illa* Algiva nuncupata (en langue saxonne Algive et Ethelgive sont le même nom) contrà virum Dei ferventi furore consurgens, dixit illum nimis fuisse temerarium, dùm regis secreta non vocatus intravit. — Algiva *supradicta*, mulierum nequissima, ex Eadwii regis consensu.... tandem ipsum a regno proscripsit. West. p. 196. 2° Wallingford s'accorde également avec les auteurs qui l'ont précédé. Invenerunt ipsum medium inter duos, Ethelgivam nomine et filiam. — Algiva ut erat procacis linguæ Dunstano ex parte regis malevolenter illusit. — Non distulit *impudens illa mulier*, sed omne iræ suæ venenum in sanctum abbatem evomuit. — *Ipsa mulier impudens* licentiam a rege acceperat omnes facultates sancti proscribendi.... eousque rem deduxit, ut ipsum sanctum proscriptioni appelleret. Quid enim inter tot hostes faceret? Regis iram sensit erumpentem ab occultis, et *reginæ* manum exteriùs et apertè flagellantem. Quoique, dans cette dernière ligne, il lui donne le nom de reine, il est évident, d'après tout le reste, qu'il entendait par là la maîtresse du roi, la même impudens mulier, inter quam et filiam ejus invenerunt

regem medium, etc. Wallingford, p. 542. — Je conclus en disant qu'il me paraît difficile, après avoir lu ces extraits, de conserver des doutes sur les causes de l'exil de Dunstan.

4. D'après les précédentes autorités, il est évident qu'Edwy n'était pas marié lors de son couronnement; de leur silence et de l'influence sans bornes d'Ethelgive après cet événement, on peut conclure qu'il demeura ainsi sans être marié, jusqu'au bannissement de Dunstan. Il existe, toutefois, au musée britannique un manuscrit de la vie de saint Oswald, archevêque d'York (Nero, E. 1), écrit à la même époque, et probablement par le même auteur que la Vie anonyme de saint Dunstan, et dans lequel nous lisons qu'Edwy était marié avant la révolte des Merciens, et qu'il entretenait dans une de ses fermes (villa) une maîtresse dont il avait obtenu la possession par violence. « Rex iniquè, ut insolens juventus » solet vitam ducens, sub uxore propriâ alteram adamavit, » quam et rapuit, sacra decreta christianæ legis negligens, » oblitus mente tribulationes Davidici regis, quas pertulit » patrato scelere. » Il rapporte alors son bannissement par l'archevêque Odo. « Antistes autem Phineatico zelo (par un » zèle pareil à celui de Phinéas. Nomb. xxv, 7) stimulatus, » et irâ Dei irritatus, repentè cum sociis equum ascendit, » et ad villam quâ mulier mansitabat, pervenit, eamque ra» puit, et de regno perduxit, regemque dulcibus admonuit » verbis, pariterque factis ut ab impiis actibus custodiret se, » ne periret de viâ justâ. » MS. Nero, E. fol. 1, 6. Mais quelle était cette femme? Eadmer, dans sa Vie de l'archevêque Odo (publiée faussement sous le nom d'Osbern), nous apprend que c'était Ethelgive elle-même, dont le caractère est déjà connu du lecteur. « Unam de præscriptis mulieribus, quam » et amplior potentia, et obscœnior impudentia dehonestabat, » et notiorem hominibus fecerat. » Ang. Sac. II, 84. Ces præscriptæ mulieres étaient Ethelgive et sa fille; et on admettra sans difficulté que le portrait qu'il en a tracé se rapporte parfaitement à la mère.

5. Le lecteur a vu qu'à son retour Ethelgive fut mise à mort à Gloucester. A qui cette mort doit-elle être attribuée?

Malmsbury (p. 114) et Gervase (1645) disent en termes généraux qu'elle fut bannie et qu'on lui coupa les jarrets par ordre de l'archevêque. Eadmer, dans sa Vie d'Odo, s'exprime ainsi : « Ab hominibus servi Dei comprehensa, et, ne meretricio » more ulteriùs vaga discurreret, subnervata, post dies ali- » quot malâ morte presenti vitæ sublata est, p. 84. » Cependant, dans sa Vie de l'archevêque Dunstan, il attribue sa mort aux Merciens insurgés. Misertus deus gentis Anglorum, excitavit quosque potentes a terminis magni fluminis Humbræ usque ad terminos fluminis Thamisiæ contrà impietatem regis Edwini, et eum, quia talem se fecerat, qualem, uti diximus, regem neutiquam esse decebat, unanimiter persequi et aut vitâ aut regno privare moliti sunt. Et ipsum quidem ultrà Thamisiam fugaverunt : nefandam verò meretricem ejus juxtà civitatem Glavorniensem malâ morte, quod breviter et summatìm dictum accipiatur, perdiderunt. Ead. apud Sur. p. 237, 238. Osbern en fait le même récit. Ab Humbro fluvio usque ad fluvium Thamisim — omnes quasi in unum hominem translati — regem, cum adulterâ fugitantem, persequi non desistunt. Et ipsam quidem juxtà Claudium civitatem repertam subnervavêre, deindè, quâ digna fuerat morte, multavêre, p. 106. De ces différentes narrations, laquelle est la véritable ? C'est ce qu'il est impossible de décider. La dernière semble présenter de grandes probabilités.

6. Environ quatre-vingt-dix ans après Eadmer, Senatus, prieur de Worcester, écrivit une Vie de saint Oswald. Il a copié Eadmer avec assez d'adresse ; mais altérant en certaines occasions le sens de son texte, il nous donne à entendre que lorsque Dunstan encourut la haine d'Edwy et de sa maîtresse, le roi était déjà marié à une autre. Cet ouvrage de Senatus, que Wharton suppose perdu, se trouve dans la bibliothèque du doyen du chapitre de Durham. J'en transcrirai ce passage. « Edwinus rex.... vagâ fractus libidine, exarsit in quamdam, » quam, spretâ fide tori, subintroductam habebat. Instabat an- » tistes Odo regem revocare ab errore viæ suæ. Opportunè, » importunè eos corripuit, sed minimè correxit. Super eodem

» etiam dùm corriperetur a beato Dunstano.... sanctum virum » è patriâ exulem fieri jussit. Quo audito, venerabilis Odo » turbatus spiritu, factusque tam nefariæ rei publicus hostis, » scandalum quod in gladio spiritus de regno Dei tollere non » prævaluit, applicatâ manu militum attemptavit, infandamque mulierem à regali curiâ abstraxit, abstractamque in » Hiberniam relegavit. » Je fais observer ici l'altération du langage des écrivains après la conquête. Dans l'auteur saxon (Nero, E. 1.), l'archevêque emmène avec lui ses *gesiths* (cum sociis); dans Eadmer et Senatus, il prend avec lui un détachement de soldats (manu militum) : suivant le premier, Edwy entretient sa maîtresse dans une ferme royale (in villâ regis); suivant le second, elle habite avec lui la cour du roi (in curiâ regis).

7. Vient ensuite Malmsbury, qui diffère sous quelques rapports de tous les premiers auteurs. Suivant lui, la maîtresse d'Edwy était sa proche parente : le roi, passionnément amoureux d'elle, l'enlève pour l'épouser; Odon les sépare à l'instigation de Dunstan; et telle est la cause de l'exil de ce dernier (Malm. 70, 114). Ce récit est copié, avec les particularités du langage, par le moine de Ramsey (Hist. Ram. 290). La dernière partie de cette version, qui prétend que l'abbé de Glastonbury fut banni avant la séparation, est évidemment fausse.

8. De tout cela je pense qu'il résulte qu'Edwy n'était pas marié lors de son couronnement; qu'il a banni Dunstan à l'instigation de sa maîtresse Ethelgive; qu'après son mariage il l'enleva à l'aide de ses amis; qu'il la plaça dans une des fermes royales, d'où elle fut enlevée une seconde fois et envoyée en Irlande par ordre de l'archevêque Odo. — Je dois demander pardon de la longueur de cette note; mais ce sujet a exercé la pénétration de plusieurs auteurs modernes, et j'ai pensé que le lecteur serait charmé de fonder lui-même son opinion, d'après l'examen de passages originaux, soigneusement choisis dans des manuscrits ou des livres qu'il est difficile de se procurer.

NOTE B.

Je dois ajouter à ce que j'ai dit relativement aux gesiths anglo-saxons, un passage des lois d'Athelstan, qui semble jeter quelques lumières sur ce sujet. Nous avons rapporté que le were d'un thane ordinaire était de deux mille thrymsæ; que lorsqu'un ceorl accroissait assez sa fortune pour posséder cinq hides de terrain et accompagner le roi à la guerre, son were était également de deux mille thrymsæ ; mais que s'il ne possédait aucune terre, de quelque façon qu'il fût armé, il n'était jamais considéré que comme un ceorl. Toutefois, si son fils et son petit-fils pouvaient acquérir une assez grande quantité de terre, ils montaient au rang de gesith, et son were était de deux mille thrymsæ. D'après cela il me semble qu'un gesith était autant qu'un thane, c'est-à-dire un homme possédant cinq hides de terre et le droit de suivre le roi à la guerre. C'est probablement à cause de cette dernière circonstance qu'on l'appelait gesith, ou compagnon.

FIN DES NOTES DU PREMIER VOLUME.

TABLE DU PREMIER VOLUME.

CHAPITRE I.

BRETAGNE ROMAINE.

César envahit deux fois la Grande-Bretagne. — Tribus britanniques. — Usages. — Religion. — Gouvernement. — Conquête successive de la Bretagne par les Romains. — Sa situation sous les empereurs. — Conversion des indigènes au christianisme. — Les Romains abandonnent cette île.

CHAPITRE II.

ANGLO-SAXONS.

Origine et caractère des Anglo-Saxons. — Leurs descentes en Bretagne. — Ils forment huit royaumes distincts. — Les indigènes se retirent vers les côtes de l'ouest. — Règne des bretwaldas saxons. — Ælla. — Ceawlin. — Ethelbert. — Redwald. — Edwin. — Oswald. — Oswio.

CHAPITRE III.

ANGLO-SAXONS.

Rois de Northumbrie.—De Mercie.—Ethelbald.—Offa.—Cenulf.—Rois de Wessex.—Cædwalla.—Ina.—Cynewulf.—Egbert.—Ethelwulf.—Ethelbald.—Ethelbert.—Ethelred.

NORTHUMBRIE.

MERCIE.

WESSEX.

EGBERT.

CHAPITRE IV.

ANGLO-SAXONS.

Naissance, éducation et avènement d'Alfred. — Succès des Danois. — Alfred les attaque par mer. — Ses victoires, lois et établissements. — Règne d'Edouard. — Athelstan. — Edmond. — Edred.

ALFRED-LE-GRAND.

EDOUARD.

ATHELSTAN.

PREMIER MONARQUE D'ANGLETERRE.

EDMOND.

EDRED.

CHAPITRE V.

ANGLO-SAXONS.

Règne d'Edwy. — D'Edgard. — Edouard-le-Martyr. — Ethelred. — Edmond, Bras de fer.

EDWY.

EDGAR.

EDOUARD-LE-MARTYR.

ETHELRED.

EDMOND.

CHAPITRE VI.

DANOIS.

Souverains danois. — Canute. — Harold. — Hardicanute. — Retour de la dynastie saxonne. — Edouard-le-Confesseur. — Harold. — Victoire de Guillaume-le-Conquérant.

CANUTE.

HAROLD,

PIED DE LIÈVRE.

HARDICANUTE.

EDOUARD-

LE-CONFESSEUR.

ERRATA DU PREMIER VOLUME.

Page 39, *ligne* 3, des Perses, *lisez*, de Persée.
Page 80, *ligne* 18, avait, *lisez*, s'était.
Page 112, *ligne* 4, portèrent, *lisèz*, les vainqueurs portèrent.
Page 115, *ligne* 23, brave; modeste, *lisez*, brave, modeste.
Page 144, *ligne* 19, Oswad, *lisez*, Oswald.
Page 198, *ligne* 7 des notes, Remescot, *lisez*, Romescot.
Page 221, *ligne* 25, Edlhiune, *lisez*, Edilhune.
Page 264, note, au-delà, *lisez*, en-deçà.
Page 400, *ligne* 10, le nomma comte, *lisez*, Ethelred le nomma comte.
Page 403, *ligne* 13, les Danois, *lisez*, le Danois.
Page 404, *ligne* 10, Edmond se mit, *lisez*, Edmond mit.
Page 404, *ligne* 11, supprimez la virgule.
Page 460, *ligne* 11, qui avait, *lisez*, qu'avait.
Page 460, note du traducteur, *ligne* 4, eut, *lisez*, émet.
Page 524 *ligne* 4 des notes (pouces), *lisez* (pouces ?).

